


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

PARIS,

OU

LE LIVRE

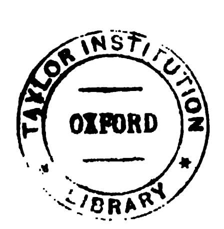
DES CENT-ET-UN.

Tome troisième.

Stuttgart,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1832.



LES DEUX SAINT-SIMONIENS.

CONVERSATION.

Après avoir couru pendant trois jours les salons, les spectacles, les jardins, les voitures publiques, pour tâcher d'entendre quelque chose de neuf et de piquant, afin de paraître avec honneur en excellente compagnie dans un livre merveilleusement imprimé, et surtout pour obliger un galant homme digne de l'intérêt général, parce qu'il a traité son commerce comme un art à une époque où tant de gens font de l'art un trafic; harassé, anéanti de tant de courses, humilié de l'inutilité de mes recherches, j'allai de désespoir me jeter sur une des chaises de la rotonde, dans le jardin du Palais-Royal; je pris la ferme résolution de lire les journaux, assis à l'ombre de ces arbres qui n'en donnent point.

Il était très-bonne heure; je n'avais guère pour voisins que des bonnes, des enfans et des

cerceaux, sauf un jeune homme très-occupé d'une énorme brochure, et un vieillard qui parcourait assez négligemment un paquet de feuilles patriotes.

Le premier avait d'assez beaux traits, mais quelque chose de hagard dans la physionomie. Ses cheveux se relevaient en coup de vent. Sa cravate de foulard bariolé se dessinait sur une barbe épaisse. Il portait une grande redingote boutonnée jusqu'au cou. Sa lecture semblait l'absorber entièrement, et quelquefois le ravissait en extase; il poussait de tems en tems des exclamations assez bruyantes; il s'écriait souvent: beau! superbe! admirable! et semblait se croire absolument seul au fond de son cabinet.

Le vieillard suspendait aussi la lecture de ses journaux par des monosyllabes plus rapides et moins articulés; c'était des oh! des ah! des fi donc! . . . Il me semble pourtant qu'il dit une fois: Imbécile! et une autre fois: Jacobins! Il prononça ce dernier mot en jetant par terre un numéro du *Figaro;* il le ramassa en grommelant et faillit perdre sa perruque d'un blond hasardé. Je ne me donnerai pas la peine de le dépeindre. Qu'on se figure Henry Monnier, en douillette de soie violette, dans le premier travestissement de la *Famille improvisée.*

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'un se rassit après avoir reporté ses feuilles dans le kiosque quasi-chinois, et l'autre remit son livre dans sa poche.

Le vieillard mourait d'envie de parler; cela était évident; il se retourna plusieurs fois vers son voisin en toussant. Enfin il prit son parti comme un homme qui va sauter un fossé, et dit:

Monsieur, il est bien étonnant que le canon n'ait pas encore tiré, il est pourtant ordinairement très-exact.

— C'est qu'il ne fait pas beau aujourd'hui.

— Le monde commence à arriver; toutes les chaises seront bientôt occupées.

— Je le crois.

— Monsieur, votre lecture avait l'air de vous faire grand plaisir, c'est sans doute un ouvrage bien intéressant?

— Oui, monsieur.

— Quelque grand écrivain? . . . .

— Mieux qu'un écrivain.

— Racine, Bossuet, Fénélon?

— Ni Racine, ni Bossuet, mais Saint-Simon.

— Ah! monsieur, s'écria le vieillard tout transporté, que je suis aise de vous voir apprécier ainsi M. de Saint-Simon! Il a eu du succès, un grand succès, on l'a beaucoup lu, mais bien peu de gens l'admirent avec cet enthousiasme passionné, lui rendent ce culte dont il est si digne! Pour moi, c'est depuis bien des années ma nourriture habituelle, mon *vade-mecum;* il ne se passe pas de jour que je n'en lise au moins quelques pages.

— Vous parlez de votre bonheur, monsieur! . . . En effet, vous êtes plus heureux que moi, car il y a bien peu de tems que je me désaltère à cette source vivifiante! Quel était mon aveuglement! . . . Avant 1829, je ne connaissais pas Saint-Simon, mais depuis deux ans il s'est emparé de toutes mes facultés.

— Oui, c'est en 1829 qu'il a été révélé à nos jeunes gens. Je voudrais être comme vous dans la fraîcheur de cette délicieuse lecture. Que de vigueur! quel style énergique!

— Le style? Vous songez à son style! . . . Eh! qu'importe son style? Vous vous apercevez de son style?

— C'est le moindre de ces mérites, j'en conviens; mais quelle force de pensée!

— Plus, mille fois plus que de la pensée!

— Comme il juge son tems et les hommes de son siècle!

— Comme il s'élève au-dessus d'eux!

— M. de Saint-Simon est le résumé de son époque.

— Dites qu'il suffit à Saint-Simon d'un pas, d'une enjambée pour la devancer, pour la jeter bien loin derrière.

— Quelle connaissance intime du passé!

— Quelle sainte prescience de l'avenir!

— Je croyais l'admirer de tout mon coeur, mais en vérité je ne suis pas de votre force. Me voilà jaloux. Notre auteur chéri est un grand écrivain, un grand homme même, si vous voulez, mais ne m'en demandez pas davantage. Vous en faites un dieu.

— Qu'appelez-vous un homme! Qu'appelez-vous un dieu! répliqua le jeune saint-simonien d'un air pédant. Si une haine vigoureuse, ardente, une sainte colère des abus, des vices, des crimes de quelques hommes, sont des titres pour ne plus faire partie de l'humanité tout entière, oui, Saint-Simon était un dieu!... Et en débitant ce galimatias, ses yeux brillaient d'une ardeur fanatique.

Le vieillard garda un moment le silence; il fit une mine qu'il serait possible de traduire ainsi: Je n'aurais pas cru que les jeunes gens de ce tems pussent apprécier si bien M. de Saint-Simon, celui-ci surtout... car ce n'est pas

un homme de la société. Puis, se tournant d'un air gracieux vers son interlocuteur: Vos impressions sont de votre âge; je vois malheureusement les choses avec moins de vivacité.... Ce pauvre M. de Saint-Simon! ah! s'il vivait, comme il tonnerait contre tout ce qui se passe! Il n'était pas de facile composition, lui! il sentait bien ce qu'il valait. C'était là un vrai grand seigneur, un grand seigneur comme il n'y en a plus. Il ne se serait pas accommodé de tous ces bavards, de tous ces clubistes, de tous ces avocats! Oh! oh! comme il vous aurait mené tout cela! témoin son chapitre du bonnet.

— Du bonnet!... du bonnet! Vous moquez-vous de moi?...

— Mais non, monsieur, souvenez-vous du bonnet du premier président... dans le fameux lit de justice.

— Et de qui parlez-vous donc?

— Du Duc de Saint-Simon, de l'auteur des Mémoires.

— Quoi! de ce suffisant personnage, ivre d'une folle vanité?...

— Et vous, ne parleriez-vous pas par hasard de ce Henri Saint-Simon, l'apôtre ridicule d'une secte plus ridicule encore?

— Respectez les convictions.

— Respectez les convenances.

— Ne confondez pas un révélateur avec un fou.

— Que dirait le duc de Saint-Simon, s'il voyait abuser ainsi du nom qu'il a rendu immortel?... Ici le vieillard fit une pause; et je souriais à part moi en songeant au caprice de la destinée, qui avait mis sous la même

enseigne l'exagération de deux siècles si différens, si opposés!

Le jeune homme reprit d'un air méprisant: — Sans doute au mot d'assemblée saint-simonienne, votre M. le duc s'imaginerait que nous nous réunissons pour éplucher des étiquettes de cour, pour régler les grandes et les petites entrées, le fauteuil ou le tabouret, la *main*, le *pour*, le *si*, le *car*... que sais-je, moi? tant d'autres absurdités, la honte de l'esprit humain.

— Et que verrait-il dans ces belles assemblées? Des puritains qui poussent l'amour de l'égalité jusqu'à prêcher l'expropriation! Il vous écouterait les mains dans ses poches.

— Comme il s'escrimerait sur les prérogatives de la pairie!

— Il se garderait bien de défendre deux cents collègues, lui qui à peine pouvait en supporter une quinzaine.

— Ce serait toujours cela; ce serait toujours une occasion de crier.

— Monsieur, on doit défendre ses prérogatives, quoi qu'il puisse en advenir; on doit mourir sur la brèche.

— O orgueil aristocratique, il veut tout entraîner dans sa chute!

— Monsieur, vous autres ne connaissez pas le monde.

— Et *vous autres* ne connaissez pas les hommes.

Au plus fort de la dispute arriva un officier de trente à trente-cinq ans, que je connaissais un peu de vue; c'était à la fois un très-bon gentil-homme et un excellent militaire, au total un homme fort raisonnable; il s'appelait le mar-

quis de Z***, car il y a des marquis raisonnables, n'en déplaise à Molière et à la *Tribune*.

Vous voilà bien échauffé, mon oncle, dit-il au vieillard; je viens d'entendre quelques mots de votre discussion avec monsieur; je ne sais si je serai de son avis ou même du vôtre.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Ne parlons pas de cela, mon neveu, vous vous êtes *rattaché;* et nous sommes convenus d'éviter ce sujet de conversation.

LE MARQUIS.

Je ne me suis pas rattaché, mais je suis resté *attaché* à mon pays, et je seconde de tout mon coeur ceux qui l'ont préservé de l'anarchie. Mais revenons à votre discussion. Vous vous accusiez mutuellement, monsieur et vous, de ne point connaître les classes dont vous faites partie l'un et l'autre. Vous aviez tous deux raison. La noblesse et le reste de la France ne se sont jamais ni connus ni compris; leur aversion mutuelle s'est peut-être amortie; il n'y a plus de haine, mais de l'aigreur et de la méfiance: tous ces sentimens plus ou moins hostiles n'ont été et ne sont encore qu'un long malentendu. Malentendu funeste à l'aristocratie surtout, mais non pas à elle seule, car la France entière en a souffert... Qu'aurions nous à désirer maintenant? Quels obstacles nous resterait-il à vaincre? Où seraient nos difficultés, si les diverses classes de la société marchaient d'un commun accord? Etrange situation! Filles d'une même mère, nées sur le même sol, elles sem-

blent former deux pays à part. Si quelque curieux appartenant à l'une d'elles se détache par hasard pour aller visiter l'autre, c'est un voyageur intrépide, un autre Robinson qui va explorer un nouvel hémisphère. Et Dieu sait ce qu'il en rapporte!... Dieu sait à travers quelles lunettes il regarde les objets; à sa vue tout s'enfle et se dénature: ce qu'il y a au monde de plus simple, de plus indifférent, prend aussitôt un caractère menaçant, hostile. S'agit-il du peuple examiné par un noble observateur? Le peuple est une bête féroce toujours prête à se jeter sur quiconque porte un nom connu ou des armes à sa voiture. Partout reparaissent les carmagnoles, les bonnets rouges, les piques de 93! Si notre La Bruyère voit un peu moins en noir, si son caractère doux et conciliant rejette ces images affreuses pour se borner à des nuances légères; s'il ne veut pas s'indigner, mais s'égayer et rire, les occasions ne lui font pas faute: tout, hors de son monde, de sa coterie particulière, lui paraît trivial, ridicule. Passé sa société, il ne trouve nulle part ni simplicité, ni bon goût, ni naturel. Sur la rive droite de la Seine, on ne sait ni entrer, ni sortir, ni parler, ni s'asseoir; un banquier a toujours son or à la bouche, et quelque magnifiques que soient ses fêtes, ses bals, ils ne sont jamais complètement bien; il y manque toujours un je ne sais quoi aristocratique impossible à attraper. Avez-vous lu les *Deux Jumeaux de Chevreuse*, infortuné roman du duc de Lévis? Vous rappelez-vous comme il peint les libéraux de la classe moyenne? Il n'a aucune malveillance contre eux, bien au contraire il les aime, il leur veut du bien, il les protège,

il cherche à les ramener; mais il leur dit franchement leur fait; il leur apprend qu'ils sont tout au plus de petits polissons, de petits mauvais sujets qui mériteraient le fouet! Le ridicule ne pourrait pas aller au-delà, si le grand monde n'était jugé d'une manière plus absurde encore par ceux qui n'y vont pas ou plutôt qui n'en sont pas. Voici le faubourg Saint-Germain! terme allégorique, personnification de la caste nobiliaire. Voyez cette grande maison avec ses immenses portes cochères... C'est un repaire, une forteresse féodale dressée contre la liberté; tout en est sombre et sauvage: l'élégance, la grâce moderne n'y ont jamais eu d'acces. Là, de vieux salons dorés sont toujours meublés de vieux portraits et de vieux fauteuils sur lesquels siégent gravement de vieilles douairières.... Ces dames s'entretiennent sans cesse de leur naissance, de leurs parchemins, de leurs trente-six quartiers... Leurs titres les préoccupent soir et matin. Lorsqu'elles s'abaissent jusqu'à parler de leur marchand de bois ou de leur boulanger, elles ne disent jamais que: ce roturier, ce vilain, taillable et corvéable à merci. Toutes ont été fort gaies dans leur jeunesse, c'est la règle; en revanche toutes maintenant sont hargneuses, méchantes, dévotes, atrabilaires. Elles ont de fondation un chat et un abbé; l'abbé est toujours là; c'est l'ami, le factoton, le confesseur de la maison; l'abbé n'en bouge; son langage est à la fois galant et biblique; il offre des bonbons à madame la Marquise, et appelle pieusement le feu céleste sur la nouvelle Gomorrhe... Quant aux jeunes gens de ce pauvre faubourg, leurs manières sont un peu moins grotesques; ils tâchent même de ap

modeler tant qu'ils peuvent sur les agens de change; ils sont presque *jeune France*, mais aussi ils sont tous faux, intéressés, perfides; leur politesse affectée déguise mal leur orgueil. Les femmes sont prudes et guindées; elles n'ont jamais le moindre abandon en public, elles en ont trop en particulier. En un mot, voulez-vous une peinture fidèle du grand monde? lisez *Rouge et Noir;* faites connaissance avec mademoiselle Mathilde, le type des demoiselles du faubourg Saint-Germain. Voilà de la vérité! voilà de l'exactitude! C'est là dans toute la force du terme un auteur bien informé et un livre de bonne foi.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Et la grande dame des *Trois Quartiers?*

LE MARQUIS.

Les *Trois Quartiers!*... C'est une pièce charmante.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Elle m'a fait rire, j'en conviens, mais ou diable feu Picard a-t-il pris l'argot néologique qu'il prête à son noble faubourg?

LE MARQUIS.

Ce pays-là n'est pourtant pas novateur, on ne l'en accusera jamais.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN,

Le parterre trépigne de joie quand la grande dame s'écrie avec un enthousiasme emphatique: *Il est né ce monsieur!* C'est, dit-on, la nature prise sur le fait; c'est ainsi que l'on s'exprime

dans le voisinage de Saint-Thomas-d'Aquin. Picard l'a apparemment entendu : il a écrit sous la dictée d'une marquise véritable, d'une marquise en chair et en os ! Pardi ! je voudrais bien savoir son adresse.... Où demeure-t-elle ? dans la rue de Varennes, ou dans la rue de l'Université ? C'est une personne très-vive, très-amusante, très-sémillante, très-aimable, je ne le lui conteste pas ; mais elle parle, comme de la vie personne n'a parlé. Qu'est-ce que c'est qu'*un homme né ?* On dit : *Un homme bien né.*

LE MARQUIS.

Et c'est déjà bien assez ; l'expression serait passablement impertinente, si elle n'était pas banale.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Mais *un homme né ! Il est né ce monsieur !* Mon neveu, avez-vous entendu cela quelque part ?

LE MARQUIS.

A la Comédie-Française, mon oncle, jamais ailleurs.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Messieurs, je n'entre pas dans ce débat ; vous pouvez le vider à votre aise, je ne m'arrête pas à des distinctions si frivoles.... Mais, de grâce, comment vous y prendrez-vous pour justifier la noblesse de son opposition constante à toute idée généreuse ? Je ne me ferai pas le champion de nos prétendues institutions, des Chartes de 1815 ou de 1830 ; ce sont des transactions éphémères, des leurres, des pié-

ges, dont la destinée nous touche peu, et vous voyez que sur cet article le *Globe* n'est pas difficile à vivre.... Sans entrer dans beaucoup de détails, je me bornerai à établir, en général, que votre haute société, votre bonne compagnie, comme il vous plaît de la qualifier, la noblesse enfin, a toujours été opposée à toute amélioration. Le progrès n'a jamais eu de plus mortelle ennemie.

LE MARQUIS.

De quelle noblesse parlez-vous? car il y en a de plusieurs espèces, ce mot semble indiquer un corps; erreur radicale! La noblesse n'a rien de compacte, elle n'a aucune unité, ses élémens sont non-seulement divers, mais ennemis. L'aristocratie française ne ressemble guère à Saturne; c'est elle qui a été dévorée par ses propres enfans. Je vous épargne les arguties généalogiques, les vieilles subdivisions entre nobles anciens ou modernes, entre gentilshommes d'origine chevaleresque et annoblis, présentés et non présentés, ceux qui montaient dans les carrosses, et ceux qui n'y montaient point. Toutes ces dénominations de noblesse de robe et d'épée, de gens de qualité, de gens de bonne maison, de gens de condition, nuances imperceptibles, infinies, distinctions fractionnaires, algèbre de l'orgueil, inventée par les membres d'une même famille, mais d'une famille plus désunie que la race d'OEdipe. Toutes ces vieilleries ont à peu près disparu; il n'en est plus guère question que de loin en loin, dans des paroxismes de vanité heureusement assez rares; mais une grande division, une division fondamentale a pourtant

survécu à cette incroyable diversité de pavillons et de bannières. Il y a tout un monde entre la noblesse de province et celle qui, tout en habitant la campagne pendant quelque mois de l'année, passe régulièrement ses hivers à Paris. Deux contrées placées aux deux extrémités du globe diffèrent moins entre elles par leur manière de voir, de juger, de sentir. Cet éloignement pour nos institutions, qui en accusez-vous? Est-ce la noblesse de province? Vous avez parfaitement raison. Là, comme ailleurs, il y a beaucoup d'exceptions à la règle, mais, en général, la Charte, dès son origine, y a été regardée comme un pacte impie; elle y a passé pour un lâche compromis avec la révolution; elle y a toujours été considérée comme un attentat aux droits de l'aristocratie, et, qui pis est, aux droits du clergé, car la noblesse de province est plus féodale que royaliste, plus dévote que féodale. La chambre des pairs, par exemple, a de tout tems été en horreur à cette caste. Elle voyait, dans la pairie, une aristocratie nouvelle, qui remplaçait l'ancienne en l'étouffant, et l'hérédité, sapée par la presse libérale, vient de tomber, aux applaudissemens des nobles de province. La chambre des trois cents a véritablement représenté cette partie de la France. Attribuez-lui les folies de l'année dernière, vous aurez parfaitement raison; c'est elle, c'est son impatronisation dans les affaires, qui a ouvert l'abîme sous les pas d'un roi devenu son esclave, et d'un grand seigneur tombé en démence. Mais, je puis vous l'affirmer avec vérité et en pleine connaissance de cause, la masse de la haute société de Paris n'a point pris part à ces vio-

lences; habituée à une vie élégante et facile, aimant les arts, recherchant ceux qui les cultivent, se plaisant à se parer des célébrités de toute espèce, cette société, dans les derniers tems surtout, s'était mêlé aux hommes des diverses couleurs d'opinions. Ce faubourg Saint-Germain, si accusé, si méconnu, n'était point cantonné dans une solitude superbe; il voyait beaucoup le faubourg Saint-Honoré, qui lui servait d'intermédiaire avec la Chaussée d'Antin. Qu'on se souvienne du bal des pauvres en 1829; les noms des Dames commissaires n'indiquent-ils pas cette fusion? Les idées violentes, réactionnaires, n'y étaient point du tout accueillies; le ministère Villèle avait fini par fatiguer l'élite de l'aristocratie. L'arrivée de M. de Polignac lui fit peur, et l'opinion de nos salons, sage, modérée, mais un peu molle, était parfaitement représentée par le système de M. de Martignac. Jamais ministre ne fut mieux venu des femmes; jamais, en effet, il n'y en eut de plus aimable, de plus gracieux: ses manières étaient aussi agréables que sa politique était douce et rassurante. On désirait avec ardeur son maintien, et sa chute fut l'objet d'un deuil général. Il y avait certainement, dans la haute classe, quelques incorrigibles qui s'associaient avec les provinciaux, pour donner le premier coup de cognée aux institutions. Quelques plats valets ont certainement tâché de faire leur cour au prince en épaississant le triple bandeau qui couvrait ses yeux; il serait fort ridicule de le nier; mais, parmi les courtisans même, combien n'y en eut-il pas qui déploraient l'aveuglement de leur maître! Ils ont cherché à l'éclairer, quelques-uns l'ont fait avec

énergie, à la vérité c'était le petit nombre, et si, au lieu d'accuser la bonne compagnie de mauvaises intentions, d'hostilités aux libertés publiques, vous déploriez sa mollesse, son indécision, l'absence totale du relief dans ses démarches comme dans ses discours, monsieur, vous seriez dans le vrai. C'est là la plaie; c'est là l'infirmité des moeurs trop élégantes et trop polies; une éducation soignée, correcte, mais froide; un enseignement dont la mission est d'indiquer non ce qu'il faut faire, mais ce qu'il est bon d'éviter, donne à la vie aristocratique un ton brillant et monotone qui rappelle les peintures sur porcelaine; tout est uni, tout est propre, il n'y a rien de heurté, mais aussi rien de vigoureux. Là on apprend à trop respecter l'opinion publique, non pas cette opinion large et vaste, qui s'établit sur une espèce de vote universel, mais l'opinion étroite et limitée d'une coterie. On apprend à agir non pas suivant son coeur ou ses goûts, mais suivant sa position; c'est une table d'harmonie montée dès le berceau, et dont il n'est permis de s'écarter par aucune dissonnance. Aussi, tel brave qui s'élancerait sur la mitraille (et nos jeunes gens à Wagram, à Austerlitz, n'étaient ni des nobles, ni des bourgeois, mais simplement des Français), tel qui eût affronté mille morts et même une destitution, sentait son courage défaillir à l'idée d'une mine équivoque, d'un air désapprobateur, d'un froid accueil dans la société où il passait sa vie; c'est cette fatale habitude de tourner éternellement dans le même cercle, de ne se mêler jamais à la foule, qui énerve les résolutions, arrondit les paroles, et leur ôte cette verdeur, cette sève,

cette chaleur pénétrante, qui porte la conviction et la fait naître à son tour. Que faire, que résoudre quand la voix chérie d'une femme ou d'une mère vous dit, non avec amertume, mais avec l'accent d'une vive tendresse: » On fait beaucoup de fautes, il est vrai, vous n'avez pas tort de blâmer tout cela.... mais il faut de la mesure.... Songez à votre nom.... Il est des convenances de position qu'on ne peut pas blesser impunément.... » Position!... convenances!... mots négatifs!... castration politique!..... Combien j'ai vu de villélistes par convenance, d'absolutistes par position!... Au surplus, la bonne compagnie n'aurait rien gagné à se montrer plus romaine, car, dans ces derniers tems, elle n'avait aucun crédit auprès du gouvernement; elle n'était consultée sur rien.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Ah! par exemple, le paradoxe est un peu fort; la France toute palpitante était entre ses mains.

LE MARQUIS.

Nouvelle erruer.... La noblesse de cour, ou, pour mieux dire, la noblesse de Paris, n'avait pas, depuis long-tems, la moindre influence dans les affaires. Une duchesse aurait eu beaucoup de peine à procurer un bureau de tabac. M. de Villèle détestait ce qu'on appelle la bonne compagnie; après la tribune, c'est à elle pourtant qu'il devait tout. Mais cet escabeau, devenu inutile, l'ingrat ministre l'avait écarté. Ceci mérite d'être repris de plus loin. L'influence de la haute société subit des phases diverses. En

1814, à l'apparition de la Charte, le monde des salons jeta les hauts cris, personne ne comprit un mot au nouveau pacte social, et à parler franchement, cette éducation politique, qui, un peu plus tard, s'acheva si vite, n'était encore commencée nulle part. Quelques hommes supérieurs eurent beau vouloir expliquer la Charte aux femmes, ils en furent pour leurs frais. Mais, leur répondait-on, c'est la révolution de 91; le roi abdique en montant sur le trône. Le roi n'est plus qu'un préfet, peut-être même un roi d'Angleterre. La publicité de la tribune, de la presse, semblait une innovation inouïe, monstrueuse, intolérable. Impossible de marcher avec de pareilles entraves; c'était vouloir danser les fers aux pieds. Comme peu de gens savaient s'il fallait prendre la Charte au sérieux, les modérés se turent, et les exagérés parvinrent seuls à se faire entendre. Ils se révoltèrent contre le duc de Richelieu, ministre honnête homme, qui approuvait le système représentatif, et voulait l'appliquer de bonne foi. On lui contesta jusqu'à sa probité. Rempli de désintéressement et de conscience, il fut accablé d'invectives, surtout par les gens de sa sorte; on se rappelle *le Conservateur*; on se rappelle le ton des conversations de cette époque. Ineptie, scélératesse, trahison, tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux dans ce genre fut prodigué aux ministres de Louis XVIII; on les accusa même d'assassinat. Demandez à M. Decazes! MM. de Villèle, de Corbière, et les autres coryphées du parti provincial, profitèrent de cette démence; ils ne tardèrent pas à s'introduire dans les salons de la princesse de ***, de madame de ***, toutes

personnes influentes par leur esprit, considérables par leur rang, et d'une exagération connue; enfin, pour parler le langage de M. Cabet, ils se firent appuyer par les *notabilités anti-libérales*. La violence était extrême dans la société; les jeunes femmes finirent par s'en lasser; elles ne prirent aucune part à toutes ces diatribes; elles voulurent absolument s'amuser, et formèrent des coteries fashionables, d'où l'ennui seul se trouva exclu. L'indifférence politique y régna en souveraine; satisfaites d'une belle existence, se croyant sûres de la conserver, les femmes à la mode ne se tinrent nullement en garde contre les idées nouvelles, et proscrivirent un puritanisme fastidieux. On mit les haines politiques au ban du grand monde; on les déclara de mauvais goût. Dans l'intervalle, les dames influentes, les *gros bonnets,* c'est le terme technique, vieillirent, et, en grande partie, se résignèrent à la retraite. La violence disparut avec elle; le ton du *High-life* devint généralement modéré. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à M. de Villèle; d'ailleurs, son chemin était fait, il n'avait plus besoin de personne. Ne s'appuyant plus sur la haute société, il battit en brèche l'influence aristocratique dans l'esprit du prince qui devait succéder à la couronne. Ce fait sera nié; mais il y en a mille preuves; je me contenterai de la première et de la dernière. A l'avénement de Charles X, son ancienne maison, composée de grands seigneurs et d'autres personnes connues, perdit absolument sa confiance, et, quatre ans plus tard, la cour se réunit en masse pour renverser M. de Villèle. Il suffit d'ailleurs de se rappeler les votes de la cham-

bre des pairs sur les lois d'amour, d'aînesse, des rentes, et *tutte quante*. Ce fut, sans contredit, le moment le plus agréable de la société parisienne. Eloignée de la politique ministérielle, n'ayant aucun moyen de se mêler d'affaires, elle se réfugia dans le goût des lettres et des nobles plaisirs. L'horizon n'était pas encore assez sombre pour ravir toute sécurité. Les bals, les fêtes, les tableaux en action, les spectacles de société se succédaient joyeusement. Nous regretterons long-tems Lormois et son théâtre, et ses frais ombrages, et sa franche hospitalité. Le duc de M***, l'excellent propriétaire de ce beau lieu, défierait aisément l'adversité, parce qu'elle ne parviendrait pas à lui faire perdre un seul de ses amis; sa noble compagne réunit tous les dons de l'esprit à un caractère empreint d'énergie et de force. Modèle de grâce dans une situation brillante et facile, elle donnerait, s'il le fallait, l'exemple d'un inébranlable courage. Je vous citerai encore la marquise de M***, digne soeur d'un ministre dont la France conservera long-tems le souvenir; madame de Ch....x, la vicomtesse de N....les, les dames de C***, de B....gne, de N....ty, si distinguées, si supérieures dans des genres très-différens. Nous les possédons encore; mais qui nous rendra la femme accomplie qu'un voix unanime mettait à la tête de la société? Qui nous rendra ce salon, véritable asile de l'égalité, puisque l'aristocratie du mérite était la seule qui s'y fît sentir? Les ouvrages de la duchesse de Duras, justement appréciés par les hommes de lettres, étaient souvent l'objet du dénigrement des gens du monde, car, dans ce qui s'appelle le monde,

on accueille avec quelque défiance tout ce qui sort des habitudes ordinaires. A quoi bon se mettre en spectacle? Pourquoi ne pas rester tranquille? Quelle fureur de faire parler de soi? de s'exposer à être tympanisée dans les journaux? Telles sont les objections de la foule élégante à toute tentative un peu hardie. Madame de Duras se sentait supérieure à ces vaines considérations. Ce n'est pas à un cercle borné qu'elle s'adressait. L'Europe l'appréciait, et se faisait souvent représenter chez elle par l'élite de ses hommes d'état, de ses savans ou de ses littérateurs. Les souverains même s'y rendaient avec empressement. J'ai eu l'honneur d'y voir le roi et les princes de Prusse. Alliant l'observation de hautes convenances au sentiment de propre dignité, la duchesse recevait ses illustres hôtes avec les formes d'une amitié respectueuse. Mais ses affections véritables ne l'entraînaient pas vers le pouvoir; le génie, le talent eurent toujours pour elle un attrait irrésistible. Là se rendaient habituellement le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, dont l'entretien semble tous les jours plus nouveau et plus attachant; M. Pasquier, qui a tant et si bien vu, et dont la conversation est l'ingénieux résumé d'une grande époque. C'est là aussi que nous avons entendu, pour la première fois, les vers inspirés de Delphine Gay; madame de Duras l'écoutait avec un orgueil presque maternel; Châteaubriand, Humboldt, Villemain furent ses amis.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Oui, je vois cela d'ici, madame de Duras

était libérale, bel esprit.... Son salon était un cercle littéraire, une académie.

LE MARQUIS.

Rien n'y ressemblait moins. Bonne, indulgente, elle accueillait la jeunesse, lui laissait pleine liberté, et voyait avec joie son aimable fille se livrer, parmi ses compagnes, à la douce gaieté de leur agé... Vous sentez bien, monsieur, que des réunions de ce genre, que cette alliance de l'excellent ton d'autrefois et des lumières de notre époque, ne pouvait convenir au ministère le plus rétrograde et le plus vulgaire que jamais ait essuyé un pays.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

En vérité, monsieur, voilà d'étranges assertions! vous êtes de bonne foi, sans doute, mais un peu trop préoccupé! il semblerait, à vous en croire, que votre faubourg Saint-Germain était le sanctuaire du libéralisme, la forteresse inexpugnable de l'ordre constitutionnel.... Et l'influence du clergé! et la congrégation!.... qu'en direz-vous, s'il vous plaît?....

LE MARQUIS.

Que rien au monde ne fut si pernicieux sous tous les rapports; que ce mariage du trône et de l'autel brisa l'un et faillit renverser l'autre.... Mais pensez-vous, monsieur, que cette congrégation fût une assemblée de cordons bleus, et qu'il fallût faire des preuves pour y entrer? des hommes de la plus grande naissance y étaient certainement affiliés; l'un

des fondateurs de cette institution portait même un nom historique, pour le moins égal aux plus beaux noms de France; mais la majorité se composait d'individus d'un étage très-inférieur. Les *gens de rien* se montrèrent, comme c'est l'ordinaire, plus adroits, plus avisés que leurs illustres patrons. Ils encombrèrent toutes les avenues du pouvoir; ils tinrent seuls le fil des affaires, et beaucoup de ceux qui les avaient poussés se virent réduits à leur servir de postillons et de factotons....

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

O Saint-Simon! (non pas le vôtre, monsieur, mais le mien), ô Saint-Simon! qu'aurais-tu dit de tout ce tripotage dévot renouvelé de la triste Maintenon, ton ennemie de coeur? Qu'êtes-vous devenue, jeunesse du grand roi? Où êtes-vous, beaux jours où, comme dit M. de Voltaire,

> Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
> Dansaient avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Que de fois je me suis transporté par la pensée dans la galerie de Versailles, où Bossuet, M. le Prince, Racine et madame de Sévigné devisaient ensemble dans la douce intimité du génie!

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Illusion! illusion! l'entretien devait être froid et gêné; Racine mourait de peur; il faisait des révérences; madame de Sévigné, terrifiée par les *mille boucles* de madame de Montespan,

se serrait contre son ami Dangeau, et conseillait son jeu pour se donner une contenance; Bossuet flattait d'un air austère, et le grand Condé mendiait la main d'une bâtarde pour son petit-fils!

LE MARQUIS.

Il y a du vrai sous cette caricature, mais qu'en conclurez-vous? Le siècle de Louis XIV fut une belle et noble époque; l'oublier serait à la fois de l'ingratitude et de la maladresse: les étrangers ne font pas si bon marché de leurs souvenirs. Toutefois, j'en conviendrai, le grand siècle était au nombre de ces morts qui ne pouvaient plus revenir, et, si on voulait absolument le rendre à la vie par une injection galvanique, il fallait lui emprunter son goût pour les lettres, sa haute intelligence de tout ce qui contribue à l'éclat de la nation, et dédaigner ce cérémonial gothique, déjà trop lourd pour son ancien cadre, et hors de toute proportion avec nos moeurs nouvelles. Il fallait permettre, non pas *Tartuffe*, car on n'en fait plus, mais la petite monnaie de *Tartuffe;* il fallait, n'en déplaise à mon oncle, n'avoir ni compagnie rouge, noire ou grise, ni gardes-du-corps, ni gardes de la manche, et laisser le tabouret au grenier.... Divin tabouret!.... symbole du bonheur, siége prestigieux, lorgné par les filles de bonne maison, comme la pairie par les bourgeoises!... Napoléon avait négligé le tabouret; c'est singulier, lui, qui savait tant de gré à M. de Narbonne de lui avoir présenté une lettre sur la forme de son chapeau. En 1814 cet injurieux oubli fut réparé; on alla en

pompe chercher le tabouret au garde-meuble. Il était couvert de poussière, il lui manquait même un de ses quatre pieds... jugez ce qu'en avaient fait les rats depuis 89!... Mais les vieilles dames l'époussetèrent, le raccommodèrent avec ardeur, et puisque vous aimez les citations classiques:

> Baucis en égala les appuis chancelans
> Des débris d'un vieux vase... autre injure des ans.

Au fond, il y avait du parvenu dans tous les esprits; personne n'avait joui de son rang ni de sa fortune; les gens de qualité eux-mêmes arrivaient pour la plupart à une existence inespérée: *Madame la Duchesse!*... était une harmonie nouvelle qui chatouillait l'oreille pour la première fois. Toutes les têtes tournèrent. On ne se contenta pas du tabouret et du grand couvert; on inventa les entrées de la salle du trône, distinction qui n'avait jamais existé dans l'ancien régime. Les comtesses ou marquises furent reléguées comme indignes dans le salon de la paix; les femmes titrées, c'est-à-dire les duchesses et les grandes d'Espagne (c'est ainsi qu'elles se qualifiaient par excellence) pénétrèrent seules dans la salle du trône. Plus d'une fois une de ces dames dit d'un air léger à sa compagne non titrée: „Ma chère, je vais entrer là-dedans; comme j'aurai bientôt fait, j'attendrai dans la galerie de Diane que vous ayez fini.“ Ce sont des pauvretés, j'en conviens, mais elles irritèrent beaucoup; les personnes exclues de ces prétendus avantages les virent avec un vif dépit. En France, la démocratie ne se contente pas de couler au pied de l'édifice social, elle est montée jusqu'au faîte. Tout

le monde veut l'égalité avec ses supérieurs. On souffre tout, excepté le cran placé immédiatement au-dessus de soi.

Je vous épargne le détail de pareilles misères; je ne les indique en passant que pour vous mettre sur la voie de la fausse direction qu'on donnait alors à toutes choses. Cela n'avait pas d'inconvéniens graves, car le gros du public ne s'en aperçut jamais; il ne savait rien de ce qui se passait dans cette religion particulière. C'était une petite France de poche égarée dans la garde France; une espèce de chateau enchanté, bien entouré de fossés, de murailles, de contrescarpes, et jeté au milieu d'une forêt d'où sortaient parfois des rumeurs lointaines et vagues. La cour, disait-on, n'était pas à la mode, elle avait néanmoins beaucoup d'influence sur la haute société, dans la dernière année surtout. On devinait ses projets hostiles aux libertés publiques. Elle se prononçait d'une manière positive contre les personnes qu'elle suspectait de tiédeur ou d'une secrète désapprobation; elle leur faisait pressentir un traitement sévère, surtout dans l'avenir et en cas de succès On ne voulait pas s'associer à ses vues, mais on craignait aussi de l'irriter. Dans cette situation embarrassante, les conversations politiques tombèrent; elles eussent été trop sérieuses. Le romantisme fit une diversion, mais le grand monde s'occupait peu de littérature; chacun à son tour alla voir *Hernani* dans la loge des premiers gentilshommes de la chambre, mais on n'en parla guère. Les bals, les cohues, les routs furent généralement préférés à la conversation et aux réunions intimes. Des pressentimens sinistres circu-

laient déjà sourdement; on voulait s'étourdir à force de bruit. Les fortunes avaient augmenté, le luxe devint général; il ne consistait pas dans l'étalage d'une opulence fastueuse, mais dans une sollicitude excessive des moindres commodités de la vie. Il y eut rivalité d'arrangemens de maison, de beaux chevaux, de jolies voitures. La table devint aussi une occupation capitale, moins par une délicatesse outrée de bonne chère que par l'élégance extrême du service. La vieille argenterie de l'empire n'osa plus se montrer avec ses formes grecques; pour être présentable il fallut qu'elle s'habillât à la Walter-Scott; qu'elle devînt gothico-anglaise. L'assortiment du linge, des cristaux, des bronzes, devint un intérêt d'amour-propre; les maîtres de maison y songeaient beaucoup plus qu'au choix des convives. La liberté, la facilité de la conversation s'éclipsait devant cette préoccupation trop matérielle. Un froid glacial, une contrainte fatigante succédèrent à l'ancienne cordialité, et si je ne me trompe, depuis la fin de la première révolution, il y eut peu d'époques plus ennuyeuses, plus lourdes à porter que la dernière année du règne de Charles X. M. de Salvandy a raison; on dansait sur un volcan, ce qui est assez poétique, mais on s'en apercevait trop, on sentait trop la fumée du Vésuve.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Et tandis que ce luxe insensé amusait quelques oisifs, le pauvre souffrait et mourait de faim.

LE MARQUIS.

Personne n'a jamais accusé le faubourg Saint-Germain de n'être pas charitable; vous êtes assurément le premier.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Belle charité! quelques aumônes pour briller, pour se vanter!... Faire l'aumône n'est pas un mérite, c'est donner au pauvre ce qu'il aurait le droit de prendre; mais un temps viendra où on fera justice de ses sots préjugés, et bientôt naissance, fortune....

LE MARQUIS.

Oh! pour la fortune, halte-là!... Vous ne parviendrez point à la détrôner... C'est qu'elle n'est plus une divinité, mais une simple et très-simple mortelle. Appréciable dans son origine, mobile par essence, elle n'appartient pas à un monde exceptionnel; si elle jouit de quelques priviléges, elle n'en a que l'usufruit, encore n'est-il pas toujours viager; le moindre revers peut la faire rentrer dans le droit commun. Le sentiment de sa fragilité rassure et désarme. Le piéton en la voyant passer dit quelquefois: Voilà peut-être comme je serai demain. Il dit surtout avec un sourire plus épanoui: Demain peut-être elle sera comme moi. Enfin, la fortune appartient à un ordre d'idées général, comme la santé, comme le bonheur domestique; elle est désirée, appréciée, comprise par tous les états. La fortune n'est point une étrangère pour la foule, c'est une amie, c'est un visage de connaissance; c'est tout ani-

ment l'enfant gâté d'une seule et même famille. Souvent sa physionomie a quelque chose d'un peu matériel, d'un peu vulgaire, d'un peu trivial même, qui ne déplaît pas. Parfois elle s'enivre d'elle-même, elle se rengorge; on aime alors à l'humilier un peu, on lui donne une leçon, un léger correctif, un coup de caveçon, comme dit le duc de Saint-Simon, votre ami; mais la condamner sans appel, la bannir de la cité! le ciel en préserve! c'est une compatriote, une soeur; ce n'est point une rivale d'un sang étranger. Il n'en est pas ainsi de la noblesse. Tous les préjugés plébéiens sont armés contre elle. On ne la connaît pas, on ne veut pas même l'étudier. C'est un être à part, il ne vit pas de la vie commune. Son allure, son langage, ses habitudes lui appartiennent exclusivement. Rien en elle n'est du peuple; il y a dans sa physionomie quelque chose qui inspire l'éloignement et la défiance. Ainsi s'expriment trop souvent des préventions peut-être sincères, mais généralement injustes et funestes à l'union du pays. Haine aveugle et puérile! cruel enfantillage! Que veut-on?... Contre quoi est-on armé? La noblesse est-elle encore une réalité? n'est-ce pas une ombre, ou plutôt un nuage légèrement teint des couleurs du soleil couchant?... Oui, l'aristocratie politique n'existe plus, mais l'aristocratie sociale est indestructible. Il n'y a plus d'aristocratie dans un pays où il n'y a point de démocratie. Un banquier millionaire, un industriel qui fait travailler un arrondissement tout entier appartiennent ils à l'aristocratie? La réponse est embarrassante. Preuve que la classification est idéale, qu'elle n'est plus un fait, mais une ma-

nière de parler, une vieille habitude, une convention. Sur les cartes de géographie, tel pays est rouge, bleu ou jaune. En réalité, est-il jaune? est-il bleu? est-il rouge? Non, sauf un ciel plus ou moins ardent, toutes les contrées d'une même zone se ressemblent à peu près. Elles sont toutes couvertes de villes, de champs, de forêts. Entre elles similitude complète au physique. On leur donne des noms divers pour ne les pas confondre. Il en est ainsi de ces vieilles dénominations d'aristocratie et de démocratie; elles aident la mémoire, ou plutôt elles brouillent les idées. Il serait tems d'y renoncer. Un orateur habile de l'opposition l'a dit avec raison: il n'y a en France que deux classes d'hommes, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. La propriété (j'en demande pardon à l'ombre de Henri Saint-Simon), la propriété est toujours la force, le nerf, l'âme de la France. Les Saint-Simoniens se plaisent à nous traiter d'oisifs; des oisifs comme nous sont nécessaires; sans nous autres oisifs les travailleurs iraient tout au plus à l'hôpital. Que leur offriraient les Saint-Simoniens pour les soulager? sans doute un numéro du *Globe*. Faible secours! notre croupissante oisiveté est plus profitable aux malheureux. C'est aux propriétaires, c'est à cette phalange nationale qne la noblesse française doit se rallier. Elle y appartient en grande partie. Elle possède peut-être un quart du pays. Qu'elle se fasse donc le champion de cet intérêt sacré, compris par mille intelligences, défendu par mille bras, et qu'elle cesse de s'épuiser dans la rêverie creuse d'intérêts qui ne tiennent plus à rien, que personne ne com-

prend, et qu'elle est trop faible pour défendre à elle seule. Qu'elle fasse cause commune avec la classe moyenne (il faut bien se servir en attendant de termes qui n'ont plus aucun sens). La propriété d'une terre de cent mille livres de rente, et celle d'une échoppe au coin de la rue Mouffetard, ne sont qu'un même fait sous une forme différente. Les mêmes lois les garantissent; elles sont sacrées et inviolables au même titre. Je l'ai dit souvent avant juillet: qu'il arrive une révolution, et, grâce à l'heureuse division des propriétés, la chaumière sauvera le château. Touchez au château, la chaumière court de grands risques. Voilà le droit de la noblesse; il est inhérent à sa qualité de propriétaire, et si elle prétendait s'arroger une existence étrangère à ce droit, le reste de la France réclamerait avec raison. La chambre des pairs n'est point une exception à cette règle. Fût-elle restée héréditaire, la pairie n'est qu'une magistrature, nullement une aristocratie. Ses amis lui ont donné ce sobriquet; ils l'ont proclamée la seule noblesse possible en France. Ils ont eu tort, on les a pris au mot; on a traité la pairie comme une noblesse. Voilà, si je ne m'abuse, la situation exacte de la classe prétendue privilégiée. Je crois aussi qu'elle se présente à la saine opinion sous son vrai jour. Les hommes raisonnables de toutes les classes lui contesteront ses souvenirs comme droit, mais non comme ornement. Il existe cependant une opinion plus difficile, plus ombrageuse, plus exigeante. C'est une quintessence, un élixir de vanité plébéienne; à l'en croire, un beau nom ne devrait donner aucun relief même social. Il serait absolument indif-

férent de s'appeler Montmorency ou Pierrot; il vaut même mieux ne pas s'appeler Montmorency! Il faut presque contraindre le public à un nom historique; il faut surtout abolir les titres. Abolissez donc les noms, car un titre n'ajoute rien à un nom connu. Qu'importe à M. de Montmorency d'être ou de n'être pas duc? Quand Napoléon l'a fait comte, il regrettait son vieux titre de baron. Mais qu'il soit comte, baron ou duc, sa race ne s'en retrouve pas moins dans toutes les pages de l'histoire de France. Je cite, il est vrai, le sublime du genre. Le retranchement d'un titre causerait plus de dommage à beaucoup d'autres familles, j'en conviens, mais tout va par échelons. Supposons, ce qui n'arrivera pas, que les idées mesquines et violentes aient le dessus. Qu'obtiendra-t-on en persécutant le passé, en proscrivant ce qu'on ne peut proscrire? On forcera les débris de la vieille société à s'agglomérer, à vivre uniquement entre soi. C'est le comité de salut public qui a créé le faubourg Saint-Germain. L'empire l'a continué, il lui a donné une nouvelle force. La restauration l'a anéanti. Sous l'empire il formait une caste à part. Sous la restauration, la similitude des titres, des emplois, le niveau de la chambre des pairs surtout, a passé sur les deux aristocraties. Voulez-vous faire tracer de nouveau l'ancienne ligne de démarcation? Voulez-vous renfermer la noblesse dans son quartier comme les Juifs au *Ghetto* de Rome? Voulez-vous empêcher la fusion qui tôt ou tard arrivera par la vie parlementaire, l'habitude de se voir, de se rencontrer, par des liaisons d'amitié, peut-être par des mariages? Qu'y gag-

nerez-vous? La vieille noblesse redeviendra une puissance!... L'abolition de l'hérédité des pairs a déjà fait la moitié de l'ouvrage. Vous vous en apercevrez bientôt. Vous croyez-vous plus habiles niveleurs que les hommes de 93?

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

A la bonne heure, qu'on nous persécute! qu'on nous force à vivre ensemble!... Je ne verrai plus du moins cette odieuse confusion, ce mélange.... que M. le duc de Saint-Simon n'aurait jamais supporté...

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Vous entendez! Oh! les incorrigibles!...

LE MARQUIS.

Persécuter! proscrire!,.. eh! mon cher oncle, personne n'y songe. Pardonnez-moi l'expression, mais cette soif du martyre qui dévore tant de beaux messieurs au foyer des Bouffes, n'est au fond qu'une fatuité. Le martyre!... vous voulez le martyre!... Vous n'êtes pas dégoûtés... mais vous ne l'obtiendrez pas. Persuadez-vous bien cela et dites-le beaucoup à vos amis! L'attitude actuelle de l'aristocratie est assez difficile à définir, ou plutôt l'aristocratie est divisée. Une partie s'est franchement ralliée au gouvernement. Il n'est pas un des grands noms, et des plus grands noms de France, qui n'ait ses représentants au Palais-Royal. D'autres boudent encore, la raison les ramènera; c'est à elle qu'ils se rendront! et non à l'attrait des bals et des fêtes, comme le prétendait naguère un journal dans un article d'assez mauvais goût attribué obligeamment à des gens que l'on en savait de toute manière fort incapables.

D'ailleurs, qui songe à tendre des rets et des piéges? La dynastie actuelle n'est point une parvenue; elle est de trop bonne maison pour quêter des courtisans. Les portes des Tuileries sont ouvertes. Ceux qui entrent sont bien reçus; la présence est accueillie, l'absence n'est point remarquée. Nous ne sommes plus au temps où on allait à la cour par ordre et par corvée, où un ministre de la police croyait sauver l'état en faisant une presse aux présentations, comme en Angleterre la presse aux matelots. Tout le monde comprend d'ailleurs l'autorité des convenances et des souvenirs. Des serviteurs comblés par la dernière cour peuvent conserver religieusement la mémoire de ses bienfaits; leur conduite est respectable; quelques-uns d'entre eux on tort seulement de faire tourner leurs regrets en aigreur et en amertume. Pourquoi ces insultes! pourquoi ces provocations? Qui n'est pas étonné des discours envenimés dont a retenti dernièrement la salle du Luxembourg? Ils contrastaient avec le caractère et la jeunesse de l'homme auquel échappait ce torrent d'injures; je l'aime: je l'estime. j'en suis désolé pour lui et pour moi; heureusement ses paroles ont eu peu d'échos. En effet, qu'attendre de déclamations absolument dénuées de preuves? Il est impossible de ne pas sourire lorsqu'on entend attribuer à un gouvernement une tendance réactionnaire à laquelle il s'est formellement opposé!... Je vois avec plus de douleur encore le génie s'amuser à ces frivoles jeux d'esprit. Lui convient-il de descendre jusqu'à la plus usée des figures de rhétorique: la supposition! *Quand on aura fait tomber mon chef*... dit l'illustre

écrivain... Eh! bon Dieu! qui songe à ce sacrilége? Quelle main oserait toucher un chef si long-temps couvert de lauriers? Nous vous admirons toujours, ô grand poète, mais permettez-nous de ne pas vous croire. Si vous aimez votre patrie, et vous contribuez trop à sa gloire pour ne pas la chérir, soutenez ses pas a travers les obstacles qui heureusement s'aplanissent tous les jours, et ne cherchez pas à la plonger dans les hasards d'une révolution nouvelle. Ce rôle n'est pas digne de vous. Attenter à vos jours!... Mais a-t-on seulement attenté à votre livre?... Non, il se vend à tous venans; on le voit sous les vitres de tous les magasins de libraires. Peut-être de bonnes âmes se figurent elles le noble auteur proscrit, chargé de fers, plongé dans un cachot infect, et comme le Tasse, privé du bonheur d'écrire. Je puis les rassurer. J'ai eu le plaisir de le rencontrer avant-hier, qui regardait tranquillement des lithographies sur le quai Malaquais.

A peine le marquis eut-il achevé cette espèce de prosopopée qu'une ondée survint et dispersa les promeneurs. Mille parapluies se déployèrent à la fois comme autant de palanquins. Mes Saint-Simoniens disparurent sous les arcades. Je ne les vis plus; j'entendis seulement dans le lointain une voix de ténor et une voix de basso, s'écrier à la fois, avec un accent lugubre: O Saint-Simon!... O Saint-Simon!... O Saint-Simon!...

Or, tout cela eut lieu le 6 novembre de l'an de grâce 1831.

Le comte Alexis DE SAINT-PRIEST.

UN CONSEIL DE DISCIPLINE DE LA GARDE NATIONALE.

C'était le mois dernier, un mardi : madame Malibran faisait sa rentrée par le rôle de *Ninetta*, et je me respecte assez pour aimer avec enthousiasme son talent poétique ! il faut être, à mon avis, incomplet dans son organisation, ou rédacteur de certain journal, pour éprouver autre chose que de l'admiration, à la vue de cette délicieuse création de femme, qui serait déjà la plus séduisante entre toutes, si elle n'était que femme. Mais ce n'est rien encore que l'attrait de sa personne, piquante fantaisie de la nature ; sa voix surprend, transporte, son âme parle à votre âme, sa pantomime puissante comme l'aimant, vous attire, vous tient sous le charme ! Si elle le veut, vous allez frémir, pleurer... puis, vous avez encore les larmes dans les yeux, qu'elle peut à son gré vous faire rire, sauter sur votre banquette, vous extasier, crier des bravos, et trépigner des pieds !...

Je vous disais donc qu'elle rentrait, après une longue, longue absence.... Lablache en

était, Lablache à la voix puissante, au jeu brillant et facile : belle connaissance d'amateur à faire, plus douce encore à retrouver ; puis, je n'avais jamais entendu de ténor, puisque je ne connaissais pas Rubini Triple attrait, suave soirée ! Je pars, je vole, j'y suis déjà !... O néant des jouissances humaines, puissance stupide du positif ! me voilà descendu du ciel de mes illusions... pas une place, une seule, la plus modeste, même à prix d'or...! les banquiers de la place ont déjà négocié leurs coupons à la hausse.

Que faire de ma soirée, et de ma mauvaise humeur..? Irai-je porter mon argent à l'un de nos pauvres théâtres nationaux, si besogneux, pour la plupart? ma foi non... je suis égoïste dans mes plaisirs ! D'ailleurs, en fait de théâtres, je pense comme le ci-devant jeune homme à propos de sa culotte : si je peux y entrer, je n'en veux pas. Irai-je m'enfermer dans un cabinet de lecture, et y chercher, dans les journaux du soir, un 1025e protocole de la conférence? Pas davantage : ces protocoles m'ennuient, ils ressemblent à la chanson du roi Dagobert, dont personne, jusqu'ici, n'a pu trouver la fin. A quoi donc dépenserai-je les cinq heures qui me restent à vivre aujourd'hui, jusqu'à minuit ?

Heureusement, la mémoire me revint d'une certaine citation au conseil de discipline de ma légion... Je voulais faire défaut pour la Malibran. Eh bien, puisque la *diva* me fait défaut, allons au conseil de discipline : c'est un spectacle tout comme un autre, et celui-là du moins aura pour moi le piquant de la nouveauté. Je jette donc un dernier regard, un regard d'a-

dieu sur le périsyle des Italiens, et me garant des voitures élégantes qui arrivent de toutes parts, et m'humilient en m'éclaboussant, je me dirige lentement vers la mairie de mon arrondissement.

La soirée était peu avancée, et bien que la citation fût pour six heures, l'aréopage-citoyen n'avait pas encore fait acte de présence. Un tambour était là, seul, dans une antichambre, près d'une petite table, chantant la *Parisienne,* car un tambour de la garde nationale chante nécessairement la *Parisienne ;* j'aurais mieux aimé la *Gazza,* tout patriote que je suis. Enfin je dépose ma citation à comparoir entre les mains du troubadour galonné.

»— Ah, c'est pour la chose que monsieur vient... bon, donnez-vous la peine de vous asseoir. Monsieur est sans doute dans les grenadiers... c'est une bien *belle* uniforme, pour quelqu'un qui a les *moilliens* du bonnet. —Non, mon ami, je ne suis pas grenadier. — Oh! pour lors, monsieur est chasseur, ça se voit tout de suite, *chasseur diligent* comme dit la chanson; monsieur en est digne à tous égards. — Pas plus chasseur que grenadier. Ah, monsieur est voltigeur, j'en fais mon compliment à monsieur: le voltigeur est bien pris dans sa taille, et agréable au civil comme au militaire. — Eh mon Dieu, tambour, je n'ai pas même l'avantage de porter la plaque et les épaulettes jaunes. — Si monsieur est biset, monsieur n'en est que plus *méritoire,* car enfin, le chapeau rond n'a rien de disgracieux...« Mon officieux tambour va sans doute me prouver que le costume de *biset* est *la plus jolie* uniforme de la légion, mais un léger bruit se fait entendre,

on monte l'escalier, la porte s'ouvre, et mes juges entrent successivement. Pendant cette défilade de magistrats quasi-militaires, le tambour s'est remis à chanter *la Parisienne*, mais cette fois, il me semble qu'il y met de l'intention.

Le premier des membres du conseil qui passe devant nous. est un petit monsieur brun, bien ficelé, bien attaché, coiffé à la Bonaparte, la troisième corne en avant; c'est un ancien militaire, brave, mais tant soit peu gascon: il tient à cette manière de mettre son chapeau, parce que, dans sa famille, on lui a dit qu'il ressemblait à l'Empereur, quoiqu'il ait le nez retroussé.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté!...

s'écrie en fausset le digne tambour, et le monsieur salue, comme saluait Gobert à la Porte-Saint-Martin. Un autre officier arrive, et le chanteur infatigable reprend d'une voix plus grave:

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté!...

un sourire affectueux accueille cette nouvelle variante, et il m'est facile de deviner que monsieur le capitaine de voltigeurs va plus souvent aux Tuileries que chez Lafayette. — Tous les juges succedent, et mon diplomate de corps-de-garde continue sa manoeuvre variée et cadencée qui me met parfaitement au fait de toutes les opinions. Chacun flatte à sa manière, et ce tambour-là ne peut manquer d'être bientôt tambour-maître.

Il est sept heures passées, le sanctuaire de la discipline est ouvert, et les prévenus arrivés en foule, y pénètrent avec moi. — C'est une petite salle peu éclairée (notez que je parle de la salle,) garnie de six banquettes, trois quinquets, un garde municipal, et deux sentinelles empruntées à l'ordre public. Ah, pardon, j'oubliais le tambour qui remplit, maintenant, les fonctions honorables d'huissier-audiencier. Au fond de la salle, et sur une petite estrade ornée d'un bureau, siége le tribunal. Le président occupe naturellement la place du milieu, et les conseillers forment un demi-cercle à sa gauche et à sa droite, par rang de grade, car depuis le chef de bataillon jusques et y compris le simple soldat citoyen, il y a un peu de tout, dans la composition de la cour. Plus bas, et devant un bureau, sont placés le capitaine rapporteur et le secrétaire, l'un à la gauche, l'autre à la droite du président. Voilà pour la décoration et la mise en scène, au lever du rideau, je veux dire à l'ouverture de l'audience.

Je sais déjà, comme vous l'avez vu, comment pensent tous ces messieurs, en fait de politique et de garde nationale: maintenant je vais chercher à deviner sur leur figure, et d'après le système de Lavater, la nature de leurs professions, et de leur capacité. Allons, à l'ouvrage, ces messieurs jugent, je vais juger aussi. Reconnaissons d'abord mes voisins, car ils ont passé si rapidement devant moi que je n'ai rien vu: d'ailleurs, l'uniforme change un homme à son avantage, et c'est pour cela sans doute que tant de gens tiennent à être de la garde nationale.

Deux gros yeux de mouton sont fixés sur moi et semblent me dire, comme au bal masqué: »Je te connais«... Quel est donc cet homme? Eh mais, je ne me trompe pas, c'est mon ancien médecin, qui a couvert sa lèvre stupide d'une large moustache blonde: ce monsieur-là m'a déjà condamné comme docteur, il y a quelque tems, mais j'en ai appelé, Dieu merci... Je me souviens que la sangsue était chez lui un système même une affection, signe évident de ministérialisme; aussi, en juillet 1830, était-il pour les ordonnances (jeu de mots à part); Charles X aussi avait condamné la nation; elle et moi nous avons changé notre médecin...

Continuons l'inspection de la galerie... Derrière le nez d'un sergent de chasseurs, j'entrevois une figure toute arithmétique, une quittance incarnée, un propriétaire enfin... c'est le mien; il veut se cacher, mais en vain; il est forcé d'échanger avec moi un regard Je sais bien que demain, après m'avoir jugé, il me parlera de la sévérité de la loi, de ses devoirs de magistrat-sergent-major; mais moi condamné, je lui parlerai à mon tour du juge de paix, car j'ai un bail, et mes cheminées fument.

Quatre physiques insignifians me passent encore sous les yeux; pas un trait, pas une ligne qui dise quelque chose: têtes de bois, voilà tout!... Ah! une bonne fortune! voilà aussi une tête sur un habit bleu à collet rouge, mais une tête qui dit au premier abord: »Vous voyez à qui j'appartiens.« Si celui-là n'est pas épicier, j'ai bien du malheur; tenez, vous allez en juger, d'après son portrait; mais non, c'est inutile, vous le voyez d'ici: l'épicier est type, et sa

figure est une pour toute l'espèce! — N'êtes-vous pas de mon avis qu'on naît épicier comme on naît poète ou grand capitaine? Seulement, par amour-propre, on aimerait mieux naître poète ou grand capitaine.

Au résumé, dans ce conseil de discipline, comme dans toutes les assemblées parlantes, jugeantes, discutantes et souvent déraisonnantes, il y a une ou deux capacités, puis bon nombre de braves gens qui remplissent leurs fonctions sans être trop ridicules, parce qu'ils n'y mettent ni morgue ni prétention; puis, le reste, la masse!... ce sont d'honnêtes bourgeois uniformés, qui viennent juger, pour passer un moment, comme ils iraient, au café de la Régence, faire galerie à une partie d'échecs; ils approuvent, désapprouvent, acquittent, condamnent, et ils comprennent peu; il y en a même qui ne comprennent pas du tout; mais ils sont du conseil de discipline, et le dimanche, mesdames leurs épouses peuvent dire: »Mon mari est du conseil de discipline.» C'est flatteur, c'est une dignité dans une famille d'électeurs... c'est l'aristocratie de la boutique.

Je vais continuer mes observations tacites sur le personnel de l'assemblée. Quand M. le secrétaire prononce mon nom, l'huissier-tambour le répète (en l'écorchant, bien entendu), et me voilà sur la sellette, c'est-à-dire sur la petite estrade faisant face au tribunal, et tournant le dos au public. — Je commence par demander ce qu'il y a pour le service de la garde nationale, et l'on m'apprend que je fais partie du 1er bataillon, 2e compagnie, et que je suis dans les chasseurs. Je remercie qui de droit de l'aimable surprise qu'on a bien voulu me

faire, car je ne m'en doutais nullement. — »Vous avez pourtant reçu des billets de garde,» me dit-on. — »C'est possible, mais je ne lis jamais ces sortes de choses-là.» — »Vous n'en êtes pas moins inscrit dans les chasseurs. Tenez, c'est monsieur, à ma gauche, qui vous a recruté.» Je m'incline devant mon recruteur; c'est un homme de quatre pieds au plus, et pourtant il est entré dans les grenadiers en prouvant qu'il présentait un effectif de cinq pieds dix pouces: voici son calcul: quatre pieds d'homme, et vingt-deux pouces de bonnet à poil, y compris le plumet, total cinq pieds dix pouces. Il y a bien eu, à cet égard, quelques réclamations, mais on a reconnu qu'il y avait justice à ne faire qu'un du citoyen et de son *ourson*, car ils sont inséparables, on ne les a jamais vus l'un sans l'autre: M. Gispard reçoit ses visites coiffé de son bonnet, il se promène avec son bonnet, mange avec son bonnet, danse, walse, joue à l'écarté avec son bonnet. Cela me rappelle les bains de Dieppe en 1824; il y avait là un jeune prince piémontais qui se trouvait fort désobligé de partager la mer avec nous autres de la roture; on le confondait avec tout le monde, car au bain, sauf le caleçon, c'est la nature et par conséquent l'égalité. M. le prince, qui n'aime pas ce vilain mot-là,, avait imaginé de se baigner avec ses épaulettes de colonel et ses armoiries sur le vêtement obligé. Mais revenons à nos moutons, je veux dire aux juges.

On m'interroge dans toutes les formes, et je crois même que, pour abréger le tems, on a la bonté de faire en même tems les demandes et les réponses; c'est ce qu'on appelle, au

conseil de discipline, les explications et la défense de l'accusé. Bref, on m'assure que j'ai manqué au service, étant commandé comme garde *hors de tour ;* il me semble, a moi, que si ce n'était pas *mon tour,* je ne suis pas coupable; mais le rapporteur prend des conclusions, et n'est pas du tout de mon opinion. Alors tous les juges se lèvent, entourent le bureau du président qui recueille les voix dans l'ordre inverse des grades, et comme ces messieurs tournent le dos au capitaine faisant les fonctions du ministère public, ils s'imaginent qu'ils délibèrent *hors la présence du rapporteur,* ainsi que le veut la loi. En conséquence de ce qui précède, on me condamne à un jour de prison, pour avoir manqué à une garde *hors de tour.* Qu'est-ce que cela me fait? J'irai en prison, j'aime mieux cela que de monter la garde; d'abord, on a plus chaud, et ensuite, on n'est pas forcé de patrouiller la nuit. Puis, vingt-quatre heures passées dans le recueillement et la solitude.... j'aurai peut-être le tems de comprendre ce qu'ils veulent dire avec leur garde hors de tour.

La personne qui me remplace au tribunal de la pénitence civique, est un individu appelant d'un jugement qu'il a laissé prendre contre lui par défaut. — » Vos moyens de défense. — Je n'en ai pas. — Vos motifs d'excuse. — A quoi bon? — Vous voulez donc qu'on vous condamne, qu'on vous envoie en prison? — Qu'on me condamne, c'est possible, mais en prison, non. — Vous irez pourtant, monsieur, ou vous ferez votre service. — Je ne ferai pas de service, et je n'irai pas en prison..... » Alors le monsieur explique tranquil-

lement son affaire: il gagne du tems, autant que possible, il demande des délais, des remises; enfin, arrivé au conseil de discipline, il se laisse condamner par défaut, puis appelle, puis est condamné contradictoirement: »Pour tout cela, ajoute imperturbablement l'accusé, il faut du tems, sans compter les significations et les oppositions.... Cest justement la position où je me trouverai la semaine prochaine: alors, pourvoi de ma part à la Cour de Cassation, nouveaux délais, et bien autrement longs; les mois se passent, la fête du Roi arrive, et je suis compris dans l'amnistie générale des délits de la garde nationale. Au revoir, messieurs, après la Saint-Philippe, car j'espère bien recommencer l'année prochaine.» Le tribunal un peu étourdi par l'audace du singulier personnage, se venge de lui par le *maximum* de la peine, mais je crois qu'il eût été plus prudent de le faire taire, car son système n'est pas mauvais, *et cela fait venir de coupables pensées.*

A un autre: celui-ci est M. Martin, il s'avance gravement vers ses juges, précédé, à une distance de deux pieds, d'un abdomen peu ordinaire, et qui ne témoigne pas en faveur de sa sobriété: la figure de cet homme est fraîche et riante, sa taille élevée, ses épaules larges, et d'énormes favoris blonds achèvent de lui mériter le titre honorable que lui ont décerné toutes les dames un peu cossues de son quartier.... on ne l'appelle que le *beau Martin.* — »Pourquoi refusez-vous de monter la garde? lui dit le président. — Je suis poitrinaire, répond M. Martin, d'une voix de basse-taille, qui rappelle les beaux jours de Dérivis.» — Le rire que ce motif d'excuse excite dans l'assem-

blée, lui prouve assez qu'il a eu peu de succès.... — » Je vous jure, président, que je ne bois que du lait d'ânesse. » — Renvoie le tribunal M. Martin, devant le conseil de recensement.

»M. Bayeux !« dit le secrétaire. Or, comme M. le secrétaire n'a pas la prononciation très-nette, tout le monde a entendu : M. Mayeux. On se lève sur la pointe des pieds, les cous sont tendus, les oreilles attentives, on croit enfin qu'on va voir cet être idéal, poétique, et jusqu'ici introuvable, ce type de vingt mille portraits qui n'ont pas d'original. — Vain espoir, c'est un petit homme très-vif, très-remuant, qui se trouve en un saut devant le bureau du président : il fait tant de mouvemens, qu'il renverse une bougie et deux tabourets. — Pardon, pardon, c'est mon caractère, aussi je demande à ne pas faire partie de la garde sédentaire, je suis de la mobile, je ne connais que la mobile; et en gesticulant, il jette par terre le chapeau à cornes du vice-président. — Le tribunal apprécie le patriotisme de M. Bayeux, et l'engage provisoirement à vouloir bien se mobiliser de chez lui au corps-de-garde.

Un pauvre diable est cité alors pour avoir monté sa garde en redingote bourgeoise, lui qui jusque-là s'était fait remarquer par sa tenue; on le taxe de mauvaise volonté... Indigné, il jette sur le bureau une preuve parlante de son innocence.... C'est une reconnaissance du Mont-de-Piété : son habit et son pantalon sont en gage.

»M. Lefèvre,« dit le secrétaire... »Voici M. Lefèvre,« répond le tambour, en amenant quelqu'un par la main. — Or, M. Lefèvre se trouve

être une vieille femme de soixante-dix a
On rit d'abord du quiproquo, mais cette
vre femme a les larmes dans les yeux, et l'o
fâché d'avoir ri. — Elle vient pour so
qu'on veut forcer absolument à monter la g
et que des douleurs insupportables empê
même de travailler chez lui. — »Depuis
a t-il ces douleurs? — Depuis le 29 j
1830.« Un murmure sourd se fait entend
président fait signe à la veuve Lefèvre
retirer... On prononce le mot de quête...
serai.

L'heure s'avance, encore un, et ce
fini.. Il est impossible, quand les jug
voudraient, de se refuser à entendre ce
homme; depuis qu'il a reçu sa citation,
dort plus, sa femme ne dort plus, sa bon
dort plus. Il réclame l'indulgence du tri
l'indulgence du public, il témoigne de so
pect pour ses chefs. S'il était condamné
lement au blâme, il en mourrait de ch
»lui qui ose se dire un modèle d'exact
lui qui n'a pas manqué une revue, une ér
qui a conquis un chapeau gris le 14 juill
arrêté deux femmes et une fruitière, r
Cadran!« Le tribunal, ayant égard au zè
bituel du prévenu, et considérant qu'il ne
que de trois heures d'absence du poste
mairie, le renvoie de la plainte. »Vive l
vive la garde nationale!« s'écrie alors le
homme, en pleurant de joie, »c'est le
beau jour de ma vie...« Puis, dans sc
thousiasme, il embrasse une des sentinel
demande s'il faut donner quelque cho
tambour.

La séance est levée. — En rentran

moi, j'entends les sons d'une musique discordante à briser le tympan... Je me dirige du côté d'une assez belle maison dont la foule obstrue les abords... Je m'approche, et j'interroge... C'était un charivari qu'on donnait à un officier supérieur de la garde nationale nouvellement décoré... Le peuple a aussi son *conseil de discipline!*

CHARLES DUPEUTY.

UN BAL CHEZ LE COMTE D'APPONY.

»O soleil ! fais ce que tu voudras, mais n'éclaire point les bals de Paris ! »

Telle était l'invocation qui commençait la quatre-vingt-douzième page du journal de John D***, jeune gentilhomme écossais, à Paris depuis trois mois, et que lisait par-dessus son épaule, George H*** son ami et son compatriote, arrivé la veille d'Edimbourg.

— Je ne m'attendais pas à cette conclusion, s'écria George !

— Ah ! c'est vous, dit John. Et il rougit d'abord, puis rejeta loin de lui le livre relié en cuir de Russie, et dont les feuillets étaient dorés sur tranche.

— Me trouveriez-vous indiscret, mon ami ? aurais-je surpris votre secret ?

— Un secret !.... Oh ! je n'en ai plus, de se-

cret.... Tenez, George, prenez le livre et lisez; lisez tout.

En parlant ainsi, John se leva et sortit, laissant George lire tranquillement son journal.

Ce journal disait que, le 21 avril, Sir John avait rencontré dans un cercle très-élégant, la comtesse Hélène de.... C'était le soir... Jamais rien d'aussi beau n'avait frappé les regards du jeune Ecossais. Quelle blancheur éclatante! quels yeux étincelans! quelles tresses noires et épaisses, se croisant sur un front d'ivoire! quelle pose de tête! quel goût dans l'arrangement de cette magnifique parure!... Sir John ébloui, ne parla point. Un jeune homme communicatif, et qui lui sembla bienveillant, devina la cause d'un silence, que la direction des yeux de sir John rendait très-éloquent, et fit un éloge pompeux de l'esprit d'Hélène. Graces aux soins de ce jeune homme, nommé d'Orviller, l'Ecossais s'était souvent rencontré avec la comtesse. Peu à peu, il s'était enhardi; il avait parlé; il avait glissé un billet dans le mouchoir d'Hélène, tombé à terre. Enfin, toutes ces premières phases d'un amour de société civilisée, John les avait parcourues. Mais ce fut à travers une foule d'énumérations, d'interjections, de points, qui lui rendirent fort pénible la lecture de ce manuscrit, que George apprit ces circonstances si communes d'une passion qui commençait à le devenir très-peu, puisqu'elle avait décidé sir John à prêter mille louis à d'Orviller pour acquitter une dette de jeu....

George, en suivant son ami, sur les pas de la comtesse, remarqua avec étonnement que la scène où lui apparaissait ordinairement cette

ravissante personne, semblait étrangère à la ville de Paris par ses accessoires. Tantôt John avait vu les mains délicates de la dame servir d'un *pudding* anglais, d'un *kugelhopf* allemand, d'une *polpetta* italienne : tantôt d'une *olla* espagnole ou d'un *carry* indien.

On apprenait les langues vivantes et la géographie de l'Europe, rien qu'en apprenant ce que John avait mangé lorsqu'il s'était rencontré à dîner avec Hélène; et les personnages épisodiques qu'il nommait n'étaient pas plus indigènes que les préparations alimentaires qu'il avait citées. Le corps diplomatique apparaissait habituellement dans les cercles qu'Hélène faisait parcourir à sir John.

Ce fut chez un hospodar, dans un petit cabinet incrusté de lapis-lazuli et de nacre, drapé en moire, où la lumière n'arrivait qu'à travers un plafond de gaze bleue, parsemé d'étoiles d'argent, et en s'échappant des parois transparentes d'une lampe d'albâtre, que John recueillit ces paroles enivrantes : » Soyez *demain* chez l'ambassadeur d'Autriche.... à trois heures.... le cinquième arbre.... une touffe de lilas.... pendant le galop.... je pourrai vous parler loin de la foule.... Mais soyez prudent, discret.... Ah ! quelle faiblesse !... Quoi, cela ne vous suffit pas ?.... Eh bien ! peut-être une autre fois.... Je vous le dirai demain.... » Des femmes cherchant aussi la fraîcheur et les doux effets de la clarté *lunaire* s'élancèrent alors des galeries de l'hospodar, et envahirent le cabinet où, pendant quelques minutes, sir John, pour la première fois, avait pu contempler *en face*, et tête à tête, Hélène devenue sensible.

Là, le livre justifiait son titre d'*album*, et le

manuscrit finissait. Demain? se dit George, demain? C'était mardi..... C'était avant-hier..... Pourquoi a-t-il ici interrompu son journal?.... Conçoit-on qu'il ait cessé d'écrire au moment le plus intéressant!

George éprouvait une véritable impatience, lorsqu'un vieux homme, d'une tournure fort noble, entra dans la chambre, le salua, et prit possession du canapé et de ses coussins, d'un air qui annonçait l'habitude de s'établir ainsi.

Vous êtes sûrement M. George H....., dit-il après un instant, l'ami attendu par sir John?

Cette question provoqua une explication; et George apprit qu'il causait avec le chevalier de B......, ancien émigré, venu à Paris pour regler ses indemnités, occupant une chambre dans l'hôtel où demeurait sir John, et devenu assez l'ami de ce dernier, pour demander de ses nouvelles avec une apparence d'anxiété, qui alarma George. Celui-ci, avec beaucoup de réserve, parla de la curiosité qu'avait excitée en lui la lecture du journal, suspendu, quand il s'attendait à la description d'une fête....

Eh! comment voulez-vous que l'on songe à faire une narration dans de pareils momens? dit le vieux chevalier.... Est-ce que sir John ne vous a pas conté ce qui s'est passé hier chez l'ambassadeur d'Autriche?.... Il est curieux que ce soit moi qui vous apprenne.... Au reste, tout Paris parlera demain de cette affaire-là.

— Mais je ne comprends point une telle publicité.... Rien ne ressemble aussi peu au caractère de mon ami.... Il est vrai, monsieur, que je ne sais rien du tout, et si vous pouvez....

— Eh bien! je vais tout vous raconter, moi,

reprit le chevalier de B.... en s'asseyant plus commodément sur le canapé, avec cette mine satisfaite d'un bavard parlant par obligation, et dont la conscience ne trouble pas les plaisirs; j'ai été témoin de tout.... Il faut d'abord que vous sachiez que les bals donnés par madame la comtesse d'Appony, précédant et suivant un déjeuner, ont produit une grande sensation à Paris, où l'on ne prévoit jamais les conséquences d'une innovation.... Comme l'on n'est pas admis légèrement chez l'ambassadrice, entre la nouveauté et la difficulté, les esprits ont été conduits jusqu'à l'engouement pour ces fêtes diurnes. J'avoue qu'elles sont belles. Ces voitures à larges armoiries qui remplissent la rue Saint-Dominique; ces chevaux écumant et piaffant; cette livrée qui encombre la cour et le vestibule de l'hôtel, tout cela a un grand air, et l'on n'en perd rien, comme aux réunions de nuit.... Puis les ameublemens sont d'une grande somptuosité. La dorure, les riches étoffes, les crépines, les bronzes éclatent partout. Les femmes, là, sont habillées comme nulle part: leurs habits sont si simples, si frais, si blancs, que je ne sais quoi de jeune et de naïf donne une nouvelle physionomie à leur parures.... On leur offre, en arrivant, des bouquets de fleurs naturelles, qu'elles tiennent à la main, et qui, lorsqu'elles soulèvent leurs robes pour danser, se détachent comme sur un fond de neige, et produisent un effet ravissant: cette odeur de jasmin et de violettes réveille des idées d'innocence champêtre, que détruirait la clarté des bougies, et qui s'accorde avec celle du jour.... Assurément je ne peux pas dire un mot contre l'ordonnance de ces

bals, dont. au reste, madame la comtesse d'Appony fait les honneurs avec un charme et une élégance qui deviennent plus rares chaque jour. Sa personne et son maintien semblent destinés à rappeler les grâces de l'ancien régime, comme les peintures d'Herculanum à nous représenter celles de leur siècle. Hélas! de telles manières se conservent encore comme une tradition, dans quelques familles à origine perdue; mais elles cesseront bientôt d'être inhérentes au sol de la France. La révérence n'est-elle pas déjà supprimée dans beaucoup de salons?.... Moi qui ai vu présenter madame la princesse de Beauvau et madame de Genlis !.... Mais pour juger une femme, rien qu'en la voyant entrer dans un appartement, il ne faut pas partager son tems entre la Bourse, les restaurateurs, et les théâtres du boulevart.... Il ne faut pas pour demeurer appréciateur habile d'un mérite tout féminin, d'une grâce fugitive comme la forme des nuées, démurer la vie privée, et faire écraser par la presse tant de réputations. Quand un peuple qui sait lire, ne demande plus à ses auteurs que des noms propres, c'est qu'il s'est fait homme; il n'y a plus de femmes chez ce peuple-là, puisqu'il n'y a plus de modestie, de crainte, ni de secret.... Je sais bien que l'on nous promet des compensations, mais je regrette les femmes.... Enfin, j'avais le plaisir d'en contempler *une* hier dans l'ambassadrice, quand je reconnus sir John auprès de moi. Il était invité pour la première fois, et il me demandait cent noms; mais d'un air préoccupé qui me frappa. Je désirais pourtant, puisque nous nous étions rencontrés, lui faire remarquer plusieurs choses très-intéres-

santes. Par exemple, il n'aurait pas observé sans moi à quel point le vert dominait... Il y avait des femmes dévouées, qui, bien que très-brunes, étaient en vert de la tête aux pieds.... On le saura à Holy-Rood, je vous en réponds.

J'aurais voulu, à ce sujet, communiquer quelques réflexions à sir John, mais il me quittait à chaque instant pour parcourir les salons, ou passer dans le jardin. Je le vis interroger plusieurs jeunes gens: quelques-uns d'entre eux souriaient après lui avoir répondu. Après ces excursions, il revenait se placer auprès de moi, cherchait à causer, mais son agitation était évidente: je commençai à m'en inquiéter, quand je lui vis refuser toute espèce de rafraîchissemens; et surtout, quand, malgré ma recommandation, il ne voulut pas goûter à un certain chocolat mousseux, préparé avec une telle perfection chez le comte d'Appony, que moi qui vous parle, j'en ai pris quatorze tasses, qui ne m'ont point empêché de déjeuner.... Enfin, je me doutai que sir John attendait ou cherchait vainement une femme, quand je le vis suivre toutes celles qui arrivaient, puis revenir tristement dans mon embrasure.... L'orchestre joua le galop: c'est toujours le signal d'un grand mouvement: parce que le neveu de l'ambassadeur galope comme il valse: il n'y a pas d'homme de vingt ans qui ne souhaite d'avoir la Hongrie pour patrie,, afin de saisir la mesure, l'*accent*, pour ainsi dire, de cette danse nationale, que le jeune comte d'Appony exécute à désespérer tout ce qui danse là. On se range; on semble écouter des yeux. Ceux qui ont un peu de sang allemand dans les veines, s'élancent, tournent, volent avec le jeune

homme et sa danseuse. Il y en a qui discutent l'influence du galop sur les moeurs, et vantent la morale des *chassés* et de la *queue-du-chat*..... Pour moi, qui ne vois rien d'intellectuel dans la danse, hors du menuet, je ne me prononce pas, mais je m'amuse de l'animation que répandent cette musique si gaie et ces pas si vifs... Mais ce pauvre sir John était là d'un air soucieux.... regardant sa montre, soupirant.... Tout à coup il sembla prendre une grande résolution, et me dit: Connaissez-vous la comtesse Hélène de T.? Je n'eus garde de remarquer son embarras, et je lui répondis: Pas beaucoup, mais je la rencontre souvent.

— Il est singulier quelle ne soit pas ici!

— Ce serait si singulier qu'elle y est depuis long-tems.... Je l'y ai trouvée....

— Où donc? où donc? interrompit sir John, rougissant comme un séminariste devant son évêque, et regardant autour de lui avec une avidité incroyable; où donc?

— Elle vient de passer devant vous....

— Devant moi?

— A l'instant.... Elle galope avec un grand officier russe, fort beau garçon vraiment...

J'étais fâché d'avoir dit cela à sir John; mais il reprit avec un mouvement d'humeur:

C'est impossible! Tout le monde s'entend, je crois, pour me dire la même chose.... On me dit: Elle est ici.... Elle est là.... Connaissez-vous la comtesse de T....? Est-elle ici?

— Je la connais. Elle est ici; elle vient de passer là. Je l'ai vue.... à telle enseigne qu'elle a un chapeau, des marabouts, et de grands rubans voltigeans couleur de rose....

— C'est toujours la même réponse!... Mais, *à présent*, la voyez-vous?

— Elle ne s'est jamais assise dans cette pièce-ci....

J'ai compté les femmes dans les autres salons, comme dans celui où nous sommes, et je suis physiquement sûr qu'elle n'y a jamais été.

— Pardonnez-moi: elle était dans le second salon, contre une console, entre deux fenêtres.... Vous avez passé devant elle tout à l'heure.... Enfin, la dernière fois que vous êtes allé dans le jardin, elle y était. Tenez! d'ici nous voyons le tilleul sur lequel elle s'appuyait d'un air assez ennuyé.

— Est-il possible! s'écria sir John; puis il parut se repentir de son exclamation. Je commençai à me douter de quelque chose, et je continuai: Si vous avez besoin de parler à madame de T...., attendez un instant. On va servir le déjeuner.... On se met par coterie autour de ces petites tables dressées dans le jardin, et vous tâcherez d'avoir une place auprès d'elle.... Je m'interromps ici pour vous faire l'éloge de votre ami; sa discrétion fut parfaite. Il me répondit que ce qu'il avait à dire à la comtesse était peu important, et fit tout ce qu'il put pour me persuader que leurs relations étaient des plus communes.... Mais vous concevez bien qu'avec mon expérience on ne prend pas le change.... Aussi cet excellent sir John m'a-t-il inspiré le plus vif intérêt.... Ce n'est pas par curiosité, je vous assure, que je me suis attaché à ses pas!... Mais je ne répondrais point des trois ou quatre jeunes gens auxquels il s'était adressé d'abord.... Ils se pla-

cèrent à quelques pas de la table où vint s'asseoir madame de T....; et je les vis très-distinctement rire et chanter, quand sir John et moi approchâmes.... Dès que je lui eus indiqué la comtesse, il me devança.... puis je le vis marcher lentement... puis s'arrêter... Je conviens... Laissez-moi donc vous conter bien la chose.... Si vous n'étiez pas arrivé d'hier à Paris, vous seriez déjà au courant.... Votre ami a eu tort de ne pas rire le premier.... bien d'autres que lui y ont été attrapés plus ou moins.... Il n'avait vu la comtesse qu'aux lumières.... elle est éclatante alors: c'est le privilége des teints bilieux et d'un rouge bien appliqué.... Ses yeux gris lui avaient paru bleux....; il n'avait pas reconnu qu'elle se peint les sourcils et les cils... et il est vrai de dire qu'hier matin cette figure, entourée d'une auréole couleur de rose, et éclairée par un soleil ardent, était *désolément* remarquable. Je comprenais à peine moi-même que l'illusion des bougies eût fait donner à la comtesse le sobriquet de *Belle-de-nuit*.... Presque tout le monde passant à la fois des appartemens dans le jardin pour déjeuner, je me trouvai séparé de sir John.... Je vous avoue que son aventure me semblait drôle; j'en riais un peu, tout en m'approchant de la grille du jardin, derrière laquelle s'avançaient les promeneurs des boulevarts neufs. Il y avait bien autant d'envie que de curiosité sur ces physionomies vulgaires; mais peut-être moins que n'en laissaient voir des dames, qui venaient de faire arrêter leurs voitures pour respirer un instant dans cette atmosphère de fête.... La méditation du pauvre devant la boutique d'un boulanger, je la conçois....; mais quelque chose

de honteux accompagne la faim des plaisirs.... J'allais à cette occasion écrire une observation sur mes tablettes, quand j'aperçus sir John venant à moi. Il était un peu pâle.... Je vis qu'il cherchait à cacher son émotion, mais que pourtant il avait besoin de parler.... A l'exception de son amour, il me confiait toutes ses affaires. Je crus pouvoir prendre l'initiative.

— Eh bien! vous étiez si pressé de voir madame de T....?

— Ah! me répondit-il, pourquoi l'ai-je rencontrée!....

La manière dont il me regarda alors m'ôta toute envie de rire. Je l'emmenai dans un coin isolé. — Que s'est-il passé? lui dis-je. Mon âge, mon caractère, doivent vous inspirer de la confiance.... Depuis trois mois nous nous voyons tous les jours....

— Que voulez-vous que je vous dise?.... Vous m'avez montré une femme dont les yeux me regardaient.... la bouche me souriait.... Il me semblait que ma vue était troublée... J'approche.... Cette femme au front jaune, au cou jaune, aux yeux ternes, aux joues vermillonnées.... c'est elle!.... c'est elle, et elle mange du boudin!.... Oui, de tant de mets délicats, c'est du boudin qu'elle a choisi....; et son mari m'engage gaîment à en manger aussi.... Mais vous pensez bien que je me sentais fort peu disposé à partager l'hilarité des cinq ou six convives réunis autour de la table. D'Orviller en était.... Il observe que je suis silencieux. Madame de T.... répète qu'il est étrange que je la salue pour la première fois, après m'être aussi souvent approché d'elle. Je m'excuse avec gaucherie; elle m'adresse plusieurs mots

très-piquans; d'Orviller en rit, et fait le plaisant jusqu'à l'impertinence. Je serre sa main à la briser....; il me comprend, et je m'éloigne sans déjeuner.... Ce que je viens d'éprouver n'est pas exprimable!.... Si je l'avais trouvée ingrate ou perfide, mon amour me serait resté....; et j'aimais presque autant mon amour que je l'aimais elle-même.... Encore si elle eût été douce, aimable!... mais prétentieuse, aigre, emportée...., avec un visage!.... Ah! maudit soleil....

— Je ne vois vraiment de fâcheux dans ceci que votre affaire avec d'Orviller....; cependant.... Êtes-vous bien avancé avec madame de T....?

— Très-peu.

— Eh bien! tenez-vous-en là.... C'est une connaissance dangereuse.... surtout pour vous....

— Comment cela?

— Il est reconnu que M. de T.... fait, en grand, j'en conviens, le plus vil métier.... Il est payé par la police pour surveiller les étrangers de distinction, et se procurer, dans leur intimité, mille petits secrets utiles au gouvernement....

— M. de T.... *recherche* les étrangers par ordre de la police?

— Et sa femme le seconde merveilleusement, ainsi que ce petit d'Orviller....

— Quoi! l'on trouve ces gens-là partout!

— On les invite exprès. Les diplomates habiles les font servir à leurs desseins; le reste les craint, ou se fait recommander par eux aux ministres.

— Ainsi, pour une femme odieuse, j'allais me couper la gorge avec un espion!!!

O soleil! fais ce que tu voudras.... mais n'éclaire point les bals de Paris!....

La Comtesse de BRADI.

LES MUSICIENS.

Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
HORACE.

Quel est ce fashionable aux cheveux frisés, dont on admire l'élégance? son habit taillé par les plus habiles mains servira de modèle; la forme, la couleur, en seront adoptées; un habit si bien porté mérite les honneurs de l'impression, nous le verrons estampé sur le Journal des Modes. Son gilet, largement échancré, laisse voir un plastron de batiste d'un éclat éblouissant, plissé, empesé avec un soin extrême. La chaîne d'or où pend sa montre, le ruban du lorgnon, se croisent sur cette cuirasse de lin où brillent des agrafes dont l'or enchâsse les rubis, les saphirs. Sa cravate est un chef-d'oeuvre de l'art; dix, quinze, peut-être vingt carrés de mousseline ont été froissés, torturés, et renvoyés à la blanchisseuse avant qu'il ait pu ajuster ce noeud dont les seuls connaisseurs

peuvent apprécier l'artifice et détailler les perfections. Un castor superfin, des bas de soie au tissu transparent, un escarpin juste et reluisant comme l'acier d'Angleterre, des gants plus blancs que la neige, une badine où l'or brille, complètent la toilette de ce beau fils. Son menton n'est rasé qu'à demi, j'en conviens, mais comme ces touffes de poils sont avec art disposées, comme les intervalles fauchés par le rasoir sont nets et polis! que de savants contrastes obtenus au moyen de cette barbe en fer-à-cheval, qui tient de l'une à l'autre oreille, de ces moustaches dont la cire affermit les contours! Quelle harmonie bien combinée dans les couleurs des diverses pièces de l'ajustement! Il fait un peu crotté, mais nous avons la chaise; et ce pantalon d'une *entière* blancheur, cette chaussure dont la semelle même a conservé tout son lustre, attestent qu'on ne va point à pied, et qu'un véhicule rapide a transporté le *dilettante* du café de Paris au foyer des Italiens, bien que ces deux points de réunion du beau monde ne soient qu'à cent pas l'un de l'autre. Quel est ce raffiné, ce petit-maître, ce muscadin, cet incroyable, ce merveilleux, cet élégant, ce fashionable? c'est un artiste, un musicien.

Tant de soin, de recherche, dans la toilette d'un homme raisonnable, d'un homme d'esprit, pourraient paraître ridicules, mais non, c'est un artiste; on lui pardonne ce travers, cette faiblesse, comme à une jolie femme. Il semble tout naturel que les personnes dont l'occupation et de chanter, et de faire chanter, de peindre des tableaux ou d'écrire des vers, de

la prose, aient cett légèreté d'esprit, cette coquetterie.

Quel est cet individu singulier dont l'extérieur est si négligé? il a du linge assez blanc, mais son gilet est sale, et, depuis quatre jours au moins, le rasoir n'a pas touché son menton. Il n'a pas de boutons d'or à sa chemise; à quoi bon, il la cache toujours; d'ailleurs, saurait-il les placer? sa cravate noire est arrêtée par un simple noeud et roulée de manière à faire croire qu'il a la corde au cou. Crotté jusqu'à l'échine, il devrait se cacher dans quelque coin du parterre, mais non, il se promène au milieu d'un essaim fashionable et musqué, ses grosses bottes ferrées et couvertes de boue insultent les tapis rouges tendus sur les escaliers et dans les corridors du théâtre Favart. Il foule la pourpre des rois avec un aplomb admirable, on pourrait le suivre à la trace et compter ses pas imprimés sur le noble tissu. La pluie a mouillé ses vêtemens et déformé son chapeau; des gouttes de rosée brillent encore sur son collet de velours. On le montre au doigt, il s'en moque. Son habit est coupé sur le patron depuis deux ans abandonné, il est râpé, mais il le préfère au frac le plus élégant. Il sera désolé s'il faut un jour renouveler cette pièce de sa garde-robe. Il n'est point avare, et l'état de ses finances lui permet largement de faire cette emplette, mais il voudrait ne porter que de vieux habits. Son air est gracieux, sa tournure n'a rien de grotesque, il a brillé dans le monde galant et ne songe nullement à donner sa démission. Il a des gants qu'il porte dans sa poche; moyen excellent pour ne pas les déchirer. Il pourrait se don-

ner une canne, mais ce meuble inutile arrête à chaque pas l'imprudent qui le porte. S'il se présente au théâtre, aux musées, dans certains bureaux, s'il veut aller risquer ses pièces d'or à Frascati, on le met à contribution pour lui garder ce sceptre de jonc ou d'ébène. Le cigare ou la tabatière ne coûtent pas plus cher que l'entretien d'une canne quand on veut avoir la satisfaction de la promener dans Paris. Notre homme se garde bien d'adopter la badine, sôn ajustement est toujours en désordre ou mal assorti, on ne le voit pourtant jamais en redingote, par la raison que ce vêtement est trop négligé, que d'ailleurs il gêne la progression et cache les jambes, que le pantalon, si favorable à ceux qui sont montés sur des flûtes, voile déjà trop. Quel est ce rustre, cet ours mal léché? c'est un artiste, un musicien.

Tant de négligence, d'oubli des convenances pourraient paraître ridicules dans un homme que sa profession appelle dans les plus brillantes réunions musicales de Paris. Mais non, c'est un artiste, ce mot désarme la critique. Le peu de soin de sa toilette semble une conséquence nécessaire de l'importance et du grand nombre de ses occupations. Il est distrait, insouciant, c'est tout naturel; il n'a pas fait sa barbe, j'en conviens, mais il a fait peut-être une cavatine, un finale. Il est crotté, sans doute, il est probable qu'il préfère aller à pied pour jouir de toute sa liberté, afin de pouvoir suivre le cours de ses idées. La promenade élabore bien des choses et fait naître d'heureuses inspirations. — Votre inspiré n'a pas toujours la tête dans les nuages, il devrait bien jeter un coup d'oeil vers ses talons et juger

qu'il ne peut se présenter dans une société honnête sans avoir passé par les mains des restaurateurs de la chaussure humaine. — D'accord, mais ce retard l'aurait fait arriver après la symphonie, il faut bien qu'il l'entende; peut-être doit-il rendre compte de l'opéra dans quelque journal, et nous devons lui savoir gré de son exactitude. C'est un artiste, ce mot excuse tout ce qui peut être excusé.

Un artiste ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit, ne rend pas les visites qu'on lui a faites, vient s'asseoir aux dîners d'apparat une demi-heure après que l'on a servi. D'autres fois il s'engage pour une soirée et n'y paraît pas. Toutes ces incivilités seraient remarquées et blâmées s'il s'agissait d'une autre personne; on les pardonne à un artiste. Laborieux et plein d'ambition, son habitude n'est pas de rester oisif; mais s'il lui prend la fantaisie de ne rien faire pendant une semaine, de partir pour la campagne à l'instant où on le lui propose, et d'y rester un mois, personne ne réclamera contre cette escapade. Il est vrai qu'il peut y rendre utiles ses loisirs, mais, ne fît-il qu'y dénicher des merles ou bayer aux corneilles, son tems ne serait pas perdu. Il se repose, prend haleine, et profite ensuite des économies de son esprit. Lancé dans la société la plus brillante et la plus agréable, sans être assujetti aux devoirs quelle impose; admis à tous les spectacles, à tous les concerts où sa place est gardée sans autre rétribution que le bienfait de sa présence; désiré, fêté partout; acceptant une invitation comme on accorde une grâce, jouissant de tous les avantages d'une immense fortune sans avoir à compter avec son inten-

dant; réclamé dans vingt châteaux, appelé aux festins splendides, et, comme les anciens troubadours, gracieusement accueilli par les jolies femmes; il se laisse faire et s'abandonne au courant qui l'entraîne; il est tellement accoutumé à recevoir, qu'il accepte tout, même la croix d'honneur!

Chose admirable! il n'est tenu à aucune réciprocité, il veut bien accepter, sa dette est payée. Le lendemain c'est à recommencer et sans inquiétude pour l'arriéré.

Libre comme l'Osage au milieu des forêts, comme le Cafre sur les sables brûlans de l'Afrique, il jouit, au sein de la capitale de l'univers, de tous les agrémens que le luxe et l'industrie prodiguent à l'humaine nature.

Comparez les brillantes destinées de l'artiste avec le sort d'un pauvre receveur général, qui se dévoue à compter des écus toute sa vie, pour avoir le droit de prendre sa mouture sur cette précieuse farine, et s'abrutit parmi les états de perception, les cotes irrécouvrables, et les dégrèvemens; avec l'existence d'un malheureux préfet, qui ne saurait sortir de son département sans un congé du ministre, et dont le soin le plus important est de régaler des électeurs, de rire même de leurs plaisanteries insipides et surannées, afin de s'assurer de nombreux suffrages, qui passe d'une opération de recrutement à de longs débats sur l'établissement d'une usine, à des rapports diffus sur les chemins vicinaux, et qui est obligé d'improviser des réponses aux questions singulières, burlesques même, que les bureaux du ministère lui adressent sur la statistique du coin de terre qu'il administre. L'ambition, le

désir d'acquérir de la fortune, peuvent faire supporter patiemment ces ennuis, mais il faut un grand dévouement pour gagner de l'argent à ce prix. Je sais bien que ces financiers, ces administrateurs de haut parage s'imaginent que leur emploi les place bien au-dessus des artistes; ils prétendent même s'ériger en protecteurs; laissons-leur cette jouissance.

On dira qu'un artiste n'est recherché, accueilli, fêté, que pour son talent, cela peut être vrai jusqu'à un certain point. Ce que le financier doit à son cuisinier, l'artiste le doit à son esprit, à son génie: il est donc aimé pour lui-même; s'il perdait ce charme puissant, il est probable qu'il serait obligé de renoncer aux avantages qu'il lui donne. Une femme cesse d'être jeune et belle, les adorateurs se retirent, et vont porter ailleurs le tribut de leurs hommages, elle n'en meurt pas de chagrin; tel est le cours des évènemens de la vie, il faut bien en subir les conséquences avec un peu de philosophie.

Le bonheur d'être artiste, et de ne pas mourir de faim! d'être artiste, et d'avoir une honnête aisance! d'être artiste, et de pouvoir marier convenablement ses filles! d'être artiste, et de posséder une grande fortune conquise à la pointe de l'archet ou de la plume, fait entreprendre de grandes choses. Cette dernière béatitude est le partage du plus petit nombre, et cela doit être, c'est le sommet de la pyramide. Les faiseurs de livrets, les fabricateurs de partitions, n'eussent-ils que Scribe et Rossini pour point de mire, cet exemple unique serait encore assez encourageant pour l'une et l'autre bande. On en voit un assis au som-

met du mât, enfourchant le cercle qui le termine, prenant les couronnes et les posant sur sa tête, rongeant, à belles dents, le cervelas épicé, embouchant la bouteille *ad libitum*. Il est là-haut, et n'est pas tombé des nues, il est donc possible d'y arriver. Et l'on part sans consulter son esprit, ses forces, son adresse; on monte, on grimpe, on s'accroche, on se presse, on s'étouffe; le plus grand nombre s'arrête après quelques efforts, d'autres se maintiennent dans les basses et les moyennes régions; quelques-uns dont l'habileté n'égale pas l'ambition, veulent pousser trop haut, et leur chute et si rude, qu'ils se cassent les reins: enfin tous ne dégringolent pas, et les sommités tont toujours occupées.

Comme l'état militaire, la carrière des arts offre beaucoup de renom, et quelques chances de fortune. »Je voudrais être maréchal de France, avec solde de retraite, disait un joyeux compagnon au maréchal Moncey; quelle superbe existence! vous possédez sept ou huit cent mille francs de rentes, des hôtels, des châteaux, tous les honneurs vous sont acquis, la fortune vous a comblé de ses faveurs, et tous ces biens vous sont tombés du ciel, et venus, pour ainsi dire, en dormant. — Vous le croyez, répliqua le maréchal; eh bien! je veux vous les céder pour la cent millième partie de ce qu'ils m'ont coûté. — Vraiment? — Je ne plaisante pas; cette fortune m'embarrasse, et je cherche quelqu'un qui veuille bien s'en charger à vil prix. Postez-vous au bout de cette allée, à 75 pas, à 100 pas même, pour vous prouver combien je suis généreux; je vais faire avancer trente grenadiers, bons tireurs: vous voyez que

je vous traite en ami; sur votre commandement, ils feront feu sur vous, une seule fois, vous ne serez pas touché, et ma fortune est à vous après cette petite épreuve.» Le joyeux compagnon fit la grimace, et ne voulut pas tenter cet essai, qu'il trouva périlleux, bien que le maréchal eût été fusillé, pendant trente ans, par deux ou trois millions de soldats qui toujours avait manqué leur but.

Les béatitudes des artistes arrivés au premier rang font envie à bien des gens, qui ne voient que les avantages dont jouit le talent, et ne songent nullement au travail effroyable qu'il a coûté, aux efforts, à la patience, à la volonté opiniâtre qu'il a fallu déployer pour renverser les milliers d'obstacles qui s'opposent à l'avénement d'un favori d'Apollon. La faim et la misère tuent autant d'artiste que le canon et la mitraille abattent de conscrits. Tous n'en meurent pas, mais un artiste est tué lorsque la force des circonstances l'oblige à quitter l'archet ou les pinceaux pour reprendre le rabot ou le sac à procés, à déserter le Conservatoire, pour rentrer dans l'étude de l'huissier ou dans l'échoppe du cordonnier.

Il faut avoir été frappé de cette fièvre, rongé par cette teigne, tourmenté, dévoré par cette soif de gloire, assiégé par ce désir de parvenir dans les arts pour en connaître l'irrésistible puissance. C'est une idée fixe qui poursuit en tous lieux le malheureux adolescent qui en est atteint, elle ne l'abandonne pas même pendant son sommeil. Et trop souvent l'éloignement de la capitale, l'insuffisance des moyens pécuniaires pour s'y rendre et s'y maintenir, l'obligation de quitter un état ob-

seur mais lucratif pour courir le chances d'un talent qu'on ne possédera que dans trois ou quatre ans, viennent l'arrêter. Jusqu'à cette époque il faut vivre sans rien gagner. La fertile et délicieuse oasis, objet des voeux de l'artiste, se présente dans le lointain; mais quel affreux désert l'en sépare! Il le traversera pourtant avec une constance, un courage à toute épreuve. Pessier, jeune peintre lyonnais, brûlait du désir d'aller étudier à Rome, et n'avait pas le sou; il prend un mendiant aveugle par la main et lui dit: »Viens, je serai ton guide, allons en Italie, tu me donneras de tems en tems un morceau de pain, j'ai de bons souliers, il ne m'en faut pas davantage.«

On ne trouve pas moins de dévouement parmi les nombreux élèves de notre Conservatoire de musique, plusieurs sont misérablement vêtus, leur chaussure est percée, et la faim, oui la faim les tourmente. Ils grelottent s'il fait froid. N'importe, leur âme n'en est pas moins brûlante; ils marchent nu-pieds dans la boue. Eh! ne faut-il pas s'enfoncer dans les marais qui entourent le Parnasse avant de gravir sa double cime? La faim les aiguillonne; après leur leçon, ils se glisseront dans quelque taverne, et fiers comme des Ecossais, ils iront déguster la soupe offerte au porteur d'eau, et réchauffer leur verve avec un verre de la liqueur violette que l'on vend à Paris pour du vin. Tous ces jeunes rivaux pourraient être fort heureux s'ils avaient voulu rester en province, et pousser la navette ou la varlope, comme faisaient leurs pères. Mais il faudrait renoncer à la célébrité, à la musique, objet de toute leur affection, et qui leur fait tout bra-

ver, la mort même. En effet, un travail entrepris avec autant d'opiniâtreté que de passion, un travail qui dévore un corps si mal ravitaillé, doit nécessairement produire des maladies, et ceux dont la poitrine est faible, en ressentent bientôt les atteintes. Croyez-vous que les conseils des docteurs arrêteront l'artiste en sa course, que l'harmoniste cessera d'ajuster l'édifice de ses accords, le chanteur d'exercer son trille, le corniste d'emboucher son instrument? Non, ils expireront sur la brèche plutôt que de reculer; vivre pour n'être plus musicien, abandonner ainsi l'art qu'ils chérissent, autant vaut mourir. Androt, A. Butignot, Collin jeune, sont comptés parmi ces intéressantes victimes, dont le nombre est plus grand qu'on ne pense.

Le talent ne se fait pas long-tems attendre quand on fait de tels sacrifices pour l'acquérir, et le besoin rend industrieux; à peine ces élèves musiciens ont-ils un peu d'habilité, à peine ont-ils assez d'expérience pour se présenter à Tivoli, à la Gaîté, au Vaudeville, que de petits profits viennent apporter un soulagement à leurs maux. On donne des leçons à dix, à vingt sous; on joue aux soirées dansantes, on copie de la musique, et ces modiques revenus, dispensés avec une rare économie, ont bientôt fait refleurir des plantes que la plus honorable misère desséchait. Habit et dessous noir, jolie chaussure, chapeau reluisant, linge fin; voilà notre oiseau remplumé. Un ramoneur quand il est débarbouillé, est un homme comme les autres; cette figure expressive d'artiste prend sur-le-champ une vivacité, un air de contentement qui charment; quinze ou vingt repas suf-

fisans lui donnent de la fraîcheur, et le colorent, notre virtuose et lancé, vous le verrez arriver peu à peu sur le premier rang, passer des Nouveautés à l'Opéra-Comique, de Favart à l'Académie royale, et se caser enfin parmi l'état-major de l'armée musicale, en suivant la hiérarchie des grades. Enfin, il joue le concerto dans les grandes réunions; s'il et pianiste ou chanteur, il suit une carrière bien plus lucrative, et bientôt il nous parlera de ses domaines et de ses coupes de bois, de ses diamans et de ses équipages, de sa meute et de ses chevaux.

L'aurore d'une *prima donna* présente plus d'intérêt, les phases de sa fortune sont encore plus variées. Fille d'une ouvreuse de loges, d'une habilleuse de théâtre, d'un gargotier, d'un chanteur en plein vent, elle est d'abord admise dans une classe de solfége, petite fille, elle a plus à souffrir que les petits garçons dont je viens de parler. Elle est pauvre, mais elle a du courage comme eux. Telles ces plantes qui croissent et se cramponnent sur un rocher aride, où sous les glaces du pôle, elles sont vainement battues par la tempête, et résistent à toutes les injures de l'air, à toute la rigueur du climat. Les geus riches ne peuvent imaginer combien il faut peu de chose pour vivre, à l'individu qui sait lutter avec force contre la misère. La pauvre petite virtuose en herbe, s'achemine tous les matins vers le Conservatoire, le cabas à la main, couverte d'une méchante robe et d'un lambeau de châle, coiffée d'un chapeau dont il serait difficile de déterminer la nuance. Elle fait une lieue en barbotant dans la fange, exposée à chaque in-

stant à glisser, pour tomber sous la roue d'un cabriolet ou d'une diligence; on la pousse, on la foule; elle souffre de froid, reçoit la pluie, son cabat est un meuble trompeur, on a oublié de le garnir. Chaque marchand de gâteaux excite son envie, les parfums de la pomme qui cuit sur le fourneau de fruitières frappe son odorat et vient accroître ses souffrances. L'estomac vide et ne pouvant plus supporter la fatigue de son petit voyage, elle s'assied sur le pavé et s'abandonne aux larmes comme une princesse contrariée dans ses amours. Un équipage brillant passe, deux chevaux fringans, faisant feu des quatre pieds, le char roulant avec rapidité, annoncent le passage d'un heureux du siècle; le pavé retentit au loin, rangez-vous troupe plébéienne, livrez le passage ou vos os sont pulvérisés. La pauvre petite est toute rangée, elle est à l'abri du pied des coursiers et de la roue impitoyable, mais un déluge de boue arrive sur elle en décrivant un quart de parabole. Indignée, elle se lève pour maudire de plus près l'auteur de sa mésavanture; mais dans ce char élégant elle voit madame Catalani devisant avec madame Grassini; sa colère s'apaise, et, dans un beau mouvement d'enthousiasme pour son art, elle s'écrie: »Voilà donc le point d'orgue où conduit une gamme ascendate exécutée avec agilité, un son posé, filé avec aplomb, un trille admirablement articulé! ma voix est belle, attaquons ferme et juste, et quelque jour mon carrosse épouvantera les piétons. J'ai des épaules où le cachemir doit se draper gracieusement, et ma place est marquée sur le théâtre comme dans un landau.«

Beaucoup de virtuoses entrent dans le monde théâtral sans éprouver ces tribulations. Enfans de la balle, leurs parens leur en ont frayé le chemin. Amateurs dont on a déjà admiré le talent, ils se décident à faire ressource d'un art qu'ils avaient d'abord cultivé pour leur agrément.

Les femmes se tirent toujours d'affaire! disent les comédiens rafalés, qui, vers le tems de Pâques, viennent dépenser à Paris leurs petites épargnes en sollicitant un emploi de seconde basse, de ténor comique, de coryphée pour la province ou la Belgique. Ces artistes nomades partent de Nîmes ou de Montpellier, se dirigent vers la capitale, y séjournent pendant trois mois, pour retourner ensuite dans les mêmes contrées avec un engagement pour Marseille ou pour Avignon. Tous leurs profits de l'année sont dévorés par ces voyages trop souvent inutiles. Les femmes se tirent toujours d'affaire! cette exclamation est répétée toutes les fois qu'un accroc arrête les négociations des chanteurs d'opéra-comique, et surtout lorsque leur hôte les presse d'acquitter la carte payante. En effet les dames qui chantent l'opéra en province comme à Paris, savent se créer une seconde industrie, qui a le triple avantage de hâter leur avancement dans la carrière dramatique, d'assurer leur succès, et de permettre un supplément de dépense, un luxe de toilette bien utile, indispensable même pour une actrice. Ce serait folie pour la femme d'un simple bourgeois d'acheter des diamans, des bijoux, un cachemire, de revêtir la robe de velours, le manteau de satin. Pour une virtuose, c'est de l'argent bien placé, de l'ar-

gent dont l'intérêt fera bientôt rentrer le capital.

Mais, dira-t-on, les moeurs ont changé; l'ancien régime avait tout corrompu, nous jouissons des bienfaits de la révolution, et si le désintéressement des hommes en place ne le prouvait pas suffisamment, la sagesse des actrices attesterait cette réforme salutaire. Il est certain qu'il y a maintenant des exceptions rares, sans doute, mais enfin on ne peut dire comme Despréaux en faveur de ces dames :

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Les actrices ont en général une conduite plus régulière qu'autrefois ; cette amélioration dans les moeurs ne viendrait-elle pas de la sagesse des hommes? Les moyens de séduction ne sont plus jetés avec prodigalité; bien que les heureux du siècle ne soient pas moins riches que sous l'ancien régime. On ne voit plus des fortunes énormes s'engloutir dans l'escarcelle d'une *prima donna*, une pluie d'or tomber dans le tablier d'une soubrette d'opéra-comique. Les galans d'aujourd'hui n'ont pas de ces passions fougueuses, qui font tout sacrifier à deux beaux yeux; et lorsque ces deux miroirs d'une ame sensible ont été mis au prix de deux mille écus pièce, il est bien difficile de trouver des enchérisseurs qui présentent de meilleures conditions. Ça n'enrichit pas, mais ça aide, disait une cantatrice. Comparez cette rente éventuelle de mille francs par mois, dont on ne reçoit quelquefois le douzième qu'après trente et un jours, aux trésors que les fermiers généraux, les princes, les seigneurs versaient avec une inconcevable constance entre les mains de mesdames Antier,

de Metz, Laguerre, Arnould, Saint-Huberty, etc.; aux équipages brillans, à la livrée, aux hôtels de ces virtuoses; et vous ne serez pas surpris que celles qui leur succèdent entonnent quelquefois le vieux refraiu d'une vieille chanson: *le pauvre tems! le pauvre tems!* ou bien se décident bravement à suivre le chemin de la vertu, parce qu'en vérité ce n'est pas la peine de le quitter pour si peu de chose. Un Crésus de l'ancien tems se ruinait pour une cantatrice, et ses folles dépenses excitaient l'envie de ses rivaux, son amour-propre était flatté; dissiper une immense fortune de cette manière, était une espèce de triomphe. Maintenant on sifflerait le sot qu'une telle bévue livrerait aux traits de la satire.

Quand on embrasse un état, il faut en accepter franchement toutes les conditions, et la galanterie, plus ou moins exagérée, considérée sous tel ou tel point de vue, exercée en amateur ou professée ouvertement, me semble une conséquence nécessaire, inévitable de l'état de comédienne chantante, parlante ou dansante. Tout y conduit la jeune virtuose; il faut convenir que si elle n'y arrive pas, elle a du malheur. Les propos d'amour frappent son oreille en même tems que la première note de sa première gamme. C'est assez ordinairement son maître de solfége ou de vocalisation qui se charge du soin de cette double éducation. Être l'objet des affections particulières du maître; être toujours à ses côtés assise, au lieu de languir reléguée dans la foule; recevoir des conseils sur les moindres choses, tandis que les autres peuvent chanter faux ou ne pas chanter du tout si c'est leur fantaisie; être poussée sur la première ligne avec une tendre sol-

licitude, présentée aux examens avec des notes ou des précautions oratoires qui disposent favorablement le jury, sont des avantages dignes d'être appréciés. On a de l'ambition, et ce genre de séduction agit d'une manière bien puissante sur un jeune coeur exalté par le charme de la musique. J'ai depuis long-tems déserté le Conservatoire et ne sais plus ce qui s'y passe; mais je puis affirmer qu'en l'an VIII de la République beaucoup de professeurs avaient cette double corde à leur arc, *doctores in utroque*.

L'éducation musicale est terminée, on a remporté les premiers prix, il s'agit de débuter. C'est un directeur dont il faut désarmer la rigueur, détruire les préventions toujours prêtes à barrer le chemin aux nouvelles venues. Autrefois il était nécessaire d'obtenir l'autorisation des gentilshommes de la chambre; fort heureusement pour le bien de l'art, des artistes, et des moeurs, la révolution de juillet nous a délivrés de ces mannequins, de ces laquais titrés à qui l'on pardonnait toujours leur imbécillité quand ils n'étaient ni débauchés impudens, ni voleurs effrénés. Ces premiers obstacles aplanis, d'autres se présentent; c'est le régisseur dont il est bon d'avoir l'appui; le premier ténor, le baryton dont il faut captiver le zèle afin qu'ils veuillent bien consentir à paraître dans la pièce, et qu'ils daignent répéter, chanter en conscience; et surtout afin que, dans le but le plaire aux cantatrices qui redoutent la débutante, ils ne lui jouent pas de mauvais tours en scène en lui donnant de fausses répliques, en sautant exprès une reprise, en posant un bécarre, un bémol sur la note finale

de leur solo, ce qui doit nécessairement faire perdre le ton à la débutante et la jeter dans un abîme dont elle ne sortira pas sans être aiguillonnée à coups de sifflets. Si le premier début réussit, il faut encore s'assurer que ces acteurs essentiels ne se déclareront pas malades le lendemain, afin d'arrêter sur-le-champ le succès de la nouvelle venue. Ce succès, il faut le proclamer victorieusement et battre en ruine les rivales que l'on croit avoir éclipsées; c'est le tour des journalistes; celui des auteurs viendra plus tard, et quand la débutante, déjà goûtée dans les vieux opéras, voudra mettre le sceau à sa renommée en créant un rôle important dans une pièce nouvelle. Une jolie femme triomphe aisément de toutes ces oppositions, elle arrive bientôt au port quand elle sait conduire sa barque au milieu de tant d'écueils et faire à propos quelques concessions; il ne reste plus alors à son amant, à son mari qu'à jeter quelquel pièces d'or aux claqueurs. J'ai sauvé plus d'une colombe innocente des griffes des vautours, mais hélas! je n'ai fait que retarder leur mésaventure; elles sont tombées plus tard *in ore leonis*. On ne peut échapper à sa destinée.

Gardez-vous de croire pourtant que de telles chutes soient inséparables de l'état de cantatrice dramatique; je vous ai déjà dit qu'une demi-douzaine au moins protestaient contre l'usage. Un beau talent est accueilli avec empressement par les directeurs qui font marcher les intérêts de leur entreprise avant les intrigues de boudoir; et si les avantages extérieurs de la cantatrice ne sont pas de nature à frapper bien vivement l'oeil et le coeur des *dilet-*

tanti, il est probable qu'on la laissera suivre le chemin de la vertu, si telle est sa fantaisie. Mais cette sagesse, si contraire anx habitudes des coulisses, sera un objet de scandale, de railleries continuelles, et la malignité, ne pouvant la révoquer en doute, lui donnera des motifs injurieux.—Elle est sage, parce qu'elle est laide. — Elle est sage parce qu'elle a des prétentions si exagérées qu'il faut nécessairement qu'un lord passe le détroit pour faire les fonds d'une semblable dot. — Cependant on en cite de très-jolies dont ces traits, lancés depuis dix ans contre elles, n'ont point ébréché la réputation, et le monde théâtral s'est enfin décidé à leur accorder le titre d'actrices sans reproche. Ces virtuoses n'ont pas montré moins de courage que le chevalier Bayard.

Pourquoi les religieuses ne font-elles pas d'enfans? disait avec une angélique naïveté une de mes cousines à la supérieure de son couvent. Soeur Magloire comptait pourtant alors sa soixantième année, mais depuis cinquante-deux ans elle n'avait cessé de remplir ses devoirs dans l'enceinte d'un cloître. Son abbesse, bien moins âgée, avait plus d'expérience et lui répondit à l'instant: »C'est que la Providence a pensé qu'une foule de marmots, trottant dans un couvent, nous dérangeraient de nos saintes occupations et troubleraient la paix d'une retraite consacrée à la prière; c'est à cause de cela qu'elle ne nous en envoie pas.«

Les cantatrices dramatiques, les militaires, sont des moines d'une autre espèce: leur profession est incompatible avec le mariage. L'ordre des Templiers, devenu si formidable, de-

vait la plus grande part de sa puissance au célibat imposé à ces moines-soldats. En effet, la grossesse d'une virtuose favorite ruine un théâtre; elle accouche, et son *si,* son *la* restent à la bataille; le *sol* s'éclipsera l'année suivante, si la *prima donna* travaille à l'augmentation de sa famille. Elle se marie avec un financier, un épicier, un gentilhomme, et la première clause du contrat est que madame renoncera au théâtre. Voilà donc son talent perdu, son nom rayé du catalogue des artistes, et de l'almanach des spectacles. L'Europe entière s'occupait de la cantatrice, les journaux signalaient son passage à Naples, à Paris, à Vienne, ses succès à Pétersbourg, à Londres; la comtesse, la duchesse, ou l'épicière, tombent aussitôt dans l'opulence et dans l'oubli.

Epousent-elles un camarade, c'est encore pis. Ces mariages sont bien rarement heureux, sous le double rapport du coeur et de la fortune. L'art le plus séducteur n'a pour l'ordinaire aucun charme pour celui qui le professe depuis long-tems: un musicien sera séduit par une tragédienne; un peintre, un poète sera consumé par l'amour que lui inspire une musicienne: l'expérience le prouve. Le musicien connaît trop les ressorts de son art, il sait trop bien par quel mécanisme on arrive à exciter l'enthousiasme, le délire, pour se laisser prendre à cet appât, comme la foule des amateurs. S'il choisit une musicienne, si le chanteur dramatique épouse une femme de son état, c'est qu'il additionne ses appointemens avec ceux de sa fiancée, pour former un total respectable. Il ajoute à ces quantités, qu'il croit positives, l'agrément d'avoir une femme charmante, dont

il doit être le seul possesseur. C'est à merveille! mais il faudrait que les directeurs de spectacles voulussent bien favoriser cet arrangement, en engageant les acteurs par couple, comme on vend les chevaux de carrosse ou les chapons de Roquemaure. Cela n'est pas tout-à-fait ainsi: Naples, Bruxelles ont besoin d'un ténor, d'une basse chantante, et veulent garder une cantatrice aimée du public; d'un autre côté, Milan, Bordeaux, Marseille, Rouen, réclament à grands cris une *prima donna,* et repoussent tous les ténors et barytons, eussent-ils le talent de Rubini et de Lablache. Ces propositions sont aussitôt mises aux pieds de notre couple chantant par les correspondans des théâtres. Que feront nos deux tourtereaux, soupirant encore des duos d'amour? Entraînés par cette noble passion, et dédaignant des profits qu'il faudrait acheter au prix de leur séparation; imitant le beau dévouement d'Adolphe et de Clara, ils déchireront des engagemens qui sont pour eux un acte de divorce. Voilà une année perdue: on ne peut pas vivre d'amour; d'ailleurs, la tendresse a moins de vivacité douze mois après; les raisons financières l'emportent sur la force du sentiment, et, d'un commun accord, ils se décident à partir, l'un pour Marseille, l'autre pour Amsterdam, en se faisant les protestations d'un attachement, d'une fidélité à toute épreuve. Voilà donc notre couple amoureux transplanté au Nord, au Midi, séparé par un intervalle de quatre cents lieues, et confiant à la poste l'expression de sa tendresse, et les sermens bientôt mensongers de sa constance.

Une virtuose de théâtre est belle et sage, elle ne songe qu'au bonheur de son époux;

elle est d'une réserve de moeurs que l'on peut citer comme exemple; mais cette Lucrèce de coulisses refusera-t-elle un rôle de génie, de sylphide, dans lequel il faut paraître à demi nue, un travestissement qui dessine toutes les formes avec une exactitude parfaite? Non, sans doute; elle le sollicitera même, si cela est nécessaire; elle ira ensuite donner ses ordres au tailleur, de peur qu'il ne lui donne un pantalon trop large, une cotte de page trop longue; et si c'est un habit de femme, elle veillera à ce que les bras, les épaules et leurs entours soient bien découverts; elle aura soin que la gaze de sa tunique en abrégé soit bien transparente; afin que le maillot couleur de chair, qui lui sert de seconde peau, ne dérobe aucun de ses contours à l'oeil du *dilettante*. Elle fait pourtant cela en tout bien, tout honneur, sans songer à mal, pour l'amour de son art, pour ne négliger aucun moyen d'arriver au succès, et dans l'intention de servir de tout son pouvoir le directeur et les auteurs de l'opéra nouveau. C'est admirable! c'est charmant! Le public transporté témoigne son ravissement par des bravos, et salue l'actrice à son entrée, à sa sortie; il est en extase devant les belles choses dont on lui offre si libéralement l'exhibition. Ce triomphe ne doit pas se borner là. Le lendemain, le boulanger, le boucher, le charbonnier, qui ont assisté la veille au succès de madame, arrivent chez elle pour faire leur service ordinaire, et demandent à passer de la cuisine au salon pour avoir la satisfaction de complimenter monsieur sur les perfections secrètes de sa moitié. Le barbier se présente ensuite, et, beau diseur comme Figaro, il en-

chérit sur ces orateurs trop vulgaires, et finit sa harangue en comparant la maîtresse de la maison, à Suzanne au bain, à Vénus-Callypige. Je ne sais pas jusqu'à quel point un époux doit être enchanté d'une semblable apologie.

Une jolie femme s'est enrichie, elle possède tous les biens, les agrémens de la vie, on admire son équipage, elle brille aux loges d'avant-scène à toutes les représentations fashionables. Cependant cette belle voudrait être admise dans un certain monde qui la repousse, elle sait bien pourquoi. Elodie apprend la musique, travaille avec Zimmerman pour le piano, confie sa voix à Bordogni, à Banderali. Elodie devient une virtuose de second ordre, elle chante dans les concerts, elle monte sur les planches et le théâtre devient pour elle un lieu d'immunité. Tout est oublié, pardonné du moment que l'on peut dire, en parlant d'Elodie : C'est une artiste. La société a des lois qu'il est difficile d'enfreindre ; mais il est bien aisé de les interprêter de la manière la plus favorable. La société se contente du moindre prétexte, et ne demande pas mieux que de se montrer indulgente. Elodie a cessé d'être courtisane, elle est virtuose du moment qu'il est permis de la considérer comme telle, et l'on veut bien regarder ses anciennes faiblesses comme le résultat d'un esprit exalté par un art séducteur, bien qu'elle n'ait chanté sa première gamme qu'après avoir fait un cours complet de galanterie. C'est une artiste, tout est dit, il ne faut penser qu'à son talent.

Beaucoup de dames qui cultivent la musique pour leur plaisir sont artistes sous ce rapport, et je pourrais citer des talens *di prima sfera*,

mais il faut être discret pour ne point alarmer la modestie des uns, et blesser l'amour-propre des autres, si ma litanie n'était pas assez nombreuse; craignons de pécher par omission.

Le musicien est heureux en exerçant son art. Il a des goûts fantasques, il est vrai; mais ces goûts sont presque toujours dirigés vers les sciences ou les arts. L'un meuble sa chambre avec des chaises gothiques, suspend à son chevet la rondache et la flamberge; des cuirasses, des hallebardes, le heaume, le haubert tapissent un réduit qui ne reçoit le jour qu'à travers des vitraux enlevés aux ogives d'une cathédrale. Un autre apprend la gamme à son chien, et réussit à le faire vocaliser avec plus de justesse que certains chanteurs bipèdes. Un autre empaille des oiseaux, et s'extasie devant la queue d'un tarnagas, d'un chaouche-grapaou, comme devant une strette de Beethoven. Un autre peint le paysage aussi bien que Cicéri chante le ténor. Un autre classe des papillons et des coquilles. Un autre donne à la botanique les loisirs trop longs que lui laisse la composition de ses partitions admirables. Un autre s'occupe de tout, raisonne avec esprit, avec justesse, sur le mécanisme de sa montre et l'horlogerie du corps humain, sur la diplomatie, sur la manière de tondre les draps, ou de faire de bons macaroni; il vous mettra le doigt sur la céphalique ou sur l'os ischium, comme sur une licence d'harmonie qu'il s'est permise dans *Mosè*. Un autre est soucieux: vous croyez peut-être que sa maîtresse l'a trahi? Point du tout; une répétition générale l'a empêché de se trouver à l'hôtel Bullion, où l'on a vendu le plus beau casse-tête chinois que l'on puisse

imaginer. Allez chez lui le matin, vous le trouverez vêtu d'une robe de mandarin, d'un jupon mexicain, d'une camisole de nabab, chaussé des babouches d'une sultane, coiffé d'un casque tartare, ayant des pistolets turcs, un kri javanais à sa ceinture, et sabrant des accords sur son violon, enchaînant des arpéges, trillant en double corde avec un merveilleux enthousiasme, une fougue impétueuse.

Cet enthousiasme, cet amour de l'art, ce feu dévorant se calme avec l'âge, le musicien alors songe quelquefois à sa fortune, et, s'il faut l'avouer, il partage ses affections entre la musique et l'argent qu'elle lui rapporte. Je répéterai de nouveau, c'est un artiste, veuillez bien lui pardonner encore ce travers. Cet artiste, joyeux compagnon dans sa jeunesse, insouciant à l'excès, est devenu père, il a des filles à marier, vous savez que c'est un opéra difficile à faire même depuis Quinault. Ces filles seraient-elles jolies comme des coeurs, des Amours, ou des oeufs, cette dernière expression appartient à mon pays, *poulide coumé un hoou*, eussent-elles des talens remarquables, un caractère parfait, il faut encore offrir en même tems une somme égale à la valeur de dix opéras à succès, pour trouver des galans qui veuillent bien les accepter à ce prix. Si l'artiste peut remporter cette double victoire, la musique aura fait deux fois son bonheur.

CASTIL-BLAZE.

LES GENS DE LETTRES D'AUTREFOIS.

En France, comme ailleurs, la destinée des gens de lettres a eu ses jours d'éclat et d'obscurité. Nous ne la suivrons pas dans ses phases diverses. Il n'y a pas long-tems que deux académiciens de mérite interrogeaient, sur ce sujet, nos archives du moyen âge. MM. Raynouard et Villemain nous ont appris ce qu'étaient les ménestrels, les trouvères et les troubadours; par lesquels a commencé la littérature de l'Europe continentale. Nous n'aurons garde de remonter, à notre tour, jusqu'à cette origine. C'est de l'homme de lettres chez nous, c'est de l'homme de lettres, tel qu'il était avant notre révolution de 1789, et tel qu'il est aujourd'hui après notre révolution de 1830, que nous nous proposons de parler; et encore nous nous abstiendrons de nous livrer à une recherche de détails, dont la première partie se trouverait, avec plus de développement que nous

ne saurions en offrir, dans les pages piquantes de Sainte-Foix, de Duclos, de Chamfort, de Mercier, et même de ce Rétif de la Bretonne, qu'il était peut-être permis de dédaigner il y a quarante ans, et qui serait présentement une puissance littéraire, pour peu que l'on s'avisât de mettre ses conceptions, aussi bizarres que hardies, en parallèle avec celles de la plupart des romanciers modernes. Le principal tort de cet écrivain est, en effet, d'avoir pris le sujet de ses tableaux dans un monde auquel il ne devait pas emprunter des modèles. Il existait bien une corruption profonde au sein de la haute société, lorsqu'il a tenté de la peindre: mais, pour ne l'avoir pas fréquentée, il lui a donné des formes trop hideuses. Ne se serait-il pas trompé d'étage, on pourrait lui reprocher d'avoir mal écouté aux portes, ou mal regardé aux serrures. Le persiflage immoral de l'époque, sur laquelle s'essayaient ses crayons vigoureux, était une chose très-affligeante, en ce qu'elle décelait à l'attention de l'observateur une nature appauvrie dans les organes essentiels de son existence. La nation se rapetissait; toutes les sommités tendaient à s'effacer; les lettres elles-mêmes, quoique généralement cultivées, suivaient une pente déclive; et si la classe moyenne, forte d'un accroissement de lumières et de fortune, n'était venue se substituer à la classe supérieure; si une commotion, non moins financière que politique, n'avait favorisé ce revirement de parties, nous n'aurions pas à résoudre aujourd'hui la question tant débattue de la forme de notre gouvernement. Sybaris s'éteint dans la mollesse, ou subit le joug d'un despote, sous lequel la

mort des nations est plus lente, mais inévitable; et le voyageur qui en cherche en vain la trace, est réduit à demander au pâtre insouciant de l'antique Thurium, qui certainement ne lui répondra pas, *où fut Sybaris?*

Outré dans l'expression des moeurs de l'hôtel, cynique dans celles du carrefour, Rétif de la Bretonne a été admirable dans la peinture du village. C'est là qu'il a excellé; avec lui, vous devenez, en toute vérité, l'habitant de la ferme, ou plutôt vous pénétrez sous la tente des anciens patriarches. Son ami Mercier a consacré plusieurs passages du *Tableau de Paris* à lui rendre cette justice; il a même plus d'une fois donné des éloges à une vigueur de conception qu'il serait difficile de refuser au drame du *Paysan* et de *la Paysane pervertis*. Il est vrai que Rétif de la Bretonne était prodigue envers son ami de pareille monnaie. Ceci nous rappelle que Ducis et Thomas, Chamfort et La Harpe, Suard et Marmontel, offraient alors, dans les salons, le spectacle de deux interlocuteurs préparés à se faire valoir réciproquement. Le public aurait-il été pris pour dupe? Nous n'oserions le dire; mais, s'il s'amusait de ce jeu, qui aurait le droit de se plaindre aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit, les gens de lettres de cette époque connaissaient mieux que ceux de la nôtre les douceurs de l'amitié. Les mémoires du tems nous apprennent l'importance qu'ils attachaient à rester fidèles aux liaisons déjà formées. Celui qui se fût affranchi le premier des devoirs qu'elles imposent, se fût rendu coupable d'un tort grave aux yeux de tous; de là le soin que quelques-uns ont mis à s'en défen-

dre. L'épigramme sortait pourtant de l'encrier, le sarcasme s'échappait des lèvres; mais la bienveillance était au fond des coeurs, et, quand on avait besoin d'y recourir; on ne la cherchait pas en vain. Ces contradictions s'expliquent: les écrivains vivaient plus entre eux qu'aujourd'hui. Membres épars d'une seule famille, se traitant comme tels, ils avaient divers points de réunion qui leur manquent à présent. Ils se rencontraient à la table des grands seigneurs, des financiers, des femmes aimables, et quelquefois des hommes d'état, où, condamnés à avoir de l'esprit à tout prix, et à le dépenser en argent comptant, ils ne s'épargnaient pas toujours. Lorsqu'un bon mot devient une bonne fortune, lorsque ce bon mot doit circuler pendant une semaine au moins dans la capitale, et partir ensuite en poste pour la province, le sacrifice en serait trop pénible pour qu'on pût raisonnablement l'exiger. L'arc ayant été tendu, il faut que le trait se décoche, dût le voisin en souffrir; mais comme la flèche n'a point été trempée dans des sucs vénéneux, la plaie tardera peu à guérir. Le souvenir seul en restera, et c'est ce qu'il faut. Ainsi la surveillance s'étendait plus aux procédés qu'aux paroles.

Moins nombreux qu'on ne le suppose, les mêmes gens de lettres se retrouvaient au café Procope, maintenant Zoppi, du nom de son dernier propriétaire, et au café de la Régence, qui n'a pas changé de dénomination. Là, leur gaieté plus vive et plus bruyante avait moins d'amertume, parce qu'elle était improvisée; on n'était plus exposé à se blesser en se caressant; mais, avec plus de bienveillance peut-être, on se ménageait moins. Celui qui se sen-

fait frappé du coup dont il n'avait pu éviter l'atteinte, applaudissait le premier à l'adresse de l'assaillant, avec l'espoir de prendre prochainement sa revanche. Il épiait le moment de celle-ci, il le saisissait. Un cliquetis d'armes, un feu d'étincelles étonnaient, éblouissaient le spectateur. Ces jeux, pittoresque délassement de l'esprit, se prolongeaient au spectacle, où il n'était pas rare de voir les doyens du Parnasse français, groupés tantôt au coin de la reine, tantôt à celui du roi, quand ils ne se rassemblaient pas au foyer des trois principaux théâtres, agiter dans les entr'actes des questions de prééminence littéraire, grands intérêts du tems; disserter sur le mérite des anciens et des modernes, querelle interminable, puisque les qualités sont toujours relatives aux besoins des siècles où elles se produisent; rappeler à leur mémoire les traditions de notre scène, héritage de chaque génération d'acteurs; comparer le ton donné à tel couplet dans des époques diverses; opposer le jeu de la Clairon à celui de la Dumesnil, Préville à Dazincourt, Molé à Fleuri, dont le talent commençait à poindre; se passionner pour Gluck ou Piccini, instruire la jeunesse qui les écoutait en silence, et la former à cette science du goût français, dont elle semble aujourd'hui avoir répudié la succession.

Tel était, avant la révolution de 1789, l'emploi des heures de l'homme de lettres, jusqu'aux soupers qui suivaient immédiatement le spectacle, et qui se prolongeaient dans la nuit. Pour plusieurs, le signal de la retraite devenait celui du retour à leur cabinet. Echauffée par les objets qu'ils avaient passés en revue, par

les émotions qu'ils avaient éprouvées, par une connaissance plus intime de la nature humaine, dont au milieu du choc des passions et des amours-propres, des traits de caractère leur avaient révélé le secret, leur imagination revenait sur les idées du jour, les contrastait, les combinait entre elles, et y saisissait ces élémens de beautés qui ne semblent avoir été *trouvées* que parce qu'elles ont été auparavant l'objet d'une méditation profonde.

Soit que l'homme de lettres fréquentât les sociétés du tems, soit qu'il se bornât à vivre dans ses foyers solitaires, condition de presque tous les érudits, le travail nocturne était toujours, pour lui, celui d'une meilleure inspiration. Alors Paris, dix fois plus bruyant qu'aujourd'hui, par lassitude vers le matin consentant au repos, assurait des heures de réflexion paisible au littérateur jaloux d'une gloire consciencieusement acquise. La grande cité plongée dans le sommeil, le point modeste qu'il y occupait et d'où il se la rendait présente, pour l'interroger sur ses intérêts et sur les hommes qui avaient reçu la mission délicate de lui garantir le bienfait de l'ordre social, exaltaient son âme. Homme de bien, il devenait, à coup sûr, éloquent; ce n'était plus un simple auteur tenant la plume; mais bien un juge assis sur le tribunal, et y appelant les bienfaiteurs de son pays pour leur décerner des couronnes, les oppresseurs de l'humanité pour les marquer au front d'un sceau d'ignominie. Les heures s'écoulaient dans ces fonctions alternativement douces et sévères, jusqu'à ce que les progrès du jour eussent fait pâlir le reflet de la lampe sur le papier, transformé en acte d'accusation ou en témoignage

de reconnaissance publique. Le sommeil n'avait pas besoin d'être ensuite invoqué ; il arrivait calme et avec son baume réparateur, car on y avait droit.

Disons-le : si les hommes de lettres de cette époque étaient irritables comme de enfans, capricieux comme la jeune fille dont les désirs ont toujours été prévenus dans la maison paternelle ; si leur vie peu réglée généralement ne pouvait être offerte en modèle ; si, formant à part une classe indépendante, ils se croyaient dégagés des devoirs qui renferment les autres citoyens dans un cercle d'usages et de convenances essentiels à l'harmonie du corps social, ils ne manquaient ni d'élévation dans le caractère, ni de chaleur dans les sentimens. Prenez les écrits de la fin du dernier siècle, dussiez-vous n'y pas comprendre les productions du premier ordre : vous y trouverez le plus fréquemment de la bonne foi, un amour vrai de l'humanité, une haine prononcée contre les vices qui affligent notre espèce, le respect du malheur, et une guerre déclarée aux passions honteuses, telles que l'avarice et l'hypocrisie. Le feu est l'élément de la chaleur ; le navire marche sous la voile gonflée par les vents : ainsi les gens de lettres avaient leur amour-propre. Portion intégrante de leur vie, véhicule de leurs travaux, on le leur pardonnait ; et eux-mêmes ils toléraient, entre eux, une sorte de vanité innocente qui, n'étant pas toujours la mesure exacte du mérite, permettait plus d'une allusion maligne. Mais leur indulgence n'allant pas plus loin, ils poursuivaient impitoyablement dans leur prose et dans leurs vers, cet orgueil qui a parqué les générations sur la terre à l'instar de vils

troupeaux; qui avilit l'homme devant l'homme; qui, en dressant un piédestal à l'un, incline le front de l'autre dans la boue; qui enfle le coeur, sans le nourrir, pour le dessécher bientôt; qui appelle l'injure sur les lèvres et la violence dans les actes; et qui, méconnaissant les voies de la Providence, a eu l'audace d'imaginer, pour les puissans, un autre Dieu que pour les pauvres et pour les misérables.

L'existence libre que les gens de lettres croyaient nécessaire à leurs études, et qui était presque le cachet de leur profession, en éloignait le plus grand nombre des liens du mariage. Peu riches, ils sentaient que les besoins d'une famille ajoutés à leurs propres besoins, eussent altéré l'indépendance sans laquelle leur talent ne pouvait s'élever au-dessus des considérations qui, presque toujours, en ralentissent l'essor. Chose remarquable! leur célibat était, à peu près, le seul qui ne fût pas frappé d'égoïsme. Accoutumés qu'ils étaient à réfléchir sur les grands intérêts de leur pays et de l'humanité, ils devenaient patriotes par habitude, et philantropes par sympathie. Leur coeur se mettait en correspondance avec d'autres coeurs; il se faisait, à bien dire, une substitution de leur être dans tous les êtres souffrans; de là cette énergie d'expression avec laquelle ils gourmandaient les grands coupables, dont la main de fer pèse sur notre espèce. Il est telle page de Diderot et de Mercier qui ne leur a coûté aucun effort, et qui, à elle seule, renferme plus de vie, de mouvement et de chaleur d'âme, qu'on n'en trouverait dans des productions de fraîche date, en faveur desquelles ont sonné toutes les trompettes de la renommée.

A la suite de travaux utiles et de succès plus ou moins contestés, mais le plus souvent mis à leur valeur, on postulait pour une des trois académies. Comme c'était la mort qui en ouvrait les portes, le récipiendaire avait à lui payer un tribut, et c'était l'éloge du littérateur sur le fauteuil duquel il allait s'asseoir. L'opinion de Paris dictait presque toujours le choix des corps savans. Les noms qu'elle avait préférés sortaient de l'urne, excepté dans les cas de brigues dont le public faisait prompte justice. Du Louvre le mécontentement gagnait la ville et la cour. On prenait parti pour le vaincu, on chansonnait le vainqueur; l'épigramme aiguisait tous ses traits; les puissances du dehors s'interposaient, et certain rejet ou certaine admission à l'Académie française a nourri, pendant des semaines, la correspondance que des agens accrédités entretenaient avec les princes de l'Europe. Aujourd'hui on y regarde de moins près pour nommer un maréchal de France. Il est vrai que, pour les gens de lettres de cette époque, un quarantième fauteuil tenait lieu d'un douzième bâton de maréchal dans la nôtre; c'était le but de leurs efforts, l'affaire et le terme d'une vie laborieuse. Le modique revenu de quinze cents francs (jetons non compris) qui y était attaché, les tranquillisait sur leur avenir. Du pain et du repos avec dignité suffisaient à leur ambition. Que de fois cette palme, au milieu de leurs songes, a brillé à leurs regards! Que de fois leur poitrine s'est soulevée, sous les battemens d'un coeur honnête, dans l'attente de l'ami qui devait être le messager d'une nouvelle lue d'avance dans ses regards! Et la harangue de réception! avec quelle douce

émotion on se promettait de la prononcer au sein d'une réunion savante, diaprée de jeunes femmes embellies de leur parure! Comme les diverses parties en étaient déjà élaborées, disposées dans l'esprit, avant même qu'on fût assuré de la victoire qui seule pouvait en utiliser l'emploi! Comme on présageait les applaudissemens réservés à cette lecture, et sur quelles lignes préparées à produire de l'effet devait tomber leur explosion! La chronique raconte que l'oraison funèbre du poète ou de l'historien, auquel on se proposait de succéder, par prévision, a été plus d'une fois taillée sur le modèle; de sorte qu'en conversant avec lui dans ses jours de santé languissante, le récipiendaire en perspective, pareil à un entrepreneur de pompes funèbres, semblait prendre mesure. Dès qu'un décès lui était signalé par le journal de Paris, l'abbé Trublet arrivait, de la cathédrale de Saint-Malo, avec son discours dans sa poche, discours qu'il parvint enfin à placer: car il était rare qu'un postulant opiniâtre, à force de frapper à la porte du Louvre, ne réussît à se la faire ouvrir.

Quelques hommes de lettres ont affecté le dédain de cette adoption académique, en même tems qu'ils en sollicitaient l'honneur. De ce nombre fut l'auteur de *la Métromanie*, qui se vengeait de chaque refus par une mordante épigramme, sauf à reprendre ses visites dès qu'il se manifestait un nouveau vide dans la troupe immortelle. Mercier et Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que l'a fait après eux Chamfort, ont écrit contre l'existence des Académies: tous les deux y ont pris place; tous les deux ont revêtu la broderie de soie verte et se sont félicités d'un

choix qui leur a épargné le chagrin d'un oubli. Chamfort lui-même, s'il avait prolongé une carrière que sa volonté a misérablement abrégée, eût demandé à rentrer dans un corps sur lequel il avait appelé la hache de la destruction, par un mémoire présenté à l'Assemblée constituante. Ainsi sa malheureuse étoile l'avait destiné à un double suicide. Dans ces derniers tems, peut-être le terme que la Parque a mis aux jours d'un publiciste célèbre, eût été reculé par une nomination après laquelle il soupirait en secret, quoiqu'il parût l'envisager avec indifférence, tant il est vrai que le coeur et la philosophie ont un langage divers! Ce littérateur distingué, en jetant sa politique de circonstance à travers un talent susceptible de se plier à toutes les formes, arrêta celui-ci dans sa route. Moissonné trop tôt de plusieurs années, ou trop tard de quelques mois, il indisposa des juges que le culte des Muses françaises n'empêchait pas de fixer leurs regards avec anxiété sur les destins de leur patrie; et ce fut la main du tribun lui-même qui détourna, du front de l'homme de lettres, une couronne dont il y a eu quelque hardiesse à lui disputer la possession.

Des poésies licencieuses écartèrent Piron de l'Académie; d'autres causes en interdirent l'entrée à d'autres talens qui ont brillé d'un grand éclat. Nous n'aurons garde de dissimuler que certains littérateurs des jours dont nous aimons à réveiller le souvenir, ont encouru le reproche d'avoir relâché les liens sociaux, en attaquant inconsidérément les croyances religieuses et politiques de leur pays. Ce tort leur a été plus d'une fois imputé. L'accusation est grave en elle-même; plausible à quelques égards, elle a été mal repous-

sée, en ce que la justification n'a point porté sur le vrai point de la défense. Sans prétendre qu'il leur soit accordé un bill complet d'indemnité, nous pensons que, dans le nombre des écrivains incriminés, plusieurs sont moins coupables qu'on ne le suppose. Dans l'intérêt d'une exacte distribution de la justice, ce sujet est assez important pour mériter, de notre part, un examen de quelques lignes. La même question se représentera plus d'une fois: il est tems de l'éclaircir.

Les fleuves, en s'éloignant de leur source, charrient un limon qui altère la transparence de leurs ondes, et qui obstrue leur embouchure: en s'éloignant de leur berceau, les religions voient aussi leurs dogmes, d'abord faciles à comprendre, se couvrir de nuages; leurs rites et leurs observances se multiplient; plus imposantes, si on le veut, elles ont bientôt perdu la pureté de leur première origine. Le précepte lui-même se détourne de son vrai sens, ou s'affaiblit de ses exagérations. L'or y est toujours, mais l'alliage en rend le départ difficile, inconvénient fâcheux qui s'accroît avec le laps des années! Ce destin incombe à tous le cultes, même à celui qui serait le plus en droit de tirer de haut ses lettres de créance, lorsque l'ambition sacerdotale abuse du ressort de la crédulité en le surchargeant, et quand l'ambition des chefs civils a demandé avec éclat, ou offert avec imprévoyance à l'autel un appui qui doit toujours être dissimulé, soit qu'on l'apporte, soit qu'on le réclame. La religion s'appauvrit alors du secours qu'on lui prête, autant que de celui qu'elle donne. Dès que les vues mondaines ont percé, le prêtre n'est plus que l'homme de la terre,

que l'être sujet aux passions et aux misères de notre périssable nature. En vain il parlera au nom du ciel, le faible intérêt auquel il consacre une voix, qui ne devrait presque nous appeler qu'aux concerts des anges, a ralenti mon zèle et refroidi mon coeur. On sollicite de notre générosité des sacrifices, et ils doivent profiter à des créatures mieux traitées du sort que nous! On nous montre les lourds fardeaux que nous avons à soulever, et ceux qui nous les indiquent du doigt, marchent d'un pas allègre, exempts du poids sous lequel d'autres succombent! convives pleins de joie, on les voit s'asseoir au banquet dont ils interdisent l'approche: quelle foi ajouter à leurs paroles? Ils ont pris soin de leur ôter toute valeur.

Sous le rapport de son personnel, tel était l'état de la religion en France, lorsque la censure littéraire vint en attaquer les abus. Les fortifications étant démantelées de toutes parts, il était facile de se ruer dans le corps de la place; au reste, ce que l'on osait vers la fin du dix-huitième siècle, Clément Marot, Rabelais, Montaigne et plusieurs pères de l'Eglise, avec des sentimens très-orthodoxes, se l'étaient permis auparavant. Ce n'était pas la faute des gens de lettres, si une génération adulte prenait avidement sa part d'une polémique où ses intérêts matériels étaient engagés. Le christianisme n'eût été que faiblement ébranlé, sans la maladresse avec laquelle on lui avait préparé trop de côtés vulnérables. L'arbre s'était couvert d'excroissances parasites qu'il n'était plus possible de défendre en présence d'un public raisonneur; le fer les frappa, et la tige eut peine à survivre aux coups qui la mutilèrent. Un malheur

attaché aux différens cultes, c'est que, dans les premiers âges des nations, ils sont obligés de se faire presque enfans avec elles; mais c'est une étoffe qui, une fois coupée, ne se rajuste pas à une taille nouvelle. La foi est indivisible. Dès qu'elle a accepté un langage (et en cela on n'est pas assez difficile pour elle), elle a beau en être embarrassée, il faut qu'elle le porte jusqu'au bout, ou qu'elle expire sous le faix. Or, la foi est la vie des religions.

Nés dans le dix-huitième siècle, nourris de son esprit, le propageant à leur tour, plus familiarisés qu'on ne l'avait été jusqu'alors avec les moeurs de l'Angleterre, qui, à l'époque où les croyances étaient encore fortes chez elle, avait adopté une réforme politique et religieuse, les écrivains français se précipitèrent dans la route de succès faciles qui leur était ouverte. Précepteurs d'une société qui réagissait sur eux, ils allèrent au-delà de ses besoins. On eut bientôt démoli un édifice que personne, à parler exactement, ne pouvait défendre, tandis qu'il eût fallu se borner au renversement des masures ignobles dont il était flanqué. Mais la hache de la destruction est impatiente; elle s'échauffe à l'oeuvre, elle échauffe la main et le bras qui la tiennent; l'entraînement eut des suites que désavoue aujourd'hui la morale; le sentiment religieux fut blessé au coeur, et le vrai philosophe vécut assez pour pleurer sur sa propre victoire. Les dernières lignes échappées de la plume de Raynal, de Cabanis, et de quelques gens de lettres estimables, l'attestent d'une manière qui permettrait peu de le révoquer en doute. C'est plus tard cependant que les grands coups ont été portés, et nous aurons le courage

d'en prendre note dans la suite de ce chapitre, lorsque nous aurons à nous entretenir d'un genre d'écrits aujourd'hui universellement répandu, presque ignoré de nos pères, et qui étouffe tous les autres, sans appartenir à aucune littérature proprement dite.

Il faut le reconnaître: à quelques exceptions près, l'impiété n'était point le caractère dominant des lettres françaises dans le dernier siècle. La débauche pouvait être dans certains esprits; elle n'avait point encore gagné les âmes. On avait devant soi une cour dissolue, un clergé supérieur sans moeurs, un culte couvert de superfétations: avec de la conscience, comment ne pas attaquer courageusement de tels abus, et si l'on se sent quelque talent, comment ne pas avoir la voix haute, lorsqu'on est certain de recueillir autant d'éloges que l'on compte d'auditeurs?

La même bonne foi nous conduit à remarquer qu'un grand nombre d'écrivains distingués eut assez de force de tête pour s'arrêter sur ce terrain glissant. Montesquieu, qui eût créé pour nous la science du gouvernement représentatif, il y a plus d'un demi-siècle, si nous avions été mûrs pour la recevoir; Duclos, honnête homme au milieu d'une coterie; Buffon, à la doctrine duquel un concours de découvertes nous force de revenir sur les grandes époques de la nature; Rousseau qui commandait avec sa plume, ainsi qu'un personnage puissant donne des ordres avec sa voix; Bernardin de Saint-Pierre, dont le pinceau suave se promenait sur des sites enchanteurs, embellis par la présence des êtres vertueux qu'il y plaça, proclamèrent l'éternelle alliance de la philosophie et des principes reli-

gieux. Ils surent faire une juste part à la réforme, telle que les gens de bien l'entendront par tout pays. Leur main respecta les bases auxquelles se rattache la seul sociabilité possible de l'espèce humaine. Dans leurs écrits, la pudeur conserva ses autels, et l'amour, purifié par de touchans sacrifices, se para d'une grâce jusqu'alors inconnue. C'est de cette époque que date, chez nous, le véritable empire des femmes, le seul auquel il leur soit permis d'aspirer. L'éloquent écrivain de Genève, avec des accens qui n'étaient qu'à lui, vint leur apprendre où était leur force. C'est dans l'intérieur de leur ménage, c'est au sein d'une famille heureuse de vivre sous leurs lois pacifiques, mais irrésistibles, qu'il leur enseigna à régner. L'homme eut enfin une compagne; les enfans furent assurés d'une mère; et la société, long-tems déshéritée de son bien le plus précieux, retrouva de dignes épouses là où elle n'avait possédé que des créatures légères et frivoles.

Il serait injuste de ne pas remarquer ici qu'il n'y eut rien d'immodéré, rien d'exagéré dans le voeu d'amélioration civile, dont les écrivains du dix-huitième siècle devinrent les organes. Leurs désirs pouvaient être avoués hautement, on pouvait y satisfaire sans perturbation; et si l'autorité y avait déféré, forte de la conscience publique, elle eût triomphé des obstacles qui ont égaré ou irrité un peuple trop facile à mettre en mouvement; mais le ciel en avait autrement ordonné. On refusa ce qui était raisonnable, pour subir ce qui n'était pas même exigible. Le volcan ouvrit son cratère, le sol de l'Europe trembla, la commotion dure encore; toujours est-il vrai que la France ne passa par

les orages d'une révolution politique, que parce que la révolution morale, dont elle dut le bienfait aux gens de lettres, ne remonta pas assez haut. En s'arrêtant dans la classe moyenne, elle lui donna une supériorité de fait sur les deux autres. Placée avec trop d'avantage entre deux points extrêmes, on vit celle-ci dominer la plus élevée par la plus infime, à laquelle on ne parle jamais de ses droits, sans qu'elle oublie bientôt ses devoirs.

Dans l'ancien régime, Paris était la résidénce de presque tous les hommes livrés aux travaux méditatifs de premir degré. On venait y chercher à la fois de l'instruction et des succès, un public et une solitude; car si l'arbre de la science demande à être cultivé dans la retraite, il aime à fleurir au grand jour. Le soleil de province est pour lui sans chaleur; mais, quels que fussent les rapports de l'homme de lettres dans la capitale avec les gens du monde, son existence y était toute littéraire. C'était en même tems une profession et un sacerdoce qu'il exerçait. L'une s'ennoblissait par l'autre; ainsi disparaissait ce que celle-ci avait d'irrégulier dans ses habitudes. La direction élevée de l'intelligence demandait et obtenait grâce pour le matériel de la vie. Si, écrivant sous des combles ou entre les murs resserrés d'un entresol, on prenait sa réfection à la taverne quand on ne s'asseyait pas à la table des riches; si, pour s'exprimer avec exactitude, on n'avait pas toujours des foyers domestiques, on ne manquait pas pour cela de patrie. Comme nous l'avons déjà dit, solidaires des destinées de leur pays, les gens de lettres s'enorgueillissaient de sa gloire, s'humiliaient de ses défaites,

et s'affligeaient de sa misère. Ils entretenaient, presque seuls, le feu sacré. Voltaire fit quelquefois exception à cette règle en se passionnant pour les nations étrangères; ses disciples partagèrent avec lui ce tort qui, sans motifs plausibles, alla jusqu'au dénigrement de ce qui avait droit à leur respect. Mais les petites perfidies, les abus de confiance, si communs aujourd'hui en littérature, eussent révolté les écrivains du dernier siècle. Il existait, entre eux, une sorte de morale publique qui ne tolérait rien de pareil. Ainsi que l'apparition d'un livre attachant, d'un bon traité de morale, d'un discours où se faisaient remarquer des pensées nobles ou délicates, devenait un sujet d'entretien pour plusieurs semaines, de même un oubli des convenances ou un mauvais procédé entre gens de lettres, prenait le caractère d'un évènement qui pesait, de tout son poids, sur le coupable. Ce scandale fut assez rare. Rousseau se vengeait des injures de Palissot, en l'excusant auprès du roi Stanislas, et des calomnies du vieillard de Ferney, en souscrivant pour l'érection de la statue votée au chantre de Henri IV: Rousseau eut pour lui tout ce qui tenait une plume, tout ce qui lisait une gazette; et, favorisé d'un nombreux entourage, Diderot échappa avec peine au reproche d'avoir, dans le même tems, trahi les secrets de l'amitié.

Alors cependant on étudiait plus l'auteur dans ses ouvrages que dans ses relations privées, soumises elles-mêmes à une appréciation moins sévère que celle dont ses compatriotes étaient justiciables. L'art de bien écrire, d'écrire purement, de frapper sa pensée d'une expression forte, de creuser un sujet, de l'envisager sous

toutes ses faces, d'obtenir de nouveaux aperçus, d'en tirer des conséquences justes, et de les faire concourir à la démonstration d'un principe, n'était pas accompagné d'une gloire médiocre. Devant un pareil mérite s'abaissait l'orgueil de la naissance et celui de la fortune, dont le crédit s'accroît principalement lorsque la constitution des états est menacée d'une altération prochaine. Se doutant peu de leur influence réelle, et n'en tirant d'autre avantage que celui qui résulte d'un sentiment de dignité bien entendue, les gens de lettres gouvernaient effectivement leur pays. Nécessaires à ses plaisirs comme à son instruction, ils lui avaient procuré des jouissances, auxquelles il lui devenait d'autant plus difficile de renoncer, qu'elles s'étaient transformées en habitudes. L'autorité, toute méticuleuse qu'elle se croyait obligée de paraître, cédait à l'entraînement commun; elle traitait avec Beaumarchais, et ce n'était pas toujours elle qui dictait les articles du contrat. Vainement, à la cour, à la ville, on affectait de regarder sans conséquence de tels hommes: ils régnaient par l'opinion qui leur avait abandonné son sceptre; alors même qu'on semblait les dédaigner, ils prononçaient des arrêts sans appel. Pauvres, ils prescrivaient au riche l'emploi de son opulence; menacés de la Bastille, ils traçaient au pouvoir des limites qu'il n'osait franchir. De sa mansarde, l'auteur du *Tableau de Paris* inquiétait un lieutenant-général de police, ainsi que les salons du faubourg Saint-Germain causaient les insomnies d'un grand monarque, éloigné d'une capitale qu'il rassasiait de trophées et de victoires. Avant cette dernière époque rapprochée de nous, d'autres potentats s'étaient

faits les vassaux de notre littérature : Frédéric, Joseph II et Catherine régnaient à Berlin, à Vienne et à Saint-Pétersbourg; mais il leur fallait être admirés à Paris, et l'encens était aux seules mains des gens de lettres; c'était par eux qu'il devait être apporté à l'autel. C'etait au doux murmure de leurs voix que sa vapeur enivrante devait monter vers les cieux et parfumer au loin les airs.

Certes, on ne saurait se le dissimuler, dans ces tems, l'état d'homme de lettres était quelque chose! S'il exigeait un travail consciencieux, s'il remplissait la vie, s'il était toute la vie, on conviendra au moins que celle-ci n'était pas dépourvue de charmes. On conçoit que les jours s'écoulant ainsi au sein de l'étude, au milieu d'une société choisie qui attendait de ses poètes, de ses savans, de ses historiens, et de ses romanciers, le mot d'ordre pour blâmer, applaudir ou s'enivrer de délices, les hommes auxquels ce sceptre était tombé en partage n'eussent pas à se plaindre de leur destinée. Un noble orgueil a pu enfler, plus dune fois, leurs narines, et sous les regards caressans d'un beau soleil, ils ont dû marcher avec allégresse dans le sentier de l'existence. Disons davantage: supposons-les atteints des coups du sort, obscurs, méconnus, sans appui, sans asyle; s'ils ont écouté l'écho, et si leur génie leur a parlé, le malheur même aura servi d'aiguillon à leur talent. Admis au secret de l'influence qu'ils allaient exercer, ils se seront raidis contre les obstacles. En se sentant la force de donner un démenti à la fortune, ils auront répandu dans leurs pages et ce feu sacré destiné à réchauffer les âmes et cette amertume d'ironie qui, venant

à déborder sur des actes coupables, indique à la malignité humaine les victimes qu'on la charge d'immoler. Alors vous aurez Rousseau associant à ses pensées et à ses sentimens un monde de lecteurs. Du sein de son indigence, dont il se félicite plus qu'il n'en souffre, tantôt il attaque les vices du siècle avec une sainte colère; tantôt, ramené à des émotions plus douces, il vous transporte dans un Elysée où sa plume a placé déjà, pour vous plaire, deux femmes qui auront vos hommages, parce qu'elles ont commencé par obtenir les siens. Plus tard, en vous conduisant à travers les vicissitudes de sa mélancolique existence, il vous attache à des détails bien minces, mais dont il couvre la nudité de tout le prestige d'un style plein de fraîcheur; il vous demande grâce pour des fautes graves, et, vous en rendant pour un moment le complice, il vous en arrache le pardon. Vous aurez encore le poète Gilbert, né avec un talent très-médiocre, mais auquel le regret tourmentant d'un bonheur auquel il ne pouvait atteindre, tint lieu de génie. Qui nous dit même qu'autrement placé, que né par exemple sous de riches lambris, le premir des deux écrivains que nous venons de citer eût aussi bien enlevé nos suffrages que le fils presque délaissé du pauvre horloger de Genève?

Le siècle que nous avons vu finir, loin d'être ingrat envers les gens de lettres, leur assurait une existence spéciale qui avait ses priviléges: nous venons d'en esquisser la simple ébauche. Les hommes de lettres d'aujourd'hui ont-ils une supériorité susceptible d'être justifiée sur leurs devanciers? ont-ils à se plaindre ou à se louer de leur destinée qui se présente certainement

avec d'autres caractères? ou plutôt la profession d'homme de lettres existe-t-elle encore? existe-t-il une littérature française proprement dite? Quelles sont ses doctrines? quel est son but? et quel est, dans le monde, l'état des personnes qui la cultivent? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans un prochain volume, dussions-nous encourir le reproche d'avoir touché à l'arche sainte.

KERATRY.

UN DUEL.

A l'oeuvre, Asmodée boiteux! à l'oeuvre, mon ami diable! on veut des moeurs, on demande des moeurs: des moeurs! C'est le cri à la mode; et chez nous, tu le sais, la mode est fureur, la mode est folie, la mode est tyran: ce qu'elle veut, il le faut... Montrez-nous des moeurs! voyons vos moeurs, peignez nos moeurs... Voilà le cri des salons! voilà l'ordre du jour. A l'oeuvre donc, Asmodée! tu l'entends, c'est à toi qu'on parle: tu as si bien secondé Lesage! Allons! courage! prends ta béquille, cours les toits, découvre cet hôtel..... Qu'y fait-on?

— Maître! de la politique.

— Recouvre! recouvre vite, mon ami diable! c'est bien assez de vingt journaux tous les jours. Passons ailleurs. Cette maison a huit étages, dix boutiques, trois portes cochères; c'est tout Paris échantillonné par couches, comme le monde, au déluge, dans l'arche de Noé: boutiquiers, négocians, banquier, danseuse, marquise, avocat, médecin, rentier, artistes.

grisettes... Vive Dieu! quelle moisson de moeurs! quelle variété de tons, de traits, de couleurs! quelle richesse de contrastes! que de pochades à choisir, Allons! l'ami, à l'oeuvre! seulement un petit échantillon des moeurs de Paris.

— Oui-dà! maître; rien que cela, comme vous dites; une croquade, une pochade à la diable boiteux. Nenni. A part les caricatures qui tapissent vos boulevarts, je chercherais en vain sous ces toits innombrables, comme dans cette arche immense, la matière, les sujets d'une autre galerie bouffonne d'esquisses originales, de tableaux de tabatières et de figures grotesques, dont nous fîmes jadis un si piquant portefeuille. Le monde a bien changé; ce n'est plus la même famille. De vos boutiques à vos salons, de vos salons à vos mansardes, il n'est, regardez-y bien, ni contrastes si frappans, ni couleurs si tranchées que vous aimez à le dire. Aujourd'hui, maître, vous êtes tous citoyens, et, sous cette empreinte unique, on reconnaît que le siècle vous a tous jetés en même moule. Regardez-vous les uns les autres; uniformité de mise, de goûts, d'intérês, d'affaires.... d'opinions, je ne dis pas; c'est la seul dissemblance; on la voit au chapeau: d'ailleurs, égalité, c'est le type de l'époque. Le banquier, l'artisan, l'homme de cour, l'homme de plume, qui les distingue? Le mérite; et les mêmes tissus de Londres et du Thibet réunissent également sous la loi de l'égalité des charmes et de la grâce, la duchesse, la grisette, la fille du notaire, et l'épouse de l'ouvrier. Trente révolutions, que pour cela Dieu bénisse, vous ont si bien frottés les uns contre les autres, qu'enfin

vous avez vu que vous étiez de même pâte, et toute la vieille friperie s'en est allée en guenilles.

— Asmodée, je te comprends; et je sens que tu dis vrai: nos moeurs sont dans la vie, non plus dans nos costumes.

— Maître, j'allais vous le dire; pour les voir, il faut regarder plus loin que le visage; pour en saisir les fugitives nuances, il faut d'autres pinceaux que ceux qui touchent la toile et ne tracent que des silhouettes; il ne suffit pas même de soulever un toit et de surprendre un secret de la vie; il faut sonder le coeur, c'est là qu'elles sont vivantes.

— Eh bien! mon ami diable, si tu peux regarder dans un coeur, comme tu regardes dans un grenier, dans un boudoir, dans une chambrette, regarde, et dis ce que tu vois. J'aime fort à connaître ce qui se passe dans un coeur, et je crois, ainsi que toi, que c'est bien plutôt là qu'est le miroir des moeurs, que dans les ailes de pigeon d'un bourgeois du Marais, ou sous le cachemire indiscret d'une bayadère de l'Opéra.

— En ce cas, maître, attention, faites silence, et regardez.... là, au bout de ma béquille, dans cet hôtel, au troisième, ces quatre belles fenêtres: drapées de pourpre et d'azur... Glissez vos regards à travers la persienne... Dans un charmant salon, faiblement éclairé par la flamme oscillante d'une bougie dont la cire coule depuis longtems le long du flambeau doré, voyez-vous un jeune homme?... Ses traits sont beaux, mais pâles; ses cheveux ont été bouclés par une main d'artiste, mais la sienne vient d'y jeter le désordre; sa mise est distin-

guée; ses habits sont du dernier goût, chaque étoffe en a été choisie par la mode; mais tout à l'heure, en rentrant, il a jeté sa cravate de satin sur les coussins de cette ottomane; il a dit à son domestique: »Joseph, fermez, rentrez, couchez-vous.» Joseph a fermé l'appartement, est monté à sa chambre, et s'est couché. Alors le jeune homme s'est assis sur cette chaise de bois de citronnier; son coude s'est appuyé sur cette table de porphyre; son front s'est posé sur sa main, et il est demeuré là... Il était minuit. Il a sonné depuis à cette pendule d'or et d'albâtre, représentant le Tems désarmé par l'Amour, une heure, une henre et demie, deux heures, deux heures et demie... Il n'a pas entendu, il n'a pas changé d'attitude, il ne soupire même pas, il n'a pas une larme... Mais regardez sur le marbre noir de cette console de bronze, vers laquelle son regard est constamment tourné. À côté du socle en agate, qui supporte, sous un globe de cristal, un groupe de jeunes nymphes en stuc brillanté, voyez-vous deux pistoles? Ce sont des armes du plus beau travail; les canons en sont damasquinés en or et les bois découpés comme une riche dentelle... Quand trois heures sonneront, l'hôtel retentira d'une explosion mortelle; ce jeune homme se brûlera la cervelle.

— Grand Dieu! dans une demi-heure! Pourquoi?... Le jeu?...

— Non.

— Des dettes?...

— Aucune.

— L'amour?...

— Pas seul.

— Et quoi donc?

— Le point d'honneur.

— Comment?

— Ecoutez son histoire; j'ai le tems de vous la dire avant son heure fatale. Pour arriver à point, mon oeil interrogera l'aiguille de la pendule.... Maître, c'est un trait singulier, bizarre, inexplicable de vos moeurs; vous en allez juger. Ce jeune homme va mourir, pour n'avoir pas compris.... ce, que, probablement, vous ne comprendrez guère plus.

Il y avait.... il y a même encore; mais nous pouvons déjà nous servir du passé, que les grammairiens appellent prétérit; car, dans une demi-heure, ce récit sera devenu une histoire... Il y avait donc une jeune demoiselle d'une beauté peu commune. Emma était son nom.... Celui de sa famille, je ne vous le dirai pas; on le prononce dans le monde avec quelque respect; on l'annonce avec éclat dans plus d'un brillant salon. Si je suis moins discret sur les charmes de sa personne, pourra-t-elle m'en vouloir? Vous la reconnaîtrez peut-être. Dix-huit printems achevaient de la douer des plus beaux dons de la jeunesse: la fraîcheur de la rose éclatait sur son teint; le brillant ébène de ses cheveux couronnait son front plus pur et plus doux que le lis; l'azur, beau comme celui du ciel, étincelait sous ses longs et noirs cils; son sourire inspirait l'amour;.... et que vous dirai-je de la grâce de son cou, de la finesse de sa taille, de la blancheur de ses mains, de la perfection de ses charmes?... Peignez-vous la plus belle des jeunes filles; animez ses traits charmans d'un esprit fin et cultivé; ajoutez à tant d'attraits un coeur tendre, une âme sensible.... et cent mille écus de dot. Telle était

la jeune Emma quand les salons la virent et l'admirèrent; aussitôt elle fut adorée.

Les plus brillans partis s'offrirent en foule; les jeunes gens les plus distingués par la fortune, le mérite, l'éclat du nom, des emplois, se disputèrent l'honneur de mettre à ses pieds l'hommage de leur coeur, l'offre de leur fortune, de leurs titres, et le serment d'un amour éternel, disaient-ils: on le pouvait croire, l'objet en était digne. Emma n'avait qu'à choisir; pas un héritier de grande maison n'avait fait défaut à l'appel; il y en avait pour tous les goûts, de beaux, de jaunes, d'aimables, de nobles, de brillans, depuis l'agent de change en boghei, jusqu'au jeune pair en wiski; depuis le décoré de juillet en moustaches, jusqu'au vicomte en frac à l'anglaise: tous les rangs étaient à ses pieds, sous le niveau de l'amour, implorant le joug de l'hymen.

Qu'Emma, belle, adorée, enivrée d'hommages et d'encens, eût été un peu coquette; qu'elle eût en badinant désespéré mille coeurs, fait en se jouant mille victimes, qui l'en voudrait blâmer? C'est le droit divin de la jeune fille, le bon plaisir de la beauté: on ne s'avisera point de barricades contre cet abus-là. Emma pouvait donc, orgueilleuse et légère, enchaîner impunément mille esclaves à son char... Emma ne le fit point. Peu vaine de tant d'hommages, modeste au sein de tant d'éclat, Emma demeura sage, mais non pas insensible... c'eût été un défaut; elle n'en avait point: c'était une fille bien rare! c'était presque une merveille!

— Es-tu sûr, Asmodée, qu'elle fût de notre siècle!

— Maître, voilà son amant.

— Ce jeune homme qui va se tuer!!...

— L'aiguille avance, maître: laissez-moi conter.

J'ai dit qu'Emma possédait une âme aussi délicate que ses charmes, aussi parfaite que sa beauté! c'était dire qu'elle devait aimer. Aussi voilà qu'un jour (c'était la première fois) son jeune coeur palpita, sa jolie bouche retint un soupir qui soulevait son sein, et ses beaux yeux, jusqu'alors si gais, se baissèrent timides et troublés... Au milieu du bruit d'un concert, de l'éclat des bougies, du mouvement du monde, un nouvel ami de son père venait d'entrer au salon, et tous les regards s'étaient levés sur lui, tous les regards de femme... excepté celui d'Emma... Elle chantait: on fit silence: elle avait un si beau talent! pauvre Emma! elle perdit la mesure et presque la voix; elle rougit, trembla... elle eût pleuré, croyant, ce soir-là, avoir perdu son empire: jamais elle n'avait été si belle... l'amour avait enfin touché le coeur d'Emma, et le regard d'Eugène lui avait servi de flèche.

— Asmodée, mon mignon, ta flèche me siffle à l'oreille; c'est une métaphore d'un goût un peu classique pour le tems où nous sommes.

— Maître, je suis un vieux diable; laissez-moi narrer à ma guise; c'est un souvenir de l'école.

Parmi tant de rivaux qui se disputaient le coeur de la belle Emma, nul ne méritait mieux de l'obtenir qu'Eugène, et cette fois, par hasard, peut-être exprès, mais contre l'usage, l'amour et la raison avaient fait alliance. Même beauté des deux parts; même élévation d'âme; même charme d'esprit, de sensibilité, de goût,

de caractère; même rang et même fortune; l'accord était parfait, et la jalousie médisante, l'envie qui calomnie, étaient contraintes d'avouer qu'Emma seule méritait Eugène, et qu'Eugène seule était digne d'Emma.

L'amour fit son chemin, et bientôt on parla d'hymen. Nul obstacle au bonheur. Des deux côtés, les familles enchantées encouragaient les voeux des deux amans; le consentement d'Emma, déjà promis, n'était plus suspendu, près de tomber de ses lèvres, que par l'innocente frayeur de jeune fille. Eugène, mourant d'attente, ivre d'espoir et d'avenir, avait reçu l'aveu d'Emma; il avait entendu de sa bouche le serment de son amour, et l'amour d'Emma était pur comme son âme, et tendre comme son regard. »Eugène, lui disait-elle, si vous n'étiez qu'aimable et séduisant, je vous aimerais encore de préférence à vos rivaux; mais vous êtes noble et généreux, vous êtes brave et fier; on vous estime, on vous admire. Oh! que j'aurai d'orgueil d'être à vous! que je serai vaine de votre nom! mon Eugène, mon époux! que je serai grande de votre gloire!...» A genoux aux pieds d'Emma, les yeux inondés de joie, Eugène, à ces discours, repondait avec ivresse... »Tu n'aimeras donc que moi! tu m'aimeras toujours, car je serai digne d'Emma.»

On commanda le trousseau. Ils touchaient au bonheur...

— Asmodée, l'aiguille marche vite, et ton histoire lentement; tu n'en et qu'aux amours; à juger par la catastrophe, il te reste du chemin à faire.

— Maître, j'ai compté les minutes; vous voyez que le jeune homme est encore immobile. Un soir... c'était en novembre...

— Dernier?

— Peut-être. On était à table chez le père d'Emma. Après un dîner charmant, délicieux.... Eugène était à côté d'elle; le dessert se prolongeait pendant qu'on attelait la calèche pour se rendre à l'Opéra, et l'entretien roulait, avec quelque chaleur, sur l'anecdote du jour: c'était un duel. Tout Paris en savait la ridicule et déplorable histoire; un jeune fat entre deux vins; des propos insolens; un homme d'honneur insulté!.. c'était en gros l'affaire. Il s'agissait d'une place au spectacle, d'une méprise; la fumée du champagne avait troublé la vue du jeune fat impertinent, coutumier de salles d'armes, et provocateur par bravade. L'outrage avait été public, la réparation dut l'être, et l'homme d'honneur outragé était tombé sous le fer du méprisable provocateur. On en parlait partout, on le plaignait, on le blâmait d'avoir joué une honorable vie contre celle d'un drôle inconnu. On le louait d'avoir satisfait en brave au point d'honneur, et du fait passant au principe, le duel était vivement attaqué, défendu, flétri, justifié, et tour à tour absous et condamné, par les argumens également forts, puissans et inflexibles de la religion, du préjugé, de la philosophie, et du point d'honneur. L'amant d'Emma, naturellement entraîné par la chaleureuse susceptibilité de son âge et d'un coeur généreux, en défendait la cruelle nécessité dans presque tous les cas. Le père de la jeune personne, grave, sévère, froid logicien, et invariable dans ses principes, le ras-

geait inflexiblement parmi les crimes. Emma, douce, sensible, et comme toute jeune fille aimante et près de son amant, frémissant à l'idée du sang et du meurtre, appuyait l'avis de son père, mais payait d'un regard de feu l'éloquence du jeune homme. La controverse était vive, animée, piquante, et peignait parfaitement, et d'une manière frappante, l'incertitude de nos opinions, de nos sentimens et de nos moeurs sur ce point délicat qui touche à tout ce que l'honneur a de plus irritable. »Non, monsieur, disait avec autorité le père d'Emma, après avoir épuisé les plus solides argumens; non, l'homme estimable, le père de famille, le citoyen dont la vie appartient à l'état, ne doit point accorder au premier faquin qui lui manque de respect, le droit absurde, atroce, de justifier une insulte par un meurtre.

— »Mais le point d'honneur ne permet pas non plus qu'on se laisse braver, qu'on se taise après l'insulte, qu'on emporte et qu'on garde le stigmate de l'outrage!

— »Le point d'honneur, jeune homme! où le placez-vous, s'il vous plaît? dans un duel? vous n'osierez le prétendre; vous en rougiriez pour vous. Ah! grâce au ciel et aux progrès de l'intelligence humaine, la raison tardive, mais enfin triomphante, a banni de nos moeurs le déplorable reste d'une coutume barbare et anti-sociale, que l'ignorance et la grossièreté du moyen âge avaient fondée chez nos ancêtres, lorsque la force brutale régnait à défaut de lois et de justice. Alors votre duel était le jugement de Dieu; alors c'était le droit divin qui se plaçait partout à côté de la violence; et ce beau droit du brigand, cette justice de

Dieu, appartenait à l'épée la mieux trempée, aux poings les plus nerveux, au spadassin le plus adroit, fût-il d'ailleurs traître, félon, parjure, souillé de crimes et de meurtres; au plus fort, au plus adroit, demeurait ce que vous appelez l'honneur; et voilà jeune homme, voilà l'origine de votre duel, si long-tems environné de je ne sais quel prestige de bravoure. Les Romains, qui se connaissaient en gloire et en courage, ignoraient ce genre de combats. Aujourd'hui, l'Anglais réfléchi, logique, le méprise, non par lâcheté. Le Russe, esclave encore, et sous le knout, l'idolâtre; et chez nous, Eugène, chez nous, à mesure que la liberté grandit nos âmes; à mesure que les lumières étendent notre raison naissante, et que l'amour de la patrie met l'honneur à sa place; le duel, frappé de mépris, est rejeté de nos moeurs épurées, rajeunies, retrempées; le point d'honneur n'est plus relégué derrière le mur d'un rempart, et le courage du citoyen se montre à la tribune du peuple; à la Grève, devant les baïonnettes du despotisme, et au premier roulement du tambour, sous le drapeau national; il s'y trouve de la place pour tout le monde; c'est là seulement qu'on achète le titre de brave; mais, sur le pré...! Eugène, on y laisse la vie, sans y trouver l'honneur.

— »Et si l'on hésite à s'y rendre, le mépris, la rougeur, le nom de lâche!... Cela se peut-il supporter?... Emma, le pensez-vous?

— »Eugène! il n'y a d'infamie que pour le provocateur. Un duel! quelle horreur! Pour un mot, un regard, un rien souvent, courir s'égorger! Pour un instant de colère, oublier qu'on est aimé, qu'on aime! Sacrifier à un faux

point d'honneur, à son amour-propre, rien de plus, le sort d'une famille, le coeur d'une mère, la vie d'une épouse... oui, monsieur, sa vie. Ah! mon ami! mon père a raison; le duelliste est un monstre, un égoiste, un ingrat! S'il succombe, il n'y a pour lui que de la honte; s'il triomphe, comment est-il vu dans le monde? Ah! fi donc! un duelliste! c'est du plus mauvais ton; oui, monsieur! il est banni de partout. Mais, songez donc, Eugène, songez donc qu'un duelliste est un homme teint de sang! on l'évite, on le fuit, on ne le reçoit plus nulle part, tous les salons lui sont fermés, c'est un homme perdu.

— »Perdu!... Mais ce malheureux, provoqué, outragé, fut-ce, je veux le supposer, par le plus vil des hommes, même contre cet homme vil, s'il a refusé de se battre, que pensera l'opinion? que diront vos salons? quel éloge ironique lira-t-il dans chaque sourire? quel ami lui serrera la main? quelle femme osera l'aimer? Emma! dites-le-moi donc!...»

Qu'allait repondre Emma?... Son coeur battait, ses joues se coloraient d'un rose vif, et son regard!... Un valet annonça que la calèche était prête: on se leva.

— Asmodée, c'est dommage; j'aurais voulu savoir...

— Ne m'interrompez point, maître; le jeune homme vient de soupirer, et l'aiguille a passé les trois quarts du cadran.

On se leva. Le père de la jeune personne conservait encore sur ses traits une légère empreinte de la sévérité avec laquelle il croyait avoir foudroyé le fatal préjugé du point d'honneur dans le duel. Eugène éprouvait un peu

de gêne et de contrariété; il n'avait pu, même par respect, feindre de partager l'opinion du vieillard; il aurait voulu gronder sa belle et chère Emma. Se pouvait-il, que pour la première fois, leurs coeurs ne se fussent point trouvés d'accord! Ce fut avec un peu d'humeur et de bouderie qu'il lui offrit la main. Emma, tout au contraire, était radieuse et souriante; il y avait dans son air je ne sais quelle tendre fierté mêlée de malice enchanteresse et piquante; son regard était céleste, et aussitôt que sa jolie main, qui volait au devant, toucha celle de son amant, elle la serra avec vivacité... Que voulait-elle qu'il comprît? et qui l'empêchait de comprendre?

On partit, on roula, on arriva devant le temple des *huit Muses*. Le sourire était encore sur les lèvres d'Emma, et sa main dans celle d'Eugène, quand la portière s'ouvrit.

L'opéra nouveau qu'on allait voir avait le mérite d'être à la mode; il faisait fureur, tout Paris courait y dormir, et s'écraser à la porte; l'affluence était extrême. Nos arrivans avaient une loge; on pouvait attendre que la foule s'éclaircît; mais le rideau allait lever, Emma ressentait l'impatience, l'empressement de son age; et puis on n'aime guère à voir passer les autres devant soi. On se jeta dans la foule: ce n'est jamais la place d'une jolie femme. Eugène protégeait Emma; l'amour est attentif, et déjà le flot tournoyant les avait entraînés jusqu'au pied de l'escalier, sans que la fraîche toilette de la demoiselle eût essuyé la moindre offense, lorsque là, tout à coup, Emma, qui serrait le bras de son guide, fit un cri, et se jetant avec effroi contre Eugène, laissa passer

devant elle deux jeunes hommes, ricanant, heurtant, se tenant par le bras, qu'à leur mise ridiculement à la mode, à leur ton turbulent, à leurs moustaches de Cosaque, et à leurs propos hardis, il était facile de reconnaître pour de l'espèce de ces jeunes étourdis, impertinens d'habitude, fashionables de mauvais lieux, dont l'effronterie et l'audace ne brillent que dans la société dont ils sont les héros. Le pourpre de la colère monta soudain jusqu'au front d'Eugène: son premier mot fut: »Emma, qu'avez-vous?» Mais son regard prenait déjà le signalement des deux fats insolens, et son sein frémissait. Emma comprit aussitôt sa faute, son imprudence, et lui dit tout bas, en essayant de l'éloigner: Rien! rien, mon ami. Par malheur, sans le vouloir, quelqu'un, que je n'ai pas vu, m'a marché sur le pied. — C'est l'un de ces deux hommes. — Non! oh! non! je vous l'assure. — Et pas un mot d'excuse! et l'insolence de passer devant vous! — Oh! pour ma vie, Eugène! taisez-vous! taisez-vous!»

Tout, peut-être, allait finir là; Eugène s'efforçait de se contraindre; Emma, devenue pâle, l'entraînait en arrière, cherchant des yeux son père, retenu quelques pas plus loin dans la foule: on se fût séparé, perdu... Quand l'un des deux jeunes hommes, poussant au bout l'impudence, se retourna en riant, et fixant Emma, comme il avait usage de fixer certaines femmes dignes de pareils hommages, il dit à son ami, ou plutôt à son camarade: »Elle est ma foi gentille! des yeux divins, mon cher! mais je parie encore qu'Adèle est plus jolie.»

Ce propos insolent était tenu si haut, qu'on l'entendit, et trente personnes se retournèrent.

Emma, dont les joues étaient blanches, devint rouge comme le feu; un instant elle ne vit plus rien, et quand l'éblouissement rapide qui venait de troubler sa vue se fut dissipé, sans qu'elle eût vu ni senti comment le changement s'était opéré, elle se trouva au bras de son père, et Eugène avait disparu, ainsi que les deux jeunes hommes.

— Asmodée, je suis au supplice, tu n'as plus que sept minutes à parler, et l'opéra va durer au moins trois heures.

— Maître, nous ne sommes pas condamnés à l'entendre.

Les témoins de ce désordre s'étaient fort éclaircis quand Emma se reconnut elle-même; les hommes surtout avaient suivi; les femmes regardaient encore Emma. Mais le premier coup d'archet se fit entendre: la musique était de Rossini; toute la salle trembla; vingt trompettes sonnaient: la pièce était une pastorale. Ce qui restait encore de la foule oublia la jeune demoiselle, et se hâta de monter l'escalier. Emma, au bras de son père, suivit la foule; elle ne savait plus ce qu'elle faisait, son coeur frappait dans sa poitrine comme les coups d'un marteau, ses genoux tremblaient sous elle, sa langue était comme attachée à son palais; il y avait dans sa tête une confusion terrible, et dans ses oreilles, un bruissement étrange qui détruisaient toute pensée... Elle marchait, elle montait, soutenue par son père. Son père était pâle aussi, le front sillonné, et il se hâtait... Pourquoi?... On atteignit le corridor, on présenta le coupon, l'ouvreuse ouvrit la loge; mais au moment où elle avançait le pied pour

entrer, Emma, sans pouvoir dire un mot, tomba évanouie.

Au même instant, l'air calme, le visage serein, Eugène venait rejoindre Emma. Il arriva du moins à tems pour l'emporter dans ses bras jusqu'à la calèche; alors, heureusement, les corridors, les escaliers étaient libres; le rideau se levait. Le contrôle seul vit emporter la jeune dame. »C'est elle, la voilà,» murmuraient les donneurs de contre-marques. On revint précipitamment à l'hôtel... Quel évènement! quel éclat, pour une jeune personne!... Mais à Paris, tout glisse, s'efface, s'oublie: il y a tant de choses.

Enfin!... enfin, que s'était-il passé sous le péristyle de l'Opéra?... Maître, vous le devinez bien.

Ce fut en vain qu'Eugène, calme, enjoué, riant, employa tout l'art de l'amour, tous les mensonges du courage, pour apaiser son amante et dissuader le vieillard. Inondée de larmes, le regard plein de terreur et d'amour, Emma interrogeait les yeux d'Eugène, et se défiait de son sourire qui la faisait pleurer: »J'ai été outragée, se disait-elle; il m'adore, il est brave, il me vengera. Que je suis malheureuse!» Le père, silencieux et morne, poursuivait aussi le jeune homme de son regard scrutateur, et malgré toute la présence d'esprit d'Eugène, l'expérience du vieillard l'obligeait à douter, cette fois, de la sincérité de l'amant de sa fille. Cependant celui-ci protestait, aux genoux d'Emma, que l'insulte qu'on avait osé lui faire, avait été suivie d'excuses, et que tout avait fini là. Emma le lui faisait répéter cent fois, sans que la joie rentrât dans son coeur, et le vieillard écou-

tait sans que la conviction pénétrât dans son âme.

Onze heures sonnèrent; Eugène allait se retirer, et un rayon d'espoir pourtant éclaircissait un peu le front de la jeune amante, et même aussi celui de son père, quand un valet remit à celui-ci un billet très-pressé, qu'une personne inconnue venait d'apporter à l'hôtel. Emma tressaillit; Eugène voulut partir. Mais déjà le vieillard avait ouvert, il lisait... »Demeurez!» s'écria-t-il; et aussitôt Emma retomba sur son siége, pâle, tremblante, mourante, mais retenant Eugène par la main.

»Il nous trompait!» ajouta le vieillard; et il porta douloureusement la main sur son front.

»Il se battra, je le savais bien!» dit Emma, les lèvres décolorées comme à l'instant de la mort.

»Vous avez été insultée! s'écria enfin Eugène, avec le feu d'une noble colere: oui! insultée, à côté de votre père, publiquement, à mon bras! Emma! Emma! aimeriez-vous un homme sans amour, sans courage, sans honneur?»

Emma voulut répondre, et ne put arracher de son sein qu'un soupir.

Son père, qui achevait de lire le billet révélateur, n'avait point entendu; il reprit d'un ton grave:

»Monsieur, demain, à sept heures du matin, vous devez avoir une rencontre, au bois de Romainville, avec les deux jeunes fats, que vous avez trop honorés ce soir en relevant leur impertinence. Le vicomte d'O... et M. de St.-M... doivent être vos témoins, et l'on choisira

les armes sur le terrain... Vous le voyez, grâce au ciel, on m'a bien informé. Est-ce la vérité?

»Oui, monsieur; je serais indigne de vous, d'Emma...

»Arrêtez! ne recommençons point une discussion inutile; je ne vous demande plus ce que vous prétendez faire; je connais votre préjugé, votre opinion sur le point d'honneur; vous savez quels sont mes principes, quelle est ma conviction sur le duel; nos jugemens ne sont point d'accord; mais, écoutez, monsieur: j'ai mes droits, comme vous les vôtres; vous êtes libre de placer le point d'honneur où vous l'entendez, moi, où je le crois. Vous êtes le maître de vos jours; je le suis encore de ma fille. Vous avez résolu de vous battre en duel; et moi j'ai décidé que je n'aurai point pour gendre un homme prêt à parier sa vie contre celle du premier faquin, et qui met son honneur sur un coup d'épée, comme un joueur son or sur un coup de dés. Ce n'est point là l'époux que je donnerai à ma fille.

»Monsieur!... au nom du ciel!... je suis déshonoré si...

»Non, monsieur! car je ne veux pas non plus d'un gendre déshonoré. Renoncez à ce duel, Emma est à vous: puis-je vous estimer plus, et vous le prouver mieux?

»Vous, non, monsieur... mais le monde...

»Eugène! vous êtes libre; moi, je suis père. Vous avez votre point d'honneur; j'ai le mien aussi. Regardez ma fille! mettez ses larmes, ses angoisses en balance avec votre amour-propre... voyez, malheureux!... C'en est assez, si vous l'aimez. Pour moi: voici mon dernier mot: Point de duel, ou point d'Emma: choisissez.»

En achevant ces paroles, le vieillard avait saisi la main de sa fille, et l'entraînait hors du salon.

»Emma! s'écria Eugène; vous aussi, me condamnez-vous?»

Emma, résistant à l'effort de son père, se retourna, et tendit la main à Eugène. A travers sa pâleur, ses larmes, son désordre, un sourire éclatait; et quelle éloquence dans ce sourire! il était fier et tendre comme celui de la jeune Grecque, attachant le casque sur le front de son fiancé. »Eugène! Eugène!» dit-elle, en pressant sa main; en le regardant, les yeux de la jeune amante rayonnaient, et l'incarnat revenait sur ses joues... Mais un pouvoir secret ferma soudain ses lèvres; une pensée terrible effaça de son visage le pourpre renaissant; ses yeux éloquens se voilèrent, elle baissa la tête, sa main n'osa plus serrer celle du jeune homme, et, d'une voix timide et tremblante, elle ajouta: »Eugène, obéissez à mon père... je vous défends aussi de vous battre.» Et soudain elle se précipita sur les pas du vieillard, et sortit avec lui du salon.

Eugène demeura consterné, sans mouvement, immobile, comme si la foudre venait de le frapper, ou comme si ses pieds eussent pris racine à l'endroit ou Emma l'avait quitté. Il prononçait intérieurement ces seuls mots, qui semblaient retomber sur son coeur comme des gouttes de plomb: »Perdre Emma!... renoncer à Emma!... abandonner Emma!...» Un tourment, un combat, une angoisse inexprimable broyaient toutes ses idées. Choisir entre la honte et la perte d'Emma!

La nuit qui s'écoula fut un supplice affreux... Eh bien! maître, la main sur la conscience, à la place du jeune homme, qu'eussiez-vous fait?

— Crois-tu que le vieillard eût parlé sincèrement, et dût tenir sa promesse?

— Oui; le jeune homme avait le choix, rien de plus; et il le savait.

— En ce cas, mon ami Diable, c'était fort délicat, et je commence à deviner... mais achève, hâte-toi, car l'instant fatal est bien près.

— A sept heures du matin, le père d'Emma reçut la visite de messieurs le vicomte d'O..... et de Saint-M....; ils venaient lui apprendre, du ton le plus poli, mais froid et réservé, que la rencontre n'avait pas eu lieu.

A midi, Eugène se présenta à l'hôtel. Le vieillard le reçut avec le plus affectueux empressement, et lui tendit la main.

Les traits charmans d'Emma conservaient encore les traces touchantes des larmes de la nuit. Eugène s'approcha d'elle timidement..... Elle rougit.

Le soir il y avait cercle. Quand Eugène parut, les jeunes femmes sourirent... Emma se sentit confuse. Pas un des jeunes hommes ne vint au devant du futur époux de la reine du salon: Eugène demeura seul, à l'écart, isolé. On parlait bas sous l'éventail, on ricanait derrière les dos des fauteuils... Etait-ce de lui!... Emma ne quitta point le piano de la soirée; le pupitre cachait son visage, elle ne leva plus yeux... Elle n'avait plus la gloire et l'orgueil d'une amante.

Deux jours après, ce fut au bal. On y vit reparaître la foule des prétendans à la main d'Emma, qu'Eugène avait éloignés; et les jeunes danseurs de nouveau se précipitèrent au devant d'elle, le gant blanc sur la main. Eugène, cependant, avait droit encore à la première contredanse. Hélas! à peine, conduisant Emma, l'avait-il placée dans les rangs des couples de danseurs, éclatans de jeunesse, éblouissans de parures, impatiens de plaisir, que le vis-à-vis s'éclipsa, changea de place, et personne ne se fût trouvé pour figurer devant Emma et son cavalier, sans le secours imprévu d'une petite fille de sept ans et d'un jeune écolier. C'était un hasard, peut-être, mais pour Emma, tout devenait un trait acéré, un sarcasme piquant, un mépris cruel. La gaieté folâtre du bal, le rire sans cause que la jeunesse échange, les mots sans suite jetés en se croisant dans la danse, pour l'amante inquiète, attentive, tourmentée, c'était un murmure ironique, Eugène en était l'objet, son oreille n'entendait bourdonner que ce nom, ses regards ne rencontraient que des sourires moqueurs; cette peur devenait une réalité... et l'air contraint d'Eugène, non moins qu'elle en défiance, ne la détrompait point... Il était humilié : qu'elle était malheureuse!.. Emma fut retenue pour toutes les autres contredanses... Et Eugène?... Il ne dansa plus, toutes les dames étaient engagées.

Le lendemain... Emma était souffrante.

Le lendemain... elle avait la migraine.

Le lendemain... elle était en visite.

Le lendemain... elle ne pouvait recevoir.

Le lendemain... Emma partait pour la campagne...

— Asmodée! l'aiguille touche au plus haut chiffre du cadran.

— Maître, je le vois bien. Le malheureux jeune homme vient enfin de comprendre qu'en sacrifiant le point d'honneur à l'amour, il a perdu celle qu'il aime. Il est fier, tendre, noble; et il sait que l'amour et l'honneur ne reviennent point... Voilà minuit... Regardez!

La pendule sonna. Je voulais regarder, mais un effroi subit saisit mon coeur, glaça mon sang, et, malgré moi, je fermai les yeux: l'heure sonnait encore. »Asmodée! m'écriai-je, au nom du ciel! retiens ce jeune homme!...» Mais avant le dernier mot, une explosion avait ébranlé l'hôtel... Je portai mes deux mains sur mon visage, je redoutais de voir cette horreur. Un éclat de rire d'Asmodée me fit rouvrir les yeux; il me touchait de sa béquille, tout avait disparu; nous étions loin du lieu fatal.

— Eh bien! maître, me dit le boiteux, quelle est votre opinion maintenant sur le duel? Le jeune homme aurait-il dû se battre?

— Vraiment oui, sans nul doute.

— D'accord. Donc alors, rigoureusement, le père de la jeune fille avait eu tort de l'en empêcher.

— Du tout; il était sage. Le duel est une peste, une honte, une horreur! c'est un acte immoral, qui touche de près au crime.

— D'accord, aussi: et d'après cela, somme toute, votre avis?

— Mon avis?

— Comment concluez-vous?

— Moi... Ma foi... Je ne sais. Et toi, démon?

— Comme vous, maître; je ne sais; et c'est à peu près là, dans ce siècle éclairé, notre opinion sur toute chose, à commencer par votre âme, à finir par mes cornes.

— Tu crois?

C'est la vérité.

— En ce cas, mon ami, nous sommes fort avancés.

Victor DUCANGE.

LES JEUNES FILLES DE PARIS.

Et moi aussi, j'ai promis de joindre la modeste glane d'un vieux conteur à cette gerbe riche et variée, formée par cent et un écrivains français, offert par eux à l'un des éditeurs les plus recommandables de notre littérature moderne, pour l'indemniser des pertes imprévues que lui ont fait éprouver nos derniers orages.

Mais que lui offrirai-je, moraliste, presque septuagénaire, habitué à parcourir les plus humbles sentiers du Parnasse, à m'y reposer sous de paisibles ombrages, où je me contente de cueillir quelques fleurs de champs, pour les offrir aux jeunes filles qui se trouvent sur mon passage?

De quel droit me mêler parmi ces nouveaux *Addison*, ces *Quintilien*, ces *Aristarques* fouillant jusque dans les derniers replis du coeur hu-

main, pour en connaître les mouvemens, les erreurs, et le conduire à sa perfection ? De quel droit irais-je lutter avec tous ces grands coloristes de notre époque, moi qui, voué constamment au style simple de conteur moraliste, eus toujours pour devise cet adage d'Horace : *Ingenium miserâ fortunatius arte*; »Le naturel est préférable à l'art?»

Mais j'ai promis ; j'ai cédé à l'irrésistible charme d'inscrire mon nom parmi ceux de mes amis, de mes confrères : j'oserai donc conter encore... pour la dernière fois peut-être; oui, j'essayerai de faire une esquisse fidèle des jeunes filles de Paris ! de prouver que, dans tous les rangs de l'ordre social, elles offrent des modèles à citer pour l'honneur et la gloire de leur sexe : je m'attacherai surtout à démontrer que la vertu la plus digne d'éloge, est celle qu'on rencontre dans la classe indigente, où toujours elle est environnée des séductions que font naître le désir de s'élever, l'isolement, l'inexpérience, et trop souvent, hélas! les besoins pressans de la vie.

Le fond du récit que je vais faire est historique : cette anecdote a eu lieu dans mon voisinage; et je m'en suis emparé, pour la joindre à ces traits populaires, attachants, que je vais ramassant sur la scène du monde; comme le botaniste qu'on voit errer dans les vallons, sur les montagnes, cueillant les plantes salutaires propres à calmer, à prévenir tous les maux de l'humanité.

Estelle Aubert était l'unique enfant d'un ouvrier imprimeur, qu'un travail forcé, opiniâtre, avait réduit à vivre dans un fauteuil, privé de l'usage, de ses jambes et de ses mains. Position cruelle pour un homme de coeur, qui se

trouvait à la charge de sa femme et de sa fille! Celles-ci n'avaient pour toute ressource que leur modique profession de blanchisseuse en linge fin, à laquelle, depuis quelques mois, Estelle avait ajouté celle de raccommodeuse de blondes et de dentelles, afin d'augmenter le gain de la journée.

Cette honnête et pauvre famille habitait deux chambres en mansarde, ou plutôt une partie d'un sixième étage, rue de Chabannais, en face d'un hôtel, dont le premier était occupé par un grand spéculateur de terrains, devenu banquier très-renommé; le second, par le vicomte de Saluces, écuyer cavalcadour; et le troisième, par un commissaire-priseur.

Chacun de ces divers habitans de l'hôtel, avait une fille: celle du banquier Saint-Omer, nommée Léonie, était une brune piquante, d'une figure ouverte, et de la plus agréable humeur; mais distraite, étourdie, insouciante, et donnant à son institutrice, femme d'un mérite reconnu, la plus grande peine à mettre dans la tête de son élève deux idées de suite, à graver dans sa mémoire les moindres notions de grammaire, d'histoire et de géographie. C'était, en un mot, une charmante folle gâtée par ses parens, qui s'imaginaient que leur fille unique aurait bien assez de l'opulence, pour briller dans le monde et faire un mariage avantageux. Déjà même, en effet, quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était recherchée par certains seigneurs de la cour, qui convoitaient la dot considérable qu'elle devait avoir, pour apaiser leurs créanciers, soutenir le train de leur hôtel, en un mot pour *fumer leurs terres;* expression usitée parmi les grands qui se mésallient.

La fille du vicomte de Saluces offrait un contraste frappant avec celle du banquier. Clorinde, belle blonde, un peu fade, âgé de dix-huit ans, était froide et réservée. Son regard était impérieux, en même tems que ses lèvres dédaigneuses exprimaient la fierté. Sa gouvernante ex-chanoinesse la maintenait dans cette haute idée de naissance dans cette raideur de caste nobiliaire, et lui faisait mesurer à chaque instant la distance énorme qui existait entre elle et la fille d'un de ces nouveaux enrichis, qui s'imaginent pouvoir marcher de pair avec les grands seigneurs.

Quant à la jeune Emma, fille de M. Dumont, commissaire-priseur, elle n'avait ni la morgue insolente de Clorinde, ni la folle insouciance de Léonie. Placée par le destin dans cette moyenne région de la société, où l'on ne connaît ni l'ennui du rang et de l'étiquette, ni les besoins de l'indigence; où l'on est, comme le dit un ancien sage, à l'abri des coups de soleil qui frappent la cime des forêts, et des inondations qui noient les petites herbes rampant sur la terre; Emma, élevée par sa mère, excellente femme, occupée à maintenir dans sa maison l'ordre et l'aisance, à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait; Emma, habituée dès son enfance à vaquer aux soins domestiques, bonne par instinct, instruite sans prétention, charmante enfin sans presque s'en douter... Emma n'était qu'une simple bourgeoise.

Estelle Aubert se fût élevée promptement audessus de l'humble condition où elle était réduite, si elle eût voulu prêter l'oreille aux agaceries des jeunes étourdis du quartier, aux séductions dont elle était assaillie dans les dif-

férentes maisons où elle reportait son ouvrage. A la voir parcourir d'un pied léger les rues de Paris; gentille, accorte, le nez en l'air, le sourire sur les lèvres, et tenant sous le bras son petit carton vert, on la confondait souvent avec ces grisettes, qui, sous les apparences d'ouvrières très-occupées, courent les aventures, [redacted] Mais sitôt qu'on adressait la parole à notre jolie raccommodeuse de dentelles, on jugeait à sa réponse, à son maintien, à cette piquante franchise répandue dans tout son être, que c'était une fille de bien. On ne la voyait point s'effaroucher d'un mot, d'une plaisanterie qu'on lui décochait en passant; elle se résignait aux humiliations passagères que lui faisait éprouver sa profession, et s'en vengeait en sentant se raffermir sa vertu; [redacted].

Estelle était souvent en relation avec ses trois jeunes voisines. Sa réputation d'honnête fille, ses tendres soins pour son père infirme, et son renom d'habile ouvrière, lui donnaient une espèce de vogue: il ne se passait point de semaine, qu'elle ne fût appelée, tantôt chez le banquier Saint-Omer, pour raccommoder un voile d'Angleterre qu'avait déchiré madame, en descendant de calèche au bois de Boulogne; tantôt chez le vicomte de Saluces, pour réparer un accroc à ses manchettes de Malines brodées, une déchirure aux barbes tombantes, en point de Bruxelles, qu'avait faite la vicomtesse dans l'appartement de la dauphine; tantôt enfin,

chez le commissaire priseur, pour reblanchir et remettre à neuf les collerettes en tulle de madame Dumont, ou bien les pélerines de sa fille, en jaconnas, et qui composaient sa parure ordinaire.

Mais l'accueil que recevait Estelle Aubert aux divers étages de l'hôtel, variait suivant la condition des familles qui l'occupaient. Au premier, son ouvrage était toujours bien reçu, apprécié à sa juste valeur; et chaque fois elle en recevait le prix, en proportion des soins et du travail qu'il avait exigé. Léonie l'appelait ordinairement *ma bonne Estelle*, et ne prenait avec elle aucun ton de hauteur, ni d'arrogance. Il n'en était pas de même au second: la vicomtesse de Saluces, fière et méprisante, devenue dévote austère, de dame un peu légère qu'elle avait été, ne paraissait jamais satisfaite de ce qu'avait fait la jeune ouvrière, qu'elle nommait tantôt *ma petite*, tantôt *mon coeur*, avec ce sourire dédaigneux qui semblait mesurer les distances. Clorinde se montrait encore plus difficile, plus exigeante que sa mère: elle faisait souvent recommencer à la complaisante Estelle son travail; et presque toujours la pauvre fille se retirait sans en avoir reçu le salaire. Quant au troisième étage, elle s'y présentait comme dans sa propre famille. Monsieur et madame Dumont la comblaient de caresses, de félicitations sur sa conduite: Emma surtout ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de travail de sa charmante voisine; elle lui serrait les mains, et l'eût volontiers embrassée, si elle n'eût pas craint de monter la tête ardente de Léon son frère, jeune étudiant en droit, qui ressentait pour la raccommodeuse de dentelles un

penchant fondé sur l'estime, et que par cela même il lui était impossible de taire et de réprimer.

Bientôt la jeune Estelle se fit une réputation parmi les dames les plus élégantes du quartier. C'était à qui vanterait son talent, son exactitude: c'était à qui lui confierait ses chiffons les plus précieux. Enfin, mademoiselle Aubert, car c'est ainsi que chacun la nommait, ne pouvant plus suffire, avec sa mère, à tout le travail qu'on lui confiait, fut contrainte de prendre plusieurs ouvrières, de faire des apprenties dans son état; et pour cela, il lui fallut quitter ses deux chambres en mansarde, où il faisait si froid l'hiver, et si chaud l'été. Elle loua donc un joli petit appartement au troisième étage de la maison où elle demeurait, dont une pièce donnait au couchant, sur la rue, et qu'habita son vieux père infirme, qu'elle roulait souvent dans son fauteuil, vers la croisée, pour lui faire respirer le grand air, et le réchauffer aux rayons du soleil.

Placée alors en face des appartemens qu'occupaient ses trois voisines, Estelle les suivait assez souvent dans leurs occupations journalières. Tantôt elle remarquait Léonie, se pâmant de rire, en faisant faire mille tours, mille gambades au singe chéri de sa mère, attaché par une longue chaîne à l'un des balcons du premier: tantôt elle apercevait Clorinde faisant de la tapisserie auprès de sa mère, qui s'était endormie au milieu d'une lecture édifiante: tantôt enfin, elle recevait un salut gracieux, un aimable sourire d'Emma, qui vaquait aux soins du ménage, en répetant la romance du jour, ou bien une jolie chanson de Béranger. Bien-

tôt son frère Léon venait la rejoindre à la croisée; et remarquant les tendres égards d'Estelle pour son vieux père, il la saluait à son tour avec une vive émotion, et restait les regards attachés sur elle jusqu'à ce quelle se fût retirée au fond de son habitation, pour reprendre son travail et diriger celui de ses ouvrières.

L'hiver succéda bientôt aux beaux jours: il donna de nouveau à la jeune raccommodeuse de dentelles une juste idée de l'orgueil des rangs et des prérogatives de la naissance: ce qui l'affermit dans la résolution qu'elle avait prise, de n'avoir avec les gens titrés et les opulens, que les communications nécessaires à son état, ou aux besoins qu'on pouvait avoir d'elle. L'époque du carnaval approchait; et chaque classe de la population se livrait aux plaisirs que procurent les réunions de danse, de musique. Il y eut un grand bal chez le banquier Saint-Omer: le ban et l'arrière ban de la Chaussée d'Antin avaient été invités: les préparatifs les plus somptueux étaient dirigés par le plus habile tapissier, par le glacier le plus en vogue. En un mot, rien n'avait été épargné pour étaler tout le luxe, toute la somptuosité de la finance.

Estelle, qui le matin de ce grand jour avait reporté à madame Saint-Omer une garniture de robe en point d'Angleterre, avait osé demander à la femme de charge la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour voir défiler dans l'antichambre les beautés célèbres de la banque, examiner leurs toilettes, et jouir de loin du magnifique coup d'oeil de cette brillante fête. Un valet de chambre vêtu en noir, chapeau à trois cornes sous le bras, annonçait à haute voix toutes les personnes qui se présen-

taient. Parut la famille de Saluces, invitée par convenance de voisinage, et qui n'avait pu se dispenser de répondre à l'invitation, vu que plus d'une fois on avait eu recours à la caisse de Saint-Omer, et qu'on pourrait y recourir encore; car le vicomte, pour se conformer aux habitudes des seigneurs de la cour, aimait le jeu, [redacted] A cette annonce que fait le valet de chambre: »*Monsieur le vicomte* »*et madame la vicomtesse de Saluces!*» celle-ci, s'imaginant que chacun, pénétré de l'honneur qu'elle fait à cette réunion de roturiers, va se lever et lui rendre hommage, se gourme, étale avec emphase le volant de sa robe, et promène partout ses regards fiers, scrutateurs... mais étonnée de voir que personne ne bouge, ne se range sur son passage. La grosse madame Saint-Omer vient seule au-devant d'elle, en l'appelant tout haut: »*Ma chère voisine.*» Léonie prenant la main de Clorinde qui suit sa mère, la conduit parmi les danseuses, en lui disant: »Coiffée à ravir... mise comme un ange.. oh, ma chère, que vous êtes gentille!» La franchise du compliment ne peut faire excuser la familiarité du langage; et la noble demoiselle, blessée de ce ton d'égalité, va rejoindre la vicomtesse, qui dit tout bas à son mari: »Comme cela sent ici le parvenu! quelle grossière espèce! — On a bien raison de dire, lui répond le vicomte, que l'or est comme le soleil, il donne à la boue de la consistance.» En achevant ces mots, il serre avec affection la main de Saint-Omer, qui l'aborde avec son gros sourire, et lui dit bas à l'oreille: »Voisin, je vous ménage une bouillotte aux cinq cents francs.» Mais ce qui suffoque la superbe Clorinde, c'est

de voir Léonie, la demoiselle de la maison, faire en passant devant l'antichambre un signe d'intelligence à l'ouvrière en dentelle, qui baisse les yeux, rougit, et n'en paraît que plus jolie.

Dès le lendemain, Estelle ne manque pas d'aller donner à l'honnête famille Dumont qu'on n'avait point invitée, les détails de cette fête magnifique, et de lui nommer les dames qui avaient étalé les plus beaux diamans, les plus riches parures. Il se trouva que l'une était la fille d'un receveur général, destitué pour malversations; que l'autre était la soeur d'un agent de change dont les paiemens venaient d'être suspendus pour la troisième fois; que celle-ci plaidait en séparation contre son mari, poursuivi comme banqueroutier frauduleux; que celle-là, non commune en biens avec son digne époux, homme d'affaires, faisait passer sous son nom des sommes considérables que l'adroit fripon extorquait à ses cliens... »Eh quoi!» s'écriait Estelle avec cet étonnement d'une âme neuve et pure, »ces femmes-là sont-elles assez audacieuses pour venir briller dans un bal? — Bon!» lui répondit le commissaire-priseur, avec le sourire malin d'un fonctionnaire irréprochable, »l'honneur chez tous ces grands faiseurs du jour, est comme les ongles, il repousse.»

Peu de tems après eut lieu chez le vicomte de Saluces une réunion non moins nombreuse et composée des familles les plus anciennes, d'après le traité du blason. Ce n'était point un bal: la grand'mère de la soeur d'un petit prince souverain d'un cercle d'Allemagne, était morte subitement; et la cour était en deuil pour dix jours. L'étiquette voulait donc qu'on se bornât

à donner un concert qui avait réuni les talens les plus renommés de la capitale.

Saint-Omer et sa famille furent invités: le moyen de ne pas les admettre, tout roturiers qu'ils étaient? Le vicomte de Saluces avait encore emprunté la veille à son voisin quatre billets de banque, pour acquitter une dette d'honneur. Leur présence, il est vrai, ferait une disparate choquante dans une réunion de la plus haute noblesse; mais nécessité devient loi.

Estelle avait un goût particulier pour la musique: elle chantait avec une expression remarquable les plus jolis airs des nouveaux opéras. Elle obtint de la femme de chambre la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour entendre les différens morceaux qu'on devait exécuter. Son ravissement fut inexprimable; mais ce qui lui causa une surprise mêlée d'indignation, ce fut de voir certains grands seigneurs s'endormir sur leurs siéges, d'entendre d'autres causer entre eux, pendant que les artistes les plus célèbres exécutaient les principales productions de nos grands maîtres, et se surpassaient pour en faire sentir toutes les beautés. Ce murmure de conversations particulières; ce costume de deuil qui couvrait les assistans; cet assommant fardeau de l'étiquette qu'observaient avec une ridicule austérité tous ces personnages d'un haut rang, tous ces favoris du monarque; ce concours en un mot d'exigences, d'ambitions, de préséances, tout semblait contribuer à répandre la tristesse qu'on voyait empreinte sur chaque visage; et la jeune ouvrière ne tarda pas à se convaincre que les grands, blasés, rêvent le bonheur sans jamais en jouir; et que l'ennui est la calamité des heureux de la terre.

Peu de jours après, l'honnête famille Dumont reçut à son tour ses parens, ses amis, ses affidés. Il n'y eut à cette réunion ni le luxe éblouissant de la finance, ni la morgue imposante des gens de cour: c'était le rassemblement joyeux des bons bourgeois du quartier. On n'y remarquait ni colliers de diamans, ni turbans en étoffe d'or surmontés d'un oiseau de paradis, ni grands cordons, ni chapeaux à plumet blanc; mais en revanche on n'apercevait partout que figures riantes: on ne rencontrait que des coeurs épanouis de joie et de franche amitié. On s'accostait sans cérémonie! on se prenait le bras avec confiance: on se dégantait pour se serrer la main: c'était, en un mot, comme le dit Marmontel, *la fête des bonnes gens*, Aussi l'honnête M. Dumont se promenait-il avec ivresse dans son salon proprement décoré, et ne cessait-il de répéter au milieu des danses qui se formaient, et de jolis groupes dont il était entouré, que le moyen le plus sûr d'être heureux, c'est de l'être du bonheur des autres.

Estelle avait été invitée à cette joyeuse réunion par le commissaire-priseur. Il lui dit, avec cet accent d'un homme de bien qui sait distinguer et apprécier le vrai mérite: »Qui peut mieux embellir notre petite fête, que celle dont le travail soutient ses parens, adoucit les souffrances de son père infirme, et s'est acquis l'estime et la vénération de tout le voisinage? — Il nous tardait, chère Estelle,» ajoute madame Dumont, »de vous donner cette preuve publique de notre attachement et de notre considération.»

Oh que ces paroles pénétrèrent avant dans le coeur de la jeune ouvrière! Qu'il est flatteur,

le premier hommage que l'on reçoit, et dont on s'avoue être digne! Estelle fut si vivement saisie de joie, qu'elle ne put proférer une parole. Un serrement de main qu'elle reçut en ce moment d'Emma, lui prouva qu'elle s'unissait à l'invitation de ses parens; et le regard de Léon lui fit deviner sans peine quel serait au bal son premier cavalier. Elle y fut accueillie avec tous les égards dus à la fille de bien, traitée par toutes les jeunes personnes comme une égale, comme une amie: chacun lui adressait les éloges les plus flatteurs; mais aucun d'eux ne valait le silence de Léon dont les regards attachés sur elle semblaient partager son initiation dans l'honnête bourgeoisie, et se livrer au pressentiment qu'elle y occuperait un jour une place distinguée. Estelle, bien loin d'avoir une semblable pensée, se tenait sur une réserve modeste qui la rendait plus intéressante encore. Elle évitait autant qu'il était possible les yeux flamboyans du fils de la maison, et portait les siens sur tous les autres jeunes gens, espérant se distraire du trouble qu'elle éprouvait; mais nous cherchons vainement à nous fuir: malgré nous, tout nous y ramène.

Deux ans s'écoulèrent: mademoiselle Aubert devenue chef d'un atelier considérable, avait fait des gains légitimes fort au-delà de ses espérances. Elle avait augmenté peu à peu son petit mobilier, orné son intérieur. Sa mère, d'une faible santé, ne faisait plus le gros du ménage: il était confié à la veuve d'un soldat invalide. Le vieux fauteuil en bois du père Aubert était remplacé par une dormeuse en velours d'Utrecht: il ne paraissait plus à la croisée de sa chambre qu'en redingote d'espagnolette grise et en cas-

quette de drap bleu. Estelle enfin, sans rien changer à son habillement ordinaire, porta des étoffes un peu plus recherchées, couvrit ses jolies épaules d'un ample schall de mérinos, hasarda même la petite montre en or, pour être à l'heure chez ses pratiques; mais elle la cachait avec soin sous sa collerette. Elle ne craignait rien tant que de se faire remarquer, et se serait imposé les plus grandes privations, plutôt que d'exciter l'envie et les propos des habitants du quartier. La critique vraie, quoique sévère, est la sentinelle des moeurs.

La première moitié de l'année 1830 venait de s'écouler: Estelle, toujours bonne, simple et laborieuse, voyait chaque jour son destin s'embellir. Chérie, honorée de ses ouvrières et de ses apprenties, récompensée de ses tendres soins pour ses parens par le bonheur dont ils jouissaient auprès d'elle, notre jeune ouvrière comparait souvent sa position sociale avec celle de ses trois voisines qu'elle étudiait sans cesse, et se trouvait tout aussi heureusement placée dans le monde, puisqu'elle y était utile, estimée. Elle s'amusait de l'étourderie et des inconséquences de la fille du financier, supportait avec résignation la hauteur et les tracasseries de celle du vicomte, et s'en consolait par la tendre amitié que lui portait Emma; lorsque tout à coup l'orage le plus terrible s'éleva dans la capitale et s'étendit sur toute la France. Le monarque, égaré par de perfides conseils, brisa le pacte social, et forcé d'abdiquer la couronne, il s'enfuit pour la troisième fois. Paris fut en proie au choc des partis, que bientôt calmèrent les vieux amis de la liberté sans licence, en s'appuyant sur la représentation nationale qui

crut devoir fonder une nouvelle dynastie. Dans ce bouleversement général on vit les plus hauts rangs anéantis, les plus belles positions sociales détruites Le vicomte de Saluces fut dépouillé de ses pensions, de ses prérogatives : il suivit dans leur exil ses anciens maîtres, laissant sa femme et sa fille dans une gêne qui les contraignit de vendre leurs bijoux, leur mobilier; et bientôt, ne pouvant plus subvenir à leur besoins, elles se retirèrent chez une vieille parente égoïste, superstitieuse, qui habitait le faubourg Saint-Germain.

La grande secousse politique se fit sentir dans le cours des effets publics : elle causa la ruine d'un grand nombre de gens de finance, et principalement de ceux qui avaient spéculé sur les terrains et les établissemens publics. Saint-Omer fut de ce nombre; après avoir vainement épuisé toutes ses ressources, tous les moyens d'échapper au désastre, il céda malheureusement aux funestes inspirations de l'amour-propre déçu, à l'humiliation de passer de l'opulence à la misère, et se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne. Cette affreuse et cruelle détermination ne fut connue de sa femme et de sa fille qu'au moment où le juge de paix vint au nom des nombreux créanciers du défunt, apposer les scellés dans son riche et vaste appartement. La malheureuse madame Saint-Omer fut obligée de s'en éloigner, sans pouvoir même se munir des objets qui lui étaient les plus nécessaires, pour se réfugier dans un hôtel garni, et pour y attendre l'issue de cet épouvantable événement. Elle eut la douleur d'apprendre que tout ce qui composait le mobilier serait vendu, sans qu'elle pût faire la moindre réclamation,

parce qu'elle avait été en communauté de biens avec son mari. Elle ne sut, ainsi que sa fille, quelle ressource employer pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Elles essayèrent en vain de recourir à la commisération de plusieurs grands capitalistes qui avaient eu de fréquentes communications avec le malheureux Saint-Omer; elles en furent accueillies avec indifférence, éconduites avec adresse: elles éprouvèrent alors que la plus grande souffrance des infortunés, c'est d'implorer les opulens.

Toutes les deux abattues par la douleur, en proie au dénûment le plus absolu, se voyaient réduites à implorer l'assistance d'un bureau de charité, lorsque Léonie, se rappelant avec quel zèle et quelle ivresse la jeune ouvrière en dentelle soutenait par son travail ses honnêtes parens, sentit se ranimer son courage, et résolut d'aller un matin, rue de Chabannais, confier à Estelle Aubert le désir qu'elle éprouvait et l'espoir qu'elle avait conçu de procurer à sa mère, sinon l'aisance, du moins le pain de la journée, un abri contre la misère. Elle reçut de son ancienne voisine l'accueil le plus touchant. »Venez » lui dit Estelle, en la pressant dans ses bras; » venez avec madame votre mère! je vous occuperai toutes les deux dans mon atelier; et, s'il vous répugne de vous mêler parmi mes ouvrières, je vous fournirai de l'ouvrage dans votre appartement. Les deux chambres en mansarde que j'habitais sont à louer dans ce moment; venez vous y établir. Je vous avancerai les trois mois de loyer, vous prêterai une partie de mes meubles; ma bonne veuve fera votre ménage; enfin, nous partagerons tout ce que je possède. Venez, mademoiselle Léonie, vous qui me re-

çûtes toujours avec tant de bonté, lorsque vous étiez dans l'opulence; vous qui jamais ne m'avez fait éprouver la moindre humiliation. Vous ne dédaignâtes point votre pauvre blanchisseuse; il est bien juste qu'elle ait son tour; et je vous remercie d'avoir compté sur Estelle Aubert. — Ah! dites donc sur mon amie, s'écrie mademoiselle Saint-Omer: hélas! vous êtes la seule que je trouve dans notre désastre; et je vous avais bien jugée.»

Dès le lendemain, la mère et la fille, leur petit bagage sous le bras, vinrent s'établir à deux étages au-dessus de celui qu'occupait Estelle, qui d'avance avait garni les deux mansardes des objets les plus nécessaires. Madame Saint-Omer occupa celle donnant sur la cour, afin de n'avoir pas sans cesse devant le yeux les croisées du somptueux appartement qu'elle occupait en face, et dont justement on faisait la vente du mobilier. Léonie ne pouvait s'empêcher de laisser tomber, de sa lucarne, des regards attendris sur cette belle habitation où elle avait passé des jours si heureux; où bercée par les prestiges de l'opulence, elle était loin de croire qu'elle irait se réfugier dans l'humble réduit de la pauvre ouvrière... Oh que de réflexions elle faisait sur les caprices du sort, et combien elle s'applaudissait de n'avoir jamais humilié ses inférieurs!

Léonie ne rougit point de s'établir dans l'atelier de mademoiselle Aubert, où elle ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles apprenties. Sa mère, atteinte de quelques infirmités causées par le chagrin, travaillait dans sa chambre, et secondait sa fille à se procurer les objets nécessaires à leur existence. Ce

qu'elles avaient le plus à coeur, c'était de pouvoir remettre à l'obligeante Estelle les différens meubles dont elle s'était privée, se réduisant elle-même à coucher sur un lit de sangle, pour offrir à madame Saint-Omer une retraite qui lui fût plus commode et l'humiliât moins dans son malheur. Déjà la mère et la fille, par leurs travaux et leurs veilles, se disposaient à traiter avec un tapissier du voisinage, pour avoir l'ameublement le plus modique, mais indispensable à leurs besoins, lorsqu'un évènement assez étrange vint tirer madame et mademoiselle Saint-Omer de la position pénible où elles se trouvaient. Un jour qu'elles étaient allées à l'office divin, et que, selon leur usage, elles avaient remis la clef de leurs deux chambres au portier de la maison, elles éprouvèrent, en rentrant, une surprise mêlée d'une émotion bien naturelle, en voyant une partie des meubles qui garnissaient leurs appartemens respectifs dans l'hôtel qu'elles avaient habité. Madame Saint-Omer reconnut son lit d'acajou orné d'une draperie de pékin bleu-ciel, avec son somno, sa longue bergère en maroquin vert et son grand chiffonnier: elle s'empresse de l'ouvrir, et le trouve rempli d'une partie de son linge de corps et de ses vêtemens. Léonie s'élance dans sa mansarde, et reconnaît son lit de demoiselle, surmonté d'une flèche dorée portant des rideaux de mousseline, plusieurs petits meubles à son usage, sa causeuse en drap bleu-lapis, son piano, tous ses recueils de musique, et au-dessus un grand cadre couvert d'une toile verte. Elle l'enlève avec empressement, et retrouve le portrait de son père au bas duquel on avait écrit ces mots: »Courage, ma fille! celle

qui nourrit sa mère du travail de ses mains, tient toujours un rang honorable dans la société.» Le cri perçant que jette Léonie, à l'aspect de cette image si chère, de cette touchante inscription, attire madame Saint-Omer, qui, saisie elle-même de surprise, et pressant sa fille sur son sein, avoue qu'on n'a pas tout perdu lorsqu'on est encore mère, et que les trésors les plus vrais, les seuls impérissables, ce sont ceux de l'âme.

Léonie se rend aussitôt chez Estelle Aubert, et lui raconte cette aventure, dont celle-ci la félicite avec cet élan de la véritable amitié. Leurs soupçons alors se portent sur telle ou telle personne capable d'un aussi beau trait de générosité. Pour mieux parvenir à la connaître, elles descendent toutes les deux chez le portier, lui font mille questions sur les porteurs de ces différens meubles; il leur répond que c'est M. Jamart, le tapissier de ces dames, qui lui-même a mis tout en place. »Il est venu de là remonter chez moi le lit que j'avais eu le bonheur de prêter à madame votre mère,» ajoute Estelle: »Allons l'interroger!» Elles se rendent sur-le-champ auprès de ce digne homme, qui demeurait au bout de la rue, et le sollicitent de faire connaître la main bienfaisante habituée sans doute à consoler, à secourir l'honorable indigence. Celui-ci avoue qu'en effet il a été chargé d'acheter à la vente les divers objets qu'il a remis chez ces dames; mais qu'il ne peut nommer la personne qui l'a chargé de cette commission, parce qu'elle a exigé sa parole d'honneur de ne jamais prononcer son nom. »Eh bien,» reprend vivement Estelle, »c'est le commissaire-priseur, M. Dumont, qni a fait

cette vente, il doit avoir reçu le nom de l'acheteur; courons le lui demander: je suis sûre d'avance qu'il ne pourra me le refuser. — Vous feriez une démarche inutile,» répond l'honnête tapissier: »j'ai tout acheté sous mon nom et payé comptant; je suis à ce moyen le seul dépositaire d'un secret qu'il ne m'est pas permis de divulguer.»

Plusieurs mois s'écoulèrent: Léonie avait fait de rapides progrès dans l'état de raccommodeuse de dentelles; et devenue, par son travail et son zèle, la première ouvrière de l'atelier de mademoiselle Aubert. elle gagnait amplement de quoi subvenir à la dépense de son humble ménage. Mais si elle reçut d'Estelle des preuves d'une franche cordialité, l'occasion se présenta de lui prouver toute sa gratitude. Le vieux père Aubert, accablé d'infirmités, fut enlevé presque subitement à sa fille chérie; et peu de jours après sa femme le suivit au tombeau. Cette double perte frappa si vivement le coeur d'Estelle, qu'il fallut tous les soins, toutes les consolations dont Léonie était capable, pour empêcher son intime amie de succomber à sa douleur. Estelle ne reçut pas moins de condoléances de la famille du commissaire-priseur: monsieur et madame Dumont vinrent la visiter souvent; Emma passa plusieurs journées de suite auprès de sa chère voisine; et plus d'une fois Léon vint unir ses consolations à celles de sa soeur. Ces consolations-là ne furent peut-être pas celles qui portèrent le moins de douceur dans l'âme de notre charmante ouvrière.

Celle-ci, toutefois, se trouvant tout à coup orpheline, à peine âgée de vingt-trois ans, d'une figure ravissante, et d'une grâce parfaite, voulut

se donner une égide qui mît à l'abri ses moeurs et sa réputation. Elle pria madame Saint-Omer de lui servir de mère, et lui proposa de venir avec sa fille habiter auprès d'elle, et de confondre ensemble leur travail et leurs profits. Cette proposition fut acceptée avec transport: Léonie éprouvait une secrète jouissance à faire descendre sa mère de sa mansarde, à l'établir au troisième étage, où elle pourrait, avec les meubles qu'elle tenait d'une main généreuse et toujours inconnue retrouver quelques illusions de son ancienne position dans le monde. L'orgueil ressemble à l'espérance: il naît en nous; il y meurt le dernier.

Cette association fut approuvée de tout le voisinage: on reconnut là toute la pureté des moeurs qu'avait toujours observée mademoiselle Aubert. Elle initia tout-à-fait Léonie dans les détails de sa profession, et la présenta chez ses pratiques comme sa compagne chérie, comme sa soeur adoptive. Mademoiselle Saint-Omer, abandonnée de tous les anciens affidés de feu son père, lorsque ceux ci craignaient qu'elle n'eût besoin d'eux, leur parut alors estimable, intéressante: les plus riches familles du quartier s'empressèrent de seconder ses nobles efforts, louèrent tout haut son dévouement filial, et lui procurèrent les moyens de contribuer à la prospérité de l'atelier commun, qui devint un des plus renommés et des mieux achalandés de la capitale.

Un jour que les deux associées s'entretenaient de leurs succès, de leur bonheur mutuel, entre chez elles une personne mesquinement vêtue, portant un vieux chapeau de paille noire, couvert d'un voile épais. C'était Clorinde de

de Saluces, qui n'avait pas voulu se faire reconnaître dans le quartier, et dont les traits, tout en exprimant encore la fierté, semblaient être altérés par les larmes. Elle avait su que sa voisine, la fille du financier, était parvenue à se faire une existence indépendante par son travail et sa persévérance; elle avait appris tout ce que l'ouvrière en dentelle avait fait pour l'aider à consoler sa mère, à lui rendre une vie douce et paisible: certaine de leur inspirer quelque intérêt par le récit de ses malheurs, elle venait les supplier de la seconder dans le projet qu'elle avait conçu.

Elle leur apprend alors que le vicomte de Saluces est mort en Ecosse, et n'a laissé que des dettes; que sa veuve et sa fille s'étant réfugiées chez une vieille parente, au faubourg Saint-Germain, s'y trouvaient en butte à des humiliations qu'il ne leur était plus possible de supporter; qu'enfin, privées des secours des gens de qualité, qui presque tous avaient quitté Paris, elles se décidaient à vivre aussi du travail de leurs mains, dussent-elles se réduire à la plus dure existence; et qu'elle venait supplier ses deux anciennes voisines de leur procurer de l'ouvrage. »Soyez la bien venue, mademoiselle!« lui répond Estelle Aubert, »ma compagne et moi nous vous mettrons bientôt en état de nous seconder; et puisque vous daignez descendre jusqu'à nous, vous y trouverez une honnête existence, que vous ne devrez qu'à vous seule. — Et cela vaut bien le rang et l'opulence, ajoute Léonie avec joie: je ne fus jamais plus heureuse.« Dès le jour même, Clorinde loua les deux chambres en

mansarde qu'avaient occupées tour à tour les deux jeunes associées; et le lendemain elle vint s'y établir avec sa mère, qui prit le simple nom de madame Dupré, veuve d'un militaire mort au champ d'honneur. Estelle fit faire par sa bonne gouvernante toutes les provisions dont ces dames avaient besoin, afin qu'elles ne fussent pas reconnues dans le quartier; et bientôt, sans toute-fois jamais paraître à l'atelier, la mère et la fille, par le travail de la journée, qui se prolongeait souvent dans la nuit, parvinrent à gagner de quoi subvenir à tous les besoins, et à s'éviter le supplice de fatiguer la pitié des personnes dont, peut-être, elles avaient le droit d'attendre une honorable hospitalité.

L'honnête commissaire-priseur venait de marier sa fille Emma au jeune successeur d'un avoué très-renommé. Estelle Aubert avait été invitée à la noce, ainsi que sa jolie associée, dont la gaieté naturelle et l'heureux caractère lui conciliaient tous les coeurs. Une seule chose manquait au bonheur de Léonie; c'était de connaître l'anonyme qui leur avait fait retrouver si généreusement une partie des meubles à leur usage; et surtout à elle, le portrait de son père, avec cette inscription qui ne sortait pas de sa pensée. Léonie et sa mère étaient parvenues, à force de privations, à réunir les quinze cents francs environ qu'avait dépensés l'inconnu pour ce trait de bienfaisance; et chaque fois qu'elles rencontraient M. Jamart, elles le suppliaient de leur accorder du moins la jouissance de s'acquitter de cette somme. Jamart, l'un des plus habiles tapissiers de Paris, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime

générale, avait été invité avec sa famille au bal qui eut lieu chez M. Dumont. Il y fut de nouveau sollicité par Léonie de lui nommer son cher bienfaiteur, son ange tutélaire. Ses instances furent si vives et si généralement approuvées par tous les assistans, que cet excellent homme, ému lui-même, porte involontairement ses regards sur Estelle Aubert, qui rougit et baisse les yeux: Léonie s'en aperçoit, presse de questions le tapissier, qui nomme le généreux anonyme qu'on était bien loin de croire rencontrer dans une simple ouvrière. Léonie presse dans ses bras son associée et la couvre des larmes de la reconnaissance. »C'étaient mes premières épargnes,» dit Estelle, »pouvais-je en faire un meilleur usage? »Puis s'adressant au tapissier elle ajoute: »Je ne vous en veux pas; mais vous avez détruit la moitié de mon bonheur. Faire du bien en secret, c'est en prendre acte pour l'autre vie.»

Chacun redoubla de louanges, de félicitations: la famille Dumont éprouvait une jouissance mêlée d'admiration; et Léon, qui, depuis plus de deux ans brûlait pour sa voisine d'une flamme pure et chaste comme elle, Léon se promit tout bas de n'avoir jamais d'autre épouse. Tout favorisa ses voeux; M. Dumont devenait vieux; il crut devoir proposer à son fils de lui succéder dans son honorable professon. Le jeune homme accepte avec ivresse; mais sous la condition qu'il épousera... »Qui donc? lui demande son père. — Estelle Aubert — J'allais te la proposer; je ne connais point de jeune fille qui puisse mieux assurer ton bonheur et le nôtre.» Dès le jour même, monsieur et madame Dumont se rendirent à l'ate-

lier d'Estelle, qu'ils trouvèrent au milieu de ses apprenties, et lui annoncèrent qu'ils venaient lui demander sa main pour leur fils. Un tressaillement subit qu'elle ne put réprimer, indiqua clairement que cette union était le voeu secret de son coeur; et, huit jours après, ce mariage eut lieu, à l'approbation générale de tous les habitans du quartier.

Toutefois, le nouveau commissaire-priseur ayant encore besoin des conseils et de l'appui de son père, on convint de demeurer ensemble; et comme l'appartement du second était vacant, les deux ménages s'y établirent. Oh! quelles furent alors les réflexions d'Estelle Dumont, lorsqu'elle se vit dame du salon où elle avait reçu tant de dédains, supporté tant de caprices! Chaque fois que, de son balcon, elle portait ses regards sur la maison qui lui faisait face, elle se disait: »Me voilà dans l'appartement du vicomte de Saluces; tandis que sa femme et sa fille sont reléguées dans les deux mansardes que j'habitais. Je touche à la somptueuse demeure du financier Sait-Omer; et sa femme et sa fille, devenues mes associées, occupent mon troisième étage. Ainsi donc, à mesure que je m'acheminais tout doucement vers la demeure du rang et de l'opulence, ils se réfugiaient dans les greniers de la misère. Etrange bascule! singulier caprice de la fortune! oh, bien fou qui s'y fie!»

Estelle et son mari ne changèrent jamais de système, ni de plan de conduite. Ils connurent les charmes d'une honnête médiocrité: ils y restèrent fidèles... Et vous, jeunes filles de Paris, qui daignerez parcourir ce récit historique; conservez-en le souvenir! Vous, demoiselles

d'une haute naissance, n'abaissez point des regards dédaigneux sur les bonnes gens qui vous entourent! Fleurs du jardin public, ne vous élevez pas au-dessus des autres avec trop de fierté! il ne faut, hélas! qu'un seul coup de vent pour renverser votre superbe tige et la faire ramper sur la terre... Vous, joyeuses Sybarites, fastueuses héritières des opulens du jour, qui vous croyez si bien cramponnées au char de la fortune, écoutez Léonie Saint-Omer; elle vous dira qu'un seul cahot suffit pour en descendre... Vous, jeunes bourgeoises, imitez Emma Dumont; restez comme elle, à mi-côte! vous n'y craindrez ni les coups de soleil, ni les inondations.. Vous enfin, jeunes ouvrières, jolies grisettes, pauvres filles qui composez la population, visitez Estelle Aubert dans son heureux et modeste ménage: apprenez d'elle ce que produisent presque toujours le courage, la gaieté, la patience, l'amour du travail, et les moeurs.

BOUILLY.

LES BÉOTIENS DE PARIS.

ESQUISSE MORALE.

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes : — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Béotie.

Cette double nature se retrouve en tous lieux ; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans doute, a ses niais et ses beaux-esprits ; mais Paris a les siens : collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social ; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir des élémens, rejaillit à celle-ci remoulée, transfigurée, comme un métal sort du

creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et d'autre part, il est concevable que l'entassement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent. Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant,* dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les pousse. Ont-ils quelque fortune: voyez comme elle fond! Le matin, par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontrèrent la veille; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms,* ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot: ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage; que si, dans quelque foule, vous leur fourrez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur: oh! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un *million* de pardons. *O altitudo!*

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philantropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitans de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne un fiacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour; et fouette, cocher! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluans à force de bonté! ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'épitome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, mêmement, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses baian-

l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désoeuvrerie; tout homme qui se narcisse et se sangle comme un cheval, cet homme-là n'est pas né pour penser; pas plus que le paon, pas plus le coq-d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore! Voici l'espèce des balourds; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille bâtarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons: dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités pataudes: — »C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janver; — Voilà un potage qui est brûlant; — Napoléon est un homme célèbre.»

Eh bien, à la bonne heure!

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale: »— Moi, j'aime ce qui est bon; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes; — Les hommes ne sont pas comme les femmes; — La santé est le meilleur des biens.»

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination: — »Croyez-vous qu'il fasse beau demain? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit?»

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipiteront, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décapiteront tout net une conversation intéressante, pour dire: »Je viens de dehors; il fait clair de lune.»

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le boeuf; c'est l'orang-outang qui a reçu le baptême, qui est né non-velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont *mérité et obtenu* tous les pris du collége.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce: l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez, qui se tait quand vous vous taisez; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter au votre. C'est un écho.

Dites: »La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre.»

— »Oh! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre.»

Dites: »La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable!»

— »Oh! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable!»

Deuxième espèce: l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse çà ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce: l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien: oh! mon Dieu! c'en est fait; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout Paris la saura par coeur. Que si alors soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, on vous regarde en souriant; et vous passez pour le voleur. C'est agréable!

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui; on y parle opéra; chacun donne la sienne, et vous, la vôtre. Vous dites même, non sans arrière-prétention, qu'avec »les jambes de Taglioni et les bras de Noblet, on ferait un talent accompli.» Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues; perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix: »On ferait un talent accompli, dit-il, avec les jambes de Taglioni et les bras de Noblet.». Oh! vraiment, vous ne vous flattiez pas: un murmure flatteur accueille ces paroles; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que: les *jeunes hommes*, les *homme de style* et *de pensée*, les *homme complet* ou *incomplet*, les *livre puissant*, les *drame achevé*, les *pitié!* les *merci!* les *oh! que non pas!* et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivotte, on pensotte.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours: »L'horizon s'obscurcit; le ciel se couvre de nuages; l'avenir est gros d'évènemens; nous sommes sur un volcan, etc.»

Tous, pauvres hommes! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël! Oui sans doute, elle est là: comme il y a des Panthéon, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux. C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la myriade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non penseurs; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme-autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprit, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas! ils font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en fair jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met a flamboyer, vite, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce conflit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail: impuissans à penser, silencieux et tristes; tristes d'eux-mêmes.

Nous voici arrivés à l'homme facétieux, au Voltaire des faiseuses de modes. Nous l'appellerons l'homme porc-épic, animal tellement hérissé de pointes, qu'on ne peut l'aborder sans se piquer au vif. Il en est de deux sortes. Les uns n'ont pas même l'esprit d'être bêtes par eux-mêmes. C'est dans la lecture des *Ana*, qu'ils se font une stupidité d'emprunt; et au parterre des petits théatres, qu'ils se forment au coq-a-l'âne sous les grands professeurs de l'art.

Élèves reconnaissans, ils citeront toujours leurs maîtres: »C'est comme Odry dans *l'Ours et le Pacha*. Avez-vous vu Odry dans *l'Ours et le Pacha?*» Et là-dessus, ils vous narrent la pièce, parodiant l'acteur, chargeant ses charges même, et recommençant dix fois tel quolibet, pour mieux en attraper l'originelle finesse.

Un autre jour, vous surprenant au lit: »—Eh bien! eh bien!... encore dans les bras de l'orfèvre!... Est-ce que vous êtes indisposé? Ce n'est pas contre moi, j'espère!.... En tout cas, prenez mon ours. — Et quel et votre ours? — Oh! c'est une plaisanterie... c'est comme Odry... Mon ours, c'est le chiendent. — Je ne suis pas malade. — Eh bien! allors, allons promener... Il fait le plus beau ciel que la terre ait porté.»

Et, tandis que vous vous habillez: — »Que faites-vous maintenant? — Un article pour le livre des *Cent-et-Un*. — Sur quoi? — Sur la bêtise. — Ah! ah! mais vous êtes plein de votre sujet!»

Et en promenant: — »Une supposition que nous aurions *dîné*; mais nous n'avons pas *dîné*. Allons dîner.»

Et en dînant: »— Ah! bah! votre politique! laissez donc là votre politique! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne? C'est celui qui a la plus grosse tête.»

Et en partant: »— Garçon, la carte! et ne la perdez point.»

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour diva-

guer. Leur langue est un argot; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gaillard que vous vous appellerez; ce sera monsieur Gagnard, ou bien monsieur Geulard. Tout au moins, serez-vous un fameux Gaillard!

Vous n'aurez plus une fille et un garçon; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent le bonjour sur un air connu; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière; si vous partez, ils se disent entre eux: »Oh! ce monsieur!... As-tu vu ce monsieur?» Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent: »Cela va-t-il sur l'eau?» Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction, qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfans de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carambolage avec un égal succès.

Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête; bête, même au physique!

La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans; Auguste, plus jeune clerc, qui ne s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre; et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.

ADOLPHE. Tiens! tiens! tiens! tiens!... Comme il fait sombre!... Excusez!...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pâ-â-âté. Où donc et mon grattoir, mon grattuére, mon grattouare?

AUGUSTE. Ton grattouir?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr. *(Avec l'accent anglais.)* Qui avé vu lé grettoare à môa? *(Avec l'accent allemand.)* Gui avre rangontré mon crâtoâre?

AUGUSTE. Zon crâtoâre gui ze bromené le ganne à le main?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Guguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le vôtre, père Morel. Vous ne répondez pas? Avez vous peur que je le mange?... Eh bien! gardez-le, vieux loup, vieux chouan! vieux autocrate!

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire, Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes.* Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là..... Il est allé le remplacer.... auprès de la beauté qui sommeille.... parce que, quand le patron sort... Oh! Dieu! le patron! est-il dernier roman de

Paul de Kock! Pauvre homme, va, tu me fais de la peine!

AUGUSTE. Tu me nâvres de douleur!

ADOLPHE. As-tu lu, petit, le dernier roman? C'est un ouvrage bachique.

AUGUSTE. Vélocipède.

ADOLPHE. Et maritime. *(Trouvant son grattoir.)* Dieu! suis-je bête! mais non, le suis-je! *(D'un ton concentré.)* Je me fais horreur à moi-même! — Il était là, mon grattoir; il me tirait les yeux; comme un polisson qu'il est! — Bisquez, père Morel! *(Sur trois tons différens, à partir de l'aigu jusqu'au médium.)* Voilà! voilà! voilà!

AUGUSTE, *en voix de basse.* Voilà! *(Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas.)* Ha-ha!

ADOLPHE. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. *(Sur un ton emphatique.)* Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. *(Sur le ton de M. Prudhomme.)* Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. *(Sur un ton affairé.)* Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmans enfants; n'y manquez pas.

AUGUSTE, *idem.* S'il vous plaît.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi:)

C'est égal, je suis joliment content!

AIR: *De la Marseillaise.*

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

LE PÈRE MOREL. Chut! chut!

ADOLPHE, *(d'un ton galant.)* Plait-il, mademoiselle?

LE PÈRE MOREL. Voilà le patron qui rentre.

ADOLPHE, *(sur un ton de charlatan.)* Ceci, Messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

AUGUSTE. Et qui a des dents.

ADOLPHE. On ne paie qu'en....

LE PÈRE MOREL. Chut, donc!

(Le patron entre.)

ADOLPHE, *tout bas.* Enfoncé!

AUGUSTE, *idem.* Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre *jeunesse studieuse et éclairée* se compose d'élémens plus sains.

Le *farceur* n'est qu'une variété de la famille des porc-épics. Même déréglement au fond. La forme seule est différente.

Le *farceur* possède une foule de petits talens de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par coeur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accent; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise;* il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. — Personne encore

n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui, par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous, homme paisible, c'est le *farceur.*

Le *farceur!*.... Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meutrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous asseoir, il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur!*.... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du poudron dans votre tabatière, vous décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siége ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné: »Mais ne poussez donc pas!» Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *farceur!*.... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui: »Dieu! la jolie taille! la char-

mante petite taille! Et ce pied! oh! le jolie pied! Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de mollets! en voilà un, de mollet!» Quelquefois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— »Ah! çà, vous criera-t-il, que faitez-vous donc ici? Mais, monsieur un tel vous attend!» — »Merci!» — Vous arrivez... Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Etes-vous marié: il vous dit, d'un ton goguenard: »Eh! mon Dieu, mon Dieu! vous *l'êtes* comme tous les autres, Et puis, d'ailleurs... on sait ce qu'on sait!...»

Enfin, son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être: ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer, — »Bah! bah! je suis bien aise de vous intriguer un peu... Nous verrons demain, après-demain, l'autre semaine.»

Oh! le *farceur!!!* C'est la bête des bêtes: c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment les gens qui ne pensent plus: ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un

feu follet; ce fut un incendie dans le cerve des autres; un incendie qui les a dévorés.

Les premiers n'ont pensé qu'une fois; u fois ou deux; mettons-en trois.

On vous a dit; »Je vous engage à voir mo sieur en tel. C'est un homme d'infinime d'esprit!»

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a ci de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mett en cherche de votre homme. Vous le tro vez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre bouche, vous pensez en vous-même: »Atte tion! c'est à ce coup qu'il va bien dire.» Vo êtes devant lui comme un flâneur d'estamin qui regarde jouer deux mazettes dont il av d'abord présumé bien; ou mieux encore, comr les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner: »I Messie va venir! Le Messie va venir!» — I tout! Le Messie ne vient pas; le carambola ne vient pas; le mot spirituel ne vient pas. vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vo frappez de mille façons à la porte de son e tendement. — Inutile! La porte est close. L'e prit a délogé. Plus une seule idée qui vo réponde: holà! — Comment cela?

Vous connaissez sans doute cette bizar plante qui, selon les préjugés populaires, fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleu tout haut, quand elle s'y met, comme un co de canon, comme un éclat de foudre. I bien! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fo n'a pensé qu'une fois; et ce jour-là, soit fo tune, soit inspiration; il lui est arrivé d'éme tre un mot fort spirituel, un mot qui a r

senti loin. Ce fut un beau quart d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il fermente, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rasades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien, nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcohol; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui plaît et enivre l'âme, ils l'ont rêvé, voulu, cherché: les uns ceci; les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand il n'eurent plus foi à rien, quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa have poésie, j'imagine qu'il se passa en eux quelque indicible et dolant mystère: un refoulement de l'âme en elle-même, une

contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébéta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier choix, qui ont dégringolé la vie, court et vite, comme en montagnes russes: guerriers, artistes, poètes, coeurs de feu, spéculateurs, grands projeteurs, creux rêvasseurs; tous, ambitions déçues, illusions froissées, dégoûts amers; et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boudoir; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, »ces anges tombés du ciel», tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis; vivans cadavres pui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital!

Oh! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. . Ce sont les machines à haute pression: gros parleurs, gros flatteurs, gros ergoteurs; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais, s'ils n'ont encore que des velléités d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et oseur, sur les questions les plus glissantes.

Chacune de leurs paroles est une massue d'air. Ils vous diront à bout portant: — »Monsieur, vous n'êtes point une bête! Tant s'en faut!»

— »Madame, vous avez un corps superbe!»

— »Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse!»

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum*. — »Adieu! monsieur, adieu!» Et ils vous secouent le bras a le désemboîter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font faire cent pas vers eux, et pourquoi? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque: — »Eh bien! comment va cette petite santé? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons?»

Ou bien encore: — »Ah! pardon..... je me suis trompé..... je vous prenais pour un autre.»

C'était ma foi bien la peine!

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues, ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée, jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province!

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort*: — »Oh! oh! s'écrient-ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens.»

Est-il question de Rossini: — »Ah! oui, oui, Rossini! le grand maestro! le cygne de Pezaro!»

S'entretient on d'Horace Vernet: — »Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses!... Je ne suis pas embarrassé de lui.»

Ces gens-là, croyez moi, sont de vrais accidens. Je connais une maîtresse de maison,

qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en biffant certains noms : »Oh! de grâce, pas celui-ci! Ne nous *occasionnez* pas ce monsieur-là!»

Mais ici, un grand poteau, avec ces deux légendes:

IMBÉCILITÉ. — INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers! — Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt; — atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard; — froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur; et les penseurs à idée toute entière, mais seule; — brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop; — et enfin, loin de tous, les rares habitans d'un autre Eldorado: les penseurs cumulant l'esprit et le bons sens; les hommes qui pensent juste et à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur; le soleil, toujours tiède; et la nature, incessament féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographer. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un seconde voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

LES PRIX MONTYON.

.... Οὐ θέμις ἐστι.....
Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός
εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ'
ὀλίγη τε φίλη τε.
Ὀδυσσ. Ξ. νζ.

Le pauvre, l'inconnu qui la nuit se fourvoie,
Il le faut secourir; c'est Dieu qui nous l'envoie.
Qu'il n'éprouve de nous ni refus ni mépris;
Souvent un faible don est pour lui d'un grand prix.

Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon, était né à Paris, le 23. décembre 1733; il y est mort le 29. décembre 1820.

C'est bien de lui qu'on peut dire : Il a passé sur la terre, en y répandant des bienfaits; *transivit bene faciendo.*

Tantôt ce sont des villes, ce sont des pro vinces qui se sont ressenties de sa bienfaisanc dirigée par de grandes lumières, car il fut u sage et habile administrateur; tantôt il répan dit ses libéralités sur des particuliers, et pres que toujours en se couvrant du voile de l'ano nyme, prenant plus de peine pour cacher se actions louables, que d'autres n'en prennen pour dérober à la publicité des actes répré hensibles.

En 1768, il fut appelé à l'intendance d'Au vergne; il y obtint la reconnaissance, le respec et l'amour de tous les habitans de la province particulièrement des pauvres; il sauva l'Au vergne des malheurs d'une disette affreuse; i procura de l'ouvrage et des subsistances à l classe laborieuse; pour lui fournir du travai il embellit les deux villes d'Aurillac et de Mau riac de promenades auxquelles on donna so nom; dans ces deux villes, le corps municipa lui fit ériger un monument; il aimait son inten dance, parce qu'il y faisait du bien; mais i plut à un ministre de mettre une de ses créa tures à la place de M. de Montyon; celui-ci fu révoqué au grand regret et malgré les récla mations de la province entière; le ministre fi semblant de croire que l'intendance d'Auvergn était au-dessous des talens et de la capacit d'un si bon administrateur, et qu'il convenai de l'employer sur un plus grand théâtre; l'in tendant répondit qu'il connaissait la provinc où il était placé, qu'il y était utile; qu'il craig nait de ne pas l'être autant dans quelque autre on ne l'écouta pas; c'était sa place qu'on vou lait; on la lui ôta, et on le promena ensuit d'intendance en intendance, d'abord à Marseille

ensuite à la Rochelle; fatigué de ces mauvais et injustes procédés, il fit parvenir, en 1774, au roi, par M. de Malesherbes, un mémoire dont voici quelques phrases:

»Depuis que j'ai l'honneur d'être revêtu de ce titre (celui d'intendant de province), j'ai été dépouillé trois fois de mon état; sort inouï jusqu'à moi. Il faut que je sois ou le plus méchant des hommes, ou le plus malheureux.......»

Il expose en abrégé sa conduite dans les provinces confiées à sa gestion, et il termine en ces mots:

»Je ne crois devoir ajouter à cet exposé aucune réflexion, *aucune demande*, aucune plainte. Du reste, si dans les trois départemens où j'ai servi, il est *une seule personne* qui puisse articuler la moindre injustice qui procède de moi; si, dans ce mémoire, il est *un seul fait* qui soit contraire à la vérité, je consens à perdre *la vie*, *mes biens*, *et l'honneur*.»

Signé: A. DE MONTYON.

Le roi fut très-frappé de ce mémoire; il donna ordre qu'on écrivît à M. de Montyon une lettre remplie de témoignages de satisfaction; la lettre fut écrite; mais le magistrat ne fut point replacé de nouveau dans une intendance; sans doute parce qu'il avait prouvé que personne n'était plus propre que lui à ce difficile emploi.

Dès avant la révolution de 1789, il avait fondé, sans se faire connaître, un prix de vertu, et un prix pour l'ouvrage le plus utile aux moeurs, en chargeant l'Académie française de les décerner.

Les suites de la révolution entraînèrent la

suppression de l'Académie et celle des fondations.

M. de Montyon émigra; sa grande fortune, les places qu'il avait occupées l'auraient exposé à une mort presque certaine dans les jours désastreux de 1793.

Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Londres; et dans cette capitale de la Grande-Bretagne, il ne cessa de partager sa fortune avec ses compatriotes émigrés ou prisonniers en Angleterre; car la différence des opinions ne lui faisait mettre aucune distinction dans l'exercice de la bienfaisance.

Lorsqu'il fut de retour en France, il s'occupa de renouveler les fondations de prix qu'il avait faites autrefois; il y en ajouta de nouvelles.

Dirigeant toujours ses pensées vers les pauvres et les malheureux, il employait, dans les dernières années de sa vie, quinze mille francs par an à retirer du Mont-de-Piété les effets sur lesquels il avait été fait des prêts au-dessous de cinq francs; des effets d'une si mince valeur ne pouvant avoir été mis en gage que par des personnes réduites au plus extrême besoin.

Il s'adressa à l'un des maires de Paris, pour faire proposer (toujours sans se nommer ni se faire connaître au public) une prime de cinq mille francs à une association charitable qui se formerait pour prêter, *sans aucun intérêt*, à des artisans ou à des laboureurs. Malheureusement on n'a point répondu à cet appel de M. de Montyon, et l'association ne s'est point formée.

Les faits que je viens d'exposer sont extraits d'une *Vie de M. de Montyon*, laquelle a

été publiée en 1829; mais il faut la lire tout entière, si l'on veut bien connaître cet homme respectable; en vérité, on ne peut s'empêcher de penser que, si tous les riches faisaient un aussi bon usage que lui de leur fortune, à peine resterait-il des pauvres; ou du moins il n'en resterait point qui ne fussent soulagés et consolés.

Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, riches et pauvres, pour le bien qu'il a fait, pour celui qu'il a voulu faire, pour celui qu'il fera encore bien long-tems!

Son testament est venu clore dignement cette suite non interrompue de bonnes actions qui ont duré plus de soixante années.

La première phrase de cet acte solennel, est remarquable et touchante:

»Je demande pardon à Dieu de n'avoir pas rempli exactement mes devoirs religieux: *je demande pardon aux hommes de ne leur avoir pas fait tout le bien que je pouvais, et que, par conséquent, je devais leur faire.*»

De quoi s'accuse-t-il? de quoi demande-t-il pardon? Ce n'est pas d'avoir fait du mal; il n'en a jamais fait à personne; c'est de n'avoir pas fait assez de bien. Entendez cela, riches et puissans de la terre; et souvenez-vous que vous êtes coupables, si vous ne faites pas aux hommes tout le bien *que vous pouvez,* et que *par conséquent vous devez* leur faire. Examinez votre conscience; jugez vos actions et vos pensées d'après cette règle; vous occupez-vous souvent de remplir cette noble et sainte obligation? Vos divertissemens, vos jouissances de luxe et de vanité, vos projets d'ambition, de fortune, de plaisirs vous laissent-ils un moment

pour songer aux hommes, vos semblables, qui souffrent, qui pleurent et qui meurent d'inanition?

M. de Montyon songeait à eux; il a cherché les moyens de secourir, d'améliorer cette classe pauvre et laborieuse qui est toujours à la veille de tomber dans un dénûment absolu; il s'est aussi proposé de soulager les indigens; les prix qu'il a fondés sont autant de preuves de sa disposition constante à faire du bien aux hommes *.

Les deux Académies ont reçu de M. de Montyon une mission bien honorable.

Encourager et récompenser des travaux utiles à l'humanité; rechercher et honorer la vertu dans la classe la plus humble et la plus obscure de la société; contribuer ainsi à servir les hommes et à les améliorer; qu'y a-t-il de plus sa-

---

* Un prix à celui qui découvrira *des moyens de rendre un art mécanique moins malsain.* Un prix à celui qui aura trouvé, dans l'année, *un moyen de perfectionnement de la science médicale ou de l'art chirurgical.* Il avait fait particulièrement les fonds d'*un prix annuel de statistique;* il n'en est pas question dans son testament: mais le prix subsiste. Un prix en faveur d'*un Français pauvre qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse.* Un prix en faveur du *Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux moeurs.* Ces prix sont annuels; les trois premiers sont décernés, d'après la volonté du fondateur, par l'Académie des Sciences; les deux derniers, par l'Académie française. De plus il a laissé à chacun des hospices des douze arrondissemens de Paris, un revenu annuel, pour être distribué *en gratification ou secours à donner aux pauvres qui sortiront de ces hospices, et qui auront le plus besoin de secours.*

tisfaisant pour des coeurs honnêtes, pour des âmes élevées?

Mais ce n'est pas seulement un honneur que M. de Montyon a légué aux Académies; ce sont aussi des fonctions, et des fonctions souvent difficiles et pénibles: l'Académie française ne néglige rien pour s'en acquitter dignement, et pour accomplir les intentions bienfaisantes du vertueux testateur.

Chaque année, elle reçoit de tous les points de la France des récits de différens actes de vertu qui lui sont présentés comme dignes de participer aux distinctions et aux récompenses promises; ils sont attestés par les autorités locales, et par des citoyens notables qui en ont été les témoins; mais les libéralités de M. de Montyon, bien qu'elles soient abondantes, ont des bornes; il faut choisir entre cent concurrens présentés; il faut peser avec scrupule et les actions et leurs motifs; il faut, pour ainsi dire, descendre dans les consciences; quelle tâche! Dieu seul est le véritable et infaillible juge de la vertu; car lui seul lit dans les coeurs; aussi lui seul donne-t-il à la vertu sa meilleure récompense.

Dans la séance publique annuelle de l'Académie, le directeur proclame les noms de ceux qui ont mérité des prix ou des médailles; il célèbre dans son discours les actions vertueuses qui ont été placés au premier rang; et chaque année l'Académie publie un livret contenant le récit de tous les traits de vertu qui ont été distingués et récompensés. Ce livret est envoyé à tous les préfets, avec prière de le répandre dans leurs départemens. Les bons

exemples doivent à leur tour produire les bonnes actions.

Il y a, quoi qu'en disent et en pensent certaines personnes, bien de la vertu dans cette classe que les sots et les orgueilleux méprisent faute de la connaître; les pauvres sont peut-être plus disposés que les riches à la bienfaisance; pour soulager ceux qui souffrent comme eux, ils retranchent plus volontiers de leur nécessaire que les gens opulens ne se priveraient de la moindre partie de leur superflu.

Depuis douze ans, ces distributions de récompenses ont eu lieu régulièrement; et il est permis de croire qu'elles ont produit quelque bien, et contribué au perfectionnement moral de la société.

Qui ne serait en effet touché de traits tels que ceux dont je vais rappeler le souvenir!

Voici un récit qui fut envoyé à l'Académie en 1823, par M. le curé de Saint-Jean-Saint-François, à Paris *.

Je ne fais que transcrire.

La femme du nommé Jacquemin, porteur d'eau, père de trois enfans, dont un muet et impotent, ne gagnant que trente-cinq à quarante sous par jour, vint, il y a quelques jours, solliciter des secours pour une femme indigente, infirme, privée de deux doigts, et hors d'état de gagner sa vie.

— Où demeure cette femme? lui dis-je.

— Chez nous.

— Depuis quand?

— Depuis dix mois; le onzième commence.

* Feu M. l'abbé Charpentier, mort curé de Saint-Étienne du Mont.

— Que vous paie-t-elle par mois ou par jour?

— Rien.

— Comment, rien?

— Pas de quoi mettre dans l'oeil.

— Elle est au comité *?

— Oui; et moi, j'y suis aussi, et j'ai le pain de mes enfans. Depuis qu'elle est avec nous, j'allonge la soupe, et elle la mange avec nous.

— Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait?

— Elle ne m'a promis, et ne me promet que ses prières.

— Votre mari ne murmure-t-il pas?

— Mon mari parle peu; il ne dit rien; il est si bon!

— Ne va-t-il pas au cabaret?

— Jamais. Il travaille, et se tue pour ses enfans.

— Il est porteur d'eau au tonneau?

— Non, monsieur; à la brasse.

— Depuis dix mois! c'est bien long.

— Elle était dans la rue, m'avait demandé asyle pour deux ou trois jours; et Jacquemin et moi, nous n'aurions pas le coeur de la mettre à la porte. Il dit d'ailleurs qu'il faut faire aux autres comme à nous.

— Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement?

---

* C'est-à-dire, inscrite au comité ou bureau de charité de l'arrondissement, où l'on délivre aux indigens qui sont enregistrés, un secours mensuel, lequel malheureusement est bien faible.

— De deux chambres.

— Combien les payez vous ?

— Je les payais cent vingt francs; on m'a augmentée de vingt francs; ce qui fait huit sous par jour.

— Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours?

— Je vous ai déjà dit, monsieur le curé, que j'ai le pain de mes enfans; je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi long-tems que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous.

— Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour...

— Que la pauvre madame Pétrel va être heureuse!

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs; je la laissai dans l'erreur; elle lui était si honorable *.

Antoine-Roch Martin s'était engagé, fort jeune pour remplacer un conscrit. Après avoir porté les armes, et avoir été libéré du service militaire, il se maria en 1815; la famille de la femme à laquelle il s'unit était dans l'indigence. On n'en accusera que le malheur, quand on saura qu'elle se composait d'une mère infirme, et de trois enfans aveugles.

Le jeune soldat, devenu le fils adoptif de

---

* Extrait du discours prononcé par M. l'évêque d'Hermopolis, directeur, dans la séance publique annuelle de 1823.

l'une, et le frère des autres, se regarda comme chargé, désormais et pour toujours, de pourvoir à tous leurs besoins. Il était riche, et se trouvait heureux de leur consacrer une somme de six mille francs, prix du service fait pour le conscrit remplacé. Une partie de ce petit pécule fut employé à leur acheter une chaumière; mais la naissance de trois enfans, et surtout la disette des années 1817 et 1818, eurent bientôt absorbé le reste. Les soins qu'exigeaient une mère infirme, trois enfans en bas âge, et trois frères aveugles, ne laissaient pas à la femme Martin le tems de se livrer à des occupations dont elle pût tirer un salaire, de sorte que le travail manuel du mari devint l'unique moyen de subsistance pour neuf personnes.

Il ne gagnait que vingt sous par jour; mais, par délicatesse, par noblesse d'ame, peut-être par un reste de la fierté de son ancien état, il ne voulut jamais permettre que ses beaux-frères aveugles allassent implorer la pitié publique. Dans cette extrême disette, il aurait cru mériter des reproches, si sa famille eût reçu des secours étrangers. Il aimait mieux lui distribuer tout le pain qu'il gagnait si péniblement, et s'exposer à tomber d'inanition, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, au milieu de son travail.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre, encore moins se vanter; et après une si énergique persévérance, on ignorerait peut-être encore son dévouement, hors de l'étroite enceinte de son village, si l'amour de l'humanité n'eût amené dans cette chaumière un chirurgien recommandable, qui entreprit de rendre la vue aux trois aveugles. Malheureusement ses efforts n'ont pas été récompensés par le succès; mais, témoin de

ceux que fait, depuis dix ans, l'infatigable père de cette nombreuse famille, il en a révélé les besoins, le malheur, les nobles dettes, et cette heureuse indiscrétion a fait parvenir jusqu'à l'Académie la connaissance non pas d'un trait de vertu, mais d'une vie entière qu'elle s'est félicitée d'avoir à publier et à récompenser.

L'Académie a décerné à Roch Martin un prix de dix mille francs *.

Catherine-Félicité Gurgy avait, dans sa jeunesse, donné des soins à une petite orpheline; celle-ci en fut reconnaissante; elle était honnête; mais elle eut le malheur de recontrer un homme sans principes, un de ces égoïstes qui, pour satisfaire un caprice, une fantaisie, ne se font pas scrupule de condamner un être faible au repentir, à la honte, à la misère.

La pauvre victime avait, depuis quelque tems, perdu de vue son amie, la demoiselle Gurgy, devenue femme Laverdin, dont peut-être les conseils l'auraient sauvée; celle-ci apprit indirectement ce qui était arrivé à la jeune Marie-Louise Raymond; elle courut la chercher, et lui offrit les secours et les consolations de l'amitié.

Il était trop tard; elle la trouva malade, souffrante, abattue; son séducteur était un homme marié, ce qu'il s'était bien gardé de lui dire; elle ne l'avait su que depuis qu'elle avait fait ses couches, et après qu'il l'avait abandon-

* Extrait du discours prononcé par M. Daru, directeur, dans la séance publique annuelle de 1825.

née, elle et son enfant; elle ne put survivre à son infortune; après avoir langui deux ou trois mois, elle mourut de douleur dans les bras de la dame Laverdin, en recommandant à son amitié l'innocente créature qu'elle laissait au monde, sans protecteur, sans appui.

La dame Laverdin promit à la mourante de servir de mère à son fils; on va voir comment elle a tenu parole.

Elle alla d'abord au bureau des nourrices payer trois mois qui étaient dus, et déclarer qu'elle se chargeait des paiemens à venir.

Lorsque l'enfant eut atteint son onzième mois, elle le fit venir à Paris avec sa nourrice; lorsqu'il eut dix-sept mois, elle le retira tout-à-fait de nourrice et le prit chez elle.

Son mari consentit volontiers à être de moitié dans cette bonne action, malgré la dépense dont elle devait les charger tous deux; ils n'étaient que de simples portiers. Laverdin travaillait de son état de tailleur; sa femme faisait de la broderie; ils avaient de l'ordre, une bonne conduite; et tous les propriétaires chez lesquels ils ont demeuré ont rendu, des moeurs et de la probité de ces deux époux, les meilleurs témoignages.

Ils ont élevé l'orphelin comme leur fils; et, dans son enfance, il a toujours cru l'être; ils l'ont envoyé à l'école à leurs frais, l'ont fait instruire, ont voulu enfin lui donner une éducation qui le mît en état de se passer d'eux et de se faire un sort indépendant.

Il répondit aux soins qu'on prenait de lui; il entra d'abord au Conservatoire de Musique où il apprit à jouer du violon et de la flûte; mais ses maîtres ne trouvant pas en lui des dis-

positions décidées pour ce genre de talent, conseillèrent à la dame Laverdin de lui donner un autre état; ses père et mère firent alors un grand sacrifice; car ils payèrent cinq cents francs à un graveur qui, moyennant cette somme, et quatre ans de travail dans son atelier, s'obligea de le former dans son art; ce qu'il a fait.

Sorti d'apprentissage, il est entré chez un autre graveur; il a gagné de quoi vivre, a cessé d'être à charge aux sieur et dame Laverdin, mais n'a pas cessé de les respecter et de les chérir.

Il y a eu, dans la vie de ce jeune homme, une époque bien douloureuse; lorsqu'il fut arrivé à sa douzième année, et qu'il fit sa première communion, les sieur et dame Laverdin crurent devoir lui apprendre qu'il n'était que leur fils d'adoption; cette révélation inattendue fit sur ce bon jeune-homme une impression si profonde, qu'il en tomba malade, et fut assez long-tems à se rétablir.

Malheureusement le père Laverdin, à l'âge de soixante-deux ans, a été frappé d'une attaque qui l'a beaucoup affaibli; le mal a depuis augmenté au point de l'empêcher de vaquer à ses occupations; sa femme, obligée de le remplacer et de lui donner des soins, tire moins de ressources de ses ouvrages de broderie, en même tems que son mari ne gagne plus rien dans son métier de tailleur.

Le tour de Raymond est venu d'être utile à ses bienfaiteurs, à ceux qui se sont imposé pendant vingt-cinq ans toutes sortes de privations pour lui donner un bon état.

Pour être plus en droit de leur témoigner sa reconnaissance, il a eu la délicatesse de vouloir y être autorisé d'une manière légale; il a con-

juré les sieur et dame Laverdin de permettre qu'il pût prendre et porter leur nom; il a voulu être adopté par eux dans les formes, et devenir ainsi tout-à-fait leur fils; ils s'y sont refusés d'abord, lui ont remontré que cela n'ajouterait rien à leur tendresse réciproque, que les formalités de l'adoption pourraient être fort coûteuses, et que cette dépense serait sans utilité pour lui, puisqu'ils n'ont aucune fortune, aucun héritage à lui laisser; le fils a insisté, et cette adoption, d'un genre bien rare (car elle est entièrement désintéressée), a été prononcée par un arrêt de la cour royale de Paris, du 24 juillet 1827.

On assure que la procédure faite pour parvenir à cet arrêt, n'a pas coûté à Raymond moins de cinq cents francs; il n'a pu subvenir qu'avec peine à cette dépense; car il n'est pas riche, et ne peut faire encore par son travail que des gains très-bornés; on se demande pourquoi un acte que la loi autorise, un acte qui peut être inspiré, comme dans le cas présent, par les motifs les plus purs et les plus respectables, pourquoi cet acte entraîne avec lui de si grands frais? A-t-on voulu l'interdire aux pauvres? Eh! c'est à eux qu'il fallait le rendre facile; car il n'est pas ordinairement chez eux, comme chez les riches, une affaire de calcul et d'argent, où le coeur n'entre pour rien *.

Ces exemples non choisis, mais pris entre beaucoup d'autres, suffiront pour donner une

* Extrait du *Livret Montyon* pour 1829.

idée de la manière dont l'Académie exécute le testament de M. de Montyon; en général, elle croit devoir récompenser une conduite constamment vertueuse, plutôt qu'un seul acte de vertu, surtout s'il se trouvait être le fait d'une personne dont les moeurs et les habitudes seraient d'ailleurs peu honorables.

Après les grandes journées de juillet 1830, l'Académie se trouvant avoir des fonds disponibles, demanda et obtint du ministre l'autorisation nécessaire pour consacrer au soulagement des veuves, des orphelins, et des blessés, une somme de 15,000 francs.

M. Alexandre de La Borde, alors préfet de Paris, écrivit à l'Académie une lettre de remercîment, aussi spirituelle qu'obligeante. » On aime à reconnaître, disait-il, dans cette résolution spontanée des membres de l'Académie française, les sentimens patriotiques qui se sont toujours si bien alliés, dans les nobles âmes, avec l'amour des lettres et les lumières de la philosophie. »

Le respectable testateur a confié à l'Académie française une autre mission plus difficile encore peut-être que celle de récompenser les actions vertueuses; il a voulu qu'elle décernât, chaque année, un prix au Français qui aurait composé et fait paraître l'*ouvrage le plus utile aux moeurs*.

Cette expression a beaucoup d'étendue; il est assez difficile d'en bien déterminer le sens précis; on comprend bien ce que c'est qu'un livre *utile;* tout livre dans lequel nous trouvons une instruction, une leçon profitable présentée de manière à se fixer dans notre mémoire, à faire sur nous une impression vive et durable,

a certainement de l'utilité ; et l'on ne devrait jamais faire un livre que lorsqu'on a quelque chose d'utile et de neuf à publier; mais qu'est-ce qu'un ouvrage *utile... aux moeurs?* ce serait celui qui améliorerait toute une génération, ou du moins un grand nombre de particuliers; celui dont la publication aurait pour suite infaillible de répandre le goût du beau, du bon, de l'honnête, d'inspirer la probité, la franchise, la bonté, toutes les vertus! mais comment s'assurer qu'un livre aura produit de si excellens effets? comment les produirait-il dans notre pays où les deux tiers au moins de la population ne savent pas lire?

Ce qui ajoute à la difficulté du jugement, c'est que le prix est *annuel;* peut-on espérer que, chaque année, on aura un ouvrage *utile aux moeurs* à récompenser! N'y a-t-il pas lieu de s'attendre, au contraire, que plusieurs années s'écouleront sans qu'il paraisse un livre digne de cette dénomination et du prix qui devrait s'y attacher?

Horace dit que les poètes veulent ou servir, ou plaire, ou, réunissant ces deux mérites ensemble, dire des choses agréables qui présentent en même tems des règles de morale et de conduite.

La plupart de nos poètes modernes n'ont guère songé qu'à plaire aux lecteurs, à les amuser, à les toucher, à obtenir ainsi leurs suffrages, à exciter leur admiration.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en général, la philosophie morale était plus en honneur chez les écrivains anciens que de notre tems. Les *OEuvres morales* de Plutarque, la *Cyropédie*, les *Economiques* de Xéno-

phon, le traité des *Devoirs* de Cicéron, divers *traités* de Sénèque et ses lettres, etc., sont assurément des ouvrages *utiles aux moeurs;* mais aussi ce sont là des ouvrages rares et qui ne paraissent que de loin à loin; à des époques plus rapprochées de nous, on pourrait citer les *Essais moraux* de Bacon, ceux de Montaigne, dans lesquels, par malheur, il y a tel chapitre où la décence et la pudeur ne sont pas assez respectées; le *Traité de l'Education* de Locke, l'*Emile* de Jean Jacques Rousseau, les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, quelques opuscules de B. Franklin, etc.; mais il faut encore remarquer ici que ce n'est pas tous les ans, à beaucoup près, qu'on peut espérer des publications d'un si grand mérite.

Quelle a donc été l'intention de M. de Montyon? On peut en juger par l'ensemble des dispositions de son testament et des fondations qu'il a faites. Il a d'abord songé à la classe pauvre et laborieuse; il a voulu des livres à sa portée, qui l'éclairassent, qui la détournassen de ses mauvaises habitudes, qui lui fissent com prendre l'avantage qu'il y aurait pour elle mettre, dans sa conduite, plus d'ordre, plus d'éc nomie, plus de prévoyance; il est évident, e même tems, que le testateur n'a pas enten borner à cette seule classe l'utilité des ouvrag qu'il s'est proposé de récompenser; on ne p douter qu'il n'ait entendu que le prix pour et devrait être donné à l'ouvrage *le plus u aux moeurs*, c'est-à-dire à celui qui serait le p propre à exercer *sur les moeurs publiques et vées* une utile et salutaire influence; et pa mot *moeurs*, il semble qu'on doive compre les opinions, les actions, les habitudes.

Au milieu des incertitudes, des difficultés qui se présentaient pour décider, l'Académie a dû non pas se prescrire une règle unique, étroite, et qui n'admettrait jamais d'exception, mais chercher à se fixer sur quelques points qui servissent à diriger ses jugemens.

Ainsi elle a pensé qu'il y avait lieu de décerner des récompenses à deux espèces d'ouvrages *utiles aux moeurs*: les uns d'un ordre élevé, propres à répandre des lumières, qui, partant d'en haut, descendent et se propagent dans tous les rangs, de manière à produire des améliorations profitables à la société entière, soit en détruisant ou en changeant des opinions fausses ou funestes, depuis long-tems accréditées; soit en donnant aux gouvernans et aux hommes d'état des connaissances théoriques ou pratiques; de ce genre sont le *Traité d'Economie politique pratique*, de M. Jean-Baptiste Say, ouvrage traduit dans plusieurs langues, et qui a peut-être plus de réputation encore chez les étrangers qu'il n'en a en France; le *Traité de législation*, ou *Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent, ou restent stationnaires*, de M. Charles Comte; *Du Système pénitentiaire en Europe et aux Etats-Unis*, par M. Charles Lucas; etc..

Et les autres, destinés à traiter des sujets particuliers, à offrir des vues neuves et utiles sur quelque matière importante, commes *les Lettres de famille, sur l'Education*, par madame Guizot; *De l'Education, et Conseils aux jeunes filles*, par madame Campan; *Essai sur l'éducation des femmes*, par madame de Rémusat.

L'Académie ne peut pas avoir la prétention d'être infaillible dans ses jugemens; tout ce

qu'on a droit d'exiger d'elle, et ce dont elle se fait un devoir religieux, c'est l'impartialité, c'est l'accomplissement aussi fidèle qu'il est possible des intentions de l'illustre testateur.

Il se trouva, en 1827, qu'il restait des fonds qui n'avaient pu être employés en récompense à des ouvrages utiles aux moeurs. Une ordonnance royale prescrit, en pareil cas, à l'Académie de proposer au ministre des moyens de faire de ces fonds un emploi conforme aux dernières volontés de M. de Montyon.

L'Académie, avec l'autorisation du ministre, annonça donc qu'elle décernerait: 1° en 1828, un prix de 6000 francs à un *ouvrage de morale*, en laissant aux auteurs toute liberté pour le choix du sujet et pour la manière de la traiter;

2° En 1829, un prix de 8000 francs, au meilleur ouvrage sur ce sujet: *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications, et dans son influence sur les moeurs et sur l'économie sociale;*

3° En 1830, un prix de 10,000 francs, mis à un concours dont le sujet serait: *De l'influence des lois sur les moeurs, et de l'influence des moeurs sur les lois.*

Le prix du premier de ces trois concours n'ayant pas été remporté en 1828, ce même concours fut continué à l'année suivante.

En 1829, ce prix a été adjugé à un ouvrage qui était une suite donnée à un livre publié dix ou douze années auparavant, sous le titre de *Simon de Nantua, ou le Marchand forain.*

Ce Simon de Nantua était un honnête porteballe, qui, avec un peu d'instruction et beaucoup de bon sens, parlant un langage populaire

et semé de proverbes, à la manière de Sancho Pança, de naïve mémoire, parcourait les villes et les campagnes, vendant sa marchandise, et donnant pour rien d'excellens conseils.

Ce livre obtint un succès qui s'est soutenu, et qui se soutient encore.

Au risque d'affliger les nombreux amis de ce bon Simon de Nantua, l'auteur apprend au public que ce brave homme est mort, laissant quelques manuscrits.

Ce sont les *OEuvres posthumes de Simon de Nantua*, que son historien a recueillies et publiées. Elles forment un petit traité de morale pratique, sous divers chapitres, intitulés: *La Sagesse, la Jurisprudence, la Médecine, la Politique, la Religion de Simon de Nantua;* on y trouve des pensées raisonnables, des sentimens droits, honnêtes, élevés, exprimés dans un style simple et naturel, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

L'ouvrage n'est pas long, et c'est un mérite de plus; car les gros livres ne sont pas ce qu'il faut aux personnes qui n'ont pas beaucoup le tems de lire.

Mais un grand obstacle s'oppose à ce que ces ouvrages faits pour l'instruction du peuple puissent atteindre leur but; et cet obstacle, c'est qu'il y a encore en France plus des deux tiers de la population qui ne savent pas lire.

Un vieux Romain répétait toujours: Il faut détruire Carthage. Formons un voeu plus humain; répétons sans cesse: Il faut détruire l'ignorance ennemie; il faut donner à tous les Français l'instruction première, qui est une dette publique.

Ce voeu était celui de M. de Montyon; il

est celui des hommes éclairés et amis de leur pays; de toutes parts des efforts généreux tendent à le réaliser: espérons que nous pourrons un jour le voir accompli.

Le prix sur le sujet: *De la Charité,* devait être adjugé en 1829.

De vingt-sept ouvrages envoyés au concours, aucun ne parut à l'Académie avoir atteint le but et remporté le prix.

Elle en distingua trois, qu'elle mentionna honorablement.

L'un de ces trois ouvrages, lequel avait été enregistré sous le n° 17, a été imprimé et publié par son auteur, M. Duchatel; et l'Académie, qui avait regretté de ne pouvoir le couronner, a pu se féliciter du moins d'avoir donné lieu à la composition d'un bon livre.

Le concours fut continué jusqu'en 1831.

En considération du tems, des travaux et même des voyages que les recherches à faire pourraient exiger, l'Académie éleva la valeur du prix à la somme de 10,000 fr.

L'Académie s'occupe de l'examen des ouvrages qui ont été envoyés à ce concours; son jugement sera proclamé à sa plus prochaine séance publique.

Un autre sujet de concours, celui *De l'influence respective des lois sur les moeurs et des moeurs sur les lois,* demanderait à être traité par un Platon, par un Tacite, ou par un Montesquieu.

Sully dit dans ses Mémoires: *Si j'avais un principe à établir, ce serait que les bonnes moeurs et les bonnes lois se forment réciproquement.*

On sait que les peuples sont ce que les font les institutions auxquelles ils sont soumis, les

lois qui les régissent, les actes de leurs gouvernemens, et leur éducation; mais l'éducation elle-même est jusqu'à présent réglée par la législation, et par le pouvoir qui gouverne.

On sait aussi qu'il se fait des changemens lents et graduels dans les moeurs des peuples, c'est-à-dire, dans leurs opinions, dans leurs goûts. dans leurs passions, dans leurs habitudes; et que ces changemens font tomber à la longue d'anciennes lois en désuétude, et en amènent de nouvelles.

La grande science du législateur, le grand art des gouvernans, consistent à se conformer aux tems, à ne pas s'obstiner en faveur du passé; à juger et à faire ce qui convient au présent; enfin, à préparer l'avenir.

Le désaccord entre les lois et les moeurs est une cause continuelle de malaise, de tiraillemens, d'inconstance pour la chose publique. On sent à tout moment qu'elle n'est pas bien assise; on craint qu'elle ne penche et qu'elle ne verse d'un côté ou de l'autre.

Le prix de 10,000 francs mis au concours sur ce grand et beau sujet, devait être décerné en 1830.

De douze ouvrages qui ont concouru, un seul a été jugé digne d'une mention honorable.

Le concours a été continué; il est encore ouvert jusqu'au 1er mars 1832, terme de rigueur pour l'envoi des ouvrages qui seront destinés à concourir.

Je puis répéter ici ce que l'Académie a dit dans son programme, en proposant ce sujet; c'est que l'ouvrage demandé, s'il était bien conçu et bien exécuté, honorerait l'auteur et la nation; qu'il serait étudié partout; et qu'il pro-

duirait à la longue, d'une manière indirecte, mais sûre, d'immenses améliorations dans les lois et dans les moeurs du monde civilisé.

Enfin l'Académie française, ayant toujours pour but d'employer les fonds provenant des libéralités de M. de Montyon, d'une manière qui profite à la société, et qui soit conforme aux intentions du testateur, a obtenu cette année, du ministre, l'autorisation de disposer d'une somme de 10.000 francs à prendre dans les fonds restés disponibles, de ceux qui étaient destinés à récompenser les ouvrages utiles aux moeurs, et de la consacrer à décerner un prix à la meilleure comédie ou tragédie en cinq actes et en vers, composée par un Français, représentée, imprimée et publiée en France dans les trois années spécifiées ci après, et qui réunira au mérite littéraire le mérite non moins grand d'être *utile aux moeurs et aux progrès de la raison.*

Ce concours est ouvert à partir du 9 août 1831; il sera fermé à pareil jour de l'année 1834.

L'Académie ne s'occupera du jugement d'après lequel le prix sera décerné, qu'un an au plus tôt après la clôture du concours, dont les membres de l'Académie française sont *seuls* exclus.

Revenons à M. de Montyon. Quelles ont été ses intentions, quelle a été sa pensée la plus chère, celle qui l'a guidé pendant toute sa vie? Ç'a été *de faire du bien* aux hommes.

Ses libéralités sont d'excellentes leçons pour les pauvres, pour les riches, et pour les gouvernans de tous les tems et de tous les pays.

Outre ce qu'il a fait en faveur des pauvres qui, au sortir des hôpitaux, sont incapables de

travailler, et ont besoin de secours au moins temporaires, n'a-t-il pas, en fondant un prix annuel de vertu, pour la classe pauvre de la société, enseigné à cette classe à se respecter elle même, à comprendre qu'elle acquiert, par ses bonnes moeurs, de justes droits à l'estime et à la considération publique ? qu'il n'y a rien de plus honorable qu'un bon laboureur, qu'un bon ouvrier qui vit de son travail, soutient et élève une famille, et rend à la société au moins autant qu'il en reçoit?

Combien il est important pour l'ordre public comme pour le bonheur des individus, que cette classe pauvre et laborieuse ne tombe pas dans l'indigence absolue, et par l'indigence dans le désespoir, quelquefois dans le crime!

M. de Montyon voyait avec douleur que le défaut d'éducation et d'instruction livre des hommes ignorans et faibles aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux, aux mauvais conseils de la faim et du besoin; que la classe ouvrière et pauvre s'abandonne à l'imprévoyance, au découragement, qu'elle vit au jour le jour, et compte trop souvent, pour le tems où elle sera assaillie par la vieillesse et les infirmités, sur la charité publique; il a voulu la relever à ses propres yeux, afin de l'améliorer. Hélas! cette classe si nombreuse n'a pour se soutenir contre les peines et les tentations qui l'assiégent, ni le secours de la réflexion éclairée, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que, dans les autres conditions, on acquiert par le travail et par la bonne conduite.

Le prix de vertu qui lui est proposé l'aver-

tit que son bonheur est à sa portée ; qu'il ne tient qu'à elle de l'atteindre et d'en jouir ; cette institution doit agir sur elle par la plus persuasive de toutes les leçons, par celle de l'exemple.

D'un autre côté, M. de Montyon enseigne aux riches à ne pas mépriser le pauvre ; il leur fait voir des vertus sous la bure, et la bienfaisance exercée par ceux qui auraient besoin d'en être eux-mêmes les objets ; quoi de plus propre à exciter l'émulation de ceux qui jouissent d'une heureuse aisance ! à leur inspirer le désir de se rapprocher du pauvre, de le connaître mieux, de l'aider, de le secourir ! Et ce ne sera pas seulement par des dons, par des aumônes, par de l'argent distribué dans la classe humble et obscure de la société, qu'on voudra lui être utile. On comprendra que le plus grand service à lui rendre, est de la mettre en état de se passer d'aumônes ; et pour cela, qu'il faut lui donner une instruction convenable, une éducation morale qui la tire de son état de dépression, et développe en elle les germes de tous les bons sentimens humains.

C'est surtout aux hommes qui, par leur position, par les places qu'ils occupent, peuvent contribuer à cette amélioration nécessaire, que les leçons de M. de Montyon s'adressent ; il a prêché, comme on dit, d'exemple ; comme intendant de province, il a pris soin d'écarter la misère des contrées qu'il administrait, d'y assurer la subsistance de la classe pauvre et laborieuse, et de lui donner du travail ; comme citoyen, il a fait à cette même classe tout le bien qu'il a pu, et il se reprochait, dans son testament, de ne lui en avoir pas fait davantage ; et il lui en demandait pardon.

Le tems est venu où cette classe nombreuse et intéressante doit devenir l'objet des soins particuliers des administrateurs, des gouvernans; grâce au ciel, il s'est fait, à cet égard, dans l'opinion publique, une immense révolution; autrefois on dédaignait une profession en raison de son utilité; on rougissait du travail, de l'industrie, du commerce; vivre à rien faire, c'était vivre honorablement, noblement; à peine daignait-on compter pour quelque chose les gens sans naissance, qu'on appelait gens de peu, gens de rien; on comprend aujourd'hui que la véritable dignité de chacun de nous est en lui-même, et non pas dans l'habit qui le couvre, ni dans les avantages qu'il tient du hasard; qu'il y a une égalité native, d'homme à homme, que les personnages les plus élevés dans l'ordre social doivent reconnaître et admettre avec plaisir.

Les gouvernemens se convainquent de jour en jour que leur plus solide appui n'est point dans la force, mais dans l'estime et dans l'affection des peuples, et qu'ils obtiendront ces sentimens, en les méritant, en prenant sans cesse et franchement les mesures les plus propres à répandre le bien-être, l'instruction, les bonnes moeurs. C'est là le meilleur, c'est là l'unique moyen d'assurer pour toujours la tranquillité publique.

S'il est vrai, comme le dit madame de Staël, que tout l'ordre social soit fondé sur la patience de la classe laborieuse, que deviendrait cet ordre, le jour où la patience lui manquerait? Cela vaut la peine d'y penser.

Si l'on cherchait quels sont les avantages que la sagesse des gouvernemens doit tendre à

faire naître et à conserver, quels sont les fléaux qu'elle doit écarter avec le plus de soin? il me semble que voici une double liste bonne à consulter, comme une règle générale et infaillible:

Causes du bonheur des peuples.	Causes du malheur des peuples.
AISANCE.	MISÈRE.
PAIX.	GUERRE.
LIBERTÉ.	DESPOTISME.
INSTRUCTION.	IGNORANCE.
TOLÉRANCE.	FANATISME.
RELIGION.	SUPERSTITION.
VERTUS.	VICES.

Ici, les biens comme les maux se tiennent, se produisent les uns les autres, sont à la fois causes et effets; il ne faut donc négliger la conservation d'aucun des biens de peur de les perdre tous; il faut se défendre avec soin de chacun des maux, sous peine de voir tous les autres s'ensuivre.

La plupart des gouvernemens européens reconnaissent ces vérités; ils tendent de tous leurs efforts vers un meilleur avenir. Voltaire disait: Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront *de belles choses*. Osons prédire à nos jeunes gens qu'ils verront *de bonnes choses*, et qu'eux-mêmes les feront. J'aime cette pensée consolante; elle adoucit pour moi les rigueurs de la vieillesse; puissé-je, ô mon cher pays, conserver, jusqu'à mes derniers momens, cette précieuse espérance! puissé-je l'emporter au tombeau!

ANDRIEUX.

LA NUIT DE PARIS.

....Darknesse visible.

MILTON.

Les belles-lettres, dont il est écrit dans l'antiquité qu'elles demeurent avec nous; qu'elles voyagent avec nous; qu'elles nous suivent à la ville et à la campagne; qu'elles se placent à nos côtés, la nuit, à table, au bain, à la promenade et au théâtre; qu'elles se mêlent à nos affaires et à nos loisirs; qu'elles augmentent nos plaisirs et nous consolent de nos peines: ces belles-lettres n'existent plus aujourdh'ui. Elles vivent dans notre pensée, comme un souvenir d'enfance, comme une réminiscence de collége, comme l'exergue d'une médaille ancienne et perdue.

Cependant quelques élus, peuple de prédilection, se sont efforcés, comme ils l'ont dit eux-mêmes, d'emmener *leur Muse au désert;* d'autres, au sein du tumulte de la cité, ont préparé

d'élégantes et studieuses retraites; puis, formant entre eux une paisible colonie, ils ont voulu, pour quelques instans, échapper à la vie de secousses, d'agitations, d'incertitude, de fatigues et de dangers, qui presse de toutes parts la société actuelle.

Ils ont retrouvé les longues causeries, les loisirs laborieux, les rapides conceptions, le choix du sujet, la lenteur d'exécution, les études du passé, et les rêves d'avenir. A ceux-là sont échus les réunions d'artistes avec l'esprit désoccupé, la saillie éclairée, les tournois littéraires, la conversation avec tous ses charmes de coquetterie et d'abandon, les joies et les mécomptes de la vanité; à ceux-là aussi le tems de voir, de comparer ou de juger, en un mot, les patentes et les maîtrises de critique, d'appréciation, et de bon goût.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Emportés et impitoyablement tourmentés par le flot périodique, livrés à la plus violente et à la plus perpétuelle tempête, nous n'entrevoyons ni calme, ni lumière; pour nous, plus d'azur, plus de clarté; des ténèbres lourdes, remuantes, profondes nous entourent et nous accablent.

A chaque heure, à chaque minute, nous avons une pensée à développer, un enseignement à donner, une exhortation de paix ou de combat à faire entendre; et, pendant ce tems il faut aussi, ouvriers infatigables, songer à la manoeuvre, surveiller tous les mouvemens, consulter un horizon qui n'apparaît qu'au feu des éclairs, et rejeter bien loin, comme de funestes tentations, les voeux d'inaction et de repos.

Les encouragemens et les récompenses sont pour nous des choses inconnues; il n'y a plus

pour notre peine que des salaires; et notre triste tâche s'accomplit au milieu des injures, de la haine, des rencontres sur le pré, des calomnieuses et envieuses attaques, des dégoûts, des condamnations, et de la plus funeste connaissance des choses et des hommes.

Ainsi, les progrès du grand enfantement européen, les produits des arts et de l'imagination, les joûtes d'éloquence parlementaire, les discussions des intérêts publics, les solennités du barreau, les fêtes nationales, l'éclat du théâtre, les peuples avec leurs inquiètes vicissitudes, la liberté et le trône, sont pour nous des cadavres froids et inanimés: nous cherchons à découvrir quel est le mécanisme de l'existence sociale; le corps politique et le corps civilisé gisent sous nos scalpels; pour nous tout est recherche, tout est récit; il n'y a plus de sensation. Impassibles investigateurs, c'est pour nous un devoir que de nous isoler de toute peine et de tout plaisir. Epouvantable condition!

Heureux, quand une pensée d'utilité générale vient rafraîchir et ranimer nos forces!

Oh! que ceux que je ne sais quelle fatalité a condamnés comme moi aux travaux de la presse périodique, disent ce qu'il y a de pénible et d'invincible abattement pour toutes les facultés de l'esprit et tous les membres du corps, dans une journée commencée par la nouvelle de l'une de ces calamités publiques, maintenant si fréquentes, et terminée par l'audition complète et nécessaire d'un drame comme on les fait aujourd'hui, après avoir traversé, pendant les heures intermédiaires, les débats des deux Chambres, une séance de l'Académie, et la

longue série des faits, des gestes et des paroles de nos populations modernes.

Dans de tels momens, l'affaissement et la souffrance éloignent toute possibilité de sommeil.

Alors les distractions énergiques, celles qui, par une prompte succession d'impressions fortes, rappellent en nous avec vivacité les élémens d'organisation et de puissance, se montrent comme les seules voies pour sortir de cet état inerte qui est le plus insupportable des tourmens. Alors on s'irrite contre ce bruit de Paris qui se tait, contre cette lumière qui s'éteint, contre ce sommeil qui, par une torpeur progressive, fait tout rentrer dans l'immobilité; on s'indigne contre les ténèbres et contre toute cette existence industrielle, qui se retire et semble déserter la ville. Alors on veut et l'on cherche à tout prix la vie et le mouvement.

Quand tout est calme, sombre et fermé; lorsque de lointains roulemens de voitures, quelques cris faibles et bizarres, et le pas mesuré des patrouilles se font seuls entendre encore; soudain, près d'un théâtre triste et noir, comme un édifice abandonné, en face de la Bourse, ce monument si étonné de se trouver sous notre ciel d'occident, une fenêtre s'éclaire et luit. Bientôt des paroles hautes, sans suite, mais gaies, folatres, éclatantes et rapides surtout, viennent frapper l'oreille du factionnaire, qui s'ennuie à garder le péristyle corinthien du temple de l'agiotage; le bruit des verres se mêle à des chants presque fantastiques, d'harmonie incorrecte et inattendue, puis les cris se succèdent et se croisent, des détonations suivies de rires longs et tumultueux sillonnent ces discordances. Ecoutez: que de noms connus

arrivent jusques à vous! voici toute la galerie contemporaine; les jugemens se formulent vite, les arrêts sont inexorables et laconiques: tableaux, livres, statues, vers, estampes, journaux, drames, musique, discours, lois, opinions, faits; quel brillant défilé! tout est de leur ressort, leur compétence est universelle. Les interlocuteurs semblent lire un catalogue. Ecoutez encore: voici des promesses de courage, des protestations de conviction et d'intégrité; voici l'épigramme et le sarcasme, l'éloge sincère; vous entendrez ensuite les conseils, les plans, les idées. L'ivresse arrive. Quel tonnerre! quelle étourdissante confusion! et cependant il y a de toutes parts, de tous les coins de la salle, la plus étonnante débauche de reparties spirituelles, de sentences à retenir, d'expressions à conserver, et en même tems d'effrénés récits et d'effroyables anecdotes. Est-ce une fête de démons? Quelques passans s'arrêtent inquiets, les patrouilles ralentissent leur marche, et tous, après quelques minutes d'attention, se retirent en riant, de ce rire de désir et de convoitise, dont l'expression est indéfinissable.

Mais tout a cessé, on a soufflé les dernières bougies du café des Nouveautés. La nuit est parfaite.

Les convives se sont séparés, et la place a retenti de leurs adieux: il y a encore là de bonnes saillies à recueillir. Ces hommes de travail et de fatigues ne peuvent songer sans dédain aux reproches de dissipation, de désordre et d'orgie qui les poursuivent; peuvent-ils se quitter sans jeter un ironique défi à ce monde qui leur demande tant de qualités, et ne leur accorde pas un seul vice; a ce monde, pour

qui l'imagination doit toujours enfanter, sans obtenir qu'il lui soit permis de se vivifier et de se retremper; non pas qu'elle soit soumise à la nécessité de semblables récréations; mais parce que le plaisir a toujours réclamé des conditions d'intensité égales à celles qui ont dirigé le travail?

La vie de nuit est morte à Paris. Sa destinée a quelque chose de monumental qui la place audessus de cette frivolité d'observation, qui, au premier abord, semble seule lui convenir. Avant 89, on vivait à Paris, pendant la nuit, avec les mêmes détails d'aisance et de luxe que ceux qu'offraient les heures les plus animées de la journée. En ce tems-là, la noblesse et la roture, la richesse, la médiocrité et la pauvreté, l'oisiveté et le travail, le vice et la vertu avaient pendant la nuit leurs moeurs, leurs habitudes, leurs quartiers, leurs allures même; tout cela était défini, réglé et régulier. On en connaît les récits.

Jusqu'en 1800, ces traditions furent complètement effacées. Pendant cette période d'années, la terrible existence dont on vivait le jour ne permettait guères les nocturnes réjouissances.

Le Directoire, et après lui l'Empire et le Consulat, virent renaître une partie de cette ténébreuse civilisation. Partout alors la débauche se réorganisa. On installa des maisons de jeu; elles étaient très-multipliées, et ne se fermaient que fort tard; le Palais-Royal brilla de tout son éclat d'impudence et de dévergondage; les bals, les caveaux, les jardins, les colisées, les vauxhalls, les redoutes, les théâtres licencieux ouvrirent mille asiles au libertinage; il se for-

ma alors une population vouée à la plus crapuleuse turbulence; ce monde se levait à minuit.
1814 trouva les choses un peu moins ardentes; mais il y eut, en ce moment, comme une renaissance du vice. L'Empire appelait perpétuellement à Paris des officiers pressés de se gorger des plaisirs qu'ils payaient avec l'or de l'Europe vaincue; la restauration fut amenée dans nos murs par l'Europe affamée de nos délices parisiennes, si vantées dans toutes les autres capitales. Alors Paris ne s'éteignait plus; le Palais-Royal et les rues adjacentes ne connaissaient ni le silence, ni l'oisiveté.

Graduellement tout a disparu; plusieurs maisons de jeu ont été fermées; toutes les autres ont vu réduire le nombre des heures de leur dévorante activité. Aujourd'hui les bals publics sont soumis à un régime sévère, les tribunaux veillent à la pudeur de la danse populaire; les lieux de vagues plaisirs subissent les plus rigoureuses prescriptions; le cafés, les cabarets, les plus obscurs réduits d'ivrognerie sont astreints à la plus minutieuse observance des réglemens; le Palais-Royal, cette infecte Capoue d'autrefois, n'est plus qu'un bazar; enfin, par un ordre récent, tous les théâtres doivent avoir achevé leurs représentations à onze heures précises.

Ces faits suffisent pour démontrer que la vie de nuit, disons le mot, la licence, a toujours été, à Paris, en raison inverse de la liberté politique. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt, car l'observation générale lui donne le plus haut degré de vérité.

En Angleterre, le calme de la nuit est une chose sacrée en quelque sorte; excepté dans le Strand, à Londres, nul n'oserait le troubler.

En Italie, au contraire, la nuit a conservé ses priviléges de plaisir et de vie bruyante; et, chose digne de remarque, Turin, Milan, Venise, et Naples, villes soumises à des jougs absolus, ont gardé, dans toute leur plénitude, les traditions du tumulte nocturne.

Aux Etats-Unis, nord-Américains, il y aurait crime de lèse nation à troubler le repos de la nuit: en Espagne et en Portugal, la nuit ouvre et commence une époque de véritable affranchissement.

Enfin, l'Allemagne, cette terre de servitude réelle et d'indépendance contemplative, charme ses nuits par des chants d'harmonie grave, mélancolique et prolongée, et par les monotones répétitions des crieurs publics, qui mêlent, à l'annonce des heures, l'agréable invitation de prier pour les trépassés.

Ces réflexions m'accompagnaient, en suivant la rue Vivienne, au sortir d'un de nos soupers habituels du café des Nouveautés, ce Procope de la presse périodique. C'est donc là seulement que s'est réfugiée, à Paris, la vie de nuit telle qu'on peut l'avouer. C'est nous, gens de labeur, qui lui avons ouvert et consacré ce dernier asile; Frascati perd chaque jour de son éclat; et si quelques files de fiacres annoncent de loin en loin quelques réunions, quelques soirées, quelques bals, on peut presque dire que rien ne transpire au dehors de ces fêtes sans gaieté et sans plaisirs.

Il y a de quoi frémir à songer que le besoin peut, aujourd'hui, assiéger un étranger à Paris, en pleine nuit, sans qu'il lui soit possible de trouver, dans cette riche et vaste capitale, si attentive à tout prévoir et à tout exploiter, un

seul endroit où il puisse obtenir, à quelque prix que ce soit, un repas, je ne dirai pas convenable, mais suffisant !

Les bureaux de loterie, seuls, par un privilége peu honorable pour l'administration qui le concède, restent ouverts après la fermeture de toutes les autres boutiques.

La liberté de 1830 a achevé l'oeuvre de destruction. Maintenant des patrouilles nombreuses, armées de soupçons et d'un certain appétit de captures, parcourent la ville à toute heure et en tous sens.

Les troupes de ligne, la garde nationale, la garde municipale ne suffiront plus à ce rude service. Les patrouilles *grises* ont été inventées. Familiers de l'inquisition politique, recors de l'ordre public, les hommes qui forment ces bandes marchent muets et armés de bâtons, de poignards et de pistolets cachés. Une voiture arrêtée, le bruit d'un marteau de porte, un mot d'adieu, un refrain, un éclat de rire, tout est délit à leurs yeux. Ils entourent et cernent le coupable ; ils font résonner à son oreille ce terrible mot de *papiers* ; ils infestent la nuit de Paris, comme le médecin de l'île Barataria infestait le dîner de Sancho. Les patrouilles grises peuvent être comparées aux sbires de l'Etat de Venise, qui, sans uniforme, vêtus d'habits de grande route, effraient le voyageur qu'ils doivent protéger. La soif de l'arrestation les dévore.

Les postes ont été doublés ; les sentinelles veillent à chaque coin. La Bibliothèque royale seule avait été oubliée. Autour du Palais-Royal et des Tuileries, tout est soldat, tout est factionnaire, tout est *Qui vive?* Le trottoir du Carrousel, jusqu'ici respecté, a maintenant sa garde

spéciale et ses soldats chargés d'éloigner des grilles le passant accoutumé à les chercher comme un appui. L'hôtel qui regarde le château, cet hôtel, ancienne demeure de Cambacérès dont Napoléon disait qu'il dînait comme un prince, cette maison livrée successivement aux grenadiers de l'île d'Elbe, aux Cent-Suisses de Louis XVIII et aux pages de Charles X, les petites écuries, les ailes du Louvre inachevé, l'hôtel des anciens fourriers de la maison du roi, sont devenus des casernes où s'agite, jour et nuit, une garnison d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Jamais vigilance ne fut plus complète ni plus active; je le répète, la Bibliothéque royale seule en avait été exceptée; aujourd'hui elle a perdu son précieux cabinet des médailles, mais elle a deux factionnaires de plus pour protéger ses médaillers vides et dépouillés.

Et je poursuivais ma route, épiant et recherchant avec avidité tout ce que Paris, mort ou endormi, pouvait encore recéler de parties vivantes et actives; il était trois heures après minuit.

Je traversai le Palais-Royal; quatre gardes municipaux s'y promenaient seuls; tout dénotait en eux l'ennui de cette faction sous de longues voûtes qui se creusent en compartimens carrés et réguliers, et présentent l'aspect d'un cloître. Est-ce pour compléter cette illusion que les gardes municipaux étaient encapuchonnés de capotes de bure, comme les enfans de saint François? Au moment où je passai près d'eux, ils me regardèrent, et leurs yeux étaient comme un interrogatoire, ou comme un procès-verbal.

Dans la rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal, il y avait quelque mouvement. Le poste de la troupe de ligne et celui de la garde nationale faisaient ensemble assaut de politesse, de consommation et de galanterie, auprès des cantinières qui, là comme aux Tuileries, arrivent en foule, munies de petits pains, d'eau-de-vie, de cigares et de cervelas; délicieuses provisions qui, avec le bouillon et le café au lait des fourneaux ambulans qui viennent au point du jour, embellissent et abrégent la nuit du soldat-citoyen.

Je jetai un coup d'oeil sur l'ancien emplacement de l'hôtel d'Angleterre; je l'avais visité une fois; je n'essaierai pas de dépeindre ce vieux Pandémonium de turpitude et de misère.

Au-delà de la place du Palais-Royal, je fus frappé de l'éclat de quelques petites rues. Des lanternes lumineuses brillaient à presque toutes les fenêtres, à la hauteur du premier étage; c'était comme l'aspect d'une ville chinoise; il y avait quelque chose de la décoration de Panurge. Si vous pénétrez dans ces rues, vous lirez sur chacune de ces lanternes: »*Ici on loge à la nuit.*« C'est le quartier des asiles éventuels et incertains. Chodruc-Duclos en est le notable.

A l'heure où j'arrivai, la journée de nuit était là en pleine activité. J'y vis des soldats et des sous-officiers en retard, passant gaiement le tems avec des êtres dont on ne reconnaît le sexe qu'avec effroi. On parlait la langue argotique. Deux mois d'emprisonnement, pour quelques lignes de liberté, me l'ont apprise sous le dernier règne. La bière et l'eau-de-vie coulaient à profusion. Du bruit et d'épouvantables caresses, voilà tout ce que je vis; il n'y avait point

de physionomie particulière. Au moment où je sortais de l'un de ces antres, des chansons et des éclats de rire m'engagèrent à frapper à une porte audessus de laquelle était écrit *Estaminet*. Six de ces femmes hideuses qui feraient rougir d'avoir une mère, accoururent au bruit; je fus entouré; on allait me fêter, je tremblais de tout le corps. Le maître de la maison vit mon tourment; il fit un signe, j'échappai au danger. Voici la scène.

Dès les premiers mots je compris que j'avais sous les yeux de jeunes industriels qui, dans le jour, s'enrouent à vendre des chaînes, des cols, des crayons, et autres denrées de mauvais aloi. On comptait les gains et les bons tours de la journée. Ces messieurs étaient de la société de ces dames; plusieurs jeunes hommes, sans place, comme ils le disaient avec une haute affectation, couverts, non pas de vêtemens d'ouvriers, mais d'ignobles lambeaux de drap fin et d'habits modernes, déclaraient qu'ils brûlaient leurs vaisseaux, c'est-à-dire qu'ils achevaient d'appeler à eux le courage du dénûment le plus complet. Les dames aidaient de leur mieux à cet étrange suicide. Tout ce monde masculin portait d'énormes favoris, des faces pâles, molles, et flétries, des cols noirs et usés, et d'amples moustaches; on ne voyait aucune apparence de linge. Je n'ose dire quelle décoration parait quelques boutonnières. L'un des assistans psalmodia lentement, et sans qu'on pût soupçonner de sa part la moindre variété, ni la moindre volonté d'inflexion, une chanson d'obscénités révoltantes au-delà de toute prévision; c'était le sublime du genre; on répétait le chœur comme s'il se fût agi de *la Parisienne*. On parla

beaucoup des absens, et des absentes; ils avaient eu du malheur, l'hôpital et la prison les accablaient de leurs rigueurs. Puis on disputa sur la réforme du code pénal, qui paraissait produire une vive sensation sur cette partie de la population; et, les coudes sur la table, on attendit le jour; ma présence ne surprit pas, on semblait accoutumé à ces visites de curiosité. Jamais le vice ne me parut plus hideux de laideur et d'ennui.

Je remontai la rue Saint-Honoré; les pesans chariots des jardiniers m'indiquaient assez le chemin de la Halle.

Me voici face à face avec l'aprovisionnement de la ville de huit cent mille âmes.

Le premier signe de l'activité populaire, c'est l'ouverture de toutes les boutiques de marchands de liqueurs. Femmes et hommes de la campagne, femmes et hommes de Paris, enfans, vieillards, jeunes filles, tous se ruent aux mille comptoirs et se font verser *la consolation*. Ainsi commence pour le peuple de Paris toute action importante.

Les cabarets et les cafés qui bordent la halle, sont toujours en pleine existence de vente et d'achalandage. Ici, il y a moins de vice. Vous distinguez bien encore le malheureux sans abri, l'homme qui, sous une triple couche de saleté, de boue et de fatigue, tombe affaissé dessus ou dessous une table; vous retrouvez aussi le vagabond qui n'ose pas même subir l'épreuve du registre des logemens à la nuit; mais la nature des denrées, les conversations de la foule, annoncent qu'il y a du travail et quelques ressources au milieu même des habitués de la *Souricière*; c'est le nom que

porte le plus célèbre de ces refuges. Il faut être de constitution robuste, pour braver l'épaisse et infernale vapeur qui en défend l'entrée et en tapisse l'enceinte.

Tous ces endroits sont ouverts par une autorisation speciale de la police.

A la Halle, les moeurs sont matinales et laborieuses; dès qu'une charrette arrive, les propriétaires, cultivateurs des environs, la déchargent avec précaution et promptitude; les légumes sont séparés, triés, étiquetés en quelque sorte, suivant leurs diverses qualités. Les légumes plus délicats ou plus fins, les beaux fruits sont enveloppés avec soin dans des sacs, dans des linges, dans des herbes, dans de la paille fine, dans des paniers; tous sont lavés avec propreté; rien n'égale l'ordre de ce premier marché jamais on ne mit plus de délicatesse à bien présenter et à faire valoir la marchandise; les jardiniers sont là-dessus de la plus grande habileté.

Les grosses capitalistes de l'endroit descendent alors; elles logent toutes dans les maisons voisines; l'extérieur de ces marchandes indique le bien-être. En été elles sont légèrement vêtues de fraîches indiennes; en hiver, elles sont couvertes de robes d'étoffes de laine, bien doublées; elles sont chaudement coiffées de madras, leurs sabots sont élégans, leur linge est éclatant de blancheur; toutes sont gantées, elles aiment à se parer de gros et lourds bijoux. Leur signe distinctif est une lanterne: quand elles se rencontrent, elles s'appellent *madame*, et disent aux autres femmes *la mère*. Elles parcourent d'abord le marché, inspectent et examinent tout; puis elles reviennent, causent entre elles, estiment, cotent les denrées

et font ensuite leurs propositions. Elles n'achètent ordinairement que par bloc de cent, de cinquante, ou de vingt-cinq pièces. Elles payent toujours comptant. C'est le *parquet* de la Halle; les légumes ont un premier et un dernier cours comme les effets publics; les ruses et le langage de ces contrats ne peuvent être décrits.

Cette opération préliminaire est terminée à cinq heures du matin. Les acheteuses font porter, chacune à sa place de marché, les légumes achetés, puis elles vont se remettre au lit. Alors les jardiniers s'appellent entre eux à haute voix; ils se reconnaissent par des cris particuliers, ils se donnent les rendez-vous d'auberge ou de départ. Les porteurs chargent les légumes et les distribuent aux places indiquées. Le jour va commencer, les secondes revendeuses, dont les ressources sont plus bornées, attendent le second lever des premières acquéreuses, qui forment ainsi l'aristocratie du marché. Pour parvenir à neuf heures au pot au feu d'un rentier, ou à la julienne de l'étudiant, un chou est vendu et acheté sept fois.

Au milieu de cette activité on voit errer quelques jeunes gens, interrogeant le ciel pour guetter le jour; la mauvaise humeur d'un portier, ou l'entraînement du plaisir, les envoient coucher sous les piliers de la Halle; ils sont toujours en butte aux quolibets des habitués de ce quartier.

J'ai beaucoup entendu parler des dangers des nuits dans Paris. Il n'est pas d'heure de la nuit, qui, à des époques différentes, et dans toutes les saisons de l'année, ne m'ait vu parcourir les rues dans tous les quartiers; non-

seulement il ne m'est jamait arrivé de faire de fâcheuses rencontres, mais je n'ai jamais rien aperçu qui pût m'inspirer la moindre inquiétude. Je n'éprouve qu'une seule crainte, c'est celle d'être écrasé sous les roues des fiacres, qui, pour se rendre aux endroits où ils espèrent être loués, ou bien pour rentrer chez eux, vont, la nuit, avec la plus désolante vitesse et sans daigner jeter un avertissement; ils sont d'autant plus dangereux, qu'alors ils longent les maisons de très-près, sans pitié aucune pour le piéton, qu'ils paraissent même n'apercevoir qu'à peine.

Il existe à Paris une femme mystérieuse; elle ne sort que la nnit; elle se promène ordinairement dans les environs de la place Vendôme. A la vue d'un passant dont l'aspect lui donne quelque espoir de succès, elle se jette à son bras, feint d'être poursuivie, et réclame protection. Qui voudrait la refuser à une femme? Elle indique alors, comme sa demeure, une maison de la place Vendôme; conduite à cet endroit, elle demande un négociant fort connu du commerce parisien par ses richesses; le portier répond toujours invariablement que M..... n'y est pas. Alors la sirène nocturne s'excuse, s'inquiète, et implore un asile; elle parle également bien le français, l'anglais, l'allemand et l'italien; il est peu de personnes considérables à Paris dont elle ne cite les noms avec des preuves d'intimité. Malheur à celui qu'elle séduit et retient, il se trouve possesseur d'une femme, réduite par sa laideur à ne faire un aussi ignoble trafic que la nuit, au sein de la plus complète obscurité.

Les chiffonniers sont indigènes des ténèbres; rien ne peut être comparé à la mansuétude et à la loyauté de leurs moeurs; il faut surtout louer leur sollicitude pour les malheureux que l'ivresse jette au coin des bornes; les chiffonniers les traitent en véritables frères; ce peuple débonnaire ne fait la guerre qu'aux chiens, dont, à cette heure, le nombre est toujours grand dans les rues.

La nuit mouvante de Paris est toute concentrée dans l'espace que je viens de parcourir entre la Bourse et les Tuileries, entre les Tuileries et la Halle. Elle s'arrête à la place du Châtelet, aux salons de Martin, où, de tems à autre, s'allument des flambeaux de noces et de festins. Les saturnales du carnaval changent seules cet aspect habituel.

Mais il est à Paris une autre nuit, toute de contemplation et de souvenirs.

Elle n'offre pas, comme celle que je me suis efforcé de dépeindre, les traits de moeurs qui sont les taches du visage du peuple parisien; mais elle est plus féconde en émotions.

Le poëte soldat, qui chantait la liberté de l'Allemagne en combattant nos armées, présente dans l'une de ses odes une sublime conception.

A minuit, dans la pleine de Waterloo, le tambour et les trompettes battent sourdement, les tertres s'agitent, les phalanges sortent de terre, les soldats-squelettes reprennent leurs armes, reconnaissent leurs drapeaux, leurs chefs et leurs régimens; alors le spectre au petit chapeau et à la redingote grise paraît; il se montre dans tous les rangs, il parcourt les

lignes, adresse à ses compagnons des paroles d'affection et d'adieu, puis le sombre signal est donné de nouveau, et la terre recouvre les ossemens.

De même, aux clartés de la lune, le spectre des trois journées erre la nuit dans Paris, et vient visiter sa ville bien-aimée. Ici, il indique sur les devantures des boutiques fermées, les affiches des journaux de juillet, et l'on y lit les récits des premières violations, des premières attaques, du premier courage, et de la première victoire. Ces vestiges existent surtout sur la place de la Bourse, dans les rues Vivienne, Richelieu, Montmartre, sur les boulevarts, dans le faubourg Montmartre et dans tout le quartier qui fut le théâtre de la résistance des écrivains contre les ordonnances du 25 juillet. Vainement on a voulu gratter, enlever, effacer, anéantir ces faibles monumens, ils subsistent; chaque nuit, je les contemple. Là, je lis le nom de Lafayette écrit par la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant. Je retrouve le premier appel à la garde nationale; plus loin, la menteuse nouvelle de la mort du duc de Raguse; ailleurs on indique les ambulances et les arsenaux improvisés; j'ai relu entière l'invitation de conserver nos excellentes barricades; alors on les appelait ainsi. O juillet! juillet! La nuit, dans ce Paris silencieux, tu te remontres; mais c'est comme un remords, comme un regret sur une tombe; car c'est aussi à ces heures que l'on voit mieux les sépultures des martyrs; le bruit et les occupations du jour semblent les souiller et les importuner.

Alors aussi, les grandes faces des édifices s'éclairent de pâles lueurs. L'Institut criblé de balles et de mitraille étalait encore, il y a quelques jours, son cadran d'horloge mutilé le 29 juillet. Une balle partie du Louvre avait frappé le chiffre de la deuxième heure; à deux heures, le même jour, le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Le Louvre laisse voir toutes les blessures de ses riches frontons sculptés. L'Hotel-de-Ville est paré des cicatrices du combat de la Grève; les jeunes arbres des boulevarts attestent la date des barricades; les ruines du quai d'Orsay disent l'Empire tombé au milieu d'oeuvres grandes et incomplètes; le monument expiatoire de la mort de Louis XVI, consacré aujourd'hui à la Charte, sans qu'une seule pierre ait été ajoutée au piédestal, raconte sur la place de la Révolution l'ère conventionnelle et l'enthousiasme du triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10 août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29 juillet 1830... Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'a l'histoire.

Voici la colonne: comme son bronze reluit à la lune! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte: j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon; là fut parodié le ridicule Trocadéro; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir le

chiffre de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Etrange leçon!

La diane bat à l'Ecole militaire; le premier rayon de soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

Eugène BRIFFAULT.

LE JUSTE MILIEU

ET

LA POPULARITÉ.

Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

Monsieur. Ainsi, tu me conseilles d'accepter ?

Madame. Sans doute, mon ami.

Monsieur. Cependant il faut des titres, des chances; en ai-je assez?

Madame. Des titres? Eh! mais, tes essais agricoles, ton entreprise industrielle qui fait travailler les pauvres de notre commune; l'école d'enseignement mutuel que tu as fondée. Pour les chances, n'avons-nous pas nos amis, l'influence de notre famille? Et puis, mon cher Jules....

Monsieur. Oh! oh! voici des considérations particulières.

Madame. Sans doute. Tâchons de sortir de notre végétation provinciale. Tu peux arriver à quelque chose. Nous avons deux enfans; il faut songer d'avance à placer mon petit Jules; il faudra songer plus tard à marier Ernestine. Avec une position plus élevée, comme tout cela irait bien! Ensuite, tu pourras attraper quelque petit bout de titre. Oh! mon cher, j'y tiens absolument. Quand tu ne me ferais que baronne!

Monsieur, (*souriant.*) Tu veux être baronne!

Madame. Oui. Vois donc. J'entre dans un salon, et l'on annonce tout bonnement madame Bonfils. A quoi cela ressemble-t-il? Un titre et le nom de notre terre, cela a l'air tout de suite de quelque chose. La femme du receveur particulier ne ferait plus tant la fière. C'est un sot préjugé, je le sais; mais on y tient toujours. Cela nous ira bien en province; à Paris, c'est indispensable. Qui est-ce qui sait là-bas que tu es fils d'un membre du conseil des Cinq-cents, et ex-préfet, et moi fille d'un président de cour, et que nous sommes considérés ici? On dit: monsieur et madame Bonfils, et voilà tout.

Monsieur. Quelle abondance! Mais, ma chère conseillère, si c'était seulement par ces considérations que je devrais me déterminer, assurément je resterais à végéter dans nos terres. Cependant je crois qu'il y a quelque bien à faire à mon pays, et je ne pense pas qu'un autre apportât à la Chambre plus de droiture et d'indépendance que moi.

Madame. Eh bien! c'est cela; je ne veux

pas dire autre chose. Songe à ta patrie, à tes concitoyens, à tes principes, et puis enfin (car cela n'est pas défendu, quand les intentions sont pures), songe à toi, à tes enfans, et même....

MONSIEUR. Oui, et même à ma femme, veux-tu dire. Allons, c'est bien.

(On annonce plusieurs électeurs. Madame s'esquive, et après les premiers complimens:)

1er ELECTEUR. Notre choix est fixé, M. Bonfils; c'est vous qui êtes notre candidat.

2e ELECTEUR. Nous sortons de la réunion préparatoire; vous avez eu presque toutes les voix.

LE CANDIDAT. Ah! messieurs, je suis trop flatté !....

3e ELECTEUR. Nous voulons rendre justice au mérite.

LE CANDIDAT. Je ne suis pas digne....

1er ELECTEUR. Et aux opinions modérées.

LE CANDIDAT. Pour cela, vous ne pouvez mieux choisir.

3e ELECTEUR. Pourtant il faut de la vigueur dans les circonstances actuelles.

2e ELECTEUR. Oui, peut-être sera-t-il nécessaire de déclarer la guerre à l'Europe.

3e ELECTEUR. Et il faut ramener la confiance, la sécurité, faire aller le commerce, l'industrie, car nous voulons enfin vivre tranquilles.

1er ELECTEUR. Avant tout, il faut défendre le trône de notre roi citoyen, et comprimer la république, les partis, les émeutes.

3e ELECTEUR. Certes, et diminuer les impôts, supprimer les séminaires rogner les gros traitemens, là, ferme.

Le Candidat. N'ayez pas peur. Je sabrerais hardiment tout cela.

Un 4e Electeur. Les arriérés de la Légion-d'honneur, et nos grades des cent jours, et les pensions....

Le Candidat. Oh! cela, c'est une autre affaire.

Un 5e Electeur. M. le Député, je veux dire M. le Candidat, vous n'oublierez pas les colons de Saint-Domingue.

Le Candidat. Oh! tout ce que le budget permettra de faire pour rendre justice....

3e Electeur. Il faut tenir cinq cent mille hommes sur pied.

1er Electeur. Et dégrever le foncier des trente centimes extraordinaires.

5e Electeur. Et surtout plus d'emprunts, plus d'impôts indirects.

4e Electeur. Quant au traitement du clergé, je vous l'abandonne.

3e Electeur. L'essentiel est de nous faire dégrever dans cet arrondissement, et d'obtenir de fortes allocations pour notre canal et nos établissemens publics.

Le Candidat. Messieurs, vous pouvez compter que je songerais à tout cela. Je n'aurais pas d'autres intérêt que celui de mon pays.

2e Electeur. Vous n'êtes point un homme du mouvement, Dieu merci; mais vous ferez bien de culbuter le ministère.

4e Electeur. Pour ça, oui; le ministère ne va pas. On ne voit que des abus dans les journaux. C'est comme autrefois.

1er Electeur. Oh! nous savons bien que M. Bonfils ne serait ni ministériel, ni de l'opposition. Egalement ennemi de l'anarchie et de

l'arbitraire, il combattrait pour l'ordre et la liberté.

Tous. Bravo! voilà une fameuse phrase! Elle rend bien notre idée.

Le Candidat. Je serais indépendant, et je voterais selon ma conscience.

Tous *(lui tendant la main.)* C'est cela. Allons, comptez sur nous, notre futur député.

M. Bonfils leur serre les mains et ils se séparent amicalement.

M. Bonfils est élu; cela va sans dire. Au bout de deux mois de session, il rencontre un de ses camarades de collége qui est devenu journaliste.

Le Journaliste. Eh! c'est toi, Bonfils! Ah! pardon, je devrais dire monsieur le Député, l'honorable....

Le Député. Allons, trève de mauvaise plaisanterie. Tu sais bien que je ne fais pas le personnage.

Le Journaliste. Enfin, que tu le fasses ou non, tu en es un; le représentant de deux cents individus qui paient deux cents francs de contributions!

Le Député. Tu ne veux pas me rendre fier de ma dignité. La peine est inutile, car je suis modeste. Je me crois tout au-plus au niveau d'un journaliste, d'un distributeur de la réputation, d'un haut dispensateur de la popularité.

Le Journaliste. Il y a du vrai dans l'épigramme; je l'accepte. Mais, vois-tu, chacun se sert de ses armes. Vous autres, messieurs, vous avez la tribune; nous, nous avons la presse et, quand le combat est engagé entre nous, tu sais où est l'avantage.

Le Député. Cela fait peu d'honneur à votre impartialité. Vous exploitez la publicité à votre manière, voilà tout. Mais cela fut toujours ainsi. Le lecteur se plaît à la critique. Comme en général il ne se trouve pas bien, il aime qu'on lui dise tous les jours que tout va mal. Plus on tonne contre l'état politique, contre l'état social, plus il geint; c'est comme un enfant qu'on plaint toujours et qui toujours pleure. Et, ce qui est singulier, c'est qu'un certain besoin d'opposition chagrine et tracassière s'allie souvent avec le désir du repos. J'ai vu beaucoup d'électeurs me recommander la modération, et trouver tel journal de l'opposition trop modéré.

Le Journaliste. Courage! mon cher: te voilà déjà déblatérant contre la presse.

Le D pu é. Pas plus que toi contre la tribune.

Le Journaliste. Eh bien! oui, au fait; pourquoi ne suis-je pas député aussi, moi? Est-ce que je ne vaudrais pas bien un tas de gens qui sont là?

Le Député. Sans aucun doute; mais cela peut venir. Il faut de la patience.

Le Journaliste. Ah! pardieu, oui, de la patience, quand on voit faire tous les jours tant de sottises. Au surplus, j'en conviens, je voudrais être acteur tout comme un autre, et, ne l'étant pas, je me mets à la galerie pour siffler la pièce. Au moins, tu conviendras que je suis franc.

Le Député. Mon cher, tu montres là une triste infirmité du coeur humain. Mais il en fut toujours ainsi, et cela sera probablement toujours encore; j'en prends mon parti.

LE JOURNALISTE. Ah çà, asseyons-nous un peu. Tiens, voici une chaise qui va te servir de sellette, car je vais te faire subir un interrogatoire.

LE DÉPUTÉ. Voyons, voyons.

LE JOURNALISTE. D'abord, dis-moi, là, franchement, mon cher Bonfils, toi, honnête garçon, comme je t'ai toujours connu, comment peux-tu soutenir le ministère? Est-ce qu'on peut jamais être ministériel?

LE DÉPUTÉ. Tu sais très-bien que je ne vote pas systématiquement, que tantôt j'appuie une opinion, tantôt une autre, suivant ma conviction; mais je ne veux que le possible, je ne défends que les améliorations immédiatement exécutables. Et puis, est-ce qu'il ne faut pas un gouvernement, et des hommes qui l'appuient? Est-ce que si l'on devait changer tout ministère qui fait des fautes, on ne changerait pas de ministère tous les jours? Est-ce que tes amis ne feraient pas aussi des fautes à leur manière? Pour moi tout en restant fidèle à mon éternel principe politique, *le plus grand bonheur du plus grand nombre,* j'ai pour règle de tolérer ce qui est passable, et de ne quitter le bien pour le mieux qu'après mûr examen.

LE JOURNALISTE. Bravo, voilà ce qui s'appelle un parfait optimiste.

LE DÉPUTÉ. Tu es encore dans l'erreur. Je suis loin de croire que tout va pour le mieux. Beaucoup de choses même me semblent aller fort mal; mais je l'attribue à notre pauvre nature, qui est très-imparfaite. C'est surtout quand on voit de près un gouvernement qu'on peut s'en convaincre. Il y a long-

tems que les moralistes rabâchent tout cela, et en pure perte. Nos illusions dureront éternellement. On a toujours dit que le pouvoir gâte les hommes, et chacun persiste à croire que ses hommes de prédilection seraient des anges au pouvoir; que l'application de ses théories n'éprouverait point de difficulté, et serait à l'abri de toutes mauvaises chances.

Le Journaliste. Ah ça, on dirait que tu es doctrinaire.

Le Député. Je n'ai jamais bien su ce qu'on entend par ce mot-là. Seulement j'ai remarqué, que lorsqu'un pouvoir tombe par ses excès, il ne manque pas de dire : c'est la faute des doctrinaires. D'où l'on pourrait conclure que se sont des gens qui ont pris à tâche de régulariser le pouvoir. La chose est difficile; car ils doivent avoir contre eux, d'abord les amis exclusifs du pouvoir, ensuite ses ennemis. Pour moi, je regarde le pouvoir comme un mal sans doute, mais comme un mal nécessaire, ou plutôt comme un remède violent qu'il faut appliquer à la société. A mesure que les infirmités sociales diminuent, que l'humanité se fortifie, le remède doit naturellement s'adoucir, jusqu'à l'époque où l'on pourra presque s'en passer : ce que je vois dans un avenir fort lointain. Mais, à ne s'en tenir qu'au présent, qui nous touche un peu plus, il faut répéter que le pouvoir ne plaît qu'à ceux qui l'exercent : le reste est toujours contre lui. Eh mon Dieu ! quel ministère, quelle chambre même n'ont été impopulaires au bout de trois mois ! Depuis que je suis de ce monde, je ne me souviens pas d'avoir vu un gouvernement dont on fût content, si ce n'est dans ses commencemens; de même que je ne

me souviens pas d'avoir jamais entendu dire que le commerce allàt bien.

LE JOURNALISTE. Allons, tu es un pessimiste décidé.

LE DÉPUTÉ. Pas davantage. Je crois dans la bonté de la nature humaine, quoique je ne me cache pas ses mauvais penchans. Je crois aux vertus populaires, quoique je ne pense pas qu'on puisse fonder le gouvernement sur la classe la plus nombreuse. Je crois aux sentimens philantropiques d'une partie de la classe éclairée, quoiqu'il me semble que l'égoïsme domine chez elle comme chez toutes les autres classes. Je crois dans l'avenir de l'humanité, quoique je voie avorter beaucoup de prétendus progrès, et beaucoup de tentatives prématurées d'avancement, aboutir à des reculades. Je pense donc, qu'un gouvernement qui a le sens commun, doit tenir compte de tous les faits bons ou mauvais qui composent l'état social. Je pense que le mouvement et la résistance sont aussi nécessaires l'un que l'autre, et sont nécessaires l'un à l'autre; car je défie de concevoir physiquement le mouvement sans la résistance, comme la résistance sans le mouvement. Mais je pense aussi que le gouvernement n'est autre chose que la transaction entre ces deux forces. Ainsi, ce juste milieu dont on a la sottise de se moquer, quoiqu'il ait été le souverain bien des sages de tous les tems, doit être le but du gouvernement. Celui-ci doit servir d'intermédiaire, de conciliateur, de modérateur entre le mouvement et la résistance; et s'il fonctionne bien, s'il sait tenir ce milieu, si glissant, si difficile, il empêche la machine politique de se détraquer.

Le Journaliste. Voilà, je crois, de la physique, de la métaphysique, et même de la mécanique.

Le Député. Il faut donc, et il y aura donc toujours des hommes de mouvement qui expriment les plaintes et les voeux de la société, qui représentent la critique et la théorie. Il y aura toujours des hommes de la résistance, qui représentent les intérêts satisfaits de la société, et montrent les écueils d'une application intempestive de la théorie toujours trop impatiente, et destinée à précéder de loin la pratique. Enfin, il y aura des hommes du milieu qui représentent la nécessité d'agir pour satisfaire la société sans péril pour elle ; ce sont les hommes d'application, obligés d'examiner à quel point le progrès est désiré par le plus grand nombre, et à quel point il peut s'accomplir. Ces hommes, entrant dans le positif et l'embarras des affaires, aperçoivent les difficultés de l'application qui échappent toujours aux hommes de critique et de théorie, et que s'exagèrent quelquefois les hommes de résistance. Ils se chargent d'un rôle impopulaire : demander de l'argent aux contribuables, et refuser toutes les dépenses impossibles. Ils sont parfois honnis ; car, lorsque le peuple souffre, il s'en prend au gouvernement. Les autres ont les agrémens de la popularité, parce qu'ils ont choisi un rôle plus commode : critiquer et plaindre.

Le Journaliste. Ah ! enfin nous y voilà. Tu es le panégyriste du juste milieu.

Le Député. Moque-toi tant qu'il te plaira. J'en pourrais dire là-dessus bien davantage.

Le Journaliste. C'est assez comme cela. Je vois du moins que tu es toujours un hon-

nête homme. J'empêcherai, autant qu'il sera en mon pouvoir, qu'on ne te travaille dans un ou deux journaux.

LE DÉPUTÉ. C'est toujours quelque chose: car pour vos éloges, je n'y compte pas. Pourtant il me suffirait pour cela de demander toujours la suppression des impôts, sans jamais m'inquiéter des dépenses. Je me trompe: toutes les dépenses que réclament les pétitions, je devrais les voter en invoquant des économies. J'avoue que je n'ai pas le courage de faire quelque chose de si facile, et surtout de si raisonnable, pour être populaire.

LE JOURNALISTE. Adieu, mon cher; je te garantis mon journal, mais non le *Figaro*.

A quelque tems de là, notre député est devenu tout soucieux, tout pensif. Sa femme cherche en vain à le distraire, à le rasséréner.

MADAME. Qu'as-tu donc, mon ami? Sont-ce toujours ces solliciteurs qui t'accablent de lettres, de pétitions? n'en prends qu'à ton aise; tu te dois avant tout aux intérêts publics ou à ceux de notre département; les intérêts privés vont après.

MONSIEUR. Ma foi, je fais ce que je peux; ce n'est pas ma faute si je n'obtiens rien. Au surplus, nous sommes ici pour faire des lois et non pour donner des places: je voudrais qu'il nous fût défendu d'en solliciter pour personne. Quand nous réussissons, il y a des mécontens, et pour nous autant d'ennemis.

MADAME. Oh! tu vas trop loin, mon cher. Un peu de crédit fait toujours bien.

MONSIEUR. Oui, du crédit. Nos commettans nous tourmentent pour faire de l'opposition, en même tems qu'ils nous mettent des pétitions plein nos poches!

Madame. C'est vrai; demander toujours pour les autres et jamais pour soi.

Monsieur, *(avec humeur)* Eh! il ne s'agit pas de cela.

Madame, *(doucement.)* Je croyais. Mais, au surplus, quand tu demanderais à entrer au conseil d'état, quel mal y aurait-il? Tu en as bien le droit comme les autres; et cela nous donnerait du relief.

Monsieur, *(vivement.)* Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela; honorifiques ou salariées, les places ne me conviennent nullement. Ne suis-je pas plus heureux avec mon repos, mon indépendance? Il ne manquera jamais de gens plus capables que moi pour les fonctions publiques.

Madame. Oh! mon ami, que tu es rigide. Tu ne seras donc jamais rien, ni moi non plus!

Monsieur. Mon Dieu que la vanité puérile des femmes nous fait faire de sottises quand nous l'écoutons!

Madame. Eh bien! ne sois rien puisque tu le veux. Mais au moins fais-toi décorer de la Légion-d'honneur. Il est bien plus agréable de donner le bras à un homme décoré; et puis, en voyage, on est traité avec plus d'égards, on est...

Monsieur, *(l'interrompant.)* Allons, laissons cela; il s'agit d'autre chose. J'ai rompu avec le ministère.

Madame, *(se levant tout à coup, avec la plus vive émotion.)* Oh mon Dieu! que dis-tu là? et pourquoi?

Monsieur. Je n'y pouvais plus tenir. Les quolibets, chaque jour répétés, des petits journaux contre moi; les attaques plus sérieuses des

journaux politiques; le soulèvement de notre arrondissement contre l'impôt sur les boissons, et les instances menaçantes qu'on m'adresse pour que j'en demande l'abolition; tout cela m'a rendu la vie insupportable. Près de perdre ma popularité, dans notre pays, et courant risque d'y être accueilli par des charivaris, au lieu de sérénades, de chansons et de banquets, il m'a fallu prendre un parti.

MADAME, *(tremblante.)* Dieux! et qu'as-tu fait?

MONSIEUR. J'ai rédigé une proposition pour la suppression de tous les impôts indirects.

MADAME. Est-il possible? mais il est encore tems d'y réfléchir avant de la déposer.

MONSIEUR. Elle est déposée et connue des journaux.

MADAME, *(s'évanouissant à peu près.)* Ciel! quelle bêtise!

MONSIEUR. *(gravement)* C'est mieux que cela. Mais heureusement le bon sens de la majorité en fera justice.

MADAME. En attendant, nous voilà perdus; plus rien à espérer!

MONSIEUR. C'est ce qui m'inquiète le moins.

MADAME. Tu aurais bien pu prendre d'abord une place, et puis après faire de l'opposition tout à ton aise. Faut-il être fou!

MONSIEUR. Je crois que tous les hommes le sont un peu, car ils ne veulent de moyen terme en rien. Il faut s'attacher à un parti ou à l'autre; il faut flatter une passion pour être porté aux nues par ceux-ci, en se résignant à être déchiré et foulé aux pieds par ceux-là. Tenez le milieu, vous soulevez tout le monde contre vous. Pauvre milieu! plastron des fous,

chimère des sages ! Va donc, sotte humanité ! de l'anarchie au despotisme ; et puis, au rebours. Monte au galop, pour dégringoler après. Je sais bien que le progrès se fait toujours un peu au bout de ces saccades, où s'usent tant de forces, où se brisent tant d'existences : mais ne vaudrait-il pas mieux avancer tranquillement au pas ?

Quoique tous les bureaux de la chambre aient rejeté la lecture de la proposition de l'honorable M. Bonfils, cet acte d'opposition, dont le succès eût arrêté la marche du gouvernement en rendant le budget impossible, a remis pendant quelque tems notre député en bonne odeur auprès des journaux du mouvement. Sans cela il était décidé que c'était un homme secrètement vendu au ministère, ou, tout au moins, un homme séduit, corrompu par trois dîners et autant de poignées de main.

FÉLIX BODIN.

LA COUR D'ASSISES.

La Cour d'Assises ! lieu de justice, de terreur et de deuil d'où sont sortis tant d'arrêts de mort, où tant de familles ont trouvé la flétrissure et l'infamie, plus cruelles encore...; temple de la vengeance publique où le glaive de la loi demeure constamment suspendu pour la sûreté de l'État, la garantie des citoyens, le respect dû aux propriétés. — Préparez-vous à la fermeté, vous qui portez un coeur facile aux émotions; ici tout est grave, solennel, terrible; sensibilité, compassion, indulgence, vertus partout ailleurs, sont ici des lâchetés et des faiblesses coupables; il n'y a d'autre conscience, d'autre vertu que celle de la loi. — Nous voi à donc dans l'enceinte de ce tribunal redoutable que la corruption de la capitale alimente sans cesse, et dans lequel elle entraîne, comme dans un vaste réservoir, tout ce que l'humanité offre de plus abject, de plus funeste, de plus révoltant: incendies, meurtres, empoisonnemens, parricides; et ce crime des mères

sur le fruit innocent d'un amour incestueux ou adultère; et ces horribles attentats du mari contre l'épouse, de l'épouse contre le mari; et ce poignard que l'infernale jalousie met dans les mains d'un amant forcené...: telle est la sombre galerie des forfaits qui se déroulent dans cet étage supérieur du crime, et que retrace en lettres de sang l'histoire de la justice répressive... Terribles archives, où l'on ne trouve que le mal, et qui lèguent à la mémoire de l'avenir la honte des tems passés! — Jetez les yeux sur cet auditoire qui se presse et s'entasse au fond de la salle pour satisfaire une curiosité indécente et barbare; tourbe avide et empressée qui n'est qu'un composé de misérables, de paresseux, d'êtres corrompus qui viennent prendre des leçons d'audace, et dont les sentimens bravent la justice jusque dans son sanctuaire; d'hommes *libérés*, qui viennent se faire un jeu du tourment de l'accusé, et insultent à sa faiblesse par un sourire ironique et brutal; et, enfin, de *gazetiers* de faubourg qui vont joyeusement colporter la nouvelle d'une condamnation capitale dans les tavernes et les bouchons. — Souvent un complice perdu dans ce flux de confusion suit avec anxiété le cours des débats, et tremble dans la crainte des révélations qu'ils peuvent amener; plus souvent encore un adroit filou, sans respect pour le lieu, sans être effrayé par l'exemple, enlève la bourse de son voisin, ou prive une jeune épouse de sa bague nuptiale. — Entendez ces bruyantes explosions, ces cris d'impatience qui s'élèvent, comme dans un parterre de théâtre, et que ne peuvent comprimer ces gardes placés de loin en loin pour le maintien de l'ordre et du silence. — Mais

tout à coup la cour et le jury se montrent, le calme le plus profond succède à cette agitation tumultueuse; les débats vont s'ouvrir; l'accusé va paraître; le voilà.... C'est un meutrier.... Le barbare!!! il a violé la plus sainte des lois, il a détruit une existence, et plongé une famille entière dans la douleur et le désespoir... Voyez-le s'efforçant en vain de prendre un air humilié pour parler à la compassion des jurés, et déguisant mal une effronterie contrainte; il figure pour la seconde fois sur ces bancs; c'est un abonné du crime, avec une âme qui use le remords et que ne peut plus émouvoir un arrêt de condamnation quel qu'il puisse être. — Quels sinistres regards il laisse tomber sur cette table où reluit le fer homicide teint du sang de la victime, et dont il semble encore menacer ses juges et les témoins de son forfait! Entendez ces réponses brusques et sèches qu'accompagne un sourire amer, et qu'une voix sombre et caverneuse vous transmet avec un accent qui inspire l'effroi. Est ce que le crime défigure l'homme jusque dans son physique, et place, sur son front et dans tout son extérieur, l'empreinte de sa hideuse effigie? La nature elle-même serait-elle bouleversée par sa présence, ou bien se prêterait-elle à la métamorphose pour dévoiler l'attentat et aider à la conviction des jurés? Ah! qu'il est noble et généreux le dévouement de ce jeune défenseur qui, tout en gémissant sur la perversité de l'accusé, croit encore à son repentir, et ne désespère pas de l'humanité dans une cause et dans un coeur aussi désespérés; effrayé de la rigueur de la peine, de la sévérité de la loi, il fait un déchirant tableau du supplice; il entraîne, il

subjugue, il oppresse à la fois et l'esprit et le coeur, il arrache des larmes à l'auditoire, et porte l'épouvante dans la conscience des jurés et des magistras; et, au milieu de tout cela, les sanglots d'une mère septuagénaire qui vient se placer entre un fils et le glaive qui va l'atteindre... Quelle éloquence pour l'âme sensible et compatissante! quels moyens d'émotion! que de motifs pour absoudre, si l'indulgence n'était pas elle-même un crime, et si l'impunité n'était pas un attentat à la sûreté sociale et à la loi!

Ces bancs ont été souvent purifiés par la présence de l'innocence injustement accusée, et par celle d'écrivains généreux qui n'apportaient d'autre crime que leur patriotisme et le courage d'un écrit noble et libre. C'est ici que l'on a interrogé, commenté, interprété la pensée, et que le talent n'a trouvé dans lui-même qu'un témoin à charge, ou n'a paru qu'un crime de plus. Les élans du génie, les méditations philosophiques, le sentiment du bien public, les accens de la vérité ont été cités et censurés à cette barre, condamnés avec amende, prison et dépens. N'évoquons pas les tristes et douloureux souvenirs de ces condamnations qui ont acquis une horrible célébrité aux hommes qui les ont provoquées, et qui ne prouvent que trop les funestes effets des dissensions politiques, et l'odieuse époque des proscriptions. — Levez les yeux au plafond, et lisez cette sentence menaçante dont les magistras iniques ne sauraient éluder les éternels effets: *Vous serez jugés, comme vous aurez jugé* *.

---

* „In quo judicio judicaveritis, judicabimini."

Les débats sont terminés, une voix impartiale et sévère a résumé les moyens de l'accusation et ceux de la défense: les questions sont posées aux jurés; la Cour s'est retirée; les gendarmes ont emmené l'accusé hors de la salle. Les jurés sont en délibération. — L'auditoire attend dans un silence inquiet... Quel moment! quelle est longue cette heure qui porte avec elle l'incertitude de l'acquittement ou de l'échafaud, de la vie ou de la mort! et quelle mort!!! Je sens mon coeur battre avec violence, ma poitrine se resserrer; l'oppression générale entraîne la mienne; un attendrissement involontaire et pénible s'empare de moi, me domine et m'étourdit... Tout à coup une sonnette s'agite et annonce la rentrée du jury, sur lequel à l'instant même tous les regards se fixent, comme pour pressentir et deviner sa résolution... Mais pourquoi cette anxiété? Comment la perversité peut-elle trouver la route de la compassion, et usurper ainsi le sentiment qui n'est dû qu'au malheur? Est-ce que le scélérat, malgré l'horreur qu'il inspire, conserve encore le droit d'être plaint? — Qu'il est faible le coeur de l'homme! et qu'ils sont loin de nous ce mâle caractère, cette stoïque vertu dont l'antiquité nous laisse tant d'exemples!

Proculus, à la mort que l'on mène mon fils,

disait ce Romain, dont les patriotes entrailles portaient le sentiment de la république et du devoir au-dessus de l'affection paternelle; et Fulvius, tuant de sa propre main son fils qui allait joindre l'armée de Catilina: *Je t'ai nourri*, dit-il, *pour défendre ta patrie, et non pour l'opprimer*. Cela paraît presque barbare à notre

philosophie langoureuse, à nos coeurs muscadins, je le conçois, il n'y a plus de Rome pour nous. — Mais voilà l'huissier qui annonce la Cour; elle paraît; le barreau se lève par respect, et immédiatement se rassied; un silence plus profond et plus solennel règne dans toutes les parties de la salle; le président du jury debout, la main droite sur le coeur, prononce ces paroles, qui parviennent jusqu'à nous, malgré l'émotion de sa voix: *Oui, l'accusé est coupable.* A ces mots chacun frémit, le poids de l'incertitude, long-tems soutenue, tombe cruellement au fond de l'âme, pour faire place au sentiment d'une douloureuse réalité. C'en est donc fait, homme du crime! reparais pour apprendre ton sort et ton supplice; entends ton arrêt; écoute: La mort... Distillez votre venin, terribles Euménides, agitez vos serpens; voici votre pâture; la société, l'humanité, la loi vous l'abandonnent... Et toi, mère infortunée maudis tes entrailles de leur funeste fécondité, va cacher dans la solitude tes déchirantes douleurs; puissent-elles ne pas être accompagnées de remords, à cause des lâches complaisances dont peut-être tu as usé envers celui qui accable aujourd'hui ta vieillesse, et devient l'opprobre de ta maison. Ah! sortons, déjà la foule s'écoule et se répand triste et silencieuse dans la galerie, n'emportant avec elle qu'une impression éphémère qu'elle ira reprendre plus tard auprès de l'instrument du supplice. — Mais remarquez sous ce long portique la différence des physionomies; tandis qu'au-dessus de leur tête, la vie d'un homme vient d'être livrée au glaive de la justice, ces boutiquiers indifférens traitent gaiement avec la pratique, et ne voient,

dans l'affluence qu'appellent de graves débats, qu'une occasion de plus pour l'intérêt de leur commerce et l'écoulement de leurs marchandises. Comme cela dépare et ternit la majesté du lieu! qui ne serait tenté de blâmer ces arrêts du conseil de 1779 et 1783, qui, après le second incendie de 1776, ont ainsi transformé en bazar la galerie qui conduit au temple, et qui rappelle le sacrilége des marchands juifs, et le fouet dont s'arma une sainte colère, que le pinceau de Thomas a reproduite avec tant de noblesse sur les traits *du fils de l'Homme**.

Après les pénibles émotions que vous venez d'éprouver, je sens que les souvenirs historiques qui se rattachant à cette partie du palais doivent peu vous toucher. Qu'Eudes y ait fait sa résidence à la fin du neuvième siècle, ainsi que Hugues-le-Grand et Hugues-Capet; que Louis-le-Gros y soit mort en 1137, et son fils en 1180; que Henri III, roi d'Angleterre, y ait été reçu en 1254, et qu'enfin le concours et les bruyantes disputes des plaideurs en aient chassé Charles V, tout cela n'est que d'un bien mince intérêt pour nous. L'incendie de 1618 a balayé toute cette poussière monarchique, et la Justice debout, sur cette antique terre des rois, étend son sceptre immuable, comme une reine suprême, éternelle et protectrice, qui résiste aux dynasties, au tems, et à ses vicissitudes.

A l'extrémité de ce long corridor qui se présente à votre gauche, se trouvent deux vastes salles qui furent le siége du tribunal révolu-

---

* La paroisse de Saint-Roch possède ce beau tableau, qui lui a été donné par la ville de Paris.

tionnaire, terribles assises, qui, suivant la prédiction d'un Girondin, devinrent un second *fourneau de Phalaris qui dévora ses inventeurs.* Que de larmes ont coulé dans ces lieux où l'opinion jugeait l'opinion, où le malheureux accusé n'apportait que des sentimens et non des crimes, et où une politique barbare prenant la place de la justice, punissait le simple soupçon de l'échafaud! — Ces deux salles sont aujourd'hui réservées aux audiences de la cour suprême; c'est là que l'entêtement du plaideur, poussé à son dernier période, trouve son terme et souvent achève sa ruine; là aussi le condamné porte sa dernière espérance, et trouve encore, dans les délais du pourvoi et de l'arrêt, quelques jours de vie, quelques instans usurpés à la mort; comme cette femme célèbre, cette éhontée maîtresse de Louis XV, qui, portant à l'échafaud une beauté septuagénaire, et le souvenir d'une grandeur passée, qui fut son seul crime et son malheur, disait à l'exécuteur, avec l'accent d'un suppliant désespoir: *Encore un moment, mon ami, encore un peu de vie!* et la fatale charrette l'attendait sous la voûte de sa prison!!! — Ces deux statues colossales qui se trouvent à l'entrée de cette enceinte, où siégent alternativement la chambre civile et la chambre criminelle de la cour de cassation, représentent Michel de L'Hôpital et d'Aguesseau, c'est-à-dire la vertu et la justice sous les traits de deux chanceliers. Ces noms disent tout; ils suffisent comme éloge et comme gloire; c'est à eux que le statuaire devra son immortalité, à l'inverse de tant de renommées factices achetées dans l'atelier d'un artiste célèbre, et qui ne doivent la leur qu'au mérite de l'ouvrage,

ou au prix de la matière qui les reproduit et les lègue ainsi à la postérité. — Il y a ici du grandiose, de la majesté dans les dimensions, dans la simplicité même des ornemens et des attributs symboliques; point d'emphase, pas d'autre inscription que celle que vous voyez au milieu de cette couronne de chêne: *La loi*; ce mot suffit; c'est la conscience du magistrat de la cour suprême. Au-dessous de nous sont les sombres cachots de la Conciergerie, dépôt du crime, de la terreur, et du remords; c'est de là que, dans quelques jours, sortira, sous l'escorte d'une populace avide d'émotions et de drames sanglans, cet homme à la condamnation duquel vous venez d'assister; c'est là que viendra s'atteler ce char funèbre, cette voiture de la mort sur laquelle la religion ne dédaigne pas de monter comme une compagne constante du souffle de la vie et de l'âme immortelle. Jadis, lorsqu'à des spectacles barbares, des malheureux allaient se faire déchirer dans les arènes par les lions de Numidie, César, du haut de l'amphithéâtre, recevait leurs tristes adieux: *Morituri te salutant*. Aujourd'hui c'est un prêtre, ministre de paix, de pardon, d'espérance, dernier soutien de l'homme dans ce moment terrible et solennel. Quelle immense supériorité sur le paganisme! quelle touchante doctrine! quelle douce morale! Comme tout cela doit adoucir les horreurs de l'échafaud dans un coeur qui n'est pas entièrement fermé au repentir, et qui ne désespère pas de la clémence d'une Providence éternelle.

J. BOUSQUET.

LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS

ET

CEUX D'AUJOURD'HUI.

Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, les joyeuses pages où Scarron nous a peint si spirituellement les mésaventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman comique*, l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme autrefois, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et c'était là peut-être le moindre de leurs désagrémens. L'excommunication, le préjugé, la

ausse position sociale, les poursuivaient presque ans cesse, et les applaudissemens ne les inemnisaient pas toujours. Comment se fait-il onc que, dans cette profession, les rangs 'aient jamais été vides? Comment se fait-il u'elle se soit recrutée de jeunes gens riches, e gentilshommes, et même d'hommes titrés? 'est que la carrière théâtrale est une carrière ive, animée, enivrante; c'est qu'il n'en est pas ù on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les cteurs aux marins, qui trouvent, dans les agiations mêmes de leur existence, un dédommaement à leurs mille privations. Les acteurs, n effet, éprouvent ces émotions-là, et beauoup d'autres encore. Sans sortir de son horion de toile peinte, un comédien parcourt en uelques heures tous les siècles et tous les ays. Il revêt tous les costumes, il entre dans outes les conditions; il est guerrier, il est maistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, l est assassin, il pleure, il rit, il s'indigne, il 'apaise, il hait, il adore; il est, en un mot, n abrégé de toutes les sensations, un résumé le toutes les situations de la vie. Faut-il s'éonner qu'on se précipite dans une carrière, qui ous met sous l'empire de pareilles excitations?

Ajoutons que pour eux l'absence de bienètre existait jadis en province seulement, et ue cet inconvénient, qui est grave sans doute, e trouvait; chez des gens à imagination, temééré et embelli par l'espérance. *Jeune première, moureux, père noble, soubrette, financier, duègne,* t *comique,* tous avaient les yeux fixés sur la apitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, ous vivaient et mouraient dans cette douce

pensée. La Comédie Française était le point de mire des ambitions de coulisses, c'était l'Eldorado, l'Elysée, la Terre-Promise! Là, en effet, la situation était très-heureuse; et il valait mieux, nous ne craignons pas de le dire, être comédien français, que d'être grand seigneur ou roi.

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et extérieure. L'attention générale se portait uniquement sur le théâtre, le théâtre était le rendez-vous de la bonne compagnie, le sujet universel des conversations. Aussi un artiste aimé était-il tout pour le public; c'était Mirabeau, Foy, Constant, Manuel, avec plus de jouissances et moins de désagrémens. Jetons un coup d'oeil sur sa carrière, et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent, un acteur doué d'une tête ardente, s'identifie tellement avec son rôle, qu'il en fait une réalité. Il est l'homme qu'il représente, il en a les passions, il en a toute l'existence, et quand il rend bien son personnage, une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès, il en jouit en personne, face à face, il est payé comptant, il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois, qui jouait les princesses et les reines, était effectivement reine et princesse, belle, riche, adulée, sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre, où elle avait porté un diadême, elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinemens du luxe et de l'opulence.

Courtisée des grands, chantée par les gens de lettres, elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus célèbre; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales, elle croyait, et il lui était permis de croire à ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes, nous en désirons de semblables à tous ceux qui habitent les palais.

La situation des acteurs était moins brillante que celle des actrices, mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de bien et d'honneurs, ils fraternisaient avec la classe élevée, ils passaient le vie avec les illustrations du tems. Ils empruntaient aux marquis les belles manières, et ils les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs, et les femmes, leur bonnes graces. Elles s'affichaient souvent pour les obtenir, et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point, quand il demandait que *les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices.*

Le *foyer intérieur* de la Comédie Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public), était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On n'y entrait que par privilége, et ce privilége ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir, à cette époque, le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, venir, en grande tenue, présider au répertoire! Il fallait voir les hommes à noms historiques, figurer circulairement, en habits chamarrés d'or et de pierreries, dans ces énormes fauteuils, qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière, de Corneille, de Racine et

de nos gloires dramatiques! Il fallait voir les comédiens, portant costume français et épée horizontale, s'avancer, la tète haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes, en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à dentelles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières Mademoiselle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel: *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde: *Je..... l'ignore, seigneur.*

Rien de tout cela n'existe à présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique. Ce qui séduisait les tètes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie; c'était le désir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de tragédie! Elle est morte pour long-tems, pour toujours peut-être. La révolution a passé par là, et cette fantasmagorie s'est dissipé. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'Empire; mais c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages; à cette époque, le foyer de la Comédie Française a été le rendez vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul Stainville, les Sé-

gur, les Ximenez, venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce tems heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries, tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes, qui, sans être venus parmi nous, savaient nos moeurs, et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est silencieux, et ces dames vont à pied. Il est positif, qu'à partir de la restauration, pas une seule voiture n'a été conquise. Toutes celles que nous avons vues, datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif!

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de Nosseigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si débonnaires temperaient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au For-l'Evêque, et quand Baron se plaignit au duc de Lafeuillade, de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens; *aussi, mon pauvre Baron,* lui dit le duc, *pourquoi as-tu des gens?* Réponse naturelle alors, mais qui paraîtrait impertinente dans un tems où l'on permet plutôt une *livrée* à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse rela-

tivement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle;* à présent, au contraire, on les nomme toutes *madame.* N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice, qui, l'année dernière, comparut comme témoin devant une cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou marié, elle répondit: *Monsieur le président, je suis comédienne.* Je me garderai bien de tirer de cette anecdote des inductions fort injustes pour les artistes de l'époque où nous vivons. C'est, comme on dit à présent, une *individualité.* Tout le monde sait qu'au théâtre il y-a d'excellens ménages, et que beaucoup de comédiennes sont très-vertueuses. Mais reprenons nos réflexions au point où nous les avons laissées.

La diminution survenue dans les avantages de la profession dont nous parlons, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. Aussi, depuis long-tems, les rangs sont-ils beaucoup moins pressés, et par suite les talens beaucoup plus rares. De cet inconvénient il en est résulté un autre; la rareté des talens a amené celle des spectateurs; la rareté des spectateurs amène celle des talens. Voilà l'explication de la baisse du théâtre, voilà le cercle vicieux dans lequel il se trouve placé. L'indifférence du public est en effet bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui a rapport à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé, il y a cinquante ans, fut malade, Paris entier était en émoi, et les équipages se succé-

daient sans interruption à sa porte. A peine sut-on sa convalescence, et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. On a vu, il est vrai, une partie de cet intérêt se reproduire, lorsque nous avons perdu Talma; mais ce tems est loin de nous, quoique à peine écoulé. De nos jours, quelle différence! Une grande actrice s'est retirée de la scène, et Paris n'en sait rien.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence! il faut aux comédiens les regards du public, ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime, et pour réussir, ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore. Avant 1789, il n'existait presque pas de carrières pour les hommes à imagination, et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire, tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la *claque*, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

On appelle ainsi au théâtre les *applaudisseurs* par état, qui, moyennant salaire, consacrent au service des acteurs, des mains exercées et sonores, et dont l'enthousiasme échelonné est en raison directe de la rétribution qu'ils ont reçue. Il est vraisemblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a

point existé chez les anciens L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. La faible troupe, qui distribue la gloire dans nos salles mesquines, eût été perdue dans cette immensité. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées des claqueurs; et malgré la bonne volonté des acteurs grecs, qui n'avaient pas sans doute moins d'amour-propre que les nôtres, nous doutons fort qu'ils aient pu y mettre le prix. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains; aussi, pendant longtems, la *claque* y fut-elle ignorée.

C'est cependant chez eux qu'elle a, dit-on, pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son tems. Lassé un beau jour de la froideur des Romains, pendant qu'il était en scène, l'histrion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre, pour lui donner des applaudissemens, et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'heureux inventeur d'un art qui a été bien perfectionné depuis; une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du Bas-Empire figurèrent tour à tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. Durant toute la période du moyen âge, pendant les premiers tems qui suivirent la renaissance, et même sous Louis XIV, on n'a-

perçoit nulle trace d'*applaudisseurs à gages*. Sans doute les courtisans de ce prince en remplissaient les fonctions quand il paraissait sur le théâtre; mais ils le faisaient sans rétribution. Ce fut de nos jours seulement qu'on vit renouveler le scandale donné d'abord par une tête couronnée. Sans doute qu'autrefois les Baron, les Dufresne, les Lekain, ou du moins leurs camarades, avaient des amis dévoués, qui aidaient le public à sentir le mérite de ces acteurs; mais il n'existait point alors de troupe organisée. C'étaient, si l'on peut parler ainsi, *des milices temporaires*. *Les armées permanentes* en ce genre datent de l'apparition au Théâtre-Français de deux reines, dont la rivalité, pendant les années entières, occupa et divisa tout Paris (mesdemoiselles G....... et D........, 1804). Non contente des applaudissemens désintéressés qu'elle recevait, chacune de ces princesses envoyait dans la salle des hommes de son choix pour l'applaudir. La durée de la lutte fit que ces messieurs trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Pour cela, ils allèrent adresser secrètement à d'autres acteurs des propositions qui furent secrètement acceptées. La contagion gagna, et bientôt il n'y eut plus à l'abri de cette faiblesse que les acteurs rigoristes, c'est-à-dire le très-petit nombre. La situation de ces derniers devint bientôt très-critique. Les spectateurs payans, dans la crainte d'être confondus avec les spectateurs payés, avaient totalement perdu l'habitude d'applaudir. Les comédiens honnêtes, qui, sans doute, étaient les comédiens à talent, ne recevaient donc plus du parterre aucune marque de satisfaction; et ils

voyaient à côté d'eux la médiocrité moins délicate couverte d'applaudissemens qu'elle avait achetés. Ce n'est pas tout, la troupe salariée leur fit bientôt avanie. Sitôt qu'ils paraissaient en scène, elle toussait, crachait, éternuait, se mouchait. Force fut de céder ou de renoncer à son état. Les plus obstinés cédèrent, et Talma lui-même paya le tribut Alors, les claqueurs furent avoués, reconnus; alors, ils furent les maîtres de la place; alors ils devinrent véritablement les *pensionnaires* de la Comédie-Française.

Le premier théâtre ayant donné l'exemple, fut bientôt imité par tous les autres. Chaque salle eut sa troupe, l'émulation s'en mêla, et on connaît les effets de la concurrence!

Il existe parfois deux *compagnies* pour le même spectacle. Dans ce cas, les malheureux acteurs sont obligées de jeter le gâteau à l'un et à l'autre cerbère, sans quoi la meute entière qu'il dirige, aboierait contre eux. Dans l'un de nos premiers théâtres, on les désigne sous le nom de *vieille* et *jeune* claque, comme on disait jadis, *jeune et vieille garde* Les anciens sont des routiniers qui marchent dans l'ornière des habitudes; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les *chatouilleurs;* ce sont les *romantiques* de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes) jouissent pour la plupart d'une très-belle existence. Plusieurs d'entre eux ont maison et cabriolet. On assure que le chef de la troupe attachée à l'un de nos petits théâtres, a vendu son fonds vingt mille francs par acte notarié.

Il serait fort curieux, dit-on, d'assister aux

entretiens de messieurs les directeurs avec les comédiens et surtout avec les comédiennes, lorsque les premiers vont en voiture chercher à domicile les billets de service. Les jours de grandes solennités, ils s'enferment ensemble des heures entières. Là, on délibère en commun; on convient des endroits où il faudra rire, de ceux où il faudra pleurer. Ici, l'on trépignera, et l'on criera *bravo;* plus loin, on se pâmera d'aise et on se roulera sur les banquettes. — Je ne veux pas que vous m'applaudissiez à ce passage, dit mademoiselle..., le suivant en produira plus d'effet. Je tiens aussi à ce que vous ne coupiez pas ma grande tirade. — Mais, madame, vous y serez ravissante. — C'est vrai, mais je veux amasser des applaudissemens pour la fin. Alors, ce sera le torrent qui rompt sa digue, et je vous permets d'aller aussi loin que vous voudrez.

»A propos, mon cher, je joue ce soir un rôle important; vous me ferez *mes grandes entrées.* — Prenez garde, le public pourra vous *chuter.* — Je veux mes *grandes entrées;* Hortense les a eues hier.» Il est bon d'apprendre au lecteur que les *grandes entrées* sont ces bruyans applaudissemens qui accueillent les acteurs à leur arrivée en scène; alors, toutes les batteries jouent en même tems et quelquefois à plusieurs reprises. Cette faveur est le partage des artistes que le public préfère; et quand les autres s'en gratifient, ils sont *chutés*, c'est-à-dire que le parterre crie: silence! Il y a aussi le *petites entrées*; ce sont ces légers applaudissemens accordés du bout des doigts, et mêlés d'un murmure flatteur. On les donne aux acteurs qui touchent à la vogue sans l'avoir.

Dans l'enfance de l'art de la *claque*, les chefs assistaient aux répétitions, afin de prendre en quelque sorte mesure de l'ouvrage. Je me rappelle à ce sujet, qu'après la dernière répétition générale de mon premier ouvrage, je vis venir à moi, dans l'ombre des coulisses, un jeune homme au costume élégant, à la douce parole, et aux belles manières. *Je suis*, me dit-il, *très-satisfait de votre comédie; il y a* MATIÈRE *à applaudir*. Je demandai le nom de ce jeune fashionable, et je sus que c'était M. le *directeur*. Cette habitude de prendre connaissance des pièces est tout-à-fait passée de mode aujourd'hui; on a éprouvé trop de mécomptes en ce genre. Tel endroit qui, à la répétition, avait paru susceptible d'effet, n'en produit aucun à la représentation; et tel autre fait rire ou pleurer, qui avait glissé inaperçu. Il a en conséquence été décidé que messieurs du lustre arriveraient entièrement neufs aux premières représentations, et que, pour applaudir, ils consulteraient les impressions du public. Voilà la règle.

Il n'est pas vrai, comme le pensent les gens du monde, que l'artiste le plus médiocre puisse, avec le secours des salariés, être applaudi quand et autant qu'il veut. Cela n'est possible que dans les jours de solitude. Mais sitôt que les spectateurs payans sont en majorité, ils compriment une ardeur rétribuée, et ne se montrent de bonne composition qu'autant qu'ils se trouvent satisfaits. Somme toute, les comédiens n'ont que l'*agrément* qu'ils méritent. Les *claqueurs* sont, pour ainsi dire, les bras du public. Quand le public est content, il laisse faire ses bras; quand il est mécontent, il les arrête. Ainsi, depuis que les acteurs se mettent en frais pour réussir, ils

ne réussissent pas davantage. J'oserai même assurer qu'ils réussissent beaucoup moins; car les gens bien nés trouvant de bon goût de ne plus applaudir, les marques d'approbation ne sont jamais universelles. Les *claqueurs* ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'*isoloir* dans un cabinet de physique; ils attirent à eux toute l'électricité du lieu, le reste de la salle est à la glace.

Il est évident que les acteurs qui réfléchissent, doivent à regret payer un tribut qui leur est plus nuisible qu'utile. Je conçois cependant qu'ils le fassent. Il faudrait, pour résister, une vertu sur-humaine; il faudrait une abnégation complète d'amour-propre qu'on ne peut ni attendre, ni même désirer, de gens dont l'amour-propre est toute l'existence. Mais il y a un milieu entre l'impôt qu'on se laisse arracher, et les dons volontaires que l'on prodigue. Sous ce rapport, il faut en convenir, beaucoup de comédiens sont d'une faiblesse déplorable. — »Que ferez-vous de vos billets?» me disait, la veille d'une première représentation, une actrice spirituelle, à présent retirée du théâtre. » — Je les donnerai à mes amis. — Gardez-vous-en bien. Les amis! les amis! leur coeur bat, mais leurs mains ne battent pas. Donnez vos billets à mon petit jeune homme.»

Les acteurs ne se contentent pas de distribuer à leurs *chevaliers* les billets qu'ils reçoivent; plusieurs d'entre eux prennent des abonnemens et paient des pensions annuelles. Je pourrais même citer telle administration de théâtre qui fait des appointemens a M. le directeur général.

Nous avons établi tout à l'heure que les

spectateurs payans exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère. Nous avons dit que le parterre ne laissait applaudir que lorsqu'il était content, et nous pourrions ajouter qu'une approbation intempestive est souvent couverte par de nombreux sifflets. Quel est, me demandera-t-on alors, l'inconvénient des applaudisseurs gagés?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons expliquer notre pensée.

Il existait jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand il s'en était éloigné. Leurs applaudissemens, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur. Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait alors dans les spectacles une sorte de fluide électrique, qui allait sans cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons, étaient généralement des hommes d'une fortune mediocre; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des *claqueurs* les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux; ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres; c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. En effet, bien que messieurs du lustre étudient les sensations du public, ils ne peuvent guère être utiles aux comé-

diens. Ils saisissent, à la verité, les effets les plus matériels; mais ils laissent échapper ces demi-teintes, ces nuances délicates et imperceptibles, qui font en grande partie le talent; et d'ailleurs; ils ne signalent pas les défauts. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les comédiens d'aujourd'hui n'osent croire à leurs propres succès. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Théâtre-Français. » — Vous trouvez donc que j'ai bien joué? — Très-bien; vous pouvez en juger par les applaudissemens que vous avez reçus. — Ah! répondit le véritable artiste, je sais trop comment on les obtient.»

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs. J'ai ouï raconter sur Préville l'anecdote suivante.

Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses. » — Qu'as-tu? lui demanda un de ses camarades. — Je n'ai pas été applaudi par le petit coin.» Il désignait ainsi un endroit du parterre, où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa lui même, et sortit tout glorieux; le petit coin l'avait applaudi avec transport. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin!....

Je ne terminerai pas ce trop long chapitre, sans arriver à une dernière considération. Une circonstance qui, suivant moi, n'a pas moins contribué que l'introduction des claqueurs à la décadence de l'art dramatique en France, c'est la destruction à peu près complète du préjugé contre les comédiens. Ce préjugé était une barrière, qui devait arrêter la médiocrité. Il fal-

lait, pour la franchir, ou une vocation irrésistible, ou un libertinage excessif, qui est déjà une vocation. Car ce sont les grandes passions qui font les grands acteurs.

Depuis la révolution tout est changé; la carrière théâtrale est une carrière à peu près comme une autre. On la prend sans goût, par occasion, et par convenance; bien souvent même ce sont les pères qui la choisissent pour leurs enfans. Qu'en résulte-t-il? Que les acteurs de nos jours sont pour la plupart bons maris, bons citoyens, bons frères, et détestables comédiens. C'est une vérité triste à proclamer; mais, sauf les exceptions (dans lesquelles chacun pourra se placer de lui-même), le jour où les moeurs sont entrées au théâtre, le talent en est sorti.

CASIMIR BONJOUR.

LA

BARRIÈRE DU MONT-PARNASSE.

Avez-vous vu faire des billes?... — Belle demande! Comme si vous ne saviez pas qu'habitué du café Devissères, au Mont-Parnasse, j'y vois chaque jour jouer au billard M. de Montzaigle qui n'en manque pas une! — Voilà qui est fort à la mode: interrompre son interlocuteur, suivre sa propre idée; c'est ce que l'on voit partout. Eh qui vous parle de billard? Je vous demande si vous avez vu faire des billes, de ces petites sphères de marbre, qu'au collége de Vendôme on nomme canettes, et qui, depuis si long-tems, font partie essentielle des jouets de l'enfance? — Jamais. — En ce cas sachez donc que rien n'est plus simple que le procédé à l'aide duquel on les arrondit. On a une manivelle à peu près semblable à celles

dont se servent les limonadiers pour faire beaucoup trop brûler leur café; on y place un certain nombre de cassons de marbre; on leur imprime un mouvement de rotation continu; ainsi frottés les uns contre les autres, les angles s'effacent, disparaissent, et au lieu de cassons abrupts et anguleux, vous ne trouvez plus que des billes sphériques et parfaitement uniformes. Voilà tout le secret.

Je veux bien que le diable m'em...... — Chut, s'il vous plaît; point de personnalités contre le diable, et pour cause. — Eh bien, je vous dirai donc que je veux être pendu si... — A la bonne heure, les opinions sont libres, et voilà ce qui s'appelle parler. A cette occasion je me rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à M. de Saint-Simon, qui ne se doutait certes pas de sa divinité, que la crainte d'être pendu serait toujours en France un obstacle aux grandes perfectibilités sociales. Je vois avec plaisir que vous n'êtes point imbu de ce préjugé. — Si vous m'interrompez... — Je vous rends la monnaie de votre pièce. — Eh bien, tout franc, je ne conçois pas ce que vous voulez me dire avec vos billes. — Rien n'est cependant plus simple. Mes billes sont les hommes, c'est vous, c'est moi. Cette civilisation, comme vous l'appelez, n'est autre chose que le frottement qui a fait de nous tous autant de boules bien rondes, bien symétriques; il n'y a plus de types originaux entre les individus d'une même classe. Ne voyez-vous pas une parfaite similitude de moeurs, de goûts, de costumes, de langage chez les hommes qui vivent dans le même cercle social? Heureusement il n'en est plus de même quand on change de

monde, quand on s'expatrie de sa société habituelle, pour vivre au milieu d'une autre population. Rien ne ressemble plus à un habitant de la Chaussée-d'Antin qu'un autre habitant de la Chaussée-d'Antin. Qui connaît bien un salon du faubourg Saint-Germain les connaît tous; et si ce n'était la couleur des cheveux et la différence de la taille, je ne vois réellement pas quelle nuance morale on pourrait saisir entre un courtier de commerce et un autre courtier de commerce. Tout cela est taillé sur le même patron.

Depuis qu'il s'est établi entre les peuples un commerce d'échange de modes et d'habitudes, où que l'on voie la même société en Europe, on s'aperçoit à peine que l'on ait changé de lieu. Paris n'est-il pas devenu une grande tabagie qui ne le cède en rien à aucune ville de la Hollande? N'avons-nous pas emprunté aux Russes les pantalons larges qui préservent les bottes de la crotte, en échange de nos vins de Champagne? Montez dans une chaise de poste, ne vous réveillez qu'à Milan, faites-vous présenter dans un salon à la mode, vous vous croirez à très-peu de chose près dans un salon de Paris. Moi, homme du peuple, amoureux des joies naïves et même un peu désordonnées, si je suis un habitué des guinguettes de Testaccio à Rome, de la Cascina de' Poveri à Milan, je ne serai dépaysé ni à la Courtille, ni à l'Ile-d'Amour; j'y trouverai pour toute différence la différence du langage, mais j'aurai sous les yeux le même tableau. Ce sera une *soif-Phénix*, renaissant continuellement d'elle-même, des tables entourées de joyeux convives, du bruit, mais du plaisir, et partout cette généreuse in-

souciance du lendemain, indice le plus vrai de la philosophie qui s'ignore elle-même, et c'est la bonne.

Si donc vous êtes curieux de voir des moeurs nouvelles, ne changez pas de contrée; vous retrouveriez partout les mêmes salons, les mêmes femmes, les mêmes hommes. Changez de quartier; vivez, partout où vous serez, de la vie du lieu; associez-vous aux jeux, aux plaisirs, aux habitudes des habitans. Que vous ayez votre domicile rue du Faubourg-Saint-Honoré ou rue de Richelieu, que vous soyez habitué du Théâtre-Italien, ou que vous vous infligiez pour pénitence une soirée à Feydeau, venez passer avec moi une journée au Mont-Parnasse, puis dîner ensuite aux barreaux verts chez la mère Saguet, à la renommée de la bonne choucroute, et vous me direz si le Mont-Parnasse, que vous entendrez appeler le *Mont-Pernaze* par la plupart de ses habitans, n'est pas un monde nouveau pour vous. Ne croyez pas d'ailleurs que le Mont-Parnasse soit en dehors du mouvement, du progrès, je ne sais trop comment cela se jargonne; vous y trouverez une innovation de langage prise dans une classe extrêmement estimable de la société. Si vous avez quelquefois regardé les joueurs de boule du carré Marigny, aux Champs-Elysées, vous savez qu'ils ont conservé le nom respectable de *cochonnet* à la boule qui leur sert de but; eh bien, les joueurs de boule du Mont-Parnasse ont tranché dans le vif; oui! par une innovation hardie, ils l'appellent *le petit;* chose qui me paraît attester essentiellement les progrès du siècle, le besoin de marcher en avant.

Que de choses au Mont-Parnasse! Aucun

quartier de Paris n'a vu depuis quinze ans s'élever autant de maisons. A peine reste-t-il quelques-uns de ces acacias qui formaient une allée depuis la barrière jusqu'à l'embranchement de la chaussée du Maine.. Tout cela est bâti, et, de ce côté, il faut aller à quelque distance de Paris avant de trouver la campagne. Or, dans ces constructions, pas une maison bourgeoise; tout est consacré au public; ce ne sont que des cabarets, des cafés, des guinguettes, où, chaque soir, un orchestre en permanence fait sauter les bandes joyeuses qui viennent s'y entasser. Ah! que l'air qui s'exhale d'un égout est doux, suave et parfumé, quand on sort de ces bals! Les grisettes de la rue de Sèvres et de la rue des Vieilles-Tuileries en sont les principaux ornemens, ainsi qu'un grand nombre de brocheuses, habituées ordinaires du théâtre de Bobino. De ces réunions, la plus distinguée est sans contredit le bal de l'Élysée-des-Dames; on s'y bat moins souvent; la garde municipale y trouve moins de besogne; en un mot, il y règne un meilleur ton. Deux ans passés environ, un élève de l'École de Droit en faisait les beaux jours; il s'était acquis, dans cette danse peu décente que l'on a appelée successivement le *cancan* et la *chahut*, une réputation au moins égale à celle qu'eut autrefois Trénis pour la gavotte. Et son nom, que moi-même j'ignore, ne passera pas à la postérité! Voilà ce que c'est que de ne pas savoir bien choisir son théâtre.

J'entrai un jour à l'Élysée des Dames avec notre ami Pierre Laballe, que vous retrouverez chez la mère Saguet avec le gros Abel Hugo, son frère Victor, Charlet, David, son insépa-

rable Dupré, et bon nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les arts. A tout âge il y a d'heureux momens où l'on se refait écolier avec délices; nous étions, Pierre et moi, dans cette disposition. Autour d'une table, du milieu de laquelle une bouteille de bière s'élevait en manière de clocher non gothique, j'avisai une famille de bons bourgeois, composée du père, de la mère, d'une jeune fille, et d'un petit garçon. Je résolus de danser avec la jeune fille, et, au mépris des lois du saint empire germanique, de mon autorité privée je m'instituai prince allemand. Donnant immédiatement à Laballe le titre de premier écuyer ou plutôt d'ami du prince, il entra sur-le-champ en fonctions et alla inviter la jeune personne avec un sérieux tout-à-fait diplomatique. »Mademoiselle, lui dit-il, le prince mon maître, qui voyage incognito, a voulu visiter cet établissement; il désire de vous faire l'honneur de danser avec vous.» Je regardais du coin de l'oeil, et je fus fort surpris de voir l'invitation accueillie avec une joie de vanité dont les grisettes ne sont pas moins susceptibles que les grandes dames. J'étais cependant demeuré à ma place, où Laballe m'amena ma danseuse, et la contredanse commença. La première figure eut lieu comme partout de la manière la plus convenable; mais quand l'orchestre fit entendre la seconde, à peine avais-je un pied en l'air que je m'aperçus de la disparition de ma danseuse; elle avait pris la fuite; une voisine s'offrit obligeamment pour la remplacer, et je ne ris point, pour ne pas démentir ma qualité improvisée. Au bout de quelques instans ma danseuse revint tout effarée, s'excusant de son

mieux. Lui ayant demandé quelle avait été la cause de sa fuite vers une des extrémités de la salle du bal: »Mon dieu, me dit-elle, c'est que j'ai vu *un monsieur* qui donnait un coup de tabouret à mon cousin.» La contredanse finie, nous allâmes aux enquêtes, et nous apprîmes que la gendarmerie s'était emparée de l'assaillant et de l'assilli. Telle fut l'histoire de ma principauté; je ne l'ai rapportée ici que dans le but unique de prouver que je ne me suis pas trop hasardé en assurant que l'on avait assez bon ton à l'Elysée des Dames. Au salon d'Apollon, chez Richefeu, chez le père Prévôt, on danse aussi, mais c'est moins pur; je ne sais comment cela se fait, mais quand on y danse, même en plein air, il y règne cette odeur que l'on appelle poliment odeur de *renfermé*.

Quand vous avez passé la barrière du Mont-Parnasse, vous voyez de l'autre côté du boulevart, à votre gauche et presque en face de vous, le nom de Guérin écrit en très-gros caractères; c'est un cabaret jouissant d'une sorte de spécialité; vous pouvez bien jurer que vous n'y entrerez jamais, mais vous n'êtes pas également sûr de ne pas faire une fois au moins une station à la porte, car c'est le rendez-vous ordinaire des croque-morts, attachés au cimetière du Mont-Parnasse; et quelquefois le corbillard y reste un moment stationnaire. C'est aussi le lieu ou viennent se rafraîchir bon nombre d'époux inconsolables, qui vont *jeter des fleurs* sur la tombe de leurs femmes. Comme ce point du Mont-Parnasse est très-fécond en observations, je m'y arrêtai un jour pour examiner ce qui se passerait, pour voir quelqu'une de ces scènes improvisées dont nous n'avons

sur nos théâtres que d'imparfaites imitations. Il y avait en dehors, assis à une même table, deux joyeux compagnons qui riaient et buvaient d'autant; comme ils échangeaient leurs propos continuellement arrosés d'un vin de propriétaire à huit sous le litre, ils furent accostés par un camarade qui conduisait avec lui un enfant de six ans. Naturellement on l'invita à boire, mais il refusa: »Non, dit-il, c'est aujourd'hui, *l'anniversaire* de ma femme, et j'ai promis à *Polite* que je le mènerais pleurer sa maman» L'enfant avait effectivement une couronne d'immortelles à la main. Mais bientôt la vue des rasades empourprées fit penser à l'homme veuf qu'un peu plus tôt un peu plus tard il serait toujours tems d'aller au cimetière. Il s'attabla, et l'enfant le harcelait sans cesse lui disant: »Je veux pleurer maman. — Non, répondit le père déjà rouge de vin et rouge de colère, tu n'iras pas. — J'veux aller pleurer maman, moi. — J'te dis que tu n'iras pas; t'as été bien trop méchant pour ça toute la semaine» Et le pauvre enfant ayant insisté eut à pleurer par suite de la correction paternelle qui lui fut infligée; et voilà comment un bon mari, un tendre père, célébra au cabaret *l'anniversaire* de sa femme. Ce que c'est que l'exemple!

Comme je m'éloignais de cette touchante scène de famille, je vis sortir de chez Guérin deux hommes âgés, admirables d'ivresse, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer de plus dégoûtant; et rouges!... Une brique se serait détachée en clair sur la joue du moins coloré. Je voulus suivre leurs évolutions chancelantes, et *ce fut un beau spectacle à ravir la pensée* que de les voir essayer de franchir une des barriè-

res qui sont sur les bas-côtés des boulevarts à l'embranchement des routes. Après d'inutiles efforts pour y parvenir, attendu qu'ils ne voulaient point se quitter et ne pouvaient passer deux de front, ils s'accotèrent contre le mur de clôture, et là s'engagea entre mes deux philosophes le dialogue suivant entremêlé d'épaisses hésitations de langue et de nombreux hoquets. »Connais-tu Gauthier? — lequel? — j' te d'mande si tu connais Gauthier? — j'en connais deux; y a le petit et le gros Gauthier; — c'est le petit que j'te parle; — eh bien, quoi qu' i' lui est donc arrivé au petit Gauthier? — i' lui est arrivé, vois-tu, qu'il a été arrêté, rapport qu'il faisait partie d'une bande; — c'est pas vrai; — j' te dis que si, que j' l'ai vu juger à la cour d'assise, où ce qu'il a été condamné à la peine de mort pour cinq ans.» Or, ceci est de la plus scrupuleuse exactitude, et c'est, ce me semble, une chose admirable que cette confusion que le peuple en état d'ivresse fait des diverses peines appliquées au nom de la loi. La peine de mort pour cinq ans!

On compterait difficilement des jours et surtout des dimanches où le Mont-Parnasse n'est pas témoin de scènes semblables; c'est une affluence, un bruit, un mouvement; et parmi tous ces hommes, parmi ces femmes, ces enfans qui se pressent, se heurtent, s'appellent, rien de si rare qu'une figure triste, à moins qu'on ne se tienne à l'entrée du cimetière. Ce champ des morts a quelque chose de plus simple et par conséquent de plus solennel et de plus religieux, selon moi, que le cimetière du Père Lachaise, où l'on retrouve trop de preu-

ves de l'inégalité parmi les hommes, prolongée même au-delà du néant. Ce n'est pas qu'il n'y ait au cimetièr^ de l'Ouest quelques tombes privilégiées, quelques pourritures de distinction, mais elles sont en petit nombre. Les marbres pompeux y sont rares; de blanches et simples colonnes s'élèvent sur les restes de quelques élèves de l'Ecole polytechnique, honorables hommages rendus par des frères d'étude à des camarades regrettés. Une inscription sur une de ces colonnes rappelle le nom du jeune Vaneau, tué à l'attaque de la caserne de Babylone. En d'autres endroits, des drapeaux tricolores, enlacés de lauriers, indiquent le lieu où reposent d'autres victimes de juillet. Qui refuserait un regret à ces braves hommes! sans doute ils étaient du nombre de ceux que je vis le 26 de juillet au soir, sur ce Mont-Parnasse même où ils dorment du sommeil de l'éternité, s'ameuter, s'exalter les uns les autres, et prendre la généreuse détermination d'opposer la force à l'usurpation d'un gouvernement conspirateur.

Là où gisent des hommes, j'avoue que je ne trouve guère d'émotions; la triste espèce en sera toujours assez nombreuse. Mais auprès de la terre qui recouvre les *innuptae puellae* dont parle Virgile, ces vierges, dont la beauté inutile a peut-être traversé ce monde sans éprouver, sans inspirer d'amour, on rêve pour ainsi dire sans penser. Ah! que l'imagination voudrait les exfoder et les rappeler à la vie pour que leur existence fût complète! Et ces paupres petits enfans qui n'ont versé que des larmes sans consolation, que de choses il y a pour l'âme à l'aspect des brins d'herbe qu'une main maternelle vient arroser sur leur tombe, et que

j'ai trouvé d'amour vrai dans cette simple inscription tracée sur une fosse du Mont Parnasse: *Ici repose Velina Le Dunois, décédée à l'âge de cinq ans et demi:* CHÈRE ENFANT, PRIE POUR NOUS! Ce n'est pas non plus sans une vive impression que l'on s'arrête devant la double tombe des époux Valtier. Une balustrade, sembable à un grand lit de mort, les entoure; et ils sont là côte à côte, après avoir fait en quelque sorte l'apprentissage de l'éternité: ils vécurent soixante-six ans ensemble.

A l'examen des tombes plantées de fleurs et de gazon que renferme le cimetière du Mont-Parnasse, on peut lire dans quelle progression s'effacent les regrets, et quels sont les objets qui en inspirent de plus longs et de plus vrais. Sans vouloir le moins du monde faire une épigramme, il est de toute vérité que les sépultures des hommes veufs ne sont guère cultivées après l'expiration de la première année; les fleurs en sont affanées et l'herbe desséchée, comme si les veuves ne les arrosaient plus que de leurs larmes. Mais les tombes des enfans!... Il y en a en grand nombre qui sont cultivées, ornées, enjolivées de jouets d'enfance, comme si les pauvres mères qui les entretiennent voulaient par là se faire encore illusion. Et que, d'ailleurs, ce champ du repos est bizarrement situé! Je m'y trouvais un jour vers six heures du soir; c'était le long du mur auquel est presque adossé le théâtre du Mont-Parnasse; on entendait le rententissement vague d'un orchestre jouant des refrains de vaudeville, et ces airs joyeux étaient accompagnés du bruit monotone que faisaient tout près de moi des fossoyeurs en jetant des pelletées de terre sur un

cercueil. Je ne sais par quelle bizarrerie, par quelle confusion d'idées il résulta pour moi de ce contraste le désir d'aller au théâtre; je m'y rendis et je regrettai le cimetière, car le spectacle était beaucoup plus triste: on donnait *Camille Desmoulins*.

Laissons la mort et les théâtres, choses qui n'ont aujourd'hui que trop d'affinités entre elles. En effet, comme il y a des hommes qui vivent du théâtre, n'y en a-t-il pas aussi qui vivent de la mort? De quoi vivent ces marbriers, M. Le Bègue, M. Vossy, dont les étalages vous apparaissent au milieu des lieux de joie et des guinguettes du Mont-Parnasse? Qui fait prospérer ces jardins, ces pépinières attenant au cimetière? Qui fait tresser ces couronnes d'immortelles et ces simples bouquets que l'on vous offre, comme à la porte du théâtre du Mont Parnasse le fils du père Bazile * vous offre ses fleurs paternelles, en grand danger d'être fustigé, si la vente ne va pas? C'est la mort qui alimente tout cela, et un jour Virginie, la servante d'Alexandre, gendre de Prévôt et l'un des Beauvilliers du Mont-Parnasse, ne m'a-t-elle pas dit que l'on n'aurait rien vendu la veille sans un convoi de gardes nationaux, au nombre de cinquante au moins, qui étaient venus déjeuner depuis le matin jusqu'au soir, à l'issue de l'enterrement de l'un de leurs camarades? Or. puisque la mort fait vivre, soyez sûr que bien des gens ne se font pas faute de crier, ne fût-ce qu'*in petto*, VIVE LA MORT.

---

* Le père Bazile est généralement connu sous le nom *du Sauvage;* il habite, non loin du Mont-Parnasse.

Je n'ai dit qu'un mot du théâtre du Mont-Parnasse, et cela par une bonne raison, c'est que je n'y suis entré que fort accidentellement, car je ne conçois pas, quand on fait tant que de sortir des murs de Paris, que ce soit pour s'enfermer dans une salle de spectacle. Ce théâtre a cependant ses habitués et ses habituées; il m'est même revenu que c'était un lieu de perdition pour un grand nombre d'habitantes de la rue des Vieilles-Tuileries, de la rue de Sèvres et du Petit-Vaugirard. Plus d'une mercière, plus d'une couturière, plus d'une petite bourgeoise s'y est éprise d'une belle passion pour les jeunes acteurs de MM. Séveste; car les beautés du Mont-Parnasse ont, comme l'avaient autrefois les dames romaines, un goût fort prononcé pour les comédiens. De là de grands désordres et quelques scènes de jalousie; mais point de ces choses qui sortent du cercle ordinaire de la vie; aucun des séducteurs sans le vouloir n'a été la cause d'un procès moral pour cause d'adultère, et l'on sait qu'aujourd'hui, lorsque les choses n'en vont pas là, ce ne sont que des bagatelles.

Les jeux en plein air qui fourmillent à la barrière du Mont-Parnasse sont beaucoup plus variés et plus divertissans que les jeux scéni-

---

à l'entrée de la plaine que l'on traverse pour aller à Vanvres, une maison qu'il s'est construite lui-même. Il porte une veste d'homme et des jupons de femme; il est là depuis environ seize ans, et ne peut souffrir que les passans regardent par-dessus les haies de son petit enclos. Quand on s'arrête, il menace de son fusil. Nul Anglais n'est plus jaloux de sa propriété.

ques. D'abord le vénérable jeu de Siam n'y a rien perdu de sa vieille gloire; partout devant les cabarets ou dans l'intérieur des cours vous trouvez une esplanade unie, où les amateurs se livrent à cet exercice qui, pour l'innocence, tient le milieu entre les quilles, et la boule, serrées les unes contre les autres, qui vous offrent la chance de gagner une douzaine de macarons pour un son, si vous en abattez trois du premier coup. Je ne parle pas des tambours à tourner, toujours avec la perspective d'un bénéfice en macarons; je ne dirai rien non plus de l'infernale roulette à deux sous, qui n'y exerce que trop fréquemment ses ravages clandestins; cela regarde monsieur le préfet de police. Mais il est deux jeux qui doivent fixer particulièrement l'attention des âmes honnêtes, à cause de leur évidente moralité. Voïci d'abord le jeu du rat qui enseigne la cruauté: figurez-vous un pauvre animal fixé sur une planchette adossée à un mur, étendu comme saint Sébastien, et servant de point de mire à tous ceux qui veulent s'exercer à la cible; après mainte et mainte blessure, il reçoit enfin le coup de la mort que lui décoche le tireur le plus adroit, et les amateurs d'applaudir. Les chats sont moins cruels avec les rats!.. L'autre jeu dont je veux parler n'a rien de cruel, mais il n'est pas moins moral que le jeu du rat. D'ailleurs il a quelque chose d'historique qui le recommande particulièrement. Voici comment j'en fis l'importante découverte. Un jour, passant dans la ruelle qui conduit du Mont Parnasse à la chaussée du Maine, comme je regardais machinalement le spectacle mouvant qui m'environnait, je fus arraché à mes réflexions par ces cris prononcés

d'une voix aigre: »Cassez! cassez les carreaux!.. cassez, cassez!...» Je m'arrête, et je vois un petit édifice en bois percé de plusieurs fenêtres rondes; une vieille femme m'offre quatre boules avec lesquelles elle m'engage, toujours pour un sou, à casser les carreaux; et toujours dans la chance de gagner une douzaine de macarons. Lui ayant fait offrande de la rétribution exigée sans user de mon droit, je voulus du moins que cela servît à mon instruction, et j'appris que ce beau jeu avait été inventé en commémoration des grandes journées de juillet; ainsi les enfans pourront se *faire la main* de bonne heure pour briser les vitres. Avec le jeu du rat et le jeu des carreaux cassés, comment ne serions-nous pas le peuple le plus humain et le plus policé de l'univers?...

Les grands jeux du Mont-Parnasse, c'est-à-dire les théâtres forains et ambulans, tiennent leurs assises en dedans de la barrière, à l'angle de l'esplanade où les concrits viennent étudier les premiers élémens du bel art de tuer des hommes par principes. Là, surtout, on sent la différence des moeurs du quartier avec celles du centre de Paris; cette différence est sensible jusque dans les divertissantes discussions de monsieur Paillasse avec son maître. Il règne dans leurs propos une joyeuseté tellement libre, que l'on en serait scandalisé même en sortant du bal de Desnoyers où la belle Mariette et l'illustre voltigeur Pipereau se font admirer par la perfection de leur danse. Mais cela plaît aux habitués; les femmes surtout qui assistent à ses spectacles en plein vent, ne se plaignent point que les drôleries de monsieur Paillasse soient un peu épicées. Je choisirai, pour vous

la raconter, la plus honnête, mais non pas la moins plaisante de ces parades. Le maître de monsieur Paillasse ne se fait jamais faute, comme vous savez, de lui dire crûment: «Vous êtes une bête.» Un jour monsieur Paillasse lui répondit fièrement: «Eh bien, oui, là, mon maître, je suis une bête, un animal; tant mieux. — Qu'est-ce à dire, impertinent? — J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes! Des taupes, par exemple, oui, des taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société.» Je n'ai pas besoin de dire que là-dessus monsieur Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistans. «C'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison. — Comment, imbécile, oses-tu.... Eh bien! voyons: qu'est-ce qu'elles font donc, ces taupes? — Eh bien mon maître, elles font des petites taupes et je défie qui que ce soit d'en faire autant.» Les applaudissemens furent unanimes. Une grosse commère qui se trouvait auprès de moi me dit, après un court moment de réflexion, et d'un ton qu'il me serait impossible de reproduire: »C'est pourtant vrai!» Voyez combien on a de jugement à la barrière du Mont-Parnasse!

De l'autre côté de la rue, en face du lieu adopté par monsieur Paillasse, est un autre spectacle, un peu bruyant peut-être, mais qui compte un grand nombre d'amateurs et même de connaisseurs. Entrez; il n'en coûte que quatre sous, et l'acteur unique de ce théâtre va vous décliner lui-même son nom, ses titres et qualités. Ecoutez-le: »Messieurs et mesda-

mes, je suis Basserot, et je puis m'instituer la première baguette de l'*Urope*. J'ai battu devant *toutes* les souverains de l'*Urope*. J'ai fait assaut avec *toutes* les tambours-maîtres de la grande armée, et j'imite si parfaitement bien le canon sur mon tambour, que... l'on croirait sentir l'odeur de la poudre!» La vérité est que pendant que Basserot imitait le bruit du canon, on sentait quelque chose.

Le spectacle finit par une *symphonie* de tambours et de grosses caisses, sur lesquels Basserot, se démenant, faisait tomber ou voltiger ses baguettes, comme les jongleurs font croiser en l'air leurs boules d'escamotage. Le sujet de la *symphonie*, annoncée à l'avance, était la prise de l'Hôtel-de-Ville. Au bruit des roulemens et des détonations, ce fut un enthousiasme universel parmi les auditeurs aux solides tympans. Cependant j'avais un voisin qui hochait la tête et ne paraissait pas content. Voulant en savoir la cause, je la lui demandai. »Pardinne, me dit-il, il est encore pas mal gênè, le père Basserot. Il y a un an qu'il jouait la même chose, et il disait que c'était le bombardement d'Alger. Voilà comme on trompe le peuple qui s'y connaît pas.»

Rien de si difficile que de ramener les hommes à une même opinion, et ce n'est pas à l'époque où paraît ce livre qu'il serait nécessaire d'en fournir des preuves. Il est cependant un moyen assuré de n'avoir point de contradicteurs, dans une circonstance donnée. Si vous avez, en nombreuse compagnie, examiné les lieux, étudié les scènes dont j'ai essayé de tracer une esquisse, qu'à six heures du soir la personne la moins éloquente de la société dise seulement:

»Je crois, messieurs, qu'il serait tems d'aller dîner,» il y aura unité d'assentiment. Puisqu'il en est ainsi, allons dîner chez la mère Saguet, dont le brave mari, par suite d'une honorable amputation, est aujourd'hui rangé au nombre des solipèdes de l'Hôtel des Invalides. Toutefois arrêtons nous un moment chez l'ami Victor, pour y prendre un verre d'absinthe. Voilà un vrai philosophe! Ancien mamelouck de la garde, ancien second violon de Feydeau, ayant remporté le prix de musique au Conservatoire de Naples, Victor débite à deux sous pièce, tout à côté du théâtre de Basserot, des petits verres de liqueur de toutes les sortes. Son absinthe blanche est sans doute d'une rare qualité, mais l'antiquaire Roquefort préfère son brou de noix, et surtout sa liqueur au céleri. L'arrière-boutique de Victor est une salle de concert où l'on fait parfois d'excellente musique; et ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de la barrière du Mont-Parnasse que cette singulière vie d'artiste.

Maintenant suivons le chemin le plus court. Quand on a remonté la rue du Mont-Parnasse jusqu'à la hauteur du théâtre, on tourne à droite; on traverse la chaussée du Maine, laissant à sa droite l'établissement de Tonnelier, heureux rival du classique Desnoyers; on entre dans la ruelle à l'angle de laquelle s'élève, à gauche, ce dernier temple consacré sous l'invocation de la Gaieté. Suivez le mur circulaire du grand jardin de M. Caussin de Parseval; la première maison à droite, après un champ de betteraves, est la ferme de madame Doré, très renommée pour ses fromages à la crême; et la seconde.... vous êtes chez la mère Saguet. Sa

fille, madame Bolay, vous servira d'une façon accorte et parfaitement honnête, tout ce que vous voudrez.... pourvu qu'il y en ait dans l'établissement. Là vous pouvez dîner en plein air dans une seconde cour plantée de baux acacias, ou dans une salle *où l'on ne fume pas*, ou bien encore dans un cabinet situé à l'extrémité de cette salle. Que d'heures joyeuses et d'abandon des artistes, des gens de lettres ont passées dans ce réduit où il s'est dit plus de mots heureux et spontanés, plus de ces *bêtises* improvisées qui valent mieux que tout l'esprit du monde, qu'il ne se prononce de phrases inutiles pendant une session. Là notre ami Abel a épuisé toutes les formules du vocabulaire, tous les artifices du langage, pour nous déterminer à manger du lapin sauté à l'estragon, contre lequel Laballe leva le premier l'étendard de la révolte; là débuta Bernard avec ses complaintes; là Victor Hugo, David, Dupré, les deux Devéria, Robelin, jeune architecte plein de talent, Sainte-Beuve, Denne-Baron, mirent en commun leur gaieté, leur bonne humeur, sans laisser un voile sur le caractère; là il s'est raconté, il s'est fait des drames; là des noms ont été usurpés, mais jamais compromis; ainsi M. Bignon, qui n'y est jamais venu, a eu une longue discussion littéraire avec Denne-Baron; là Roquefort a chanté sa chanson : *En revenant de Congo;* là il n'est pas d'enfantillage auquel ne se soient livrés des hommes de mérite ordinairement graves et sérieux; là de charmantes disputes entre Billioux et Laballe nous ont tenus en joie; là enfin Charlet a étalé mainte et mainte fois les trésors de sa bonne philosophie, de ses mots non moins heureux que ses

pages lithographiées, et tout cela sans apprêt, sans prétention.

Vous voyez donc que l'on peut aller chez la mère Saguet, et s'y trouver en bonne compagnie; vous penserez, je l'espère, comme Charlet, qu'il est une restaurasion à faire en France et c'est la restauration du cabaret. Un vieux préjugé y attache l'idée de débauche et d'ivrognerie, et c'est à tort. Il a des gens, il est vrai, qui y viennent sournoisement; j'en ai vu cacher leur décoration pour y entrer, d'autres craindre d'y paraître en uniforme ou même en toilette; pauvres gens qui s'estiment si peu qu'ils ont plus de respect pour une aune de drap ou pour un bout de ruban, qu'ils n'en ont pour eux-mêmes. Les lieux s'honorent de la présence de ceux qui les fréquentent. Et il en est du cabaret comme du trône, Napoléon vous l'a dit: » La valeur d'un trône résulte de la valeur de celui qui s'assied dessus.» Eh bien, la table du cabaret vaut en raison de ceux qui l'entourent: venez donc dîner chez la mère Saguet au printems prochain.

MAX. DE VILLEMAREST.

Bei demselben Verleger hat der Druck eines Werkes begonnen, welches jedem Gebildeten äusserst willkommen seyn muss. Der Titel desselben ist:

Die Erde und ihre Bewohner;

ein Lehr- und Lesebuch für Schule und Haus,

bearbeitet von

Karl Friedrich Vollrath Hoffmann,

auswärtigem Ehrenmitgliede der „Royal Geographical Society of London", Mitgliede der Pariser „Société de Géographie", so wie vieler anderen gelehrten Gesellschaften des In- und Auslandes.

Das Werk zerfällt in zwei Abtheilungen, in deren erster die Erde als Theil der Welt, in der zweiten die Erde als Welt für sich behandelt ist.

Die drei Hauptstücke der ersten Abtheilung sind:

1) Das All, oder die Welt. 2) Das Sonnensystem. 3) Die Erde.

In der zweiten Abtheilung wird die Erde nach des Verfassers in ganz Europa anerkanntem Systeme, zuerst im Allgemeinen, dann im Besondern geschildert, und zwar in den verschiedensten Beziehungen, nicht wie es in den gewöhnlichen Lehrbüchern der Fall ist, sondern wie es nur von einem Gelehrten erwartet werden kann, der sich seit einer langen Reihe von Jahren ausschliesslich mit Erdkunde beschäftigt.

Schon längst war es eine Lieblingsideé des Verfassers, dem Publicum eine Erdbeschreibung zu geben, welche nicht nur allen Anforderungen für Schulen vollkommen genüge, sondern auch, und diess besonders, für jeden Gebildeten, jeden Familienvater, ein Hausbuch, nützlich und zugleich — entfernt von trockener Pedanterie — als Lesebuch interessant sey; die Ten-

denz dieser Erdbeschreibung geht schon aus dem gewählten Motto;

Grau, theurer Freund, ist alle Theorie
Doch grün des Lebens goldner Baum

genügend hervor. Der Verleger darf nun, gestützt auf sehr ehrenwerthe Urtheile gründlicher Geographen, dem Publicum die freudige Versicherung geben, dass der Herr Verfasser seine langjährig gehegte Idee, unterstützt durch die besten Materialien, so wie durch eine ausgebreitete Correspondenz mit den ersten Geographen Europa's, auf eine Weise ausgeführt hat. welche unstreitig den vorgesetzten Zweck auf das vollkommenste erfüllt.

Der Lehrer und Gelehrte wird in diesem Buche einen mit der grössten Genauigkeit ausgearbeiteten Leitfaden für den Unterricht und zum Selbsstudium, der blosse Freund der Geographie eine so geistreiche Schilderung der ganzen Erde und ihrer Bewohner finden, dass er es gern und mit Recht: ein wahres Hausbuch für jede gebildete Familie nennen wird.

Vier zu diesem Werke gehörende Erläuterungsblätter in gross Quarto, von der Meisterhand Poboda's gestochen, sind in Arbeit, und werden allen Freunden der Erdkunde eine vorzüglich erwünschte Zugabe seyn.

Das ganze Werk, ein starker Band, im grössten Octav-Format, erscheint spätestens im Mai dieses Jahres; das Papier ist schönes, weisses Velin, das gleiche, wie das, bei der in meinem Verlage erscheinenden „Weltgeschichte von Carl v. Rotteck." Ein Probebogen ist in allen Buchhandlungen zu haben.

Der Subscriptionspreis ist 1 fl. 48 kr. und wird bei Empfang des Werkes bezahlt; der bei Erscheinen des Werkes eintretende Ladenpreis wird 2 fl. 42 kr. seyn. Wer bei Erscheinen des Werkes meine Versprechungen nicht in ganzem Maase realisirt findet, ist nicht an die Subscription gebunden.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

Tome quatrième.

Stuttgart,

CHEZ CHARLES HOFFMANN, LIBRAIRE.

1832.

UN ÉLÈVE DE DAVID.

Un nouveau tumulte dans l'atelier suspendit son travail et son rêve.

Abel aussi revenait de Rome. Son nom prononcé par tous les écoliers qui l'entouraient, l'interrogeaient, et l'étouffaient en l'embrassant, dans un désordre de surprise et de plaisir, fit accourir de son coin la nièce de M. Léonard.

Elle s'aperçut la première qu'Abel était pâle et chancelant sous ses cheveux blonds et touffus, et sous sa haute stature. — »Déjà!» dit-elle en lui offrant une chaise et en l'examinant avec intérêt. — »Est elle Flamande! repartit M. Léonard. Est ce qu'on dit jamais *déjà*, aux amis qui reviennent?»

— »Cela veut dire: quel bonheur! mon oncle. Et puis, n'est-il pas Flamand comme moi, lui? Il entend bien!» poursuivit-elle en le regardant de l'oeil intelligent d'une soeur.

Abel sourit; et son front pâle reprit couleur.

— »C'est bon! continua-t-elle en levant son doigt qu'elle agita près de sa bouche: j'en étais sûre. Est-ce qu'on reste un an à Rome quand....» — »Quoi, mademoiselle qui savez tout?» dit son oncle qui ne savait rien. — »Quand on y prend les fièvres, mon oncle! Regardez comme le voilà fait! Il faut bien un peu d'air natal, et mille choses qui sont à Paris, pour se reposer de l'école romaine. Hein! monsieur, ai-je prédit juste?»

La figure un peu altérée du jeune peintre éclata de bonheur. Il demanda l'entrée de l'atelier pour un compagnon de route, arrivant avec lui de Rome, passionné de peinture, Allemand de naissance, et d'une famille assez riche pour ne pas suspendre son existence au bout de ses crayons.

— »Bravo! cria toute l'école. S'il peint le portrait, il pourra faire crédit à ses amis; et s'il crée des chefs-d'oeuvre, il pourra les garder pour lui. — Oui! vive la peinture quand on n'en meurt pas, dit Corbet; à bas les Vandales, qui disent insolemment: Gueux comme un peintre!»

— »Vous voulez bien le recevoir, n'est-ce pas, M. Léonard? lui et ses cartons, n'est-ce pas?» — »Parbleu! répondit M. Léonard, rayonnant comme les jeunes; est-ce qu'on est jamais de trop pour s'éclairer et pour apprendre? et puis, présenté par vous, mon cher Abel, ne sût-il faire qu'une oreille, et moins encore, il sera reçu chez moi comme un Gérard-Dow ou un Der Burg.»

»Expliquez-moi ce que vous aviez l'air de chuchoter des yeux à ce cher et honnête

Abel, qui en devenait rouge, demanda M. Léonard en dinant avec Ondine.

— »Vraiement, mon oncle! c'est bien difficile à deviner, répondit sa nièce avec une gaieté caressante: vous ne savez donc pas? poursuivit-elle en avançant sa tête avec l'importance enfantine d'une confidence sérieuse.»

— »Rien! sinon qu'il était parti pour Rome, et qu'il revient de Rome.»

— »Oh! moi, je sais! reprit Ondine mystérieuse et riante. Il a pris le mal du pays à Rome, parce qu'il avait emporté le mal d'amour. Il est amoureux, mon-oncle!» Et elle appuya ses deux coudes sur la table pour faire de la causerie et de la morale.

— »Amoureux de quoi?» dit M. Léonard, la bouche pleine. — »Oh! vous verrez bien! car je gage qu'avant six mois il est marié. C'est pour cela, mon oncle, qu'il voulait et qu'il a eu le prix de peinture. Ah! mon oncle! on dit devant vous tant de choses que vous n'entendez pas!»

— »Il paraît que vous entendez tout, vous!» répliqua M. Léonard en éclatant de rire. »Et c'est juste, au reste; vous êtes fille et curieuse!»

— »Pas curieuse, mon oncle. Je suis là; j'entends; et je retiens ce qui en vaut la peine. J'ai très peu, bien peu d'histoires dans ma tête, mon oncle! Je n'ai écrit que celle-là.»

— »C'est-à-dire que vous barbouillez le papier que je vous donne pour vos dessins, avec les pieds de mouche indéchiffrables que j'ai déjà vu rouler dans vos cartons! Faites-moi le plaisir de me montrer ce qui vous a passé par la tête sur Abel. S'il n'y a pas de quoi frémir de voir une pauvre petite Flamande dégénérée,

qui ne sait pas encore mettre une tête ensemble, d'après la bosse, s'aviser de faire des esquisses d'après nature! Allez un peu me chercher votre carton; ce doit être beau!»

Ondine resta droite et indécise, regardant si le front de son oncle grondait comme lui: mais il n'avait pas un pli, et ses yeux dansaient par l'effort qu'il faisait pour s'empêcher de rire. — »Voilà! mon oncle,» dit-elle en posant un petit carton tout ouvert sur le coin de la table où son oncle mangeait encore quelques cerises qu'elle avait glissées devant lui; car Elisabeth ne pouvait pas toujours ajouter le luxe d'un tel dessert à l'unique mets dont elle chargeait leur petite table.

— »Allez! allez à vos soins de ménage, mademoiselle: ôtez la nape avec. Cette pauvre Elisabeth qui n'écrit pas d'histoires!» dit M. Léonard, en éloignant de la main sa nièce qui obéit; et il oublia quelques instans sa palette pour parcourir ces papiers d'une jeune fille.

»Pour ma Soeur.

»Vous savez bien, ma soeur? vous savez bien Abel, qui venait voir mon oncle, qui est bon comme Philippe, et qui a peint la colère de Jacob, dans un coin du Louvre, sous les verrous où nous ne pouvions lui crier, bonjour et courage! qu'à travers la porte? Eh bien! ma soeur, il est à Rome!

»On dit qu'il y a des fièvres, à Rome; des fièvres de gloire, d'ardent soleil, d'admiration, de fatigue; bien des fièvres, ma soeur! et il en a déjà une qu'il emporte; une qui lui a fait peindre la colère de Jacob, et gagner ce prix si souhaitable!

»Il était donc content de partir; mais il en était aussi bien fâché, parce qu'il a de l'amour comme Philippe en avait pour vous quand il voulait être votre mari, quand il n'aurait pu vous quitter sans devenir malade. Si Abel allait aussi le devenir, de son amour et des fièvres de Rome, il en pourrait mourir, et ce serait bien dommage; car j'ai entendu raconter de lui des choses qu'il faut que vous sachiez, ma soeur, comme tout ce que j'apprends d'aimable à retenir.

»Il y a eu, durant seize ans, je ne sais quel voile triste sur sa naissance. Je n'ai pas bien compris ce que ses amis racontaient entre eux des premiers chagrins de son enfance, mais c'était grave et touchant, car leur figure était émue et sérieuse.

»Il passait alors pour un orphelin, et il ne l'était pas! Ce mot! vous savez, ma soeur! comme il tombe sur le coeur de ceux qui sont aussi des orphelins.... J'écoutais donc avec amitié tout ce que l'on disait d'Abel, et ses succès m'ont donné bien de la joie!

»Ce semblant orphelin fut élevé sous le simple nom d'Abel. Pas d'autre nom. Et c'était triste quand ce nom n'avait pas encore un pauvre petit rayon de gloire pour se soutenir seul dans le monde.

»Par cette espèce d'abandon, peut-être d'ignorance de lui-même et des siens, son caractère, vous l'avez pu voir, a pris une forme sérieuse et sensible; privé de parens pour l'aimer, il a su de bonne heure se faire des amis pour le plaindre et l'attacher à cette vie où on le laissait entrer tout seul. De sa petite province du Nord qui donne la main à celle où

nous sommes nées, ma soeur, et dont les clochers disent de loin bonjour à ceux de nos églises, on l'envoya tout jeune, tout vague et tout surpris, à Paris, pour y cultiver dans l'étude du dessin les dispositions étonnantes qui étaient nées en lui. Il eut le bonheur d'entrer tout droit dans l'école de David, c'était comme entrer dans la Légion-d'honneur!

»Une main presque invisible et chère, dit-on, versait autour de lui, chaque année, le prix de sa mystérieuse existence; mais cette main, comme celle de Dieu, qui nous soutient et que nous ne voyons pas, cette main, ma soeur, ne pressait jamais la sienne!

»Comme ce doit être triste, n'est-ce pas, de ne pouvoir dire: je vous remercie! à ceux qui ont le droit de nous donner? Ainsi, quand ébloui de ses peintures, et fatigué d'un travail assidu, il cherchait un regard intime et puissant pour le ranimer, il n'en rencontrait pas. Je me figure, moi, qu'alors il élevait ses yeux au ciel, parce que j'y regarde souvent, et qu'il le rabaissait tout humides sur ses dessins épars, sur son isolement; et sur ce, là-bas, là-bas.... qui serre le coeur, qui gêne la respiration, quand on dit: J'irai seul!

»Et puis, David passait derrière lui, s'arrêtait comme le soleil qui jette sa chaleur sur une jeune plante. Il frappait doucement sur sa tête penchée, et lui disait d'une voix qui relève: »Va donc! Abel! va donc! regarde bien là-bas, mon ami, tout au bout de mon pinceau: eh bien! c'est Rome; il faut que tu y portes de mes nouvelles; il faut que tu ailles saluer Rome avec mon nom, et que le tien y entre en même tems.»

»C'est dans une de ces heures d'abattement, sans doute, et en laissant errer ses yeux devant lui, qu'il a rencontré ceux d'une belle et douce jeune fille. Il faut croire, ma soeur, qu'elle le regardait comme il fallait pour lui donner bien du courage, car il travailla tant, et de ses crayons, et de son génie, et de toute son âme, que l'autre jour le prix est tombé sur son front, tout jeune, tout rougissant, tout étonné d'une telle chose. David le pressa fortement contre lui avec cette affection émue, et de père, qu'il porte à ses élèves. »Merci, Abel! lui dit-il; à Rome, Abel! à Rome; tu y trouveras de ma famille, Abel. Il faut que toute mon école rende visite à Rome, un laurier dans la main.» Et c'est doux de penser qu'Abel est maintenant un rayon de plus dans l'auréole de ce grand maître.

»Mais la jeune fille humble, et douce, et puissante? pensez-vous, ma soeur, quelle ne fut pas bien contente d'avoir un tel empire dans les yeux, et qu'ils ne se remplirent pas de joie et de larmes quand Abel courut lui porter sa couronne? quand il lui dit d'une voix qui sortait libre de son coeur dilaté, que ce prix, ce triomphe, cet avenir qui s'ouvrait large et beau devant lui; tout serait pour elle! tout pour elle à son retour! Sans doute, elle a pleuré, ma soeur, en disant adieu! au revoir! Mais quelle jeune fille ne voudrait pas pleurer ainsi? Quel bonheur de penser que toutes ne sont pas venues pour rien sur la terre, pour regarder vite et s'enfuir.... inutiles qu'elles sont au bonheur des autres!

»Ce qui vous touchera, je crois, c'est qu'il voulut, avant de partir pour Rome, revoir

dans un pieux pélerinage son berceau caché, sa première école, ses premiers petits camarades, et passer devant une maison, une chère et imposante maison, fermée pour lui jusqu'àlors comme les chapelles voilées par un grillage, que l'on salue en passant, où le coeur jette une prière fervente, et où l'on n'entre pas.

»Ses jeunes amis, prévenus de son retour, fiers de son bonheur, coururent tous au devant de lui, les mains pleines de fleurs, l'attendre à la porte de la ville, cette porte épaisse et sombre de nos villes de guerre, où ils l'avaient vu passer en les quittant, si faible encore, si abandonné, pauvre Abel!

»Quand ils le reconnurent grandi comme eux, plus beau qu'eux par ce je ne sais quel éclat d'un grand courage, d'une jeune gloire, et d un premier amour, resté comme eux, pourtant, simple, modeste et toujours naïf, les voilà qui s'arrêtent, qui se taisent, qui pleurent. Puis, leurs âmes s'exaltent; ils l'entourent, le pressent, l'enlèvent dans leurs bras, où il perd la force de se mouvoir, et l'emportent sous les fenêtres de la belle maison fermée, en criant de toutes leurs forces: Vive notre-camarade couronné! vive Abel qui part pour Rome!

»Ces acclamations de voix claires et perçantes retentissent dans la petite ville. La rue où ils s'arrêtent en est ébranlée, ses fenêtres frissonnent; une grande foule se répand et se presse autour d'une habitation élégante qui dépasse les autres. Le nom d'Abel couronné, d'Abel qui part pour Rome, y pénètre à travers les grilles, les rideaux et les persiennes stersées; oh! ma soeur! il se glisse enfin jus-

qu'au coeur du père d'Abel, s'y arrête, l'oppresse, et l'embrase. La porte s'ouvre tout à coup avec bruit; Abel, presque étouffé de crainte, ne pouvait s'enfuir. Un homme, presque vieillard, apparaît au seuil; il regarde, sur tous ces bras entrelacés et tendus, le jeune homme, le lauréat, ma soeur! ému, tremblant, pâle de sa gloire, et joli, je vous assure; je l'ai vu le jour du prix! Les yeux de l'homme se troublent; un bon nuage y passe et les mouille; son ame s'amollit; il étend ses deux mains devant ce fils si long-tems sevré du bonheur et du droit de dire: »Mon père!» Il le dit, ma soeur! et son père dit: »Mon fils! mon fils! mon fils!» Il le crie, il le pleure, il le grave par ses baisers sur le front d'Abel, à la face de ses jeunes écoliers stupéfaits du succès de leur action hardie, et qui pleurent aussi de joie en le voyant entrer saisi, ivre, palpitant sur le coeur de son père. Ils le suivent muets alors, comme des vainqueurs étonnés, sous ce toit plus haut que tous les autres toits, chère soeur! et si long-tems, si inflexiblement interdit à celui qui l'honore!

»Abel y reçoit tout haut un nom tout entier, fier de se poser sur lui, de se lier étroitement au nom d'Abel! d'Abel couronné! d'Abel qui part pour Rome!

»Pour moi, je pense que nous verrons un jour de beaux tableaux signés de ce nom-là!»

— »C'est singulier!» dit M. Léonard, qui s'était remis à peindre, et, après une pause: »C'est singulier!

— »Quoi? mon oncle!» demanda la jeune fille oublieuse, qui regardait attentivement une tête de mort et la dessinait. — »On dirait que

vous pensez quelquefois!» poursuivit-il en touchant avec son appui-main le carton refermé.

— »Quelquefois, mon oncle, quand le coeur me bat,» repondit-elle sans perdre de vue la tête de mort blanche et polie. — »Eh bien! faites-moi le petit tableau que je vous ai commandé; faites-le même avec votre coeur, je ne vous le défends pas. Si vous le laissiez battre souvent pour autre chose que pour la peinture, il pourrait vous jouer un assez mauvais tour.»

Ondine regarda son oncle avec tout le naïf d'une pensée de Greuze; et sans nulle arrière-prévision: — »Je ne veux apprendre qu'à peindre, mon oncle!»

Elle croissait et respirait en effet sans danger, au milieu de douzes têtes ardentes qui lançaient des éclairs. Nul regard ne pénétrait jusqu'au fond du sommeil de son âme; jamais, plus que M. Léonard lui-même, elle n'avait pensé que rien dût l'inquiéter dans son calme, qui lui faisait comme une seconde enfance.

Les élèves de son oncle étaient ses frères d'atelier; elle les regardait tous les douze et leur souriait, sans respirer autre chose que la peinture, l'harmonie et l'innocence. Elle glissait, au milieu de ces êtres jeunes et enjoués, comme un ruisseau libre et claire qui réfléchit les objets qui l'entourent. Mais les ruisseaux dépendent de la terre; un nuage les rend tristes, un orage les égare; l'eau se trouble et se trompe, et s'en va par une autre route. Ondine n'y pensait vaguement que sur un aveu de sa soeur; le jour d'un mariage d'amour, elle avait dit, cette soeur: — »Il faut aimer, ou mourir! — Personne ne l'en faisait apercevoir.

Elle dessinait donc, sans distraction, l'horrible tête où elle cherchait à retrouver quelque trait de la vie. Ses petites mains rondes et potelées retournaient en vain cette stoïque étude; de profil ou de face, c'était toujours affreux; c'était toujours la mort; toujours, au fond de cette bouche creuse, aride, et sèche, sans lèvres et sans voix, Ondine croyait lire:

— »Toi, aussi!» — »Tu mens! dit la jeune fille impatientée et un peu frissonnante; je te forcerai bien à n'être plus si laide!»

Elle fit alors courir son crayon avec une incroyable vitesse sur son papier, autour de cette tête trop exactement reproduite; elle rougissait d'un air de triomphe, et sa main, qui tremblait d'action et de joie, volait sur son dessin, en y jetant la pensée qui animait ses yeux d'un singulier éclat.

— »Que diable fait-elle donc là? dit M. Léonard en l'examinent de loin. A qui parle-t-elle?» Il se fit le plus léger qu'il put, et s'approcha presque en l'air, regardant par dessus l'épaule et la chevelure éparse de son écolière, qui murmurait toujours en avançant ses lèvres vermeilles et boudeuses: — »Tu mens! tu mens!»

M. Léonard resta au moment stupéfait, puis il éclata de rire; ce qui fit sauter Ondine hors de son escabeau, en poussant un grand cri. — »Vous voyez bien que vous avez peur, dit son maître en se moquant d'elle, et que c'est vous qui mentez à cette pauvre sincère, parce qu'elle vous dit une brusque vérité. Elle n'a plus rien voyez! pour mentir à personne non plus qu'à elle-même: vous avez beau mettre des fleurs dessus, dessous, tout autour; ce ne sera

jamais qu'une tête de mort, la seule qui ne mente plus. Il est pourtant certain que votre idée fait sourire ; ces fleurs sont bien jetées ; il faut arrêter cette esquisse dont je ne suis pas mécontent... Cette pauvre petite! poursuivit-il en regardant alternativement les fleurs, Ondine et la tête de mort, comme elle ressemble à son père!» Et ses yeux devinrent humides.

Il n'attendit pas, ce jour-là, que le soleil fût tout-à-fait couché pour faire respirer quelques instans à sa nièce l'air assaini des boulevarts et des jardins dont les parfums suaves franchissent les plus hautes murailles.....

MARCELINE VALMORE.

UNE
SÉANCE DE SOURDS-MUETS.

„La reconnaissance est la mémoire du coeur."
(Massieu, sourd-muet.)

Par une belle matinée de printems, dans la saison des lilas et des roses, voyez venir à cette école de tous les quartiers de la grande ville, à travers les beaux jardins des Plantes, du Palais-Royal, des Tuileries, et du Luxembourg, des familles de sourds-muets, de petites troupes de pensionnats des deux sexes, nombre de sociétés étrangères et françaises; bourgeois, nobles; ambassadeurs, évêques, députés, cardinaux, princes et rois accourent; les uns à pied, les autres en riches et pompeux équipages: tous parés comme en un jour de fête.
Ces bandes joyeuses et curieuses de toutes

les classes de la société, viennent composer, dans la salle des séances, une nombreuse assemblée de plus de six cents personnes, parmi lesquelles on voit briller de jeunes et de belles femmes de tous les pays.

Entrons dans cette salle: d'un côté, à droite, sont assises les jeunes sourdes-muettes, depuis l'âge de cinq, six, jusqu'à quinze et dix-huit ans, uniformément vêtues de robes d'une éclatante blancheur, d'une chapeau et d'une ceinture bleu-ciel; de l'autre côté, à gauche, on voit les jeunes garçons, leurs frères, parés de leur petit costume gris, à paremens et revers bleus, comme la ceinture de leurs soeurs.

Quelle douce joie répandue sur ces jeunes et jolies figures! quelle vivacité, quelle expression, dans l'épanouissement de ces physionomies si mobiles des deux sexes! le bonheur de l'innocence du plus bel âge de la vie respire dans leurs modestes regards, dans ces gestes brillans, étincelans comme des éclairs, auxquels ils sont forcés d'avoir recours pour peindre leurs pensées; car ils n'ont jamais parlé; jamais les accens d'un frère, d'une bonne et tendre mère, ou une voix plus douce encore ne frapperont leurs oreilles, et ne pénétreront jusqu'à leur coeur; jamais ils ne jouiront du charme de l'harmonie. Pour eux, les vallons n'ont point d'échos; les salons sont sans voix, sans retentissement; point de doux murmure du ruisseau, qui invite agréablement à la rêverie. Le bruissement de la feuille qui tombe à travers les branches, le frémissement de la robe flottante sur la lisière d'un bois solitaire, ne feront jamais tressaillir leur coeur. C'est en vain que le rossignol, au printems, et tous les

virtuoses des beaux jours s'efforcent développer leur chants: ces bruits lointains, ces sons religieux de cloches, qui se dissipent insensiblement dans le vague des airs, et semblent porter leurs dernières harmonies jusqu'au ciel; toutes ces voix, tous ces langages, tous ces trésors de mélodie, sont comme s'ils n'étaient pas pour de pauvres enfans, qui, plongés éternellement dans l'abîme du silence, ne peuvent et ne pourront jamais les entendre.

Ah! voici les frères Martin sourds-muets, jumeaux, peintres de Marseille, de l'âge d'environ vingt ans; même taille, même figure, mêmes habitudes de corps; même élégance dans les gestes. L'un est exactement le Sosie de l'autre; ils sont connu dans le monde pour vivre à Paris en faisant le portrait: l'ouvrage commencé par l'un, est fini par l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. On les prend l'un pour l'autre, tant ils se ressemblent; ce qui a été cause souvent de fort singulières méprises.

Ces deux aimables jumeaux, d'un fort bon ton, mais, ce qui vaut bien mieux, d'un excellent naturel, accompagnent avec les égards les plus respectueux, comme vous voyez, cette grande et belle femme, dont la démarche a je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; c'est leur compatriote, déjà sur le retour de l'âge, et pourtant, encore douée de quelques grâces qui attirent tous les regards. C'est une mère, dont le cortége, ou plutôt la parure, se compose de ses douze enfans, bien vivans, groupés autour d'elle, six jeunes filles et six jeunes garçons de 6 8, 10, 12, 16, 18 ans, nés sourds-muets, parlant alternativement. Cruelle bizarrerie! nous l'expliquerez-vous, messieurs les

philosophes, grands scrutateurs de la nature, qui prétendez lui avoir arraché son voile, et vous vantez qu'elle n'a point de mystères pour vous? En attendant les prodiges miraculeux de vos hautes lumières, qui pénètrent et éclairent les secrets les plus cachés, admirons et jouissons d'une sorte de dédommagement. Ne trouvez-vous pas quelque chose d'antique dans les nobles traits de cette intéressante et belle famille? la coupe de la figure, la vivacité et la profondeur du regard, l'élégance, la grace des mouvemens, et surtout le sang chaud, généreux qui circule rapidement sous cette peau fine, douce, transparente, légèrement par un soleil ardent, ne vous disent-ils pas assez que vous avez sous les yeux des descendans de cette colonie grecque, de ces Phocéens, qui fondèrent Marseille?

A peine ce petit groupe de sourds-muets méridionaux, voyageurs, arrière-petits neveux et nièces des Athéniennes, des Périclès, aperçoivent-ils leurs frères et soeurs de la métropole, qu'ils voient pour la première fois qu'une conversation très-animée s'engage; on ne sourit amicalement, on se touche la main. Ils semblent des compatriotes en pays étranger, enchantés de se rencontrer, de se retrouver, quoiqu'ils ne se soient jamais vus. L'entretien ne tarit pas; ils se parlent tous à la fois, tout à coup, la même langue, le langage d'action, peinture des choses, qui sont les mêmes partout, d'une extrémité de la terre à l'autre. J'ai causé souvent en même tems avec des sourds-muets nés en Amérique, à Rome, à Saint-Pétersbourg; ils auraient vu le jour en Chine, en Laponie, aux antipodes, qu'ils n'en

seraient pas plus pour cela Lapons, Antipodiens, Chinois, Russes, Américains, Romains. Ils ne seraient jamais, et ne sont en effet qu'habitans du monde, cosmopolites, citoyens de la nature, du silence, sourds-muets enfin.

Une heure sonne, une salve d'applaudissemens signale l'entrée de l'instituteur, entouré de plusieurs de ses principaux élèves, qui vont se placer sur une estrade devant une grande planche noire.

L'assemblée garde un profond silence et prête la plus religieuse attention.

L'instituteur prend la parole et s'exprime en ces termes :

» Chacun de vous, mesdames et messieurs, en venant dans l'humble demeure de pauvres enfans sourds-muets, faisait sans doute de bien tristes réflexions sur les bizarreries de leur destinée.

» Vous formiez mille conjectures sur le moyen employé par le maître pour communiquer avec d'aussi singuliers élèves, qui, comme les a définis leur doyen, ne *peuvent* pas entendre et ne *savent* pas parler.

» Mais, s'ils sont sourds, ils ne sont pas aveugles ; et *ce que nous ne pouvons faire entrer par la porte*, selon l'expression spirituelle de l'abbé de l'Epée, *faisons-le entrer par la fenêtre*. Si les sons, la voix, l'accent et la parole, leur manquent, il leur reste la lumière, la physionomie, le regard, les couleurs, les mouvemens. Ils exprimeront donc leurs pensées avec des gestes ; la langue des sourds-muets sera l'action de l'art oratoire dans toute son extension ; essentiellement poétique et pittoresque, peignant ce qu'elle voit, et embellissant ce

qu'elle peint, sorte d'imagination extérieure et d'étymologie gesticulée.

» La parole ne communique pas la pensée; seulement au-dehors elle la replie sur elle-même, pour ainsi dire, comme en écho, pour qu'elle se féconde. Aussi l'être disgracié, sans audition et sans voix, réduit à ses signes naturels, vivant presque isolé, ne jouit-il pas entièrement de ce précieux et immense avantage; à moins que, par un effort de génie, il ne perfectionne ces signes en les élevant, lui ou quelqu'un pour lui, à la dignité de langue qui peut seule remplacer la parole.

» Voyons, essayons de donner la forme dramatique à notre discours, et tâchons de nous rendre intelligible, en mettant en action cet art difficile de conduire le sourd-muet de ses signes naturels aux signes institués, c'est-à-dire de l'ordre primitif à la convention.

» Prenons pour acteurs ce joli petit chien et ces deux charmans enfans sourds-muets. Venez, sémillante petite, et vous, espiègle petit garçon d'environ six ans, qui donnez tant de distractions à l'assemblée par la gentillesse de vos signes, et votre mouvement perpétuel. Nous vous demandons *par signes,* à vous, nos acteurs en espérance, qui nous regardez avec vos grands yeux bleus, noirs, et curieux, le nom, par signe, de cet autre acteur non moins remuant que vous, qui, en entrant en scène, commence par vous donner les marques de la plus tendre affection.

» Mais, auparavant, je désire que quelqu'un de l'assemblée veuille bien se dévouer pour elle, en lui donnant le plaisir de le voir essayer, chercher, tâtonner, pour savoir s'il pourra

trouver lui-même ce signe, ayant soin de faire tourner nos impatiens acteurs pour qu'ils n'en voient rien.»

Plusieurs personnes se lèvent à la fois, et font, comme si elles s'étaient concertées, le même signe que tout le monde emploie pour appeler *un chien*.

A leur tour, après s'être lestement retournés, les petits acteurs ne font pas d'autre signe que nos amateurs officieux, à la grande satisfaction de l'assemblée. Ils se donnent vivement, avec la main étendue, plusieurs petits coups sur le genou; ils frottent rapidement, l'un contre l'autre, le pouce et l'index, en les montrant au chien, qu'ils regardent en riant, et remuant les lèvres comme pour aboyer. L'interlocuteur intelligent, vigilant et fidèle gardien de l'enfance, à qui on parle sa langue, à cette douce provocation, à cet aimable appel, ne tient pas d'aise: Français bien élevé, qui sait son monde, et acteur consommé qui sait son rôle par coeur, il s'élance de toutes ses forces, en aboyant de l'accent d'une joie tendre, sur la scène de délices, dans les bras ouverts de ses deux nouveaux amis, qu'il couvre de mille caresses.

Remarquez ce qui se passe en même tems au tableau noir. Un sourd-muet, étranger à la scène, et auquel on ne faisait pas attention, par un petit mouvement d'amour-propre, qu'on saurait réprimer s'il devenait dangereux, *écrit* sur le tableau, ce qu'il ne sait peut-être que depuis un instant, le nom *chien*, sous la seule dictée, par signe de nos deux petites bonnes gens, ses frères en silence. Notre petit docteur, enchanté de son chef-d'oeuvre, est plus content

de lui qu'un général d'armée qui vient de remporter une victoire. Nous venons de dire que notre jeune savant n'a acquis sa science que depuis peu de tems, nous étions dans l'erreur; il doit y avoir plusieurs années, puisqu'il sait *écrire*, *nommer*, *décrire* et *définir* les objets, et surtout les animaux.

Assurément ce signe de *chien*, tel qu'il vient d'être fait, est naturel; mais il existe un axiome dans la science, qui dit, que *ce n'est pas le signe qui appelle l'idée*, mais bien l'objet: autrement ce serait intervertir cet ordre naturel des choses: *objet, image intellectuelle, idée, signe, parole, mot, lecture vocale* et *lecture manuelle*: tout cela va s'expliquer.

D'ailleurs ce signe ne suffirait pas pour faire connaître le chien, dont il n'est qu'un croquis, et bien moins pour donner au nom sa valeur. N'en doutons pas, cette valeur du nom est connue de notre petit savant. Mais comment l'a-t-il apprise? Son maître, à l'aspect du chien, en a tracé le dessin, sans négliger, comme une chose indispensable, entre le dessin et le nom dont il veut donner l'intelligence, d'expliquer par écrit, à la faveur des gestes, de la génération des idées, et de l'étymologie, choses immenses! toutes les qualités et propriétés du chien; de désigner la classe à laquelle il appartient dans la nature, en parcourant de l'oeil de la pensée tout ce qui le caractérise: la respiration, le mouvement, le sommeil, la veille, le boire, le manger, et toutes les fonctions nécessaires à sa conservation; enfin, son tempérament, ses habitudes, son instinct, son caractère, ses moeurs.

»Tout cela est bien,» dit en élevant la voix

un auditeur, et, s'adressant à l'instituteur; »mais, vous ne nous avez pas expliqué comment vous enseignez à vos élèves la *valeur* du nom? Comment ce nom est le nom de tel objet plutôt que de tel autre objet? Conçoivent-ils que ce mot est le nom de ce fidèle animal, compagnon de nos bons et mauvais jours, et qui ne nous abandonne jamais? Non, ils ne le conçoivent pas, parce que le nom *chien*, imposé à cet animal, est arbitraire; *chien*, parlé ou écrit, n'est pas même pour eux un mot, puisque vous ne leur avez pas fait connaître l'alphabet qui est l'ensemble des élémens des mots.»

»Vous avez raison, monsieur,» réplique l'instituteur, »réparons notre oubli. Etablissons cette convention entre nous et notre élève. L'objet est absent, le nom est écrit autour du dessin, nous montrons le dessin à ce petit élève qui va aussitôt nous chercher l'objet. Essayons la contre-épreuve; faisons-nous faire la leçon.

»L'élève devenu maître nous montre le dessin: nous feignons de nous tromper, nous lui apportons un autre objet. Voyez aussitôt l'élève-maître hausser les épaules, et, avec un petit air de pitié ironique, courir nous chercher lui-même le veritable objet du dessin.

»Voilà la convention bien établie jusque-là, grâce à la nature, qui nous conduit par la main. Mais si, au lieu de montrer le dessin, nous l'effaçons, toujours en l'absence de l'objet, et que nons ne montrions plus que le *nom*, il y aura hésitation de la part de l'élève à nous apporter le véritable objet. Cependant, en insistant à plusieurs reprises, en reproduisant le dessin et l'effaçant, l'hésitation ne durera que le tems nécessaire à l'esprit de concevoir que

le nom, bien que ne ressemblant pas du tout au dessin, lui sera constamment substitué, et remplacera l'objet avec lequel il n'a pas plus de ressemblance. L'élève alors concevant cette substitution, convaincu qu'elle est sans supercherie et qu'au contraire elle va être d'une immense utilité, y consent. Voilà la convention établie, cimentée par le consentement mutuel, le mot mis en *valeur* comme une terre en *labour*, et devenu *nom*. C'est ainsi que prend naissance la propriété et qu'on l'acquiert par le travail.

»Faisons maintenant connaître à l'élève les élémens du nom, c'est-à-dire les lettres, dont la totalité s'appelle *alphabet*.

»Nous avons eu soin d'écrire toutes les lettres de l'alphabet dans un coin de la planche comme dans un magasin. C'est pour nous la palette du peintre, où nous irons désormais chercher nos couleurs pour peindre tout ce qui frappera notre vue. Mais, auparavant, toutes ces lettres ont été connues, imitées écrites par l'élève. Il les sait par coeur. Ce sont ses jouets.

»Nous avons d'abord écrit les noms, composés du moindre nombre de lettres, dont *l'articulation vocale* est produite par l'élève sans qu'il s'en doute. Car la surdité n'empêche pas le jeu de l'instrument vocal, et ne prive pas le sourd, quoique à son insu, et involontairement, des voix et des articulations qui sont l'objet des lettres, et les élémens de la parole.

»Nous avons écrit assez de noms en faisant marcher de front tous ces exercices, pour employer toutes les lettres, et pour épuiser l'alphabet. Nous sommes arrivés enfin, à force

d'activité, de tems, et de patience surtout, à faire connaître l'objet à l'élève, à lui en faire trouver le signe, à le lui faire dessiner, à écrire le nom, à lui en apprendre l'alphabet manuel, et, à force de répétion, à lui en faciliter la rapide exécution. Maintenant, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons plus qu'à lui rendre la parole en dépit de l'ouïe, qui paraît vouloir résister encore longtems aux efforts de l'art. Quand je dis rendre la parole à un muet, je ne m'exprime pas exactement, puisque ce n'est que lui faire exécuter volontairement, sciemment, les articulations et sans le savoir Je lui fais connaître le trésor qu'il a en lui, et je lui apprends à s'en servir. Daignez vous donner la peine de continuer la leçon avec nous.

»Laissons nos élèves prendre leurs ébats, causer librement, et s'entretenir; puis, épions de l'oreille, écoutons attentivement si, parmi tous ces signes, il ne leur échapperait pas des sons, quelques articulations, et des voix, qui jaillissent comme l'étincelle du briquet, sans que ce briquet insensible en ait le moins du monde l'intention. Ah! voici que des voix, quelques articulations frappent très-distinctement notre oreille et nos yeux, malgré cette apparente confusion; et, même, nous remarquons que ces voix sont accentuées, empreintes d'émotions vives, et de sentimens tendres dont ces jeunes coeurs sont animés.

»Faisons avancer sur l'estrade cette jeune personne, qui vient de produire les sons *a e*, et les articulations *ti mi*. Après plusieurs essais, nous parvenons à les lui faire répéter et prononcer distinctement. Elle ne sait pas encore ce qu'elle possède, elle ne le sent pas; cepen-

dant, quoiqu'elle soit plongée dans le plus absolu silence; elle sentira un jour, ou plutôt elle distinguera, à travers les mouvemens confus de la glotte, quand elle produit des sons et quand elle n'en produit pas; et avec ce tact exquis naturel à son sexe, elle pourra les reproduire à volonté, et s'en servira pour appeler des *entendans*, à distance, comme nous en avons l'exemple quelquefois dans l'Ecole.

»A présent écrivons, et en même tems faisons articuler *e mi a ti.* Si nous parvenons à les lui faire prononcer en les lui montrant, nous aurons donné une leçon de lecture. Notre élève a fait un grand pas dans la science de la parole et de la lecture.

Oui, vient de dire avec ironie un critique sévère et un peu léger, *votre élève est bien avancée avec ce langage de perroquet, vrai grimoire. Vous le croyez,* lui répond l'instituteur; *reconnaissez que la jeune élève entend très-bien ce mot, qui n'a pas besoin d'explication, car elle a des soeurs, des frères, des amies.*

Quelle merveille que notre alphabet! Il semble le dernier effort du génie. Cette belle conception de réduire les élémens de la parole à un petit nombre, et de les représenter par autant de caractères, est le chef-d'oeuvre de l'esprit humain. Ne dirait-on pas que ce serait le même esprit qui aurait inventé l'alphabet vocal, l'alphabet écrit, le système de la numération, et la décomposition de la lumière en couleurs natives?

Dans l'organe de la parole, cet abrégé de tous les instrumens de musique, l'homme a reçu de son Dieu la voix, l'accent, le chant, et la parole, qu'il exerce séparément, ou ensem-

ble; il peut imiter le cri de tous les animaux: plaindre avec le souffrant, s'épanouir avec le joyeux, rugir avec le lion, gémir avec la colombe, chanter avec l'oiseau matinal des bocages, siffler avec les vents, gronder, éclater avec le tonnerre, soupirer avec sa compagne, et parler avec l'homme.

Ce langage d'action, en peignant par gestes, donnant un corps à la pensée, et parlant en quelque sorte avec les choses, ramène les idées abstraites des plus hautes régions intellectuelles, sous l'empire de l'imagination et des sens. Ce principe de la mnémonique naturelle fait marcher constamment de compagnie l'abstrait et le concret.

Demandez à un éléve, sans lui donner le tems de la réflexion, de vous montrer *un*. Aussitôt il vous présentera sa *canne*, son *chapeau*. Vous lui ferez remarquer qu'il vous montre *un objet*, et non pas le nombre *un*, isolé, séparé de tout objet. Il vous montre son doigt; même objection de votre part. Il cherche à se tirer d'embarras en traçant une ligne en l'air; mais cette ligne ne laisse aucune trace, et fût-elle empreintre, permanente, et visible sur un plan, elle finit toujours par lui prouver qu'il lui est impossible de vous montrer le nombre *un*, seul, isolé d'un objet. Il est alors convaincu qu'il ne peut séparer l'abstrait du concret, et qu'il est peut-être impossible de le concevoir.

La peinture a pour champ *l'espace*; le langage d'action a *le tems*. Cependant ces deux genres d'expression se rapprochent souvent.

L'éléve fait-il les signes du *futur*, du *présent*, et du *passé*, la collection de ces trois périodes compose *le tems*.

Nie-t-il le passé, en secouant la tête, point de commencement; nie-t-il le futur, point de fin. De l'index s'il trace en l'air une ligne circulaire, qui indique l'infini dans tous les sens, il a coupé les ailes du Tems, il a décrit le cercle, montré le serpent, qui est, en peinture, le symbole de *l'éternité.*

Le sourd-muet se sert du pinceau du peintre pour exprimer le *rire* et le *pleurer.* Pour rire, il lui suffit de tourner du doigt plusieurs fois avec rapidité les extrémités de l'arc de la bouche vers le ciel; veut-il pleurer, il les renverse sur la terre.

Un prince, dit-on, visita la galerie de Florence, et voyant un Amour qui pleure dans le coin d'un tableau, il pria l'artiste de le faire rire. Désir de prince est un ordre: en deux traits de pinceau, l'Amour se mit à sourire.

Si l'élève imite l'action de peindre, comme s'il avait le pinceau à la main droite, la palette au pouce de la gauche; et qu'il transporte, cette opération de peindre, à l'esprit, en indiquant le front, et simulant l'action de plonger l'index dans la tête par le sommet, le tout lorsque la physonomie s'anime, il fait, pour ainsi dire, fleurir *l'imagination,* il la montre aux yeux.

S'il se frappe le front plusieurs fois rapidement avec l'index, pour indiquer le siége de l'esprit; s'il dirige les doigts vers le ciel, en les agitant vivement pour imiter la flamme qui jaillit du sommet de la tète lorsque la physionomie exprime l'inspiration; n'a-t-il pas peint le *génie?*

Qu'il s'enflamme l'imagination, aussitôt cette enchanteresse embellit la nature même par ses fictions, et la *poésie* prend naissance.

La puissance de l'esprit qui s'empare des âmes par la *persuasion* et la *conviction*, maîtrise les coeurs, et se montre aux yeux par l'éclat du geste, l'accent de la parole et la correction de l'écriture, est l'*éloquence*, qui suppose le secours de la poésie, l'exercice du génie et la culture de l'esprit.

Exprime-t-il par gestes le coeur s'élançant vers un seul objet, qu'il semble aspirer, en tendant les deux mains en avant comme pour l'attirer; accompagne-t-il cette action d'un mouvement de physionomie, inexplicable tant il est expressif, qui place la confiance du coeur dans l'avenir; à ces traits ne reconnaissez vous pas l'*espérance*, la *fleur du bonheur*? En effet, nous trouvons, dans cette consolatrice des malheureux mortels, le *désir*, la *croyance* et l'*attente*.

Le désir peut s'attiédir, s'endormir même; c'est alors le sommeil du coeur, ou d'un seul mot l'*indifférence*; mais il ne s'éteint jamais, ce serait la mort de l'âme. Le désir au contraire en est l'aliment. Il y a un divorce bien prononcé entre le désespoir et la vie, qui est, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, un enchaînement *d'espérances trompées*. Elles sont toujours trompées ces espérances, quoique sans cesse renouvelées par le désir qui vole d'un objet à l'autre sur les ailes du Tems.

Le Désir insatiable, et le Tems sans pitié, dont la faux fait jaillir la vie du sein même de la mort, travaillent pour l'éternité.

La physionomie de l'élève s'épanouit-elle comme une fleur aux doux rayons du soleil, lorsqu'il appuie doucement la main sur son coeur, il exprime le sentiment tendre, qui vivifie tout. La nature, la vie de l'âme, l'*amour*.

Pour purifier cette flamme, s'il ajoute le signe du doigt dirigé vers le ciel, en s'inclinant avec un saint respect d'adoration, il exprime l'*amour de Dieu*.

Si avec le signe d'amour il sourit à quelque objet qu'il paraît bercer légèrement sur les bras ; aussitôt, on croit voir une mère qui tient un enfant. Si du doigt il trace une ligne qui indique le rapport du coeur de la mère à celui de l'enfant, ou de l'enfant à la mère, il aura exprimé les deux sentimens corrélatifs l'*amour maternel* et *l'amour filial*.

Ce rapport existe-t-il entre deux personnes sans distinction de sexe, avec le mouvement alternatif des deux mains, qui indique la sympathie, la *réciprocité*, une sorte de courant d'affection, qui circule d'un coeur à l'autre : qui ne reconnaît pas l'*amitié ?*

J'ai lu quelque part que deux célèbres comédiens se trouvant ensemble à dîner, furent invités par l'assemblée à donner une idée de leur talent. L'un d'eux, par le récit d'un beau morceau de poésie, porte la pitié et la terreur dans toutes les âmes, les frappe d'effroi, et fait verser de douces larmes. L'autre, sur qui tous les yeux se tournent, s'approche doucement d'une fenêtre ouverte, tenant sa serviette sur ses bras comme pour figurer un enfant, qu'il berce doucement, lui sourit tendrement, et présente par la seule éloquence du geste, l'amour maternel dans une expression de physionomie, qu'aucune puissance humaine ne peut décrire. Tout à coup l'enfant échappe des mains de cette mère, tombe par la fenêtre. La mort dans le coeur, d'un oeil rapide, elle le suit dans sa chute pour le retenir, et montre,

dans la plus noble et la plus touchante physionomie, tout ce que le désespoir d'une mère, à qui on arrache en quelque sorte les entrailles, peut avoir d'affreux.

Pour compléter l'ouvrage sur les signes, il faudrait pouvoir ajouter à leur *analyse*, à leur *description*, et à l'invention des *caractères* pour les écrire, une théorie abrégée de la physionomie. Chose presque impossible! on peut opposer l'amour à la haine, le rire aux pleurs; on peut décomposer l'ironie en dédain et moquerie. On peut graduer la série des sentimens, des affections, des passions dominantes; mais tout l'art humain serait en défaut s'il prétendait décrire les nuances fugitives, qui, comme autant d'éclairs, passent sur un beau visage, lorsque les passions bouleversent l'âme, comme les vents une mer orageuse.

L'instruction ne doit jamais être séparée de *l'éducation*, un des vices du siècle. Quelle sottise! quelle folie! de regarder le cerveau du malheureux enfant comme un garde-meuble où l'on entasse pêle-mêle toutes choses sans discernement, sans s'occuper de son coeur, de la direction de sa volonté, des bonnes inclinations dont dépend son bonheur futur. N'est-ce pas vouloir obstinément faire marcher l'homme par la tête, et abandonner son coeur, son âme, sa volonté, aux caprices du hasard? Voilà l'homme tronqué qu'on nous fait.

L'éducation et *l'instruction*, amies de l'enfance, doivent être les compagnes inséparables de l'homme, au moins dans la jeunesse. Si l'on ne peut pas absolument faire concevoir au premier âge la grandeur de sa destinée, l'immor-

talité de l'âme, l'éternité de la vie future, du moins essayons de la lui faire pressentir..

Je prends un objet dans les arts: cette montre; je demande par signe à ce jeune élève de huit à neuf ans, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une giraffe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou de notre petit chien acteur, qui est toujours là.

Le jeune enfant devient rouge comme de l'écalarte. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

Nous le calmons doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'Instituteur. De qui cette montre est-elle l'ouvrage?

L'Élève. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'un horloger?

L'Élève. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

Cet exemple suffit pour prouver qu'en parcourant ainsi avec les élèves, par signes et par une longue série de questions, tous les objets des arts, qui sont le produit de l'industrie des hommes, on peut leur faire entrevoir l'*âme*, puissance bien au-dessus de l'instinct des animaux.

Ensuite, regardant le soleil, je demande aux élèves si cette source inépuisable qui répand sans cesse dans l'univers des torrens de lumière et de chaleur, et qui peint tous les objets des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel, est l'ouvrage de leurs mains?

Tous répondent que non.

Ce second exemple est également suffisant pour faire trouver beaucoup de questions sur

les êtres de la nature, et pour faire sentir l'existence d'un *Dieu* créateur, incomparablement au-dessus du génie le plus élevé du faible mortel sa créature.

Arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, les éléves qui savent écrire, qui connaissent la grammaire de leur langue et toutes les formes du discours, pourront répondre par écrit à beaucoup de questions.

Lorsqu'ils connaissent bien les phénoménes de la vie dans les animaux, toutes les facultés et opérations de l'âme chez l'homme, l'enchaînement des phénoménes de la nature, et des produits des arts, en remontant des effets aux causes jusqu'à la première, indépendante, immuable, immense, éternelle, toute-puissante; ils ont les élémens d'un nouveau tableau qu'ils peuvent composer eux-mêmes.

Je vous livre maintenant mes éléves; nous pouvons leur faire toute espéce de question, sur quoi que ce soit.

L'Instituteur. Qu'est-ce l'*Éternité?*

Massieu. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse; l'aujourd'hui sans hier ni demain. Le jour circulaire sans succession; le non-âge.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'une *difficulté?*

Massieu. C'est possibilité avec obstacle.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*ingénuité* ?

Clerc. L'*ingénuité* est naturelle, franche, naïve, sans finesse, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions: les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été cultivé. Les enfans et les

jeunes gens bien nés et bien élevés son ingénus, parce que leur coeur n'a pas été corrompu.

L'Instituteur. Qu'est-ce que *idée, pensée, jugement, raisonnement, méthode?*

Berthier. L'*idée* est le résultat de l'attention et peint l'objet dans l'esprit; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugemens, les déduit les uns des autres; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'Instituteur. Qu'est-ce la *grâce?*

Cazan. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvemens, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce,* c'est un don, une faveur.

La *grâce,* c'est le secours de l'inspiration divine.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *pudeur?*

Gazan. La *pudeur* la plus touchante des vertus, colore le front d'un honnête homme, ou plutôt celui d'une jeune vierge, d'un incarnat agréable; c'est une légitime antipathie, mêlée d'une aimable rougeur à la vue de ce qui blesse la chasteté.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *clémence?*

Berthier. C'est un pardon magnifique.

L'Instituteur. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme?

Gazan. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe les regards sur elle par les qualités nobles, régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint; tandis qu'une

jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon; une jolie, l'est de mille.

L'Instituteur. Quelle est la différence entre *beau* et *magnifique?*

Gazan. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique*, cela produit le *sublime* qui vous enlève, vous ravit et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'Instituteur. Qu'est-ce que le *bonheur?*

Gazan. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

Un Spectateur. Niez-vous les mystères du christianisme en certains endroits ?

Gazan. Pitoyable demande! L'homme est un orgueilleux ver, qui prétend percer la machine du monde; gravir au haut de l'adorable et mystérieux temple de la foi; fouiller trop avant dans la nature de notre agent spirituel pour découvrir ce qu'ils ont de caché. Tout lui ferme à jamais la porte des mystères. Vaines tentavites! folie! il ramasse les sciences spéculatives, lui qui n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances qui lui manquent. Eh bien, est-il juste que cet atome me demande à moi, qui suis son compagnon d'ignorance et de

misère, si je nie les mystères du christianisme en certains endroits?

Je vous remercie, mesdames et messieurs, au nom des sourds-muets, de la visite dont vous avez bien voulu nous honorer. Je vous rends votre liberté; la séance est levée.

PAULMIER,
Instituteur des sourds-muets.

PARIS,

VILLE DE GARNISON.

„Les talons sur la même ligne, et rapprochés autant que la conformation de l'homme le permettra; les pieds un peu moins ouverts que l'équerre et également tournés en dehors; les genoux tendus sans les raidir, le corps d'aplomb sur les hanches et penché en avant; les épaules effacées et également tombantes; les bras pendans naturellement; les coudes près du corps: la paume de la main un peu tournée en dehors, le petit doigt en arrière et contre la couture du pantalon; la tête droite sans être gênée, le menton rapproché du cou sans le couvrir; les yeux fixés à terre à environ quinze pas devant soi."

Position du soldat sans armes.
Première partie de l'*École du Soldat.*

Ah! quel plaisir d'être soldat!
La dame blanche.

Paris est pour les régimens dont se compose l'armée, infanterie et cavalerie, une véritable terre de promission, un Eden anticipé; il semble

au plus grand nombre des chefs de corps que la France, cette belle France si convoitée, si jalousée par nos bons amis de l'extérieur, soit un désert où l'on ne rencontre qu'une oasis. Si l'on s'en rapporte à ces messieurs, un régiment n'est bien que là; comme beaucoup de gens, ils croient ou feignent de croire qu'on ne vit qu'à Paris, qu'on végète en province. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils y sont »près du soleil,» et qu'ils aiment à se réchauffer à ses rayons vivifians; c'est qu'ils s'y trouvent comme dans une serre chaude, où tout pousse plus promptement. Un ministre qui sait le coeur humain a toujour soin de tenir, comme on dit, la dragée haute aux ambitieux. Comme stimulant de zèle, il laisse apercevoir à chaque colonel Paris en perspective; à peu près comme on promet des bonbons à l'enfant studieux qui a bien mérité de ses professeurs.

La faveur, les considérations personnelles, souvent même l'obsession d'un seul homme, bien plus encore que le haut degré d'instruction, la belle tenue »ou le dévouement», décident aussi du séjour des troupes dans la capitale. Sous la restauration, avant que la Charte ne fût une vérité, que l'opposition n'eût bravement endossé la livrée du ministère, un régiment dont le numéro nous échappe, est venu trois fois à Paris en deux années, parce que le colonel à qui la cour en avait confié le commandement, se trouvait avoir l'honneur d'être le frère de lait d'une des femmes de service de S. A. R. la duchesse de Berry. On connait des régimens qui, en moins de dix ans, ont occupé quatre ou cinq fois la capitale; et d'autres qui, dans le même espace de tems, ne

l'ont pas approchée de plus de cent lieues: le pouvoir ne permet pas à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il est assez rare qu'un colonel qui a du crédit ou qui croit en avoir, réunisse ses officiers sans leur parler «de la certitude officielle» qu'il vient d'acquérir d'un prochain séjour de son régiment à Paris. Sur cette assurance banale, qu'on ne révoque jamais en doute, il faut voir comme un corps d'officiers se livre à l'espérance, et quels sont les préparatifs. Les vieux fracs sont remis à neuf; on retourne les capotes; les épaulettes sont renouvelées; et chacun, après s'être occupé du moyen de se procurer de l'argent frais (ce qui se rapproche assez de la recherche du grand oeuvre), rêve aussitôt les douceurs du chapeau rond, et l'incognito de la *lévite* bourgeoise! car il faut bien se garder de croire que, même en dehors du service, il soit permis à un officier subalterne de se dérober pour quelques heures, sous des vêtemens civils, à l'incommodité permanente de l'uniforme. Partout ailleurs qu'à Paris cette faculté lui est strictement interdite; il faut qu'il reste au carcan depuis les premier jusqu'au dernier jour de l'année, et subisse incessamment les honneurs que lui doit toute sentinelle. Dans la bienheureuse Lutèce, au contraire, il n'est rigoureusement astreint à porter l'uniforme qu'aux revues ou aux prises d'armes; il doit même ne se montrer isolément dans les rues qu'en bourgeois, et n'avoir d'autre arme qu'un parapluie, symbole de la prudence.

Avez-vous quelquefois rencontré sur le boulevart du Temple, à l'heure où l'on commence à y persécuter l'innocence, dans l'intérêt de la

saine morale, de rares promeneurs à l'allure décidée, au regard superbe, à ce je ne sais quoi qui tient du cheval échappé; s'ils marchaient par deux, au pas et en cadence; s'ils portaient la redingote bleue, à coupe belliqueuse et strictement boutonnée; le chapeau rond, haut de forme, et toujours en arrière de deux ou trois révolutions de la mode; s'ils avaient le pantalon de couleur tranchante, la moustache régulièrement taillée et soumise aux lois de la symétrie comme les arbres du parc de Versailles; si enfin tous tenaient à la main un jonc ou un parapluie à canne; dites hardiment que vous avez vu des militaires d'une des casernes voisines.

Il faut qu'il y ait bien de l'attrait, bien de la magie dans ce mot de Paris, pour que les officiers de tout grade, sans aucune exception, envient, par-dessus tout, le séjour de la métropole! et cependant, à l'exception d'une indemnité qu'on leur alloue, en sus de la solde ordinaire, quels avantages les y attendent? Pour le soldat, le service est là vingt fois plus pénible qu'ailleurs, par suite de la multiplicité des postes, de l'importance de la consigne, et de la longueur des distances. Quant à l'officier, il faut, s'il est raisonnable, s'il sait imposer silence à ses passions, et surmonter ses habitudes militaires, qu'en franchissant la barrière par laquelle il est entré, il se soit décidé à subir toutes sortes de privations; il sera d'autant plus malheureux à Paris, qu'il ne pourra faire un pas sans se voir exposé à mille séductions dangereuses, et auxquelles il lui est interdit de succomber. C'est un fait bien prouvé que, quelles que soient les ressources relatives de l'un comme de l'autre, ils ne sauraient voir se réa-

liser la moindre partie des brillans projets qu'ils forment en s'y rendant.

Pour la commodité du service militaire, on a partagé la capitale en quatre grandes divisions, dont les postes sont desservis par le régiment qui occupe la caserne la plus voisine.

Le nombre des casernes ou quartiers est de dix-sept, grands et petits, non compris les bâtimens militaires de la banlieue, tels que Vincennes, Saint Denis, Courbevoie, et Ruel: et ceux des villes voisines où l'on est dans l'usage de tenir des garnisons, qui sont comme des annexes de la garnison de Paris, et qu'on place là, pour s'en servir au besoin, et les faire prudemment avancer dans les grandes occasions.

Sur la rive droite de la Seine, on trouve la caserne de la rue de Babylone, trop long-tems habitée par les Suisses, ces *amis de la maison,* comme les appelle Béranger; celles des rues Verte et de la Pépinière; celles de la Nouvelle-France, de la Courtille et de Popincourt réservées pour l'infanterie; le quartier des Célestins, destiné à la cavalerie; l'ancien couvent de l'Ave-Maria, et enfin les Minimes et le quartier Saint-Martin, qu'occupe une moitié à peu près de la garde municipale.

Sur la rive gauche, s'élèvent l'Ecole militaire, où l'on place à la fois de l'infanterie et de la cavalerie; les quartiers de Belle-Chasse et du quai d'Orsay, la caserne de la rue de Tournon, qu'habite une autre fraction de la garde municipale, et les casernes auxiliaires des rues du Foin-Saint-Jacques, Mouffetard, et de l'Oursine.

Le lieu dit *la manutention*, où se fait le pain que mange la garnison, la salle des conseils de

guerre située rue de Cherche-Midi, deux hôpitaux (le Val-de-Grâce et le Gros-Caillou), et enfin la prison de l'Abbaye où les militaires seuls ont l'honneur d'être admis, complètent les établissemens militaires de Paris. Nous laissons en dehors, à dessein, le ministère de la guerre et l'hôtel des Invalides, qui sont affectés aux intérêts généraux de l'armée.

La force militaire en permanence à Paris, force qui dépasse rarement trente mille hommes en tems ordinaire, est placée sous les ordres immédiats d'un lieutenant-général commandant la Ire division territoriale, et d'un maréchal-de-camp commandant la place, dont l'état-major semble, par parenthèse, avoir fait, depuis longues années, le voeu de s'enterrer vivant dans l'entresol d'un des hôtels de la place Vendôme.

Les chefs de corps de la garnison ne reçoivent d'ordre, pour le service journalier, que de ces deux notabilités, sur lesquelles repose particulièrement la tranquillité de près d'un million d'individus, et qui se trouvent ainsi spécialement chargés de la répression légale de l'émeute. Autour de chacune des casernes de Paris se meut une population industrielle, quasi militaire, et qui, placée là en apparence pour subvenir aux besoins de tout genre de la garnison, ne s'y est en effet établie que pour subsister aux dépens de ceux qu'elle fait vivre. Ces diverses colonies marchandes dont les moeurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent : 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bourgeoise* (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétri-

bution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitans de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartemens, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour recevoir des officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenans *, pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de

*) Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont pas précisément à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instans avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves, dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillans, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe généreuse, sans arrière-pensée, et dont le dévouement n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent les tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment, pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés

particulières. Les liens de parenté ne suffisent pas toujours; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir: soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe recherchent peu les occasions de se produire; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et désappointemens, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, ces messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitans de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même: un clerc de notaire ou d'avoué, un commis marchand est officier dans la garde citoyenne; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses baïonnettes; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses oeuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguité de leurs ressources financières les éloigne aussi du monde; et à Paris plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spec-

tacle, et sort impunément du café, sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans cesse l'argent à la main; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'oeillade classique, et en rajustant son col dans la glace: »Écrivez, c'est moi qui paie.» Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intrigant; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire; adieu les douces jouissances de l'amour-propre; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilége de faire rire les départemens, un de ces bons mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes? Quelle maison de bonne compagnie leur aura

permis l'entrée de ses salons? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises? Quel sera le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute, le rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différens postes que dessert la garnison; dans les momens de loisir que leur laisse un service constamment pénible, il se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Eléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire*. On les aura vus dans les guinguettes du boulevart extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, ou aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, ils se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, ou n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le tems de visiter nos grands monumens publics; du Louvre, les plus curieux

auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin* *).

L. MONTIGNY,
capitaine au 65e régiment.

---

* C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.

LA COUR DE FRANCE

EN MDCCCXXX.

Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château de Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. »Vous pourrez, avez-vous ajouté, vous croire encore à votre bureau, distribuant à la curiosité ou au dévouement des billets d'admission à quel-

que fête ou cérémonie, et ce sera pour vous une douce illusion.» Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher, et ce n'est pas lorsque les événemens m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre damande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ridicules des différentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envie la malignité: et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquans et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mait qu'importe? il est peut-être encore des coeurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je

ne puis espérer être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise: »Il a servi quinze ans la famille exilée: il lui a dû l'existence des siens: la reconnaissance le fera parler; il a sûrement l'habitude de flatter ses maîtres: défions-nous donc de ce qu'il nous dira.» A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaisance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son coeur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins, je n'aurai flatté que le malheur; et, certes, si les pavés sanglans de juillet n'eussent pas brisé d'un même coup la couronne de Charlemagne, le sceptre de saint Louis et l'épée de Henri IV, si Charles X régnait encore aux Tuileries, je me tairais, de peur qu'on ne jugeât ma louange intéressée; ou, si je prenais la plume, ce serait pour montrer que les idées libérales de la jeunesse actuelle avaient leurs entrées à la cour, et qu'il n'y avait d'exclusion que pour les principes révolutionnaires.

J'aurais ici une belle occasion d'entamer un chapitre de politique, et de résumer en quelques pages ce qui s'est imprimé dans les journaux depuis deux ans. Je pourrais prouver aux partisans de la souveraineté du peuple, qu'ils invoquent seuls le droit divin, puisque la voix du peuple passe pour être la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei:* tandis que leurs adversaires ne s'attachent qu'au droit d'hérédité, principe d'ordre et de sécurité pour les gouvernemens comme pour les familles, droit

inviolable et sacré, qui exista sans contestation depuis Adam jusqu'à Saint-Simon.

Je me trouverais d'ailleurs trop dépaysé dans le domaine de la politique, dont mes goûts constans m'ont toujours tenu éloigné. Je préviens donc les lecteurs de votre livre, que je ne les ferai point pénétrer dans le grand cabinet où se tenait le conseil des ministres; je n'y étais point admis; et, comme je n'ai jamais écouté aux portes, il me serait impossible de dire ce qui s'y passait. Je sais seulement que, sous le dernier ministère, il s'est dépensé trois feuilles de papier de trop, puisqu'elles ont allumé un si déplorable incendie.

C'est vous, bons habitans des provinces, vous qui n'avez jamais assisté aux fêtes et cérémonies de l'ancienne cour, c'est vous que j'invite à me suivre dans ces Tuileries dont le nom seul vous est connu. Je ne vous ferai point la description de son aspect extérieur. Vous devez en avoir déjà quelque idée, ne fût-ce que par ces gravures enluminées représentant la population entière de Paris, dansant de joie, en mai 1814, sous les fenêtres de Louis XVIII, ou bien encore ce peuple armé de fusils et de haches, criblant de balles et brisant les portes du palais de son roi, en juillet 1830. C'est dans l'intérieur du château que je veux vous conduire; mais je me garderai bien de vous le montrer tel qu'il était après les trois journées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses registres lacérés; ses registres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire

disparaître leurs noms. Loin de rappeler ces faits affligeans, je voudrais pouvoir les effacer de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira.

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet de chambre, le maître d'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au jugement dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons

chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémomonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des voeux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des cérémonies, quelques débats sur les droits, priviléges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant sa consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord: le garde-du-corps n'a rien dit, l'huissier de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup d'oeil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux, voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressé une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois ré-

pétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfans pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beauté de leurs enfans, sous la chemise blanche et la robe rouge, dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Cherubini et Lesueur, pour directeur Plantade, et formant, par la réunion de tous les talens, un ensemble d'exécution qui ne connaît aucune rivalité, et qui sera long-tems regretté.

Mais tout à coup une voix s'élève, et dit: Le roi: voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien

d'un viellard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage des rois de France, il lave lui-même les pieds des treize apôtres, en signe d'humilité chrétienne! Riez, impies, de ces touchantes solennités du culte de vos pères; mais si vous y assistez une seule fois, vous ne rirez plus. Tout n'est cependant pas sévère et religieux dans la cène; les officiers des cérémonies et de l'autel s'avancent en procession, tenant à la main les insignes de leurs charges et des bouquets; après eux marche le dauphin de France, suivi des grands officiers. Ils viennent treize fois de suite chercher le pain, le vin et les plats destinés aux apôtres. Ils les portent au roi, qui les dépose dans des corbeilles aux pieds de chaque enfant; il y joint pour chacun d'eux le don d'une bourse, contenant treize pièces de cinq francs. Alors la cérémonie est achevée, et le roi peut se dire: »J'ai fait mieux qu'un acte de dévotion ou d'humilité; j'ai fait le bonheur de treize familles.»

Maintenant que nous avons vu le roi très-chrétien, abaissant la majesté royale devant ceux que le P. Bridaine appelait les meilleurs amis de son Dieu; cherchons à le voir dans cette cérémonie, qui naguère encore rappelait seule les anciennes traditions de la chevalerie. Là, il est non-seulement roi de France, il est aussi

grand-maître de l'ordre du Saint-Esprit. Cet ordre, fondé par Henri III, que tous les souverains de l'Europe étaient fiers et heureux de porter, cet ordre qui décorait la poitrine d'Henri IV, de Louis XIV, et de tous les grands hommes de guerre et d'état des deux derniers siècles; cet ordre, la récompense la plus glorieuse et la plus enviée des grandes illustrations de l'époque actuelle; la révolution dernière n'a pas voulu qu'il survécût à la monarchie.

La dernière cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit eut lieu le 30 mai 1830, jour de Pentecôte. La direction des fêtes et cérémonies avait déployé tout le luxe de ses tentures, pour décorer le grand vestibule et la galerie de pierre qui conduit à la chapelle; le goût le plus parfait a toujours présidé aux travaux de ce genre, et ceux qui se rappellent Notre-Dame le jour du baptême du duc de Bordeaux, et la cathédrale de Reims au sacre de Charles X, rendront toute la justice qui est due au talent ingénieux et fécond de MM. Hittorff et Lecointe, et aux pinceaux de Cicéri.

Le chapitre de l'ordre se tint à 11 heures dans le grand cabinet. Là s'étaient rendus dans leurs riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, les chevaliers déjà reçus, portant en sautoir le collier de l'ordre, et sur le manteau la plaque d'argent, insigne brillant de leur dignité. Le roi, dont ce costume relevait encore l'élégance chevaleresque, présida le chapitre assemblé; puis le cortége se mit en marche pour la chapelle, où devaient être reçus les chevaliers promus nouvellement. Ils s'avancent sur deux rangs, et traversent une double hai de dames élégamment

parées; on regarde, on nomme les chevaliers à mesure qu'ils défilent, et souvent des observations malignes résultent des rapprochemens bizarres qu'opère l'ordre du cortége. Là s'avancent côte à côte et sur la même ligne, comme pour montrer l'envahissement des illustrations nouvelles sur le domaine de la vieille aristocratie:

Le duc de la Trémouille et M. Lainé;

M. Ravez et le duc de Montmorency;

Puis pour attester que l'ambition peut arriver au même but par divers chemins:

Le duc Decazes et le comte de Villèle;

Le comte de Peyronnet et le duc de Dalmatie.

Puis enfin, pour montrer comment deux gentilshommes comprennent différemment leurs devoirs:

Le duc de Mortemart et le vicomte de Châteaubriand.

Une circonstance particulière donnait un attrait plus vif de curiosité, et ajoutait un intérêt plus touchant à cette cérémonie: le roi recevait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le jeune duc de Nemours, en présence de toute sa famille. Il n'est personne qui ne se rappelle l'air noble et gracieux du jeune prince, et l'émotion profonde qu'il ressentit à la voix de l'auguste vieillard, qui lui traçait les devoirs d'un preux chevalier. On eût dit un père heureux et fier de trouver, dans son fils, un coeur où germeraient sans peine des semences d'honneur et de loyauté. Tous les spectateurs étaient attendris: une mère pleurait; et je fis des voeux pour que ses larmes fussent les dernières qu'elle eût à répandre.

Passerons nous maintenant de cette grave et

imposante solennité à ces fêtes si animées, si joyeuses, que ramenait tous les ans à Saint-Cloud, la Saint-Henri? Vous montrerai-je le Trocadéro, se peuplant de jeux de toutes genre, où les acteurs les plus renommés de la capitale, transformés en marchands forains, distribuaient avec grâce à tout venant des chansons, des jouets, des bonbons et des fleurs, pour la modique rétribution d'un remercîment? Vous ferai-je assister avec toute la cour, dans ce vaste amphithéâtre élevé en trois jours, à cette brillante représentation du drame héroïque de *Bisson*, où Franconi et ses acteurs, hommes et chevaux, donnèrent tant de preuves de leur rare intelligence? Voyez comme, au sortir de ce spectacle, le duc de Bordeaux rassemble sa petite armée d'enfans, les fait manoeuvrer, au milieu de la foule étonnée, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine; le voilà qui l'entraîne vers ces jeux gymnastiques, où il donne à tous l'exemple de l'adresse, de la force et de l'intrépidité. Tous les spectateurs frémissent du danger auquel il s'expose: mais lui ne craint rien: il s'écrie: *A moi, Français!* et, d'un pas assuré, il monte à l'assaut, et va planter son drapeau à l'extrémité d'une planche étroite et mal affermie. Puis, un instant après, se mêlant aux soldats du poste voisin, il joue avec eux aux quilles comme un camarade; mais il a soin de perdre la partie, quand il est sûr de la gagner; car il veut être généreux, sans qu'on lui en ait l'obligation. Peut-être aussi aimerez-vous à voir cet aimable enfant, recueillant avec une ardente attention les leçons de ses deux habiles instituteurs, MM. de Barande et Colart; et s'attachant surtout à l'histoire de

son pays, et refusant obstinément d'appeler autrement que le *mauvais connétable*, le connétable de Bourbon, qui, suivant lui, ne méritait plus de porter ce nom, puisqu'il avait porté les armes contre son roi.

Mais où m'ont emporté mes souvenirs? Nous voici à Saint-Cloud, et je ne devais parler que des Tuileries; les jeux d'un enfant m'ont fait oublier les pompes de la cour.

Elle n'était pas sans éclat, cette cour dont le luxe, qui cependant n'avait rien d'exagéré, était un puissant mobile de la prospérité du commerce. Ces trois cents gentilshommes de la chambre, ces écuyers cavalcadours, ces officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, couverts de riches habits brodés d'or, étaient autant de tributaires de l'industrie, et lui payaient avec joie un impôt de vanité. Nous oublions trop que le pain du pauvre est dans la main du riche, et qu'il vaut mieux que ce pain soit pour lui le prix du travail, que le don de la charité.

Afin de nous réconcilier avec ce luxe, que l'on blâmait si légèrement, assistons à ces *jeux du roi*, où toutes les notabilités sociales étaient invitées. Depuis huit jours, on sait d'avance dans les ateliers de Paris qu'il doit y avoir cercle à la cour, car on ne peut suffire aux commandes qui s'y multiplient. Tailleurs, couturières, brodeurs, modistes, coiffeurs, bijoutiers, etc., tous se réjouissent, et le bonheur de l'invité qui se rend à la fête dans un brillant équipage est partagé par l'ouvrier qui le voit passer.

Hâtons-nous de nous mettre à la suite de ces mille voitures qui s'avancent en ordre dans

la cour des Tuileries, long-tems avant l'heure indiquée sur les lettres d'invitation; car ce n'est pas comme dans ces bals de société où il est de bon ton d'arriver tard afin de produire plus d'effet. Ici on veut être des premiers à recevoir un regard du roi. Mais déjà les rangs se pressent dans ces vastes salons où l'éclat des bougies répand un jour si favorable sur la beauté des femmes et sur le luxe de leurs parures. Il est imposible de se figurer, sans l'avoir vu, le magnifique spectacle que présentaient la salle du trône et la galerie de Diane, lorsque l'oeil en embrassait tout à coup l'ensemble éblouissant: il n'était personne qui, en entrant, ne s'arrêtât pour l'admirer.

Là sont réunis, le ministre passé songeant aux moyens de ressaisir le pouvoir, le ministre présent préoccupé de la crainte de le perdre, et le ministre futur rêvant aux chances qu'il a pour s'en emparer. Tous les trois se saluent, se serrent la main avec affection; on les prendrait pour des amis. Là, se groupent des pairs de France, qui, fiers de leur droit d'hérédité et confians dans sa durée, estiment et calculent ce que vaut un fils aîné de pair, et par quelle dot la fille d'un banquier peut acheter un titre de comtesse et ses entrées à la cour. Ce ne sont point seulement les pairs de Louis XVIII et de Charles X qui se livrent à ces espérances: je vois d'anciens sénateurs de Napoléon partager ces illusions dont ils sentent aujourd'hui tout le néant. Voici près d'eux de vieux généraux qui, depuis la République jusqu'à Charles X, ont servi tous les gouvernemens. Le drapeau a changé, mais qu'importe? l'honneur militaire n'a point failli, car depuis nos révolu-

tions, il leur est impossible de le placer ailleurs que dans le courage. Ils causent entre eux de l'espoir d'une guerre, comme s'ils étaient encore en état d'en supporter les fatigues. Mais ils ne peuvent s'empêcher, malgré leurs anciens souvenirs, de rendre hommage à ces jeunes officiers de la garde royale, qui, par leur tenue, leur discipline, leur savoir, et leur vaillance, n'avaient à envier à ceux de cette vieille garde qui fit trembler l'Europe, que l'occasion de se montrer leurs dignes successeurs. Je ne sais pourquoi il me semble voir ces hommes, à larges épaulettes, jeter des regards dédaigneux sur cette foule d'hommes en habits bleus, dont le collet brodé de fleurs de lis d'argent révèle les fonctions législatives. Les soutiens du ministère s'étonnent qu'on ait invité tant de membres de l'opposition, et ceux-ci se plaignent de l'être moins souvent, et en plus petit nombre que leurs adversaires. Il n'y a point là cependant de côté droit, de côté gauche, ni de centre; on est presque du même avis sur la loi qu'on discute dans le salon des Tuileries, et si le scrutin se faisait là, l'urne ne contiendrait que des boules blanches, tant était grande encore alors l'influence d'une invitation au jeu du roi: elle valait presque le dîner d'un ministre d'aujourd'hui.

Mais un profond silence succède tout à coup au bourdonnement des conversations particulières; le roi paraît, suivi de toute sa famille; il circule lentement dans les salons, et trouve dans son cœur le secret de dire à chacun le mot qui doit lui plaire. C'est aux femmes surtout qu'il sait l'art de faire le compliment qui les flatte sans les embarrasser; il n'en oublie aucune, tant il craint de faire de la peine, et c'en serait une véritable que de ne pas obtenir

un mot du roi. J'ai long-tems été tenté de croire que ce besoin d'obtenir un moment l'attention du souverain, était une petitesse de courtisan; mais depuis que j'ai vu, de mes yeux, les députés les plus ardens de l'opposition, les hommes les plus fiers et les plus indépendans, M. Benjamin Constant lui-même, se presser, se pousser, pour arriver au premier rang, afin d'être aperçu par Charles X, et s'enorgueillir d'une phrase obligeante, comme un général le ferait d'une victoire, j'ai été forcé de reconnaître qu'il y avait, dans les regards et dans les paroles d'un roi de France, un pouvoir magique devant lequel tombaient toutes les préventions humaines.

Je ne dois pas finir le tableau de ces brillantes réunions sans parler des membres du corps diplomatique, qui en augmentaient l'éclat par la richesse et la variété de leurs costumes, et sans faire mention des hommes de la cour de Charles X. Je sais qu'il est convenu, sur les théâtres et dans les carrefours, qu'un seigneur de la cour est un être imbécile, bas, cupide, et insolent. Ceux qui les voient tous ainsi, ressemblent à ce voyageur qui, traversant rapidement une ville, et apercevant à une fenêtre une femme dont les cheveux etaient roux, en conclut, et écrivit que toutes les femmes de cette ville étaient rousses.

L'homme de cour, tel que je l'ai vu presque toujours depuis la restauration, est fier de sa naissance et de son nom; mais il sait qu'il n'a pas plus de raison de s'en glorifier, qu'un chanteur de la voix que lui a donnée la nature, et qu'un homme riche de la fortune qu'il doit à ses pères. Dévoué au roi, il ne se croit pas

l'humble serviteur des ministres, et quand sa conscience le lui prescrit, il se place dans les rangs de l'opposition. Il est d'une extrême politesse, car il a vu que c'était le moyen le plus sûr de faire reconnaître sa supériorité sociale. Il rend justice au mérite, il l'estime, il l'aime, il l'admire franchement et sans envie; mais il ne faut pas que ce mérite se trouve chez un homme d'un rang égal au sien, car alors il est tenté de le lui contester. Il est généreux, car il aime à suivre l'exemple du maître qu'il sert; il sait d'ailleurs que la générosité est une vertu noble et grande, et s'il ne se fait pas toujours un bonheur de l'exercer, il s'en fait du moins un devoir. Sans être savant, il n'est étranger à aucune science. il trouve le secret de paraître connaisseur dans les arts, quand il ne l'est pas réellement; mais il ne s'érige plus en protecteur des artistes, il est leur ami. L'empire de la plume blanche et du talon rouge étant détruit, il est forcé d'être aimable pour être aimé: enfin il a des moeurs, ce dont il s'étonne comme du plus grand changement que la révolution ait opéré.

Tels sont, en général, les courtisans de notre siècle; mais parmi eux, il s'est trouvé des hommes qu'on se plaisait à injurier, sans doute parce qu'ils étaient placés sur les marches du trône qu'on voulait abattre: des hommes pleins de courage, de talent et d'énergie, dévoués sincèrement aux vrais intérêts du peuple, qui les haïssait sans les connaître; des hommes qui ont trouvé dans leur âme noble et loyale, dans leur amour pour le pays, cette éloquence vive et profonde, généreuse et forte, vraie et passionnée, qui n'a rien de la chaleur factice de

l'avocat, ni de la pompeuse faconde du politique, mais qui étonne, émeut, persuade ceux-là même qui d'avance sont décidés à les combattre et à sacrifier leur conviction à leur opinion de commande et à leur ambition du moment; des hommes enfin qui voyant l'impossibilité de faire le bien, et ne voulant point participer au mal qui peut se faire, rentrent dans la vie privée, et emportent dans leur retraite les regrets, l'estime et l'admiration de leurs concitoyens; je n'ai pas besoin de les nommer.

Les jours consacrés aux *Jeux du Roi* n'étaient pas les seuls où les sommités sociales fussent admises à la cour. Le peuple avait aussi sa fête, et c'était celle du roi. Ce jour-là, pas une larme qui ne fût essuyée, pas une chaumière qui ne fût heureuse, pas une famille qui n'eût du pain. Mais comme cette fête ne fut point célébrée en l'an de grace 1830, je ne rappellerai que le premier jour de l'année, ce jour où, suivant l'usage, tous les différens corps de l'état viennent renouveler au souverain, quel qu'il soit, les mêmes hommages et les mêmes voeux, et lui jurer périodiquement le même amour et la même fidélité. J'avoue que ces discours uniformes que prescrit l'étiquette, que ces sentimens, plus ou moins vrais, exprimés en phrases plus ou moins sonores, suivant l'opinion et le talent de l'orateur, n'ont jamais eu de prix à mes yeux que parce qu'ils donnaient souvent lieu à des réponses pleines de sens et de bonté. Charles X avait, dans ces occasions, une facilité et une grâce d'élocution qu'on ne peut lui contester.

C'était aussi le premier jour de l'an qu'avait lieu le grand couvert. L'usage qui obli-

geait le roi et sa famille à dîner en public, ne pouvait avoir rien de pénible pour Charles X. Il ne devait pas craindre qu'on le comparât à ces monarques d'Orient, qui pensent que, lorsqu'ils ont bien diné, aucun de leurs sujets ne doit avoir faim. Il savait que le voeu d'Henri IV était réalisé, et que la poule au pot ne manquait ni à l'artisan industrieux, ni au laborieux cultivateur.

Si ces dîners d'apparat n'étaient pas pour lui sans charmes, combien il se trouvait plus heureux encore lorsque le jour des Rois ramenait ce dîner de famille dont l'usage lui faisait un devoir si doux! J'aime ces anciennes coutumes de nos pères qui se transmettent de génération en génération, comme un héritage de joie et de bonheur. Les siècles modernes ne sont pas les seuls qui aient donné l'exemple de ces réunions de famille, où le sort décerne une royauté qui n'a ni soucis ni regrets. Les anciens ne manquaient jamais de nommer un roi du festin lorsqu'ils voulaient l'égayer; et, afin que tout le monde fût d'accord, c'était le sort qui décidait l'élection. L'usage des fèves, comme marque distinctive du pouvoir, n'est pas plus nouveau; les Grecs s'en servaient pour la nomination de leurs magistrats, et lorsque Pythagore disait à ses disciples: *Abstenez-vous de fèves*, il leur donnait un conseil plein de sagesse, dont peu de gens aujourd'hui seraient tentés de comprendre le sens énigmatique et mystérieux.

La fève, parmi nous, n'a point le danger que redoutait Pythagore: qu'il est heureux le roi de la fève! il n'a point de ministres qui le trahissent, point de courtisans qui le flattent,

point de Chambres, qui le gênent, point de journaux qui troublent son empire; ses sujets sont tous des amis qui lui paient gaiement un tribut d'amour; il choisit sa reine sans que la politique contrarie son penchant; s'il l'embrasse, on applaudit; s'il boit, on s'écrie; enfin, pour comble de bonheur, son règne ne dure qu'un moment.

Les joies de cette royauté passagère ne furent peut-être jamais plus vives qu'aux Tuileries, le 6 janvier 1830. Tout prospérait dans le royaume, et les descendans d'Henri IV, réunis dans un dîner de famille, formaient alors un ensemble aussi noble que touchant, des mêmes sentimens et des mêmes voeux. C'était un jour de fête pour tous, et surtout pour les enfans, qui, cette fois, se réjouissaient de voir disparaître l'importune contrainte de l'étiquette.

Autour de cette table royale, on voyait d'abord l'auguste vieillard, qui aimait toujours à laisser paraître la bonté de son coeur à travers la dignité de son caractère; chez lui, l'homme n'enviait et ne demandait au roi que le pouvoir de faire le bien. A ses côtés étaient assises madame la duchesse d'Orléans, heureuse mère d'une belle et nombreuse famille, et madame la Dauphine, qui tâchait de se consoler de ne pas avoir un pareil bonheur, en adoptant tous les malheureux: femme sublime dans l'infortune, héroïque dans le danger; et qui, en passant par tous les degrés du malheur, est arrivée à cette hauteur de vertu devant laquelle s'abaissent toutes les gloires humaines. Près d'elle on voyait M. le duc d'Orléans, dont Charles X aimait à se rappeler les témoignages

de zèle, de fidélité et de dévouement, lorsque exilés tous deux sur des bords étrangers, ils partageaient les mêmes malheurs et formaient les mêmes espérances: puis Madame, duchesse de Berry, si heureuse, si fière, si belle de son fils, aimant les arts quelle protège et cultive, donnant à tout ce qui l'environne la vie et la gaieté; ne voyant alors dans l'avenir que des jours sereins, et ne se doutant pas que les pauvres et les infirmes de son hospice de Rosny seraient bientôt réduits à implorer la charité publique. N'oublions dans ce tableau de famille, ni M. le Dauphin, ni mademoiselle d'Orléans, ni les ducs de Chartres, de Nemours, et d'Aumale, ni le prince de Joinville, ni les deux jeunes et jolies princesses d'Orléans, ni Mademoiselle, si gaie, si gracieuse, si spirituelle: regrettons de n'y pas voir M. le duc de Bourbon, que ses infirmités retiennent à son château de Saint-Leu, où il devait espérer de mourir tranquille et heureux. Mais réservons toute notre attention pour cet enfant, qui bientôt doit jouer un rôle si important parmi les augustes convives.

Déjà les deux premiers services ont épuisé la patience de ces jeunes coeurs, dont le respect arrête encore l'élan joyeux: le moment est enfin venu, et tous les yeux se sont tournés vers l'officier de la bouche, qui porte sur un plateau d'argent, recouvert d'une serviette, les quinze gâteaux, dont un seul contient la fève désirée. C'est le duc d'Aumale, qui, par le droit du plus jeune, les distribue aux convives; en ayant soin d'en garder un pour lui. Chacun s'empresse de connaître son sort, et

les exclamations de l'ambition déçue se font entendre de tous côtés. Un seul enfant rougit et se tait, non qu'il soit embarassé du rang où il est appelé; mais il ne veut pas humilier ses compétiteurs par l'éclat de sa joie innocente. Sa nouvelle majesté ne peut cependant pas garder long-tems l'incognito, et le duc de Bordeaux est proclamé roi de la fève aux acclamations unanimes. C'est alors qu'à l'exemple du nouveau souverain tous les enfans se livrent à une gaieté que le Roi et Madame animent et que la Dauphine ne cherche point à contenir. Déjà le choix de la reine est fait: c'est madame la duchesse d'Orléans, qui se prête volontiers à recevoir un honneur qu'elle n'a peut-être pas envié; et le dîner s'achève au milieu des éclats de rire, et des cris de: *Le roi boit! La reine boit!* mille fois répétés.

Les augustes personnages, assis autour de cette table royale, n'étaient pas les seuls admis à prendre leur part du gâteau des rois. Les parcelles de ce gâteau se répandaient avec profusion sur toute la France. Je vous en atteste ici, vous, poètes et écrivains, dont Charles X aimait à encourager les nobles travaux; vous, artistes habiles dont les tableaux peuplent nos musées et décorent nos palais, dont les statues ornent nos ponts et nos places publiques; vous, disciples d'Euterpe et de Thalie, dont sa munificence récompensait les talens; vous, simples artisans dont il enrichissait l'industrie; et vous, villages incendiés; vous, vieux et infirmes serviteurs de la République et de l'Empire; vous, veuves désolées et orphelins délaissés; vous-mêmes aussi, grands et

puissans du jour, ne receviez-vous pas votre part du gâteau des rois?

Mais on va se lever de table; et Charles X demande un moment de silence qu'il obtient avec peine:

»Sire, dit-il à son petit-fils, votre règne va finir dans cinq minutes: votre majesté n'a-t-elle pas d'ordres à me donner?

— »Oui, bon-papa, je veux....

— »Vous voulez! prenez garde: en France le roi dit: *Nous voulons*, et quelquefois même: *Ils veulent.*

— »Eh bien, nous voulons que notre gouverneur nous avance trois mois de notre pension....

— »Que ferez-vous de tant d'argent?

— »Bon-papa, la mère d'un brave soldat de votre garde a eu sa chaumière incendiée, et ce n'est pas trop pour la faire rebâtir....

— »C'est bien; je m'en charge....

— »Non, bon-papa, parce que si c'est vous, ce ne sera pas moi.

— »Et que ferez-vous sans argent pendant ces trois mois?

— »Je tâcherai d'en gagner par les bons points que j'aurai de mes instituteurs, et que vous me payez toujours.

— »Ah! vous comptez là-dessus?

— »Sans doute; ne faut-il pas que j'habille mes pauvres? car j'ai de pauvres, comme vous, comme maman, comme ma tante.... Oh! j'ai fait mon calcul, et je suis bien content. Quand j'aurai donné dix francs à la pauvre femme du bois de Boulogne qui a un petit enfant ma-

lade, il me restera encore vingt sous pour faire le prince.»

A ces mots, Charles X embrassa avec tendresse son petits fils, et s'écria: »Heureuse France, si jamais il est roi!»

ÉD. MENNECHET.

LES PETITS METIERS.

Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun cens passé la barrière; industrie d'égout et de carrefour, de mansarde et de ruisseau; industrie de hasard qui a ses espérances, ses maîtrises, son service central; industrie de chiffons, de vieux clous, de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles. Toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfans au collége, qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous, le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur! Il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un tems où il n'y a pas de boutique sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir! Les propriétaires de Paris sont si durs, le papier est si difficile à escompter! Cependant, il faut vivre! il faut échapper au désordre et à l'hôpital! Vive donc le petit métier sans boutique, sans patente. sans propriétaire, sans lettre de change, sans profit, le petit métier en plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir. A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, et plein de remords, et entrecoupé de voluptés fugitives; sommeil dans la soie volée, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures, et qui s'achève aux cris des marchands d'habits; vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles. Aux halles, les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes parts, attelé à de petites voitures, un peuple de négocians qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'oeufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le fier cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure

pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait de faim sans ces carottes, ces pommes de terre et ces oeufs équivoques; le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché; il attend à son cinquième étage; il attend non seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère. Toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en fer-blanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal; des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans leur mouchoir; de petites filles de quinze ans, qui viennent à la place de leurs mères, violettes de froid et les cheveux flottans; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour; innocentes abeilles autour de la ruche; la laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution dure jusqu'à midi: cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses oeufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours, son rustique enfant est petit-clerc d'une étude, et l'honnête laboureur son mari tient les cannes et les chapeaux dans une maison de jeu.

Heureux l'homme des champs s'il connait son bonheur !



Ecoutez! à midi voilà Paris qui se réveille! Le bruit monte aux cieux; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier à Paris a sa concurrence et sa parodie. Haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré; cherchez bien! et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris. A côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, le cachemire-Ternaux; non loin du cachemire-Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; puis plus bas, madame la Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant à tant par jour la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre, et jusques à la cornette et à la chemise de la prostitution. Le petit métier est un Protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra tout nu pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours, qui fait le mort, qui prendra toutes les allures. Vous savez l'histoire de saint Siméon Stylite, qui est resté quinze ans logé au sommet d'une colonne? A Paris, pour de l'argent et pour très-peu d'argent, vous trouverez facilement un homme qui remplira ce métier-là. Car être Dieu aujourd'hui, cela est devenu un bien petit métier.

Allons dans la ville. Descendu de votre chambre, vous passez nécessairement devant la

loge du portier. Cette loge est une espèce de niche au rez de-chaussèe, dans laquelle très-souvent, on n'oserait pas loger son chien, pour peu qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille; le père qui fait des souliers, la mère qui lit des romans, la fille qui déclame des vers, espoir du Théâtre Français; le fils aîné qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu, le dernier né qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix, ou qui prépare les cuivres des Johannot. Tout ce monde d'artistes vit et pense, et travaille, et compose, et se passionne, en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent? savez-vous comment tout ces enfans sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et *vestitum* dans cette difficile condition? qui le sait? qui pourrait le dire? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail, et d'une volonté ferme! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Je ne vous retiens pas plus long-tems à votre porte; vous sortez. Prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur; il gratte et regratte entre les pierres. Il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices, il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent empor-

te; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement, aux clous égarés de la ferrure des chevaux, aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle de la roue; il lave la boue de la ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique; il est heureux d'amener un clou sans tête, comme d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines. Voyez cet homme! quelle attitude pénible! comme il est couché sous sa proie, que de passion et d'avidité dans le regard! comme il joue avec la fortune! que d'imprécations dans son âme! comme son coeur bat dans sa poitrine! Pauvre homme, hélas! la mine est peu abondante! La révolution de juillet a renvoyé tant de chevaux à la charrue, elle a réformé tant de voitures, que c'est à peine si le ruisseau charrie encore assez de fer pour que le regratteur gagne de quoi aller, le dimanche et le lundi, se consoler à la barrière. Dans des tems meilleurs, il y restait trois jours!

Quand vous avez évité le regratteur et l'eau qu'il jette de côté et d'autre, vous tombez d'ordinaire vis-à-vis le commissionnaire du quartier. Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre

et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout tems; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va audevant de madame à son retour; le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami de la cuisinière, et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu, parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret, sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zèle, soit affaires, soit amour. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin.

Plus loin, sur le Pont-Neuf, sur le quai de la Grève, hors des boutiques, vagabonds ou stationnaires, sans patente mais non pas sans aveu, vous rencontrez une race d'industriels, toujours occupés, qui se croisent dans tous les sens et sans confusion. L'un, appuyé sur son échoppe d'un pied carré, sollicite, pour un sou, la faveur de rendre son lustre à votre chaussure délustrée; l'autre, d'une voix enrouée, appelle votre caniche qu'il veut tondre à toute force; le caniche épouvanté se presse près de son maître en aboyant; celui-ci vend des allumettes; celle-là des épingles; ce vieillard gagne sa vie avec du sucre d'orge. Voyez cette large commère! elle porte sur son ventre l'attirail d'une cuisine; le fourneau est allumé; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se des-

sine sous toutes les formes; l'air est embaumé à dix pas à la ronde; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève. Que dis je? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choisie, appellent tour à tour l'appétit du passant; la boucherie est à côté de la cuisine; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure; le Parisien fait son second repas; il a mangé une tasse de lait le matin, à une heure il mangera pour quatre sous de pommes de terre ou d'autre friture, enveloppées dans une feuille de papier imprimé. Tout en dînant au soleil, appuyé contre le parapet du pont, et en regardant un faiseur de tours, le Parisien peut lire de tems à autre les nouvelles de la politique et des arts dans la bienheureuse enveloppe de son dîner. Ainsi, tous les plaisirs à la fois se réunissent à cette heure fortunée pour l'habitant de Paris; l'eau du fleuve, le soleil dans le ciel, l'oiseau du quai des Orfévres, qui chante; le bateleur qui joue, la friture qui frémit, les nouvelles politiques du journal de la veille; il s'en faut encore de trois jours pour que le politique du port de Marseille en lise autant à son lever, que n'en peut lire l'honnête ouvrier du quai de Gèvres à son second repas.

Or ne croyez pas que cette industrie à part soit à la portée de tous les hommes de ce monde. La petite industrie parisienne n'est faite que pour le Parisien. Il n'y a que le Parisien qui comprenne, qui aime, qui sache apprécier à leur juste valeur tous ces petits mar-

chands. Le petit marchand est un être essentiellement parisien, une nécessité essentiellement parisienne. Il n'y a que le Parisien qui sache arrêter, par une ardente soif d'été, un honnête marchand de coco, qui cause avec lui en essuyant son verre argenté, qui lui fasse remplir le verre jusqu'au bord, et qui demande la monnaie de ses dix centimes après avoir bu et causé pour deux sous au moins avec l'honnête marchand de coco. Le marchand de coco, bon enfant, sourit agréablement au Parisien, lui rend deux centimes sur cinq, et, après l'avoir salué poliment, il se met à crier de nouveau son *coco à la glace!* véritable providence des soldats et des bonnes d'enfans!

A la place de mon Parisien, imaginez un homme de province bien dédaigneux, bien dégoûté, bien altéré, il passera fièrement devant la bienfaisante tisane; il dédaignera le sourire bienveillant de la vieille Hébé qui l'appellera, et une heure après il se donnera une indigestion avec un pot de bière tournée qu'il boira dans un. estaminet.

Il n'y a que le Parisien, dans le monde, pour parler à une poissarde, pour être agréable avec une écaillère, pour ne pas irriter une cuisinière ambulante tout en marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est poli, il a le parler doux, il évite toutes les dissonnances; en même tems il ne rougit de rien; il accoste en plein jour la grisette qui lui plaît; il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il boit; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amandes. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de l'homme de province. L'homme de province est fier;

c'est le type du niais endimanché. Il dédaigne toutes les facilités de la vie. Tout à l'heure vous l'avez vu aimant mieux mourir de soif que de boire du coco, à présent voyez-le entrer dans une de ces cavernes empestées où l'on dîne à vingt-quatre sous par tête : le provincial s'assied fièrement à une table d'une froide propreté, il avale ses quatre plats sans mot dire, et après la mince tranche de boeuf, le civet de lapin, l'omelette soufflée, le petit pot de crème et le petit verre, il sort de là, l'oeil triste, le ventre creux, l'estomac malade, sans se douter qu'à la place de Grève, ou sur quelque joyeux boulevart, il aurait fait un très-excellent dîner et trés-joyeux avec la moitié moins d'argent. Que voulez-vous? quand le provincial dîne, il lui faut avant tout une serviette et un couvert d'argent.

Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le voluptueux au soleil, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hiver, qui a des amusemens pour toutes les heures, qui est suivi à chaque pas qu'il fait par un troupeau d'esclaves prêts à satisfaire ses désirs au moindre geste; le Parisien se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux. Il est dégagé de tous les soucis de la vie. On a inventé pour lui un détail marchand qui ferait peur à tout autre peuple. Si le Parisien le veut, on lui vend une aile de volaille, une cuisse de perdrix ou le croupion d'un faisan; le Parisien a ce qu'il veut. Parlez, riches de la terre, qu'avez vous donc qu'il n'ait pas, lui? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse; vous jetez une rose

dans vos cheveux; un frais ruban orne votre taille: demain, aujourd'hui peut-être, Jenny, la bouquetière, mettra votre robe de gaze; elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux; le frais ruban entourera la taille de Jenny, seulement il sera serré d'un cran de plus.

Il en est ainsi pour tout ce qui se fait, se fabrique, s'invente et s'importe à Paris. Tout ce travail, toutes ces recherches, tout ce luxe, c'est pour le Parisien. On appelle Staub, on lui commande un habit, on choisit l'étoffe soyeuse, on indique la couleur des boutons et la qualité de la doublure, on a un gilet qui vient d'Angleterre, on porte des bottes de Sakoski, c'est à peine si votre chapeau pèse trois onces; allons, Dandy, mets-toi à la torture dans ton habit neuf, gêne tes pieds dans tes bottes, étouffe-toi dans ton gilet; porte à la main ton chapeau, de peur de déranger l'artifice de tes cheveux. Huit jours après passe le marchand d'habits. — *Vieux habits! vieux galons! achetez des habits! vendez des habits!* O Sakoski! ô Staub! Les bottes de Sakoski, bien qu'un peu larges, passent aux pieds d'un marchand de contremarques; l'habit de Staub est endossé par un figurant du Gymnase, à qui son théâtre donne vingt sous par jour, à condition qu'il sera très-bien mis.

Puisque j'en suis au marchand de contremarques et au figurant de théâtre, parlons-en.

Le marchand de contre-marques est le marchand de plaisirs dramatiques pour le Parisien. Le Parisien et le très-grand seigneur d'autrefois étaient les seuls qui eussent le privilége de ne pas payer au spectacle. A présent, qu'il n'y a plus de grands seigneurs, le Parisien est le seul

qui jouisse du privilége. Donc la première pièce se joue; le riche arrive, il s'ennuie et s'endort; il s'en va; il jette ou il vend sa carte à des spéculateurs qui sont à la porte du théâtre, et aussitôt le Parisien accourt, ou plutôt on va le chercher. — Voulez-vous voir danser madame Alexis Dupont, Parisien? — Voulez-vous voir jouer mademoiselle Georges, à son cinquième acte, Parisien? — Parisien, Odry va commencer, et il est charmant! Et voilà mon Parisien, le cigare à la bouche, qui réfléchit, qui est distrait, qui marchande, qui accepte et qui voit, pour le prix de la chandelle qu'il brûlerait le soir à la maison, tout le beau du spectacle dédaigné par le riche. Le voilà qui applaudit, qui rit, qui siffle, qui s'amuse; c'est pour lui seul qu'il y a un Opéra dans le monde, pour lui seul qu'on fait de l'art et de la poésie en France. Homme heureux! il s'est levé; on l'a servi dès le matin; pour lui la poule a pondu son oeuf, la vache a donné son lait, le commissionnaire a pris ses crochets, le décrotteur a débouché son cirage; pour lui le tailleur a fait tous les habits que vous voyez; c'est pour lui que tous les fournisseurs travaillent, que toutes les boutiques s'éclairent, que les théâtres sont ouverts. Heureuse, trois fois heureuse influence des très-petits métiers!

Le petit métier est la Providence du Parisien qui n'est pas riche. Le petit métier le défend de l'ennui et du désespoir, et le met au niveau de toutes les fortunes; il lui donne les moyens de satisfaire tous ses désirs. C'est aux petits métiers que le Parisien doit son bien-être et sa maison, et ses gens et sa voiture. Dernièrement encore, les petits métiers ont donné à

chaque Parisien une grande voiture à deux et à trois chevaux, toujours à ses ordres, toujours prête à lui faire traverser la ville dans tous les sens. Insouciant et paresseux bonhomme de Paris! Il a fallu que le conducteur d'omnibus eût la livrée, il a réglé le nombre et la couleur des chevaux; il a pris tous les soins possibles de son équipage. Aussi quand il est gravement étalé sur les coussins élastiques, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, vous pouvez nous en croire, le Parisien n'a rien à envier à son voisin, le ci-devant marquis, qui, pour aller en voiture, a des chevaux à acheter, une écurie à louer, du foin et des valets à payer, sans compter qu'il est obligé d'aller en fiacre le plus souvent.

A Paris, grâce au petit métier, il n'est pas de chose qui n'ait deux prix, deux prix extrêmes, le prix fort et le vil prix; il n'y a pas de juste milieu, bien que souvent prix fort et vil prix ce soit identiquement la même chose. Ainsi on vend du gibier sur le Boulevart-Neuf et chez madame Chevet; on joue à la roulette dans le *Salon des Princes* tout doré, somptueuse caverne où s'est consommée la ruine de tant de malheureux; on joue à la roulette sur le Pont-Neuf. Si le boulevart des Italiens est fier de l'Opéra, le boulevart du café Turc a aussi bien que l'Opéra, et beaucoup mieux que M. Albert, il a les Funambules et Debureau, le gille sublime. Eh! mon Dieu, qui pourrait dire si on a moins de plaisir au bal de la Chaussée-d'Antin qu'à celui de la Courtille? Quelle différence trouvez-vous donc à triompher de la coquette en rubans et en soie, ou à pourchasser le soir la grisette à l'oeil noir et au pied furtif; la gri-

sette, véritable création parisienne, fleur à demi épanouie de sa corbeille, l'honneur de ses jardins et de ses magasins somptueux, la poésie de son étudiant, a quelque chose d'aimable, qui n'est pas le vice et qui n'est pas la vertu. La grisette, petit négociant, lui aussi, joyeux, alerte, insouciant, fait pour le Parisien, et que lui seul sait comprendre! Mon Dieu! vous le voyez, vice ou vertu, peine et plaisir, amour et repentir, c'est partout et toujours la même chose pour le Parisien.

Le Parisien est l'égal de quiconque vient habiter sa ville, il est son égal en plaisirs, en bonheur, en amour; il partage ses fêtes, ses affections, son luxe; seulement, l'un est malade dans son lit, l'autre est malade à l'hôpital, avec cette différence toutefois en faveur du pauvre, que le médecin est le même au palais du riche et à l'hôpital. Seulement entre le palais et l'hôpital, M. Dupuytren lui-même n'hésite pas, c'est toujours le Parisien, le Parisien de Paris, le malade de l'hôpital qui est visité le premier.

Et non seulement le petit métier s'applique aux nécessités de la vie et à ces besoins de luxe qui sont encore une nécessité; mais encore le petit métier s'inquiète des caprices les plus bizarres, les plus inattendus du coeur et de l'esprit de l'homme, de ces caprices qu'on ne voit qu'au riche et au puissant, que les riches seuls se permettent dans les autres pays, et que le Parisien se permet dans le sien à tous propos, sans rime ni raison, par cela seul qu'il sait ce qu'il veut, qu'il le connaît, qu'il le veut, qu'il n'a qu'un tems à vivre, et qu'il est Parisien de Paris.

Par exemple, Catherine veut écrire à Jean-

Jean, qui est à Chartres; Catherine ne sait pas écrire; pour quatre sous, Catherine enverra à Jean-Jean une lettre bien dictée, bien sentimentale, sans aucune faute d'orthographe, sur papier vélin parfumé, avec un cachet en cire et armoiries. Le sergent-major, quand Jean-Jean recevra cette lettre, lui demandera sérieusement si ce n'est pas madame de Sévigné qui lui écrit. D'autre part, vous avez un oncle, membre de la société Philotechnique: pour peu que votre oncle aime les vers, pour quinze sous, en vous y prenant un jour à l'avance, vous aurez une chanson faite exprès pour la fête de ce digne oncle, dans laquelle chanson sera son nom, lequel nom rimera avec le vers suivant, si vous voulez ajouter cinq sous de plus. Savez-vous qu'il y a un théâtre à Paris, à la grille du Luxembourg, où un marquis fait un vaudeville pour douze francs, avec tous les couplets? Un mélodrame se paie vingt-cinq francs en ce lieu; on a payé quarante francs la pièce intitulée *Napoléon!*

Il y a des gens qui vous vendront un quart de mélodrame à l'Ambigu. Sur le quai aux Volailles, vous ne sauriez croire combien il y a d'écrivains qui font un volume de roman pour un billet de cinquante francs. Ils escomptent leur billet à quinze pour cent à leur libraire, et il se trouve que le libraire n'a pas gagné grand'chose quand le volume est imprimé.

Toute une famille habite un rez-de-chaussée dans un quartier malsain. A les voir, on ne devinerait guère quel métier font ces gens-là; ils sortent tous à de certaines heures du jour; ils vivent; ils sont dédaigneux pour leurs voisins; ils ne rentrent à leur taudis que bien avant dans

la nuit; ils étudient; ils font des évolutions. Quand le maître de la famille sort, il emmène avec lui tout son monde, jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa mère infirme, le petit enfant qui sort du berceau n'est pas oublié; quelquefois même le caniche Azor et la pie Margot sont de la partie. Famille bohême! Ce père de famille est comparse de théâtre; toute sa vie il a figuré dans les théâtres sans jamais avoir la dignité d'un acteur, sans jamais songer à dire un mot au parterre. Cet homme a subi, lui aussi, toutes les vicissitudes du drame. Quand il y avait des Romains au théâtre, Romain en toge et en robe de pourpre, il a gagné un rhumatisme au bras droit à force d'avoir les bras nus. Les Colins d'opéra-comique ont été funestes à sa cuisse gauche, qui n'était vêtue que d'une simple percaline, garnie d'une faveur rose ou bleue; l'importation des *Brigands* de Schiller en France, ça a été aussi une époque fatale de sa vie. Les brigands de théâtre lui firent grand tort; un jour il eut la tête fracassée d'un coup d'épées de bois; un autre jour il reçut un coup de feu dans les yeux; puis vinrent les monstres, les diables, le feu d'enfer, il fallut se barbouiller de rouge et de noir, se mettre des serpens sur la tête, se jeter à corps perdu dans le gouffre; puis la vérité du drame envahissant toujours, on fit monter le comparse à cheval, on le fit monter sur les toits, on l'exposa à se rouer les membres, on le couvrit de plaies infâmes, on le marqua au fer rouge, on donna le knout au malheureux comparse, puis, comme à force de progrès les théâtres furent déserts, on réduisit le prix du comparse, on le força de se fournir de rouge, de blanc et de mollets,

toutes choses qui n'étaient pas à sa charge autrefois. Alors il fallut avoir recours à d'autres moyens; l'homme comparse se multiplia de toutes les manières, il fit paraître sa femme et ses enfans, il fit venir son frère et sa soeur, il habilla son vieux père en sénateur, en doge, en pair de France; sa vieille mère eut un rôle dans les drames de la révolution et de l'empire; tout devint matière théâtrale chez cet homme; cette pie que vous voyez pendue à sa fenêtre, elle joue son rôle dans la *Pie voleuse;* ce chien fut sublime dans le *Chien de Montargis;* dans ce rez-de-chaussée, humide et malsain, vous trouverez, au résumé, tout l'art dramatique de nos jours.

C'est là sans contredit un petit métier s'il en fut. Faire des couplets, déchirer une comédie en lambeaux pour en construire un vaudeville, paraître devant un comité de lecture, se mettre en quatre pour enfanter cette oeuvre malheureuse, et quand l'ouvrage va être joué, se mettre à genoux devant des pauvres diables qui font encore un plus petit métier que le vôtre, cela est dur en vérité.

Le jour de la première représentation est venu. Chez le marchand de vin du coin se réunissent tous les littérateurs du parterre; ils se donnent le mot d'ordre: on leur indique où il faut rire, où il faut pleurer; à quel moment précis il sera nécessaire de montrer de l'enthousiasme; le succès se complote, se prépare, se décide au cabaret. Je ne connais pas de plus petit métier que celui-là, si ce n'est le métier des auteurs.

Souvent il arrive que les métiers changent de titre; le petit métier devient un grand mé-

tier, le grand métier n'est plus qu'un fort petit métier. Quel homme c'était autrefois que le premier veneur! le grand aumônier! le maître des cérémonies! Quel grand commerce aujourd'hui que celui de M. Fumade, le marchand de briquets phosphoriques, celui de M. Hunt le fabricant de cirage! Le décrotteur ambitieux fait orner son magasin de glaces et de gravures. Dans une rue du Marais, sur un large écriteau vous pourrez lire cette inscription en grosses lettres: *Dutocq fils, successeur de son père, fabricant de sacs en papier.*

C'est un métier d'ouvrir la portière des voitures à la sortie des spectacles; c'est un métier d'accorder un piano; le pauvre diable entre dans le salon, il ouvre l'instrument fatigué de sonates, il donne le ton aux notes discordantes; il n'a pas d'instrument à lui, ce grand artiste; quand le piano est d'accord, il se livre en tremblant de joie au bonheur de faire un peu de musique; puis le valet de chambre arrive, on le congédie au milieu de son improvisation commencée; il est payé un peu moins cher que le frotteur, voilà tout.

Que voulez-vous? quelle est l'envie qui vous presse? Vous voulez une seule rose pour mettre à votre boutonnière, on vous vendra une seule rose. Vous avez de la violette pour un sou, au pont des Arts. Suivez le quai, vous aurez un volume in-8° avec la valeur de dix bouquets de violettes. Vous êtes peintre, vous avez besoin d'une belle figure: Mars ou Vénus, la beauté ou la gloire; voici Mars en guenilles, humble, triste contenance, qui crie, l'oeil humide, les genoux troués; voici Vénus, taille élégante, blanches épaules, le sein qui bat, la

main bien faite. Otez votre voile, ô déesse! montrez-nous ce sein fait pour l'amour; découvrez ces blanches épaules, étendez ce pied charmant; faites que je vous voie telle que vous êtes sortie du sein des mers, ô déesse! Vous prenez le dieu et la déesse à l'heure; cela vous coûte tout autant qu'une course de fiacre avant le nouveau tarif.

La science est au même taux que la beauté, la science et l'art abondent dans cette grande ville; elle regorge de professeurs de toutes sortes. Depuis les derniers et malheureux soulèvemens de l'Italie, les maîtres d'italien sont à plus vil prix que les maîtres de latin et de belles-lettres; l'allemand se paie davantage; le Polonais est à rien, et franchement qui voudrait apprendre ta langue, malheureuse Pologne! En fait d'éducation, de professorat, et de science, je ne connais guère d'estimés et d'heureux que les danseurs. Il en a été ainsi dans tous les tems.

L'usure même, l'infâme usure s'est faite petit métier, pour dépouiller le malheureux plus facilement. L'usure se revêt d'une souquenille usée, elle prend la forme d'un épicier voisin des Halles; elle prête six francs, pour toucher six francs cinq centimes à la fin de la journée; elle achète le papier du Mont-de Piété ce maître usurier, ce vil fripon, qui se cache sous le manteau de Tartuffe, et sur ce papier usuraire, elle trouve encore le moyen de voler quelque chose; ainsi, il n'est rien à Paris qui ne puisse se réduire à sa plus simple expression; voici de l'or, suivez l'échelle décroissante, vous arriverez au billon; voici la religion catholique! vous avez les saint-simoniens; voici Saint-Sulpice, le grand temple chrétien, vous êtes à

l'écurie de Châtel; voici le pape Clément XIV, vous arrivez à l'alcôve de madame Bazar la papesse; voici le Théâtre-Français, vous êtes à l'Ambigu; quel chaos! quel indéfinissable mouvement! vous allez d'un dieu à un escroc; d'un roi à un charlatan; du Mont-de-Piété à un huissier; de Talma à M. Marty; de l'Académie à la hotte du chiffonier. O trois et quatre fois profanation!

Ce n'est pas que je mette l'honorable et illustre profession de chiffonnier au nombre des petits métiers. A Dieu ne plaise, mes maîtres, que je m'attire votre colère! Dans les petits métiers, le chiffonnier est au moins le premier. Le chiffonnier est le plus grand des industriels en petit: c'est un être à port grave, solennel, muet, qui dort le jour, qui vit dans la nuit, qui travaille, qui spécule la nuit; c'est le dernier être de la création qui fasse justice de tout ce qui se dit ou s'imprime dans le monde. Le chiffonnier est inexorable comme le destin, il est patient comme le destin. Il attend; mais quand le jour du croc est venu, rien ne peut retenir son bras, tout un monde a passé dans sa hotte. Les lois de l'empire, dans cette hotte immense, courent rejoindre les décrets républicains. Tous nos poèmes épiques depuis Voltaire y ont passé. Tout le journal, depuis trente ans, s'est englouti dans cette hotte, après avoir dévoré tout ce qui s'était remis debout. La hotte du chiffonnier c'est la grande voirie où viennent se rendre toutes les immondices du corps social. Sous ce rapport, le chiffonnier est un être à part, qui mérite son histoire à part. Le chiffonnier est bien mieux qu'un industriel. le chiffonnier est un magistrat, magistrat qui juge

sans appel qui est tout à la fois le juge, l'instrument, et le bourreau.

J'ai oublié bien des petits métiers sans doute. Il en est dont on ne parle pas, et que tout le monde sait. A mon sens, le plus petit des métiers consisterait à vendre la louange, s'il n'y avait pas encore un métier plus petit, qui consiste à l'acheter.

JULES JANIN.

LES TUILERIES.

Lorsque je vis poser des planches pour enclore un certain espace du jardin public, devant le château des Tuileries, je craignis avec tout Paris, que l'on ne gâtât l'oeuvre élégante de Philibert de Lorme et de Jean Bullant. Les planches sont tombées, et je reconnais en avoir été quitte pour la peur. Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? un jardinet dont l'apparition m'a fait cependant assez de plaisir. Puisqu'il n'est jamais question de Dieu, de la Providence, de la religion dans les discours du trône, dans les discussions de la tribune, dans le préambule des lois; puisque la postérité ne saura si nous étions athées, déistes, païens, chrétiens, catholiques, protestans, saint-simoniens, l'an de merci 1831 du juste-milieu, je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois, comme devant un presbytère,

un petit parterre de curé, ou plutôt d'abbé à gros bénéfices : cela sent du moins les anciens jours. Fortunat nous apprend que la reine Ultrogothe avait dans Paris un boulingrin dont les gazons étaient semés et tondus de la main de son royal époux, Childebert I, fondateur de l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'empereur très-chrétien Charlemagne voulait que l'on cultivât, dans ses jardins, toutes sortes d'herbes, à savoir : des lis, des roses, du fenugrec, de la sauge, des coloquintes, des citrouilles, de la barbe de Jupiter; etc. *Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est : Lilium, rosas, foenugraecum, salviam, coloquintidas, pepones, Jovi barbam, etc.* Louis XIV, parlant de Charlemagne, disait que les princes de sa maison (de la maison de Louis XIV, dans laquelle il comprenait Charlemagne) avaient toujours pensé que la limite naturelle de la France au nord-est et au nord, était la rive gauche du Rhin : la quasi-légitimité n'a pas la prétention d'aller planter ses choux jusque là, mais elle tient à l'hortolage intérieur de Charles-le-grand, toutefois en supprimant les lis.

Le verger du Louvre, sous Louis-le-Jeune' était orné d'une vigne. Charles V avait, sur les bords de la Seine, un clos de vingt arpens, avec des tonnelles et des berceaux ; nous préférons maintenant les boutiques. Sous François Ier les orangers décoraient le *délicieux désert* de Fontainebleau. Liébaut et Nizault, agronomes et médecins, lesquels conseillaient de rendre les fruits purgatifs, en les arrosant avec des drogues purgatives, eurent enfin pour successeur La Quintinie, qui établit les potagers de Versailles, et Le Nostre, le jardin des Tui-

leries. »Vous connaissez la manière de Le Nostre, dit madame de Sévigné; il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien. Il a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'oeillets. C'est assurément la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. On a fait revenir le printems.»

Avant les travaux de ce grand artiste, le jardin des Tuileries ne tenait point au château; il en était séparé par une rue assez large: il avait à l'ouest les murs de la ville et le clos de maître Renard où venaient boire les élégans de la cour; au midi, le long de la rivière, l'hôtel de mademoiselle de Guise, une maison donnée au Poussin, et la porte de la Conférence; au nord, une suite de couvens. On trouvait dans ce jardin une volière, une garenne, une orangerie bâtie par Henri IV, un bois, un étang, un labyrinthe, un écho formé par une grotte en maçonnerie. Louis XIV vint: après avoir fait raccorder, par Levau et d'Orbay, les masses de Ducerceau avec les constructions de Delorme et de Bullant, il ordonna à Le Nostre de planter le jardin que la suppression de la rue amenait au pied du palais. Ecoutons parler Charles Perrault.

»Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter, et mis dans l'état où vous le voyez: Allons, me dit-il (le ministre Colbert), aux Tuileries en condamner les portes; il faut conserver ce jardin au roi, et ne le pas laisser ruiner par le peuple, qui, en moins de rien, l'aura

gâté entièrement. La résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. Quand il fut dans la grande allée, je lui dis: Vous ne croiriez pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin: non seulement les femmes et les petits enfans ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher: ils s'y promènent tous comme des personnes raisonnables: les jardiniers peuvent, monsieur, vous en rendre témoignage: ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener, surtout à présent que l'on n'entre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. Ce ne sont que des fainéans qui viennent ici, me dit-il. Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie pour y prendre l'air: on y vient parler d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que tous leurs enfans puissent s'y promener. Il sourit à ce discours, et dans ce même tems la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. Point du tout, monseigneur, répondirent-ils presque tous en même tems, ils se contentent de s'y promener et de regarder: ces messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe ne croît pas si aisément dans les allées. M. Colbert fit le tour du jardin, donna ses ordres, et ne parla point d'en fermer l'entrée. J'eus bien de la joie d'avoir, en quelque

sorte, empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais pas quand on les aurait rouvertes. Cette dureté aurait été louée de toute la cour, qui ne manque jamais d'applaudir au ministre, particulièrement quand il paraît y avoir du zèle pour le plaisir du prince.»

Voilà ce que, sous le règne du grand roi, se disaient, en se promenant à travers le chef-d'oeuvre récent de Le Nostre, le grand ministre Colbert et Charles Perrault, lequel avait donné à son frère l'idée de la colonnade du Louvre. Je ne sais pas ce que se disent, sous le roi-citoyen, les Colbert du tems et les Perrault du jour, à l'aspect du superbe saut de loup qui forclot les Parisiens d'une partie de leur promenade. Au surplus, du tems de Louis XIII et de Louis XIV, l'entrée du jardin n'était permise au petit peuple que le jour de la Saint-Louis; et, malgré l'assertion des jardiniers, des désordres graves arrivaient assez fréquemment. Sauval qui parle de cette promenade avant les plantations de Le Nostre, assure que le *labyrinthe* était célèbre par les *prouesses des amans*. Un jour la livrée se mit en goguettes: violant ses sermens de fidélité (peccadille dont elle est coutumière), elle maltraita indécemment les grandes dames qu'elle servait, et qui prenaient leurs ébats aux Tuileries.

Bien que le dessin principal de Le Nostre soit demeuré, il a cependant été altéré dans quelques parties. La judicieuse et admirable idée de l'artiste, qui consiste à n'avoir planté le bois qu'à quatre-vingt-deux toises de la façade du palais, reste entière; mais dans le

bois même se sont opérés des changemens: les encadremens de charmille n'existent plus; une salle de spectacle remplacée par un jeu de mail, a été rasée; le pont tournant a disparu; Buonaparte a élevé ou achevé les deux terrasses en fer à cheval, ou à larges rampes orbiculaires qui terminent le jardin du côté de la place Louis XV; la grille qui le ferme du côté de la terrasse des Feuillans, au bord de la rue nouvelle de Rivoli, ne compte que peu d'années. Dans l'ancien plan, les deux massifs de marronniers étaient liés au château par des ifs taillés en pyramides, mêlés aux vases et aux statues, et dont l'effet architectural était très-bon: les orangers, les laurièrs-roses, les grenadiers en caisse; ne les remplacent, pendant l'été, que médiocrement.

Il y a loin de tout cela à notre jardinet; mais soyons justes envers tout le monde; ce jardinet qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air: il se présente avec quelque chose d'innocent et de bonasse propre à désarmer la critique. Qui sait même si des arbustes à fleurs et des groupes de marbre qui atteindront la base de l'architecture, sans masquer les portiques et les colonnes, n'auront pas quelque agrément?

Toutefois ce parterre, en couvrant la pente de cinq pieds quatre pouces, que Le Nostre avait habilement divisé en deux terrasses parallèles, pour servir d'exhaussement et de gradins au palais, diminuera à l'oeil la hauteur du palais déjà trop bas pour la longueur de sa ligne d'architraves. En tenant le spectateur éloigné, ce parterre empêche encore de voir

le profil de l'édifice, et le détail des ornemens des frises et des colonnes.

Quant à la symétrie, elle n'a jamais été complète dans le jardin. Les deux premiers bassins encadrés dans les gazons, n'ont point de correspondans; la terrasse du bord de l'eau n'est point en rapport avec la terrasse des Feuillans. Il n'en est pas moins vrais que l'idée de raser la première afin d'ouvrir une allée en face du pavillon de Flore, semblable à celle du pavillon Marsan, serait désastreuse. Au niveau de la rivière, les promeneurs ne la verraient plus; ils ne jouiraient plus de la perspective aérienne et linéaire au-dessus de Chaillot et du Champ-de-Mars; une grille le long du quai mettrait dans le jardin les boueuses et hideuses voitures de Saint-Cloud et de Marly avec leurs haridelles au long cou, leurs cochers en bonnets de coton. Mieux vaudrait, selon moi, décorer la terrasse du bord de l'eau comme je l'indique dans le *Post-Scriptum* de ma lettre ci-après. Somme toute, si ces tripotages, ces dérangemens mesquins, ces fantaisies de guinguetiers, laissaient jusqu'à minuit un étroit passage aux piétons, entre les cuisines de S. M. et les marguerites de son architecte, il y aurait reconnaissance d'un droit, et légère compensation aux quelques cent mille francs que les contribuables paieront en dernier résultat pour cette bourgeoise besogne.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des plans pour l'embellissement et l'agrandissement des châteaux du Louvre et des Tuileries. Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, auteur des mémoires de Gaspard son père, est un des hommes de la fin du seizième

siècle qui ressemble le plus aux hommes du dix-neuvième. On trouve dans ces mémoires d'un ligueur et d'un gentilhomme mécontent, la plupart des idées modernes sur la France, sur la liberté et sur la société en général. Il parle de tout et à propos de tout. Ce qu'il dit sur le Louvre et les Tuileries est trop curieux pour ne pas citer le passage tout entier.

»Si le Roy Henry quatre eust vescu, aymant les bastimens comme il faisoit, il pouvoit en faire un remarquable, achevant le corps-de-logis du Louvre, dont le grand escalier ne marque que la moitié, et au bout d'iceluy faire une mesme gallerie que celle qui est à la sortie de sa chambre en tirant vers Sainct-Honoré, et depuis-là, faire une pareille gallerie que celle qui regarde sur la rivière, qui allast finir entre le pavillon des Tuilleries qui n'est pas faict, et l'escuyrie, et au lieu de gallerie s'y pouvoit construire des logis pour loger des ambassadeurs, et ruinant toutes les maisons entre les deux galleries, le Louvre et les Tuilleries, se fust trouvée une grande cour admirable, et au regard de la cour du Louvre; l'autre moitié du corps-de-logis que celui où loge la royne, et au costé du portail, proche du jeu de paume faire une grande terrasse, de laquelle pourroit descendre par degrez, comme d'un théâtre, les degrez deçà que delà du portail qui seroit au mitan, qui contiendroit en longueur les deux tiers de la terrasse; oster la chapelle de Bourbon et tous les bastimens qui sont entre le Louvre et Sainct-Germain de l'Auxerrois, qui seroit la bienséance de la chapelle des roys, et se pourroit laisser la salle de Bourbon sans y toucher se contentant

de ceste grande place qui seroit depuis le Louvre à Sainct-Germain. Mais à la vérité, pour faire de tels bastimens, il faudroit que le Roi de France fust au moins seigneur de tous les Pays-Bas, et bornast son estat de la rivière du Rhein, occupant les comtez de Ferrette, de Bourgogne et Savoye, qui seroient les limites devers les montagnes d'Italie, et d'autre part le comtez de Rossillon, et ce qui va jusque proche des Pyrennées. »

Toujours, comme on le voit, l'idée française des limites naturelles de notre patrie.

Et, puisqu'il est question de Saint-Germain l'Auxerrois dans la lettre que M. l'éditeur des CENT-ET-UN réimprime, on m'assure qu'on n'a pas renoncé au projet vandale de démolir cet édifice si précieux à l'histoire de l'architecture. J'ai déjà attaqué ce projet *, et j'invite les artistes mes confrères à crier avec moi haro sur le barbare. Il faut, dit-on, dans la saison rigoureuse, donner de l'ouvrage aux maçons! J'aimerais autant proposer de donner de l'ouvrage aux peintres de l'Italie, en effaçant les fresques de Cimabuë, les tableaux de Massario, de Bellino, et de Perugin. Employez vos ouvriers à restaurer la basilique gothique, au lieu de la détruire, à remettre à neuf ses dentelures obstruées et noircies par la rouille du tems; jetez bas, comme je le propose, les maisons qui l'environnent; et puisque vous êtes en train de planter des arbres, entourez de pins et de chênes le monument des siècles; cela durera un peu plus que la mémoire des abatteurs de croix, des dévastateurs de l'Ar-

---

* *Revue de Paris.*

chevêché et des vendeurs à l'encan des vases sacrés de la chapelle des Quinze-Vingts. Est-ce une secrète impiété qui vous pousse à renverser un temple consacré au Dieu de vos pères? Chassez-en les chrétiens, et mettez-y des saint-simoniens, comme on y mit jadis des Théophilantropes; du moins le juste-milieu ne sera pas plus malfaisant que le Directoire: le premier est à la vraie monarchie, ce que le second était à la vraie république.

LETTRE

A. M. Le Directeur de l'*Artiste* *.

Paris, 12 avril 1831.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10 de ce mois, et par laquelle vous voulez bien m'annoncer que vous comptez faire paraître ma

---

* L'éditeur a pensé que la reproduction dans le *Livre des Cent-et-un* de cette lettre de M. de Châteaubriand était une bonne fortune pour le lecteur et pour son livre. L'illustre auteur, en la lui envoyant, a bien voulu la faire précéder de ce qu'on vient de lire. (*Notre de l'Editeur.*)

triste figure dans la prochaine livraison de votre journal. Je n'ai aucun moyen de m'opposer à votre bienveillance ou à votre malice. Dans le premier cas, je vous remercie; dans le second, je rirai volontier avec vous. J'accepte en toute modestie l'immortalité des quais et des échoppes avec tant d'autres illustres, mes devanciers ou mes contemporains. Je n'ai à craindre qu'une de ces naïves et brillantes improvisations lithographiques de M. Devéria, qui m'enlèverait à cette immortalité pour m'en donner une autre moins méritée.

Puisque nous voilà en correspondance, monsieur, permettez-moi de vous parler de quelque chose qui me tient plus au coeur que mon portrait. J'ai lu dans votre journal un judicieux article au sujet des changemens que l'on prétend opérer dans le château des Tuileries. Des réclamations se sont élevées de toutes parts; chacun a cru pouvoir proposer son plan. Voici, monsieur, sans autre préambule, quel serait le mien, si j'étais architecte du roi.

J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon de Flore et le pavillon Marsan au palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuilleries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif. Je raserais les toits de cet édifice qui se couronnerait de ses balustrades, en diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-oeuvres.

Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli, trois arcades pour élever en leur place deux pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient batis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'oeuvre de de l'Orme et de Bullant, et l'on viendrait toujours, en passant le Pont-Royal, se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégantes architectures jouant au milieu des arbres.

Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'a la huitième arcade, au-delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'Arc de triomphe dans le jardin même: trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaitre l'amas de maisons qui encombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf, et qui font la moue au chef-d'oeuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister comme mesure et échelle de l'art et des siècles, en face de la colonnade du Louvre.

A l'ouest, au-delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Elysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madeleine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Elysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Egypte, et je termine l'arc de l'Etoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monumens, de statues, de jardins, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde: et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le

plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour les embellissemens de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monumens du Louvre et des Tuileries, s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal : ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert de Lorme? Un musée de choix, où je dépose nos plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villae Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

P. S. Je n'ai pas fini, monsieur; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les

Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.

NÉCROLOGIE.

La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardens; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si longtems, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes, cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur; celui qui a le mieux jugé les évènemens de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités; le type de 1830 et de 1831; le masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues; l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pend nt

les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consomption, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savans pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de »révolution rentrée.»

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les rues; et, tout de suite, on l'a oublié, aussi complétement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'instruction, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-tems avant d'avoir rendu l'âme, et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir se carreaux des cris: »Vive Mayeux! honneur à Mayeux! nous voulons notre Mayeux!» peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé,

ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je voudrais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langui seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par sa solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquieu, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fît plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentimens d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui, apprendra, aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protes-

tations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous faits par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections, à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse; il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son tems, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à peine un nom, un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'OEdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon coeur au fond; il le craignait également pour sa mémoire. Dans ses derniers momens il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôt doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique, une place chez le libraire Terry, dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu Mars, où sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, *les Intrigues des grisettes*, *l'Amour à l'encan*, *le Paravoleur*, et l'*Art de*

rendre les femmes fidèles. Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une contemporaine.* L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats! Hélas! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni, comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance de gloire ne sera pas trompée; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor-Napoléon-Louis-Charles-Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789, pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la Bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayée par le bruit du canon et de la mousqueterie, fut délivrée avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet événement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente-deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait long-tems nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il prit ce nom, nous

ouvent montré son père qu'il disait recon-
re au septième étage du bronze en spirale
tournoie, chargé de héros et de victoires,
ju'au faîte de la co'onne. Enfant de la révo-
on, comme disent nos candidats politiques,
e trouva donc jeune homme et orphelin sous
ipire. Comme son infirmité l'exemptait de la
scription, ce qui fut constaté successivement
huit années par treize conseils de révision,
une inquiétude personnelle ne vint le gêner
s son enthousiasme pour les exploits mili-
es. Il ne parlait que batailles, assauts, mar-
s forcées, villes prises, royaumes confisqués.
omptait les morts de l'armée ennemie par
liers, les prisonniers par divisions, les ca-
is et les drapeaux par centaines; il exagérait
bulletins. Et puis chaque jour il voyait dans
ville des monumens s'élever, des rues s'élar-
, des quais se dresser, des ponts s'appuyer
les deux rives de la Seine. On lui donnait
fêtes, des feux d'artifice, des spectacles
tis, des revues, où il faillit maintes fois être
uffé. On rehaussait, pardessus toutes les na-
is du monde, le peuple parmi lequel il était
ifondu, et lui, se hissant sur la pointe des
ds, criait avec sa voix gutturale: » J'en suis
la grande nation » Il était donc fier, rayon-
it, enivré. De plus, comme son quartier man-
iit de garçon, les filles ne le regardaient pas
c trop de mépris; et vous connaissez son
ole!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se
ria, il reçut une dot avec laquelle il forma
établissement avantageux. C'est lui qui le
mier eut l'idée de nettoyer la chaussure des
sans en les faisant asseoir commodément, à

l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plaît, de se fâcher contre la grande armée ?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevarts; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain, à brosser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amusèrent infiniment, et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne

se fait pas sans crotter ses bottes, lui avaient rapporté quelque argent. Il monta d'un degré; il n'était qu'artiste, il se fit négociant: la progression fut observée. Il ouvrit un magasin d'objets divers à vingt-cinq sous la pièce. Il eut sa patente; il ne lui manquait plus que deux cent soixante-quinze francs de contributions à payer pour être électeur: je crois qu'il le serait aujourd'hui. Il se mit à lire le journal, à parler politique. Frondeur de son naturel, il ne pouvait tarder à s'apercevoir que tout allait fort mal; et, comme il vit en même tems que ses profits n'en souffraient pas, il fit hardiment de l'opposition. Toutes ses vieilles tendresses se réveillèrent, et formèrent un bizarre mélange de regrets. La Liberté, dont son journal l'entretenait sans cesse, prenait dans sa tête la forme de Napoléon. L'avénement de Charles X suspendit quelque tems son animosité. Car c'était lui, Mayeux, qu'un lancier refoulait brutalement lorsque le nouveau roi s'écria: »Plus de hallebardes,» et le soir de cette journée, il voulut qu'on l'appelât Charles. Mais cette affection, née d'une caresse de prince, dura peu. La dissolution de la garde nationale l'exaspéra tout-à-fait, avec d'autant plus de raison qu'il n'en était pas.

Jusque-là Mayeux n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Son nom n'était guère connu que dans les ateliers de quelques peintres, qui avaient étudié sa conformation singulière, sa physionomie passionnée, la rauque vivacité de sa parole, la plaisante hyperbole de ses discours, surtout son goût effréné pour le beau sexe, et qui composaient de tout cela des récits amusans, des scènes à faire pâmer de rire.

Une fois on l'avait lancé sur le théâtre, et il avait pris la chose en homme d'esprit, non pas comme ces messieurs du comptoir, qui firent bêtement une émeute contre Brunet. Il était réservé à la révolution de 1830 de produire Mayeux dans tout son jour. Peu de tems auparavant, il avait reçut un outrage, que je ne puis dire sanglant, mais qui lui fit prononcer l'affreux serment de la vengeance. Tout ce qu'il m'est possible de raconter ici, c'est qu'un grenadier à cheval de la garde royale, haut monté sur ses bottes à l'écuyère, ne l'avait pas aperçu derrière une borne. La lithographie a recueilli ce fait. Aussi, lorsque la publication du coup d'état appela le peuple à l'insurrection, Mayeux descendit des premiers dans la rue. Devant l'amas de pavés qui le couvrait jusqu'à la tête, il vit passer tour à tour, à la portée de sa carabine, les lanciers à la longue pertuisane, les cuirassiers au justaucorps de fer, l'infanterie à la tête d'ours, et ces étrangers à l'habit écarlate qui deux fois sont venus chercher la mort dans nos révolutions. Il suivit les flots de la foule victorieuse, et vint se reposer aux Tuileries. Sur sept gendarmes tués, il en avait à lui seul abattu quarante.

Dès lors commença l'ère brillante de Mayeux, prôné, flagorné, choyé de toute part. Tout naturellement, et par instinct, il allait porter l'hommage de son triomphe au pied de la colonne, comme à l'autel du dieu dont il avait intérieurement nourri le culte pendant quinze années : on l'entraîna au Palais-Royal : un républicain essaya de le débaucher en route; car tout le monde voulait avoir Mayeux avec soi. C'était lui qui avait vaincu, lui dont on

serrait affectueusement la main. En sortant de l'Hôtel-de-Ville, il crut emporter le programme dans sa poche. Tout fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il ferma sa boutique; il vendit toutes ses marchandises, presque pour rien, à un valet de la vénerie, d'autres disent à un musicien de la chapelle, qui se trouvait sans emploi, et se mit à faire bombance. C'est à cette époque qu'il faut placer toutes ces aventures galantes que les dessinateurs ont fort indiscrètement révélées. Ce fut là son bon tems, ce qu'il se plaisait lui-même, car il savait un peu d'histoire, à nommer sa Régence.

Toutes ces fredaines, dont on a beaucoup augmenté le nombre, n'étaient, à proprement parler, que ses divertissemens, que l'emploi récréatif du tems qui lui restait. Sa véritable occupation était la politique, la direction officieuse des évènemens, l'entreprise volontaire et gratuite de l'opinion publique. C'était lui qu'on voyait toujours, ou plutôt qu'on ne voyait pas, pérorant au milieu des groupes, répandant la nouvelle du jour, excitant l'émotion dont on avait besoin, distribuant à propos, dans les rassemblemens, un fait étrange, invraisemblable, absurde, comme il en faut pour être cru dans les tems d'agitation. C'est à lui qu'on doit l'invention des gendarmes déguisés en femmes, surpris par la police dans les premières émeutes. Cela faillit le brouiller avec un journaliste de ses amis qui eut la faiblesse d'en être jaloux.

Pendant un an, Paris tout entier ne vit, ne parla, ne pensa, ne jura, et cela dans tous les sens du mot, que par Mayeux. Mayeux voulait ceci, Mayeux disait cela, Mayeux ne voulait pas, Mayeux blâmait, Mayeux approuvait; il fallait,

avant tout, contenter Mayeux. L'universalité de ce personnage fut telle, qu'on douta de son unité. On ne pouvait pas croire qu'une seule tête suffît à tant de mouvemens, une seule volonté à tant de caprices. On avait vu Mayeux dans l'émeute, on l'avait vu contre l'émeute; ici avec un chapeau gris, là avec un bonnet à poil; attendant de pied ferme la République sur la place Vendôme, et courant les rues à la suite de la République; brisant des réverbères, et bivouaquant la nuit dans le Palais-Royal; criant »Vive la Pologne,» et mettant les Polonais au violon. Et pourtant c'était toujours le même Mayeux, crédule et mobile, tour à tour républicain, bonapartiste, juste milieu; dans la foule, turbulent et goguenard; dans les rangs, intrépide et ferme; aux assises, témoin à décharge pour les séditieux qu'il aurait éventrés la veille.

Vous avez vu qu'il était garde national; il s'était inscrit dès le commencement à la mairie de son quartier. Il aimait à se parer de l'uniforme. Il fut le premier qui porta, en petite tenue, le chapeau à la Bonaparte; et, lorsqu'on voulait l'en railler, il répondait avec quelque amertume »qu'il avait vu des gens qui ne le valaient pas se donner les airs de singer le grand homme.» Notez bien qu'il ne voulait parler ni de M. Gobert, ni de M. Frédérick, ni de M. Cazot, ni de M. Edmond, ni de M. Francisque, pour lesquels, au contraire, il professait une véritable admiration. Dans les premiers jours de la formation, on ne chicanait personne sur sa taille, non plus que sur sa position sociale. Bossus et prolétaires, tout le monde était admis à faire patrouille, à passer la nuit, à recevoir l'averse, à ramasser les bandits et les vagabonds,

à faire l'office de la garde; de l'armée, de la gendarmerie. Mayeux avait même été nommé caporal par acclamation. Bientôt il fut question d'épuration, de triage. Mayeux remarquait que, depuis quelque tems, on ne le commandait plus pour les postes d'honneur, pas même pour les écuries de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On le reléguait toujours à la mairie, avec les bisets: c'est là que je l'ai connu. Enfin, son capitaine, qui avait obtenu la croix d'honneur uniquement parce qu'il avait Mayeux dans sa compagnie, du moins ne lui connaissait-on pas d'autre titre; son capitaine, qui lui devait peut-être la double épaulette dont il était si glorieux, lui fit entendre poliment que sa présence jetait l'hilarité dans les rangs; que ses saillies nuisaient à la gravité du corps-de-garde; que dernièrement un auguste personnage, âgé de sept ans, n'avait pu garder son sérieux en le voyant; qu'enfin il y avait eu, dans la troupe de ligne, quatre-vingt-deux soldats mis à la salle de police pour avoir ri sous les armes lorsqu'il défilait à la parade; ce qui devenait fort grave à cause des évènemens de Lyon.

En conséquence, pour le bien du pays et pour la tranquillité publique, au nom de cette révolution qu'il avait si vaillament servie, on l'invitait à se retirer, à ne se montrer que le moins possible, à demeurer tranquillement chez lui. Mayeux résista; il voulut être jugé. On l'appela devant le jury de révision, présidé par un juge de paix, qui doit se connaître parfaitement au service militaire. Il fut, tout d'une voix, rayé des contrôles. J'aurais bien voulu être à sa place; Mayeux ne pensait pas comme moi. Le sergent-major lui fit redemander son

fusil, arme excellente, fournie par le gouvernement, qui lui avait coûté 27 francs pour la mettre en état. Cela fut le dernier coup, le coup mortel pour le pauvre Mayeux. Et ce qui compléta son désenchantement, ce fut de voir que personne ne s'intéressait à sa disgrace, qu'aucun passant ne s'inquiétait de lui dans la galerie Véro-Dodat, où sa place se trouvait déjà prise. Au bout de trois semaines il n'était plus !... Que Dieu lui fasse paix! que la terre lui soit légère! il a porté son fardeau en cette vie.

Mayeux laisse un fils âgé de dix-huit ans. Il ne s'était pas occupé de le pourvoir, comptant pour lui sur une place que lui avait promise le premier préfet de police nommé après la révolution. Ses instances allèrent en augmentant, et ses espérances en diminuant, de préfet en préfet, jusqu'à l'arrivée du sixième, qui le fit mettre à la porte. Le jeune homme avait cru que la victoire du peuple et les services de son père le dispensaient d'apprendre un métier, et il serait maintenant à la maison de refuge, s'il n'avait trouvé le moyen de s'enrôler dans la religion saint-simonienne, où, vérification faite de sa capacité, il a été admis à cirer gratis les bottes du pape.

A. BAZIN.

LES RÉVOLUTIONS.

HARMONIE.

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche, et ne repasse pas!

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le Tems qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître:
Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Tems qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même,
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité!
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siécle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu!
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles,
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme,
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le coeur vous manque et votre pied se lasse,
Dans l'oeuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière;
Ce n'est pas pour croupir sur ses champs
lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mai
Dans cette oeuvre de vie où son âme palp
Tout respire, tout croît, tout grandit, t
gravite,
Les cieux, les astres, les humains!

L'oeuvre toujours finie et toujours commen
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point
départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante tr
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbuti
Il ne dit pas deux fois la parole de vie;
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujo
d'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhova d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers en un souffle il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatans,
Ni dans son sablier qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable
La chute éternelle du tems!

Sous vos pieds chancelans si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris?

II.

Regardez donc, race insensée
Les pas des générations !
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin,
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant;
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche ou du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour des prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon,
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon!
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondemens du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux!
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous Gaule et Germanie
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, Forum, dieux, faisceaux, tout croule
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour * où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
Et revit en la regardant,
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident;
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivans se déchire
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Le mors des tyrans ou des dieux,
Mais l'esprit par diverses routes
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

* Le christianisme.

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu, Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancèle,
Et comme un flot du flot chassé,
Le tems sur le tems s'amoncèle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc ô mortels vous annonce
L'immuable que vous cherchez?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du tems qui tombe et dit: Marchez!

III.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générátions emportent de ce monde
    Leurs vêtemens dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les moeurs de leurs
                                        ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de
                                        lois;
Et quand après mille ans dans leurs caveaux
                                        on fouille
On est surpris de voir la risible dépouille
    De ce qui fut l'homme autrefois!

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillisant ses vieux vêtemens; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le boeuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons du soleil!

Enfans de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova!

Que, dans vos coeurs étroits vos espérances
vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les va-
gues!
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et déca-
dence?
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Evangile!
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
Vos enfans plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi
vole!
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir!
Vous! enfans de celui qui l'annonçant d'avance
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;
L'esprit en renversant élève et renouvelle;
Passagers ballottés dans vos siècles flottans!
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des tems!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs,
Quand le maître a brouillé les noeuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son coeur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer!

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'oeil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse
Seigneur!.... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;

Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfans, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoirs ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

Alphonse de LAMARTINE.

VINCENNES.

Je m'étais interrompu. J'avais lu long-tems: mes yeux fatigués, s'appesantissaient. Mon livre à demi fermé, retombait et glissait insensiblement de ma main. Je poursuivais attentivement d'austères idées d'abaissement, de pauvreté et de mort. J'avais passé de l'étude à la méditation, de la méditation à la rêverie.

C'était une froide nuit de décembre. D'épaisses nuées de neige se précipitaient en tourbillonnant dans les vastes cours; sur les remparts élevés; au fond de ces fossés, qui n'avaient pas été creusés pour le crime; sur le toit anguleux de la chapelle où est la tombe du duc d'Enghien; et elles jetaient en passant une blanche et pure lisière aux dentelures du gracieux portail de François Ier. Le vent sifflait aigrement à travers les meurtrières mal closes de ma tourelle. Les corneilles, libres commensaux du donjon, avaient cessé leurs croassemens.

Ce triste donjon, ces murailles nues et souillées, ce pavé poudreux et glacé, cette cou-

chette en lambeaux, ce chandelier de fer à demi rompu, d'où sortait, avec des flots de fumée, une lumière terne et puante, les verrous criards, les grilles armées de pointes aiguës, tout cet attirail de misère et de captivité avait disparu pour moi. L'effort prolongé de mon esprit l'avait distrait et séparé des choses présentes. La contemplation de mon malheur en avait effacé les signes.

Là, cependant, des rois habitèrent: Philippe-Auguste, saint Louis, Charles-le-Sage, Louis, le père du peuple, François, le père des lettres, le bon Henri, Louis-le-Juste et Louis-le-Grand: là, Isabelle de Hainaut, Blanche de Castille, Marie de Brabant, Blanche de Navarre, Anne d'Autriche, et la gente Agnès, dame de Beauté, et La Fayette qui se fit pénitente sans avoir failli, et La Vallière qui avait failli et se fit pourtant pénitente.

»Là mainte foy se est veu que le saint homme roy, après qu'il avoit ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois, une cotte de camelot vestuë, ung surcot de tiretaine sans manches, et un mantel par dessus de sandal noir: et faissoit là estendre des tappiz pour seoir ses gens emprès luy: et tous ceulx qui avoient affaire à luy venoient à luy parler sans ce que aucun huissier, ne autre leur donnast empèchement, et là faisoit despescher son peuple diligemment.»

Ce fut là qu'au retour de la victoire de Rosbec, furent apportées, il y a aujourd'hui quatre cent cinquante-deux ans, les chaînes de fer que le peuple soulevé avait préparées pour d'autres barricades de Paris.

Ce fut là, quand Paris était assiégé par les Bourguignons, que se rencontrèrent Charles-

le-Téméraire et Louis XII, pour signer la paix conclue à Conflans.

Ce fut là que le connétable de Saint-Paul fit le serment de sa charge; serment si mal gardé, parjure si impitoyablement puni.

Là moururent Louis-le-Hutin, Charles-le-Bel, Charles IX; là mourut Isabeau de Bavière, mère, femme, reine maudite; et Mazarin homme de fortune et d'habileté. Là mourut aussi un roi anglais qui s'était voulu faire roi de France, en ce misérable tems que dit la chronique: »Quand les Parisiens plus que par avant se reconformoient les uns avec les autres, promettant que de toutes leurs puissance et pouvoir ils résisteroient contre le roy Charles, parce que, malavisés, ils craignoient que il les voulut du tout détruire comme étant ceulx qui les avoient déboutés de leur ville, et avoient mis à mort bon nombre de ses serviteurs.»

Mais la gloire du vieux donjon est déchue. L'éclat des grandes infortunes lui est seul resté. Combien ont passé ici d'hommes tombés, hier tout puissans, aujourd'hui proscrits et captifs! Vendôme, Ornano, Gonzague, Jean de Wert, Jean Casimir, Puylaurens, Beaufort, Chavigny, Retz, Longueville, Conti, Fouquet, le dernier des Stuart, le grand Condé... et encore un autre Condé, pour qui le jour de la délivrance n'est jamais venu! Comment ont changé ces nobles demeures? Qu'avez-vous fait du séjour des rois, Richelieu, Mazarin, Napoléon?

Deux amis, car il m'en est resté, m'étaient venus voir le matin. C'était la première fois. Leur persévérance avait enfin vaincu les obstacles. Ils avaient franchi l'étroit pont-levis du donjon, et avaient monté, non sans lassitude,

les cent quatre-vingt marches courtes et roides du long escalier en spirale.

C'était Louis de V*** et Jules de R***: le premier, plus composé, plus froid et plus grave; esprit réfléchi, qui ne hait pas la dispute; âme droite et saine, qui aime qu'un peu de raisonnement lui vienne expliquer et justifier ses impressions; homme comme on n'en voit plus, qui est réellement meilleur qu'il ne veut être, et qui croit sérieusement ne devoir qu'à la réflexion, ce que la bonté de son coeur ne manque jamais de lui inspirer.

L'autre, plus jeune, plus prompt et plus animé; aimable d'une autre façon, mais à l'excès en cette façon; spirituel, d'une autre sorte d'esprit, mais plus que personne en cette sorte d'esprit; gracieux, brillant, pourtant naturel; écrivain, poète, homme du monde, supérieur partout.

Tous deux vieux amis, vrais amis, amis éprouvés; tremblant tous deux, comme on ne tremble jamais pour soi; pleurant, pleurant surtout parce qu'ils ne me voyaient pas pleurer.

Mes enfans, ce qui me reste de mes enfans, avaient aussi pénétré dans ce triste lieu. Pauvres affligés, ils se contenaient et se contraignaient avec une grande attention. Mais leur piété se trahissait elle-même, et cet effort violent et contre nature ne montrait que mieux leur déchirante douleur.

Mon âme, ordinairement maîtresse de soi, s'était troublée à leur vue. Tant de joie et de douleur tout ensemble, tant de bonheur et de désespoir m'avait accablé. Je m'étais affaibli dans cette douce et cruelle épreuve de tendresse et d'affliction.

Je ne lisais plus, et ne me pouvais détacher des choses que j'avais lues. Toutes mes pensées en gardaient l'empreinte. Ce livre qui s'était si fortement saisi de mon esprit, ce n'était point un livre du tems présent; c'était un grave et vieux livre: d'anciens jours, d'anciennes moeurs, d'anciennes chroniques.

Le passage où je m'étais arrêté, était ainsi: »Sire de la Rivière, lui avoit-on dit, sauvez votre corps; car les envieux ont à présent régne pour eux. Il avoit répondu à ces paroles, et dit ainsi: Ici et autre part, suis-je en la volonté de Dieu; je me sens pur et net. Dieu m'a donné ce que j'ai, et il me le peut ôter quand il lui plaît. La volonté de monseigneur Dieu soit faite. Mon service a été bien connu des rois que je ai servis, et ils le me ont grandement remuneré. Je oserai bien sur ce que j'ai fait, servi et travaillé à leur commandement, pour les besognes du royaume de France, attendre le jugement de la chambre du parlement de Paris.»

Cette fortune toute pareille à la mienne, ces sentimens que j'avais si bien éprouvés, c'était d'où m'était venue l'émotion vive et puissante qui tenait mes sens comme suspendus. Mon esprit seul, quoique troublé lui-même, agissait et vivait en moi. Jeté à mon tour dans le même abîme, j'allais sondant et mesurant ses profondeurs. Je calculais les probabilités et les doutes. Je m'appliquais à prévoir, entre tant de souffrances possibles, à quelles souffrances il me fallait préparer. J'étudiais mon sort pour me fortifier contre lui.

A mesure que se prolongeait cet état d'isolement et d'abstraction, l'oubli des choses com-

munes et des privations vulgaires devenait en moi plus complet. Je ne savais plus ce que je souffrais actuellement, ni en quel lieu. L'avenir que je méditais, quelque prochain qu'il fût, était pourtant de telle nature que ses liens avec le présent se rompaient.

Un moment vint, où cette étrange préoccupation redoublant et croissant toujours, un bruit inattendu, un mouvement soudain et prestigieux frappèrent et détournèrent à eux mon imagination confondue. Je doutai d'abord: puis, doutai moins; puis, ne doutai plus: je voyais.

Plusieurs êtres vivans étaient là; des hommes dont les vêtemens étaient étranges et dont les traits m'étaient inconnus; des personnages d'un autre siècle, et, que sais-je? peut-être d'un autre pays.

Le premier qui s'arrêta devant moi avait une contenance faible et mal assurée. On voyait bien qu'il avait souffert; mais on pouvait être en doute s'il avait souffert fermement Il était vieux; cependant il lui manquait quelque chose de cette dignité confiante et calme qui donne à la vieillesse tant d'autorité.

Je lui demandai, qui es-tu? — Un malheureux, me dit-il. — Quels malheurs ont été les tiens? — Ceux que tu subis. — Tu fus puissant? — Je le fus. — Tu fus précipité? — Je le fus. — Tu fus captif? — Je le fus. — Ne m'enseigneras-tu point comment on supporte ces hautes disgrâces? — Il se tut. — Je renouvelai ma prière. D'abondantes larmes tombèrent aussitôt de ses yeux. — Ton nom, lui demandai-je, ton nom? — Le Mercier, me répondit-il. — Ministre de Charles VI! m'écriai-je. — » Hélas! reprit-il, on disoit tous les jours parmi

la ville et cité de Paris, que on nous trancheroit les têtes, et couroit par aucuns, non mie par tous, une esclandre et une renomée pour nous plus grèver, que nous étions traittours contre la couronne de France.

»Les envieux et haineux nous condamnoient et jugeoient à mort, et en fumes en trop grand aventure.... Mais au voir dire et parler par raison, ceux qui à juger nous avoient, ne pouvoient trouver en conscience que dussions mourir. Si en étions tous les jours contristés et assaillis, et nous crioit-on ainsi: pensez à vos âmes; car vos corps sont perdus. Vous êtes jugés à mourir.

»Moult ne peuple, par spécial parmi le royaume de France, et ailleurs, nous excusoit de toutes ces amises, voire si excusation voulsît rien; mais nennil: ni nul quel qu'il fût, ni comme clair qu'il vît en la matière, n'en osoit parler, ni ouvrir la bouche. Fors tant seulement cette vaillante jeune dame, madame Jehanne duchesse de Berry, et n'est-il nulle doute, si la bonne dame n'eût été, et si acertes n'y eût entendu, nous euissions été morts.»

Je sais, je sais, repris-je à mon tour. C'est toi de qui les chroniqueurs de ton tems ont écrit, »Qu'en la prison où tous étois, au chatel Saint Antoine, continuellement tu pleurois, si soudainement et de si grande affection, que ta vue en fut toute foulée et affoiblie; tant et tant que tu en fus sur le point d'être aveugle; et étoit grand pitié à te voir et ouïr lamenter.»

Un pénible gémissement sortit de sa poitrine; et moi, je lui dis: Passe, passe, vieillard; tu n'aurais rien à m'apprendre. Ton exem-

ple n'est pas bon pour moi. Je m'en garderai, Dieu aidant.

En ce moment, il vint du dehors un bruit prolongé, profond et tumultueux. On eût dit que les portes extérieures du château s'ébranlaient et retombaient en éclats sous les efforts d'un peuple en fureur. Le tambour battait; les soldats saisissaient leurs armes; on entendait dans les cours des pas nombreux et précipités; les sentinelles s'appelaient et se répondaient le long des remparts. Du sein de ce tumulte des voix sinistres et retentissantes s'élevaient, criant sans relâche: Mort à eux! mort à eux!

Mon oreille avait eu le tems de s'accoutumer à ces cris. Je plaignis le triste égarement de ceux qu'on excitait à les proférer: ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Quelques instans s'écoulèrent, et je me replongeai dans ma rêverie.

Un second personnage vint. Celui-là portait une riche armure, et il avait dans sa dextre une large épée dont le fourreau, de velours violet, était tout parsemé de fleurs de lis d'or. Une profonde cicatrice qui lui creusait et recouvrait l'oeil, témoignait que les ennemis du roi l'avaient vu de près, et que c'était à bon titre que l'épée de connétable avait été mise en sa main.

Et toi aussi, lui dis je, Olivier? car c'était lui, c'était bien Clisson; je ne pouvais pas m'y tromper. — Et moi aussi, me répondit-il: je te viens voir et réconforter. Allons, de par Dieu, ayes bon courage. — J'y tâcherai, Olivier, j'y tâcherai. — Bien est-ce fait et dit, reprit-il.

» Or regardes des oeuvres de fortune comme elles vont, et si elles sont peu fermes et sta-

tristesse, semblaient à-la-fois rechercher les miens et craindre de les rencontrer. Moi-même, quoique son aspect n'eût rien qui ne me plût et ne m'attirât, impatient de l'entendre, j'étais en même tems combattu par une sorte d'instinct qui m'en détournait. Son chaperon, sa robe flottante, sa longue ceinture à glands d'or, une certaine austérité qui n'était point celle de l'âge, une dignité sans aucun mélange d'orgueil et d'ostentation, tout m'avertissait que je voyais en lui l'un de ces hommes vigilans et doctes qui fondèrent la renommée et l'autorité de nos tribunaux de justice, long-tems, bien long-tems avant l'époque où j'eus l'insigne et périlleux honneur d'être choisi pour les diriger.

Je l'appelai; il ne s'arrêta qu'à regret. — Que veux-tu, mon fils? me dit-il: des consolations? Il faut les prendre en toi même. Elles ne sont nulle part, ou elles sont là. Ton malheur est grand? élève-toi jusqu'à lui. Tu es en péril? Familiarise-toi avec ce péril, de peur d'être trouvé faible le jour où il se réalisera. Munis-toi de force contre la pire fortune: si elle t'advient moins mauvaise, tant mieux, et tu porteras celle-ci plus légèrement.

Ma curiosité était vivement excitée: je l'interrompis. — Ton nom? lui demandai-je. — Que t'importe? — Ton sort? — Il ne servirait de rien de te dire..... Mon sort, reprit-il en hésitant, diffère moins du tien que tu ne croirais. J'intercédais pour le peuple auprès de la royauté toute puissante: la royauté me prit pour un ennemi. Tu intervenais auprès du peuple devenu puissant pour la royauté faible et menacée: le peuple à son tour t'a pris pour ennemi. Pardonnons tous deux cette erreur. Si

grossière qu'elle soit, elle était pourtant naturelle et inévitable.

Le peuple, quand il est roi, ne l'est pas à de meilleures conditions que les autres. Il ne connaît de la vérité que ce que ses courtisans lui en laissent voir. Des envieux se crurent intéressés à te décrier: ils te firent un caractère et même un esprit à l'image et ressemblance du leur. Le peuple les crut: que pouvait-il faire? il ne te voyait ni ne t'entendait. Ceux qui t'approchaient étaient en petit nombre; leur voix se perdait.

Je ne te dirai point que tu ne mourras pas; car, que sais je? Je ne te dirai pas non plus qu'on n'est pas en droit de t'envoyer à la mort; car, à quoi bon le droit, pour qui n'a pas la puissance? Les révolutions que fait le peuple, sont peuple; et le peuple n'entend pas ces subtilités. Comment veux-tu, lorsque Dieu a laissé à l'homme la triste faculté de faire mourir l'homme, que le peuple songe à examiner s'il ne lui en a pas interdit le droit? Il sent qu'il le peut; cela lui suffit.

Hélas, mon fils, poursuivit-il, la mort est le triste et continuel auxiliaire de la vie. Elle entretient et protége la vie de l'homme et la vie de la société. C'est un besoin; c'est un droit. Humilions-nous, et adorons les desseins de Dieu.

Ce qu'il te faut craindre le plus, c'est l'espérance; en flattant le coeur, elle l'amollit. Envisage au contraire ce moment terrible: il t'y faudra bien venir quelque jour. Qu'importe, quand on y est arrivé, que ce soit plus tôt, ou plus tard? Il n'est au pouvoir de personne de te faire mourir deux fois, ni de t'empêcher

de mourir une. Ose la regarder en face, cette mort. Elle n'est pas si hideuse que le croient les gens qui manquent de coeur. Qui a bien vécu a assez vécu.

La mort, qui ne peut être évitée, peut cependant être rendue moins amère. Faisons qu'elle soit honorée, et nous lui aurons retranché une bonne part de ses angoisses et de ses douleurs. Or, les hommes n'honorent point la mort de ceux qui l'ont acceptée avec lâcheté.

— C'en est donc fait? m'écriai-je. — Non, reprit-il; mais, mon fils, quand cela serait? ta vie n'a pas été si heureuse que tu aies grand sujet de la regretter; ni si mal remplie qu'il te faille craindre qu'on n'en garde aucun souvenir. Que faut-il de plus pour mourir en paix? Vieillard, répondis-je, ton langage me pénètre de respect et d'admiration; mais il est rude et sévère.

Tu l'as voulu, me dit-il; il ne fallait pas m'appeler. Garde-toi des illusions. Ce qui t'est le plus nécessaire aujourd'hui, c'est d'avoir en toi un juste sentiment des misères et de la vanité de la vie; je t'ai dit ce que j'ai cru le plus propre à te l'inspirer. Crois-en mes conseils: je te les garantis bons; j'en ai fait l'essai.

— Toi? m'écriai-je. — Oui, mon fils; et puisse la fortune, qui te trahit ainsi qu'elle m'a trahi, t'épargner au moins la dernière épreuve, quelle ne m'a pas épargnée! De grâce, lui demandai-je de nouveau, dis-moi qui tu es. Je prévois que l'autorité de ton nom fortifiera et consacrera celle de tes paroles. — Desmarets, dit-il. — Je me précipitai à genoux. Homme admirable, lui dis-je, est-ce vous? Est-ce vous qui, lorsqu'on vous eut demandé: »Maître Jean,

criez merci au Roi, pour qu'il vous pardonne, fîtes entendre, sur l'échafaud même, ces généreuses paroles: J'ai servi au Roi Philippe son aïeul, et au Roi Jean son grand-père, et au Roi Charles son père, bien et loyaument; ni oncques cils trois rois, ses prédécesseurs, n'ont su en quoi me reprendre. Et aussi ne feroit celui-ci, s'il étoit en puissance de soi; et cuide bien que de moi juger il ne soit en rien coupable. Si ne lui ai que faire de crier merci, ni à autres. A Dieu seul veux crier merci!»

Fais ainsi que moi, reprit-il. — Oui, Desmarets, je ferai ainsi.

Qui que tu sois, qui auras ouï ce récit, garde-toi, ami, de le prendre en dégoût ou en moquerie. Je t'ai conté les pensées et la vie même des tristes hôtes du Donjon.

DE PEYRONNET.

LES SEMAINIERS

DU THÉATRE-FRANÇAIS

CHEZ LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR *.

LE MINISTRE, LES SEMAINIERS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

UN HUISSIER (*annonce.*)

Messieurs les Semainiers du Théatre-Français.

LE PREMIER SEMAINIER.

Pardonnez, monseigneur, si de votre Excellence
Nous venons réclamer ici la bienveillance.

---

* Cette scène, extraite d'une comédie-revue intitulée *le Cabinet d'un ministre*, est composée depuis plusieurs années.

LE SECOND SEMAINIER.

Protecteur éclairé des lettres et des arts,
Vous daignerez sur nous jeter quelques regards.

LE PREMIER SEMAINIER.

Les comédiens français à vous se recommandent.

LE SECOND SEMAINIER.

Veuillez leur accorder l'appui qu'ils vous demandent.

LE MINISTRE.

N'en doutez pas, messieurs: pour moi c'est un devoir;
Et je vous servirai, s'il est en mon pouvoir.
Ce théâtre, fameux par tant de beaux ouvrages
Qui de l'Europe entière ont fixé les suffrages,
Est, depuis deux cents ans, protégé par nos rois:
A leur haute faveur il a toujours des droits;
Il est compté parmi les gloires de la France.

LE PREMIER SEMAINIER.

D'un accueil si flatteur nous avions l'espérance;
Comme ami des beaux-arts on vous cite partout.

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, l'on vante en tous lieux vos talens, votre goût,
Vos lumières; aussi vers votre Seigneurie,
Notre société...

LE MINISTRE.

Messieurs, je vous en prie,
Trève de complimens; je ne les aime pas.

LE PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur....

LE MINISTRE.

Quel motif conduit ici vos pas?
Votre démarche est-elle une simple visite,
Ou bien....

LE SECOND SEMAINIER.

Mais....

LE MINISTRE.

Achevez.

LE SECOND SEMAINIER.

Je l'avouerai, j'hésite....

LE MINISTRE.

Parlez, messieurs.

LE SECOND SEMAINIER.

Eh bien! nous venons aujourd'hui,
Et pour notre salut, implorer votre appui.

LE MINISTRE.

Quel danger vous menace? et quelle circonstance....

LE SECOND SEMAINIER.

Quel danger? du public la fatale inconstance!
Oui, monseigneur, il faut dire la vérité,
Il est tems de parler avec sincérité.
Nous voudrions en vain contester l'évidence:
Le Théâtre-Français touche à sa décadence.
Ce public, qu'autrefois on voyait chaque soir

Aux loges, au parterre, empressé de s'asseoir;
Cette foule, aux bureaux de bonne heure accourue,
Qui d'une longue queue embarrassait la rue;
Ces nombreux spectateurs dans la salle entassés,
Et par qui nos travaux étaient récompensés,
Tout a fui!.... Maintenant solitude obstinée!
Ni recette aux bureaux, ni loges à l'année;
A tant d'empressement ont succédé soudain
L'oubli, l'indifférence, et presque le dédain;
Notre salle est déserte ainsi que notre caisse;
La dépense s'accroît, et la recette baisse;
Nos parts ne peuvent plus suffire à nos besoins:
En vain nous redoublons et d'efforts et de soins,
Nos profits, notre gloire ont passé comme un rêve!
Chaque soir, à présent, quand le rideau se lève,
A peine le parterre, à nos yeux éperdus,
Offre quelques oisifs sur les bancs étendus,
Qui, peu touchés du sort de Phèdre ou de Thyeste,
Sont venus seulement pour faire la sieste.
Du Théâtre-Français les beaux jours sont passés.

LE MINISTRE.

Votre position est triste, je le sais.
Oui, le charme est rompu, votre renom s'efface:
Je vous plains; mais enfin que veut-on que j'y fasse?
Mes soins n'y peuvent rien; et je n'ai pas le don
D'empêcher du public le funeste abandon.
Sachez le ramener en redoublant de zèle.

LE PREMIER SEMAINIER.

Vous pourriez le contraindre à nous rester fidèle.

LE MINISTRE.

Moi? Comment de Paris forcer les citoyens
A se rendre chez vous? Dites, par quels moyens,
Lorsqu'à vous négliger ils sont opiniâtres....

LE PREMIER SEMAINIER.

Mais.... en diminuant le nombre des théâtres.
Nous jouirions alors d'un triomphe complet.

LE MINISTRE.

Ah! doucement, messieurs, doucement, s'il vous plaît:
Vous allez un peu vite. Il vous serait commode
Qu'on fermât tout théâtre adopté par la mode;
Vous voulez, au public imposant des plaisirs,
Sans rivaux, sans fatigue, exploiter ses loisirs:
C'est fort bien calculé; mais de cette injustice
Vous espérez en vain me rendre le complice.

LE PREMIER SEMAINIER.

Arrêtez, monseigneur; vous m'avez mal compris.
Des théâtres le nombre est trop grand dans Paris,
C'est à la fin des baux qu'il faudrait les réduire;
Et, jusqu'à cette époque, il serait question
D'augmenter seulement notre subvention.

LE MINISTRE.

Tenez, messieurs, ici parlons avec franchise.
La cause de vos maux, souffrez que je le dise;

Dans lés succès d'autrui vous allez la chercher,
Lorsque c'est à vous seuls qu'il faut la reprocher.

LE SECOND SEMAINIER.

A nous?

LE MINISTRE.

Vous vous plaignez que, fuyant un théâtre
Qu'il préféra long-tems, dont il fut idolâtre,
De nos jours le public, ingrat et négligent,
Porte ailleurs ses bravos et surtout son argent?
Je ne veux pas ici faire votre satire;
Mais, répondez, chez vous quel attrait nous attire?
Autrefois de l'ensemble, et de rares talens,
Et dans tous les emplois des sujets excellens;
Nos grands auteurs trouvaient de dignes interprètes:
Aujourd'hui.... jugez-vous, voyez ce que vous êtes!
Que d'hommes sans moyens, ignorans, froids, communs!
A peine dans le nombre êtes-vous quelques-uns
Qui vous montrez encor les disciples fidèles
De ces acteurs fameux qu'on cite pour modèles.
Le reste, c'est-à-dire une grande moitié,
Convenez-en, messieurs, c'est à faire pitié!
Il est chez vous des gens d'un mérite si mince,
Que, s'ils allaient demain s'engager en province,
Vous en êtes tous deux comme moi convaincus,
Ils ne trouveraient pas à gagner mille écus.
De votre état fâcheux voilà tout le mystère.

LE PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur a raison. Mais tel sociétaire

Qui peut-être au théâtre est faible comme acteur,
Se montre au comité bon administrateur.

LE MINISTRE.

Eh! qu'importe au public? est-ce là son affaire?
C'est en scène avant tout qu'il faut le satisfaire.
Soyez comédiens, messieurs; vos spectateurs
N'ont pas payé pour voir des administrateurs.
Mais vous vous recrutez d'une telle manière....

LE SECOND SEMAINIER.

La Comédie en souffre, en gémit la première.
Oui, nos choix trop souvent sont pauvres en effet.
Pourtant il ne faut pas nous blâmer tout-à-fait;
On doit faire la part à la faiblesse humaine.
L'appui d'un grand seigneur, la crainte d'un journal,
Le beau sexe influant sur notre tribunal,
L'intérêt d'un acteur, sa vanité blessée....
Puis enfin nous avons parfois la main forcée;
Certains sujets nous sont imposés malgré nous.

LE MINISTRE.

Quoi donc? n'êtes-vous pas, messieurs, maîtres chez vous?

LE SECOND SEMAINIER.

Parmi d'autres bienfaits, s'il faut être sincère,
L'autorité nous a doués d'un commissaire *.

---

* Je ne suppose pas que des plaisanteries puissent blesser M. Taylor, pour qui je professe d'ailleurs une parfaite estime. Je crois qu'il s'est trompé



LE MINISTRE.

Eh bien?

LE SECOND SEMAINIER.

Ah! monseigneur, il est plein de talent.

LE MINISTRE.

Est-ce qu'il prétendrait....

LE PREMIER SEMAINIER.

C'est un homme excellent.

LE MINISTRE.

Abuse-t-il....

LE SECOND SEMAINIER.

En lui nous voyons tous un père.

LE PREMIER SEMAINIER.

Le jour qu'il nous échut fut un jour bien prospère.

LE SECOND SEMAINIER.

Ses conseils et ses soins nous ont régénérés;
De l'antique routine il nous a délivrés.

LE PREMIER SEMAINIER.

Préparant le théâtre à sa splendeur future,
Il a bien mérité de la littérature.

---

dans la direction qu'il a donnée au Théâtre-Français, et je blâme son système sans attaquer ses intentions. Par la marche qu'il suit depuis plusieurs années, il a, selon moi, placé les comédiens français dans une singulière position: ils ne sauront bientôt plus jouer la comédie, et ils ne savent pas encore jouer le mélodrame.

LE SECOND SEMAINIER.

Les auteurs, les acteurs bénissent ses efforts.

LE PREMIER SEMAINIER.

Grâce à lui maintenant, mise en scène, décors,
Costumes, tout enfin chez nous est magnifique.

LE SECOND SEMAINIER.

Et nous damons le pion à l'Ambigu-Comique.

LE MINISTRE.

Ses services sont grands; oui, de pareils succès
Sont dignes, j'en conviens, du Théâtre-Français.
Mais enfin blamez-vous le pouvoir qu'il s'arroge?

LE PREMIER SEMAINIER.

Jamais nous ne pourrons faire assez son éloge:
Lui seul donne à nos parts des augmentations,
Accorde des congés et des subventions.

LE MINISTRE.

Oh! c'est un homme alors tout-à-fait respectable.

LE SECOND SEMAINIER.

Aussi nous lui portons un amour véritable.

LE MINISTRE.

Laissons cela, messieurs. Je ne puis vous cacher
Qu'il est bien d'autres faits qu'on vous doit reprocher.
Par exemple, pourquoi, depuis quelques années,

Du Théâtre-Français trompant les destinées,
Osez-vous en bannir, frappés de vos dédains,
Des deux siècles derniers les plus grands écrivains ?
De ces maîtres de l'art le sublime héritage
Pour le laisser en friche est-il votre partage ?
De modèles encor nos auteurs ont besoin.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ces maîtres on les joue aussi.... de loin en loin.
Mais depuis quelque tems, monseigneur peut m'en croire,
Le public ne veut plus de l'ancien répertoire,
Et pour l'y ramener nos soins sont superflus.

LE MINISTRE.

Le public, dites-vous? le public n'en veut plus!....
Quoi! Voltaire, Racine, et Corneille, et Molière,
Ces hommes étonnans dont la France est si fière,
Méconnus, dédaignés, inspirent aujourd'hui
Au Théâtre-Français le dégoût et l'ennui?....
Ah! s'il est vrai, vous seuls leur valez ces outrages.
Le public ne veut plus de nos anciens ouvrages!
Il n'en veut plus!.... messieurs, un seul mot répondra :
Quand vous les jouerez bien le public en voudra.
Mais tant que messieurs tels, avec mesdames telles,
Viendront nous travestir ces oeuvres immortelles;
Tant que certains sujets, sans verve et sans chaleur,

Mutileront lers vers jetés par le souffleur;
Tant que vos chefs d'emploi réserveront leur zèle
Pour les productions d'une école nouvelle,
Et qu'à ce genre seul ardens à se vouer,
Ils livreront Molière à qui veut le jouer;
Oui, messieurs, le public, sans peine on doit le croire,
Ne voudra plus, chez vous, de l'ancien répertoire:
Ces auteurs, qui pour nous sont un riche trésor,
Ce n'est qu'en les lisant qu'on les comprend encor.
Arrêter ce scandale est enfin nécessaire.

LE SECOND SEMAINIER.

Nous le voudrions bien; mais notre commissaire...

LE PREMIER SEMAINIER.

Votre sévérité...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas encor tout;
Puisque nous y voilà, poursuivons jusqu'au bout.
Je vous épargne ici bien des faits qu'on raconte;
Mais, dites-moi, messieurs, n'est-ce pas une honte
De voir par quels moyens le Théâtre-Français
Arrache maintenant de prétendus succès?
Il ose s'appuyer, pour forcer les suffrages,
D'un ignoble ramas d'applaudisseurs à gages!
Comment pouvoir juger un ouvrage nouveau?
Quand le public payant se bouscule au bureau,

Quand il lui faut braver, au milieu des alarmes,
Le choc d'une barrière, ou le heurt des gendarmes,
Un troupeau d'aboyeurs sorti dès cabarets,
Et guidé loin du bruit par des chemins secrets,
Dans l'ombre, sans obstacle, introduit dans la salle;
D'un triomphe payé prépare le scandale;
A l'orchestre, au parterre, au cintre, en peu d'instans.
Sont placés, sont groupés ces hideux combattans;
De leur sale escadron les banquettes se couvrent,
Et le théâtre est plein lorsque les portes s'ouvrent.
Ainsi vous étouffez la voix du vrai public;
Les applaudissemens ne sont plus qu'un trafic;
Le goût, la liberté sont bannis du parterre;
Il y faut, par prudence, approuver ou se taire:
Et si quelque honnête homme ose, pour son argent,
Au milieu des bravos se montrer exigeant,
Aussitôt il provoque un horrible tumulte,
Et voit fondre sur lui la menace et l'insulte.
Ainsi des soudoyés l'insolente fureur
Au théâtre aujourd'hui fait régner la terreur:
Il faut que devant eux l'opinion se taise,
Et la littérature a son quatre-vingt-treize.

LE SECOND SEMAINIER.

Hélas! oui, le public n'est plus indépendant;
On l'opprime, on le brave! et croyez cependant
Que ces abus chez nous ont plus d'un adversaire;

Nous en sommes honteux... mais notre commis-
saire..

LE PREMIER SEMAINIER.

Si j'osais hasarder une observation...

LE MINISTRE.

Chez moi, monsieur, chacun dit son opinion.
Oh ! ce n'est point ici comme à votre spectacle,
Et vous pouvez parler sans crainte et sans ob-
stacle.

LE PREMIER SEMAINIER.

Je n'en disconviens pas, oui, nous avons des
torts;
Oui, l'erreur trop souvent dirigea nos efforts:
Dans un danger pressant tout semble légitime.
Mais si, pour échapper au sort qui nous op-
prime,
De notre dignité nous fûmes peu jaloux,
Les auteurs sont encor plus coupables que nous.

LE MINISTRE.

Comment?

LE PREMIER SEMAINIER.

Oui, monseigneur, je le dis avec peine,
Eux seuls ont perdu l'art, ont dégradé la scène.
C'est, provoqués par eux, que nous avons re-
cours,
Pour servir leurs succès, à d'indignes secours.
De la littérature ils ont fait un commerce;
Etre auteur, ce n'est plus qu'un métier qu'on
exerce;
On s'embarrasse peu du bon sens et du goût;

La gloire n'est plus rien, le profit seul est tout.
Aussi l'on ne voit plus que cabales, que brigues;
Le théâtre se perd au milieu des intrigues;
A tout prix et partout on cherche du nouveau;
L'étrange, le bizarre ont remplacé le beau;
Aux brocards du public gaîment on s'abandonne,
Et le but est rempli quand la recette est bonne.

LE SECOND SEMAINIER.

Mon camarade a tort d'accuser les auteurs;
Le mal, on le sait trop, vient surtout des acteurs.

LE PREMIER SEMAINIER.

Et moi je ne sais pas pourquoi mon camarade
Me fait en ce moment une telle incartade.

LE SECOND SEMAINIER.

C'est que, depuis un tems, les auteurs sont chez nous
Abreuvés tous les jours de chagrins, de dégoûts.
S'il en est quelques-uns d'intrigans, de cupides,
Et payant leurs succès à des mains intrépides;
S'il en est dont la plume au Théâtre Français
D'une école nouvelle introduit les excès;
Loin de les repousser, s'il faut que je le dise,
Ce sont précisément ceux-là qu'on favorise:
Pour eux sont les égards, le zèle, la ferveur;
Pour eux les passe-droits et les tours de faveur;
On court au-devant d'eux, on demande, on implore
Les drames inconnus qu'ils composent encore,
Et pour s'assurer mieux de leur consentement,
On déchire à leurs pieds tout autre engagement.

Mais quant aux écrivains (et c'est le plus grand nombre)
Qui croiraient s'avilir à cabaler dans l'ombre,
Qui cherchent dans la gloire un prix à leurs travaux,
Qui savent respecter les droits de leurs rivaux;
Ceux-là, sacrifiés à la peur, au caprice,
Ne rencontrent chez nous ni formes, ni justice;
Ils ont beau réclamer; les droits sont superflus:
On les craint d'autant moins qu'on les estime plus.

LE PREMIER SEMAINIER.

S'il était vrai, du moins vous devriez le taire.

LE SECOND SEMAINIER.

Pourquoi?

LE PREMIER SEMAINIER.

Des torts de tous chacun est solidaire.

LE SECOND SEMAINIER.

Oh! je laisse le blâme à qui l'a mérité.

LE PREMIER SEMAINIER.

A qui donc, s'il vous plaît?

LE SECOND SEMAINIER.

Eh! mais, au comité.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ah! mon cher camarade!

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, mon cher camarade,
C'est lui qui nous ruine ensemble et nous dégrade,

ıi qui d'être loyal se montre peu jaloux,
ui chasse les auteurs que nous estimons tous;
est lui qui, renversant nos prudentes coutumes,
t plaçant avant tout la splendeur des costumes,
a pompe des décors, les comparses nombreux,
ous force à contracter des emprunts onéreux.

LE PREMIER SEMAINIER.

es reproches...

LE SECOND SEMAINIER.

Sont vrais; je ne puis plus me taire.
e comité, toujours entouré de mystère,
embarasse fort peu, dans ses conseils secrets,
es plaisirs du public et de nos intérêts;
ous ses membres entre eux se servent, se soutiennent;
es grâces, les faveurs toujours leur appartiennent...

LE PREMIER SEMAINIER.

uelles faveurs? voyons, éclaircissez ce point.

LE SECOND SEMAINIER.

[aïs, par exemple, vous, ne recevez-vous point,
orsque tout entre nous devrait être uniforme,
ne subvention considérable, énorme?

LE PREMIER SEMAINIER.

:norme?

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, l'on vous compte au nombre des élus.

LE PREMIER SEMAINIER.

Énorme, dites vous? je reçois, tout au plus,
Le prix de mes talens et de mes sacrifices.
Et quand l'autorité, qui pèse les services,
Le mérite, les droits de tous les concurrens,
Donne à quelques auteurs jusqu'à douze cents francs,
J'espère que je puis en avoir trente mille.

LE SECOND SEMAINIER.

Avec pareille somme il eût été facile
De faire parmi nous un grand nombre d'heureux.

LE PREMIER SEMAINIER.

Pour les grands talens seuls le prince est généreux.

LE SECOND SEMAINIER.

D'autres que vous alors...

LE PREMIER SEMAINIER.

Vous, peut-être?

LE SECOND SEMAINIER.

Sans doute;
Et l'accueil du public...

LE PREMIER SEMAINIER.

On sait ce qu'il vous coûte.

LE SECOND SEMAINIER.

Plus applaudi que vous, mes succès prouvent bien...

LE PREMIER SEMAINIER.

Des bravos achetés ne prouvent jamais rien.

LE MINISTRE.

Messieurs...

LE SECOND SEMAINIER.

Ah! pardonnez!... en cette conjoncture,
Emporté par l'amour de la littérature...

LE MINISTRE.

Point d'explications. Si vous pouvez ici,
Et devant moi, messieurs, vous oublier ainsi,
Que se passe-t-il donc chez vous? vos assemblées
Par d'étranges débats doivent être troublées.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ah! croyez...

LE MINISTRE.

C'est assez. Terminons en deux mots.
Du Théâtre-Français je déplore les maux,
Mais il est à vos voeux de trop puissans obstacles.
On ne changera rien au nombre des spectacles;
On n'augmentera pas votre subvention...
J'en suis fâché. Pourtant votre position
Exige qu'en effet on y porte remède,
Et qu'on trouve un moyen pour venir à votre aide.
Si je n'y réussis, je l'essaierai du moins.

LE SECOND SEMAINIER.

Ah! monseigneur!...

avaient peine à le soutenir, il ne peut concevoir, sentir, aimer les rues tortueuses, entrelacées, rampantes, que formèrent des maisons qui se heurtaient et se précipitaient à qui serait le plus près de leur mère, la Cathédrale.

Et moi, j'ai erré cent fois dans ces vieilles rues, éloignant avec soin de ma pensée les quartiers bien alignés de la nouvelle Athènes, de Rivoli, de Saint-Lazare. Ce n'est point, un plan nouveau de la ville en main, que j'ai fait ce voyage, mais bien avec le *Dict. des rues de Paris*, que Guillot écrivait vers la fin du treizième siècle. Sous la conduite de ce guide simple et naïf, qui me désignait la plupart des rues par le nom qu'elles portent actuellement encore, je me croyais du treizième siècle aussi, et je marchais à la recherche d'une maison dont je pusse recueillir et raconter les annales.

Deux grands édifices, dont il n'est pas besoin de rappeler l'histoire, bornent la Cité à l'orient, à l'occident. A l'occident, c'est le palais des rois; à l'orient, c'est l'église. Depuis long-tems les rois ont quitté le palais; Dieu n'a pas quitté l'église encore. A l'occident, des magistrats distribuent au nom du roi la justice, et ils ont, pour la rendre visible, la place du Palais et la Grève. A l'orient, des prêtres rendent la justice au nom de Dieu, et elle ne s'exerce que dans un lieu caché, impénétrable, la conscience: en terre d'inquisition, c'est sur un bûcher.

Je m'enfonçai dans la Cité par la rue de la Calandre, pour découvrir une maison bien vieille, et cette rue en renferme beaucoup dont il est curieux de voir les pignons couronnés de plantes grimpantes, qui ceignent d'une abondante végétation les étroites fenêtres. Certes,

le pauvre manœuvre, où la fille de joie, de douleur allais-je dire, qui habite la chambre voilée par ce vert rideau, doit, à son réveil, quand l'oeil n'est pas encore tout-à-fait de ce monde, se croire dans une forêt éclairée des rayons du soleil levant. Quelques amis des champs sans doute, exilés dans la boue de la Cité, ont tendu, d'un côté de la rue à l'autre, de croisée à croisée, des cordes sur lesquelles courent, s'allongent et s'épandent les tiges flexibles des capucines et des clématites; de sorte que l'on comparerait volontiers ces vieilles maisons, dont le sommet est chargé d'une verdure qui s'étend en berceau, à ces chênes qui n'ont plus d'âge, au tronc gris, pelé, mais dont la tête a encore quelques branches vivantes qui se couvrent d'un frais feuillage à chaque printems.

Mais descendez: vous ne verrez que noires boutiques, tellement noires, qu'on a peine à distinguer le métier de ceux qui les occupent. Là, des cabarets, des rôtisseurs; ici, des allées étroites et obscures, au fond desquelles se dessine dans l'ombre l'apparence d'un escalier. De ces défilés caverneux vous entendez sortir le sifflement de reptile dont, au lieu de chant, se servent les sirènes trapues qui y sont embusquées du matin au soir. A l'un de ces antres se rattache une tradition d'une antiquité vénérable et sacrée. La cinquième maison en entrant par la rue de la Juiverie fut, dit-on, le berceau de saint Marcel, neuvième évêque de Paris. Ainsi tout se corrompt en vieillissant; un pur adolescent a le germe d'une vieillesse perverse; la demeure d'un saint devient la sentine du vice et de la prostitution. C'est à la

mémoire qu'il appartient de tout rafraîchir, de tout purifier, de tout faire revivre.

Ainsi, au lieu du pavé sale et boueux de la rue de la Calandre, je la voyais jonchée de fleurs, de fenouil et de foin odorant. Ce n'étaient plus les murailles fumeuses et lézardées des maisons, mais des tentures blanches parées de bouquets, et des nuages de feuilles de rose tombaient sur la foule, non pas sur une foule de chiffonniers, de maçons, de soldats ivres, de femmes de mauvaise vie, mais sur toute la cour de Louis IX se rendant à la Sainte-Chapelle. Cette procession, c'était la grande confrérie de Notre-Dame. La reine Blanche venait de s'y affilier, ainsi que toutes ses dames, dans l'église de la Magdeleine; et toute la confrérie, seigneurs, dames et bourgeois la reconduisaient jusqu'au palais.

En entrant dans la rue de la Juiverie, mes retours sur le passé me firent du moins bénir le présent. Je n'y voyais pas, comme dut en rencontrer Guillot de Paris, mon guide, des juifs à la contenance humble, portant une étoffe jaune sur la poitrine, ou, selon l'ordonnance de Philippe-le-Bel, des cornes à leur bonnet. Juifs, protestans, catholiques, tous, dans le voisinage de la maison de Dieu, marchent librement, la tête haute, sous un bel habit comme sous des haillons.

J'avais résolu de ne m'arrêter qu'à une maison du Cloître: je pris donc par la longue rue des Marmousets. Je gage qu'on m'y eût montré la place où fut la maison du terrible barbier et du pâtissier son voisin. En 1507, Dubreul y vit une pyramide élevée en mémoire d'un grand crime; et, avant Dubreul, ce lieu

avait été long-tems vide, inhabité : comme si la terre, souillée de sang innocent, devait trembler toujours! comme si elle ne pouvait plus recevoir les fondemens des demeures des hommes!

A cette rue aboutit l'étroite rue Glatigny, où, suivant Guillot,

Maignent (demeurent) dames au corps gent.

Il y avait donc dans cette rue, bâtie où étaient les prisons de Lutèce, auprès du cachot où fut captif saint Denis, aux premiers tems du christianisme dans la Gaule; il y avait donc, au treizième siècle, des *dames au corps gent, folles de leur corps;* il y en a encore là, en janvier 1832. Et voyez comme les traditions se perpétuent, bonnes ou mauvaises, les mauvaises principalement! Saint Louis sentit la nécessité de déterminer les quartiers abandonnés à la débauche, comme on fait la part au feu et à la peste. La rue Glatigny fut, avec cinq ou six autres, dotée d'un *val-d'amour.* Saint Louis est mort, bien des dynasties ont passé; le *val-d'amour* existe encore!

Oh! que notre langue est pauvre! La passion la plus élevée, la plus pure, la plus dévouée; l'ivresse la plus sale, la plus désordonnée, la plus abjecte, tout cela s'appelle du même nom, — amour; — pas de nuance qui les distingue. En parlant de la femme qui, la première, vous a fait battre le coeur, concevoir de hautes pensées, qui vous a rendu peintre, musicien, poète, vous dites: — Je l'aime! — et que l'on vous consulte sur un mets, sur un potage, sur la moindre friandise, — Je l'aime, — dites-vous aussi. La même

expression pour parler de l'ame et du corps! O indigence de notre langage!

Je reviens à mon texte. Ce serait une histoire assez curieuse que celle d'une maison de la rue Glatigny, et comment ses *dames amoureuses*, qui étaient sans doute, au treizième siècle, ce que sont de nos jours les élégantes du boulevart des Italiens, sont tombées au bas degré où on les voit de nos jours. Ce seraient les annales de la Cité examinées d'un autre point de vue, une chronique présentant aussi bien qu'une autre, dans sa sphère, le tableau de la décadence de la ville. Mais, pour monter aux sources, que de fange à traverser! mieux vaut aller au Cloître.

Comment passer où fut Saint-Landry, sans remarquer les maisons qui ont remplacé cette vieille église. Je l'ai vu démolir. Ce fut cependant de là que le corps de la reine Isabeau fut enlevé, la nuit, par un seul batelier, qui la conduisit honteusement à Saint-Denis. J'ai dit: — C'est un souvenir qui tombe; et j'ai pensé à l'église de Saint-Benoît, que l'on métamorphose en salle à vaudevilles et à mélodrames. L'on fredonnera, l'on battra des mains, l'on sifflera, l'on tramera de sales intrigues de coulisse, là où l'on apportait un enfant à la religion, qui successivement lui donnait le saint chrême, l'hostie, l'anneau nuptial, la terre du tombeau. C'était aussi au port Saint-Landry que s'élevait une des deux échelles de la justice de *messieurs* de Notre-Dame. Des prêtres avaient une échelle patibulaire, une potence! des prêtres se mêlant aux attributions du bourreau! des prêtres hauts-justiciers! Il y a dans cette alliance de mots

toute l'histoire de la chute de leur religion, à eux: qu'ils en portent le deuil!

Méditant ainsi, je regardais à ma droite, et mes réflexions continuèrent non moins amères en voyant l'église Saint-Pierre-aux-Boeufs devenue le réceptacle de ballots de chiffons, de vieilles planches, de voitures usées, de débris de toute sorte, et dans la poussière épaisse qui s'en élevait, un rayon du soleil traçait un sillon lumineux pareil à ceux par lesquels les peintres annoncent la venue d'un ange, et la sombre et sale chapelle en était éclairée.

Il est curieux de remarquer qu'au treizième siècle, Guillot vit dans la rue Saint-Pierre-aux-Boeufs

Par le trelis d'un coffre
Oisiaux qui avoient piez bien (*bots, raccourcis*)
Qui furent pris sur la Marine.

Ainsi cette rue était alors assez animée, assez vivante, assez à la mode, pour qu'on y vînt exposer une *curiosité* venue des bords de la mer, comme de nos jours on en ferait l'exhibition au Palais-Royal ou à la place de la Bourse; et aujourd'hui la rue Saint-Pierre-aux Boeufs n'est un peu fréquentée encore que parce que, de la ville, elle conduit à la cathédrale ceux qui y viennent après avoir traversé le pont d'Arcole.

A côté de la rue Cocatrix où demeurait Geoffroy Cocatrix, échanson de Philippe-le-Bel, il y a une petite porte basse, à plein cintre, qui s'ouvre sur une cour toute verte de moisissure et de mousses. Vous en croiriez voir sortir un juge sur sa mule ou une dame en litière pour aller au parlement ou à la grand'-messe.

Et promenez-vous dans la cité un jour de grande solennité, quand le bourdon et les cloches de la cathédrale mugissent et chantent à la fois, et vos ressouvenirs deviendront plus vivans encore. Ces maisons, si vieilles que leurs murailles affaissées se renflent au-dessus des portes, comme un vieillard que courbe un fardeau, qui s'appuie sur ses genoux, et ses genoux ploient en avant, ces maisons ont, depuis plusieurs siècles, retenti des concerts de vingt clochers, car dix-neuf chapelles ou paroisses se pressaient autour de Notre-Dame; et quand toutes ces voix d'airain s'élevaient aux nuages, passaient, pleines de graves mélodies, sur les toits, et retombaient dans ces rues étroites, elles s'y foulaient, s'y déployaient comme dans des tuyaux d'orgues, produisant des chants sourds ou clairs, des accords au premier abord confus, mais qui avaient au fond une parfaite harmonie. C'est ainsi que du regard, du sourire, du parler, de la grâce du corps et de celle de l'âme résulte un tout admirable, la beauté. Toutes les fleurs s'exhalant à la fois composent un seul parfum, une essence délicieuse.

Tout en devisant ainsi à part moi, j'étais arrivé rue Chanoinesse. C'est là que l'on commence à se sentir dans un autre pays. On est dans l'ancien cloître de Notre-Dame, et c'est bien en effet la paix et le repos du cloître. Dans tous les quartiers que je venais de voir, c'était la ville et ses bruits, mais plus on avance vers l'église, plus tout s'apaise. Rue Chanoinesse, rue Massillon, qui pourrait se douter que l'émeute fermente à la chambre des Députés ou sur les boulevarts, si n'était le rappel, et encore le bat-on dans ces rues solitaires

d'où le dimanche on ne voit sortir que vieux chanoines courbés, à la tête tremblotante, qui se traînent vers leurs stalles?

Cependant, je m'y suis arrêté, dans cette rue, pour écouter une voix charmante; autrefois c'eût été la voix d'un enfant de choeur sortant de la psallette: hier, c'était une voix modulée, fraîche, pure, qui s'élevait légèrement de note en note, descendait tout aussi gracieusement les degrés de la gamme, remontait, redescendait encore comme un rossignol ou mademoiselle Sontag. Voilà bien, me disais-je, les deux époques définies. Il y a quelques cents ans qu'ici, dans le cloître, on ne s'exerçait au chant que pour l'église, que pour Dieu; aujourd'hui c'est pour le théâtre, le public. Oui, c'était une jeune fille, belle, grande, bien faite, je voyais tout cela en l'écoutant. Elle veut entrer à l'Opéra ou aux Italiens, elle y débutera et sera applaudie, et les dilettanti ne se douteront guère que cette voix suave et sonore s'est formée, assouplie, veloutée, rue des Marmousets, au coin de la rue des Chantres.

La rue des Chantres est la dernière des rues de l'ancien Cloître qui soient restées debout. J'y marchais seul, cherchant toujours ma maison à peindre, quand, arrivé au coin de la rue Basse-des-Ursins et du quai, je lus sur une porte ces deux douzaines de syllabes dites autrement des vers:

Abeilard, Héloïse habitèrent ces lieux
Des sincères amans modèles précieux.
1118.

1118! Héloïse, Abeilard! Cette date, ces noms, ne devaient-ils pas, je le demande, me rejeter

profondément dans le passé? Je voulus voir cette maison, monter son obscur escalier à large balustrade de chêne; j'entrai dans plusieurs chambres, dans celle où, me dit-on, avait habité Abeilard: je le crus. Par malheur, pour la complète illusion, cette vieille maison avait été badigeonnée, et le médaillon en pierre, qui représentait les deux amans, flétri d'une couche de vert-antique. Eh! qu'importe? vert-antique, badigeon, fard, tout disparaît pour qui voit avec imagination: d'ailleurs une petite porte basse, en ogive, vous reporte du moins bien réellement au moyen âge. Cette petite porte conduisait dans la maison du chanoine Fulbert, et Abeilard y passait chaque jour, en revenant de professer aux écoles de Paris. Ne vous semble-t il pas l'y voir encore arriver escorté de ses écoliers! Il entrait, dînait à onze heures du matin, et ensuite passait dans le cabinet d'Héloïse pour lui expliquer l'Écriture et les Pères de l'Église.

Je gagerais que c'était dans cette petite tourelle, suspendue comme un nid sur la cour, qu'Héloïse recevait les leçons d'Abeilard le jour, la nuit souvent. Pour se représenter leur complet isolement, qu'on se figure une nuit du douzième siècle, quand chacun était couché dès huit heures, qu'on n'entendait rouler aucune voiture, quand le chanoine Fulbert dormait profondément, ainsi que tous ses serviteurs. Ils étaient là, à la lueur d'une faible lampe, dans cette tourelle si légère, parlant théologie et scolastique; mais souvent ils se levaient pour aller admirer la beauté du ciel étoilé, la lune passant silencieusement sur la ville endormie, et revenaient à leurs travaux avec le sentiment

qu'ils étaient bien seuls, que rien ne les troublerait, qu'ils pouvaient se livrer avec délices à la science; mais un homme beau, bien fait, à trente-neuf ans, à côté d'une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, dans le calme de la nuit, doit avoir un son de voix plus doux et plus caressant, même en lui parlant scolastique et théologie. Amour de Dieu, c'est toujours amour, et le coeur d'Héloïse battait bien fort en recevant ces explications qui, de savantes, devenaient tendres. *Nous ouvrions nos livres,* écrit Abeilard à son ami, *mais nous avions plus de paroles d'amour que de lecture, plus de baisers que de phrases.* Dante se souvenait de ces charmans détails, quand il peignait le dernier baiser de Francesca de Rimini, le baiser qui fait tomber le livre séducteur; et encore le livre dont parle Dante racontait l'amour profane de Lancelot et de la belle Genièvre: mais là, dans la petite tourelle, l'amour leur venait au coeur par des subtilités dévotes et des discussions mystiques: né dans une maison du Cloître, il devait être profond comme la piété la plus exaltée Quelle volupté dans ces scènes d'étude! Le jeune professeur avait été bien présomptueux s'il s'était cru assez fort pour rester froid rhéteur, à minuit, près d'une fille passionnée, à l'âme attendrie par la plus sincère dévotion. Je conçois le courage militaire qui ne pâlit pas devant cent canons, le courage civil qui se tient droit devant une sédition; mais le courage du bienheureux Robert d'Arbrissel, je ne le concevrais de la part d'Abeilard qu'après la vengeance de Fulbert.

J'en étais là de mes ressouvenirs, de mes rêveries, quand j'aperçus au-dessus de la porte

ces mots: *Institution de jeunes demoiselles*. Ce singulier rapprochement me ramène brusquement à nos jours, et je me rappelais que je connais bien des Héloïses de pensionnat qui soupirent pour un Abeilard heureux.

Et quand cette maison du chanoine Fulbert eut été confisquée au profit de l'Église, que devint-elle ?

Elle y logea le grand pénitencier: sans doute elle voulut par la présence de cet homme austère, la pénitence incarnée, purifier ces lieux rendus mondains par un amour d'ici-bas et puis souillés par un crime.

Ensuite vint un laïque qui eut le privilége d'habiter le Cloître pour la sainte vie qu'il menait. Il était de la pieuse confrérie des Matines, *confratria surgentium ad matutinas*. Dès que minuit avait sonné, on voyait s'allumer une lampe dans la petite tourelle, il descendait et se rendait à l'église sa lanterne à la main, fût-ce par la nuit la plus sombre, la plus glacée. Enfin, une nuit, il mourut dans le choeur, et l'on pense bien que ce fut en odeur de sainteté.

Après lui ce fut un clerc *matutinel* de Notre-Dame. Puis un riche bourgeois qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem: c'est lui qui, voyant un jour les pauvres écoliers du collége des *Dix-huit* jeter de l'eau bénite sur les corps des trépassés exposés à la porte de l'Hôtel-Dieu, en fut si touché qu'il donna vingt-cinq livres de rentes à ce collége qui ne vivait que d'aumônes. Ce dévot personnage logeait dans deux chambres du haut Thomas Quentin et Adrien Duval, tous deux archers du guet, hommes pieux et de sage conduite, chose rare dans le corps des archers. Ils furent tués rue de la

Vieille-Draperie par de jeunes gentilshommes ivres, et ce dévot pélerin fonda pour eux le *Salut du Guet* que l'on célébrait chaque soir à Saint-Barthélemy.

Enfin, en 1330, m'a-t-on raconté, dans la petite tourelle habitait le sous-chantre. Au-dessus de lui, était une jeune fille qui se consolait de la perte de l'ami qu'elle devait épouser, dans la dévotion à celui qu'on peut aimer sans crainte de le perdre jamais. Tous les matins elle sortait, se rendant à la Cathédrale, sa chaise à la main, pour être assise durant les offices, et elle y restait jusqu'au soir. Elle jeûnait strictement et même avec une rigueur excessive. N'ayant pas de directeur qui la châtiât, elle s'était mise dans la confrérie des flagellans, fondée en l'église Sainte-Croix, où l'on sangle souvent des coups, dit Guillot de Paris. Elle était à la tête des jeunes filles qui assistérent à une grande procession de flagellans qui eut lieu au fort d'un hiver désastreux. Pour implorer les grâces du ciel, garçons et filles marchaient nus, un cierge dans une main, dans l'autre un fouet, et se fustigeant à l'envi. Notre dévote fut sillonnée des plus profonds coups de discipline par le neveu du sous-chantre qui habitait la même maison qu'elle et qui était soupçonné de tendres sentimens pour elle.

Enfin elle avait passé trois ans dans les austérités, pleurant toujours son fiancé, quand un beau matin elle accoucha. Oui... On porta l'enfant à la *couche*, bercèau des Enfans-Trouvés, rue des Bateaux, prés du For-l'Évêque. Le neveu du sous-chantre, le flagellant, fut accusé: il ne nia point: l'officialité le condamna à épou-

ser la dévote, et le mariage se fit par autorité de justice avec un anneau de paille que leur passa au doigt le curé de Sainte-Marine.

Pauvre église Sainte-Marine! Elle est actuellement l'atelier d'un teinturier. Que sont devenus les os de Jean Hurault, président à la cour des aides qui y fut inhumé en 1505 avec sa femme Guillette de Guéteville? Où sont les cendres de François Miron, lieutenant civil? On les aura dispersées, jetées au vent. Ces dévots paroissiens qui avaient voulu rester fidèles dans la mort, à leur église, et avoir leurs restes embaumés de l'encens qu'ils respiraient vivans, on les aura balayés pour faire place aux vastes cuves de teinture qui jettent une vapeur épaisse et puante, là où fumait légèrement le suave encensoir.

C'est à la suite du scandale survenu dans le Cloître qu'en 1334, le chapitre de Notre-Dame ordonna que l'on n'y pourrait désormais loger femme quelconque, vieille ou jeune, maîtresse, chambrière ni parente, *parce que le Cloître est un lieu sacré et voué à Dieu.*

Ainsi la plus belle partie de la création, la femme, fut bannie d'un lieu voué à Dieu; et pourtant c'est une femme qui est le charme, la grâce, l'âme de la religion: il y a une femme dans le ciel, et beaucoup de chrétiens ne le sont qu'à cause du doux patronage de Marie.

Pourquoi donc continuerais-je? Je rapporterai seulement qu'un imager-enlumineur vécut où est à présent un imprimeur en taille-douce. C'est là que d'un pinceau délié, imprégné d'or, de carmin, et de l'ineffaçable azur du quatorzième siècle, il passait ses jours à entrelacer

des fleurons autour du vélin des missels; de même que le verrier brodait ses guirlandes de verre colorié autour des hauts vitraux. Les deux arts sont perdus. L'imprimerie a détruit l'un; l'autre est tombé, je le pense, avec le sentiment religieux. Aux jours où, se laissant aller à la croyance, on ne voulait qu'un profond recueillement, on aimait les ténèbres des vitraux, ou leur demi-jour auguste: mais dès que l'on voulut expliquer les mystères, commenter les dogmes, voir clair dans l'église enfin, le verre blanc laissa pénétrer dans la nef et sous les ailes des courans de lumière, et plus tard les murailles grises de vétusté furent badigeonnées.

Bref, la chambre qu'occupait, dit-on, Abeilard est un dépôt de vieux linges et des dépouilles des lapins qui ont quitté leurs joyeuses garennes pour être mangés à Paris. Quelques tailleurs de pierres couchent durement là où jadis s'enfonçaient dans le duvet de riches chanoines. La fenêtre, d'où Héloïse guettait le retour de son précepteur, est couronnée d'un cerceau où pendent les chemises et les robes qui sortent des mains d'une blanchisseuse. Le cabinet où les deux malheureux amans étudiaient, hélas! tient à une classe de jeunes personnes; un homme enfin, près de la maison d'Héloïse, a eu la jambe cassée par une balle venue de la Grève, en juillet 1830. — La voilà tout-à-fait moderne.

Et vous à qui ce récit donnerait l'envie de voir notre cité, hâtez-vous. Elle disparaît de jour en jour. Ces rues tortueuses feront bientôt place à des voies droites et larges, et il

faut le désirer, quand on sait combien de maladies épidémiques, peste, mal des ardens, ont décimé la vieille ville; quand on pense, en frémissant, avec quelle facilité s'étendraient et planeraient, sur cet air épais et lourd, les grandes ailes noires de la contagion.

ERNEST FOUINET.

LES

MONUMENS EXPIATOIRES.

C'était l'autre jour. Je me promenais au hasard, suivant ma coutume, préoccupé par des questions d'une grave importance pour la conduite de la vie, comme de savoir par quel étrange mystère de transmutation les chenilles vertes et jaunes deviennent des papillons rouges et bleus; ou bien quel autre artifice, encore mieux approprié à la circonstance, le Chat Botté aurait pu employer pour venir à bout de l'ogre magicien. Mais je n'étais guère plus avancé qu'à l'ordinaire sur ces difficultés abstruses, à l'examen desquelles j'ai sottement vieilli, après Aristote, Bacon, Leibnitz, et je ne sais quels autres songe-creux, quand je fus tiré de ma méditation par une rencontre inopinée. Ce n'est pas que l'homme qui m'en détourna vînt à moi

en ligne directe, comme tant de fâcheux de votre connaissance qu'il est impossible d'éviter, à moins de tracer sur le cercle dont ils parcourent le diamètre une tangente de mauvaise grâce, et de vous sauver dessus à califourchon sans regarder derrière vous. Il me tournait au contraire exactement le dos, et ne paraissait pas disposé à sortir de l'immobilité dans laquelle je venais de le surprendre, et qui le faisait ressembler de loin, avec sa taille linéaire, à un long cippe funèbre élevé sur un tombeau. Cette similitude que vous trouverez probablement un peu forcée, serait cependant venue comme à moi à l'esprit le plus prosaïque dont il soit possible de se faire idée, à un tributaire annuel de l'*Almanach des Muses*, à un poète de circonstance, à un tragique de l'Institut, s'il avait aperçu l'homme dont je parle, dans l'étrange position où il tomba sous mon sens comparatif. Il s'était arrêté à une égale distance de deux monumens expiatoires, l'un qu'on achevait de démolir, l'autre qu'on commençait à édifier; et si vous vous rappelez sa mince projection perpendiculaire vers le zénith, ce qui est infaillible pour peu que vous l'ayez vu une fois, vous savez comme moi qu'il n'y a rien de plus propre à réveiller dans l'imagination le souvenir d'une colonnette gothique.

J'arrivai donc jusqu'à lui sans en être entendu, et l'entourant facilement de l'avant-bras, en laissant glisser ma main du haut de son épaule, dont la brusque déclivité laisse à peine l'idée dune courbe ou d'une saillie sensible: — Eh bien, cher Maxime, lui dis-je affectueusement; car le tour bizarre de sa pensée, qui est presque aussi paradoxal que celui de sa

conformation, ne m'a jamais empêché de l'aimer un peu; voici enfin des travaux dont l'objet doit plaire à votre philantropie rêveuse et sentimentale! Honneur aux sociétés qui expient le passé par des monumens solennels, car elles commencent à comprendre la conséquence infaillible des violences politiques! et, s'il y a en logique une induction bien rationnelle, c'est qu'il est permis d'espérer que d'expiations en expiations, les peuples parviendront un jour à se passer d'expiations!

Maxime se tourna vers moi, se recueillit un moment, et s'assit sur une pierre des constructions ou des démolitions (je ne sais pas lequel, la chose étant assez difficile à vérifier). Je m'assis aussi à son côté, parce que je savais qu'il parlait long-tems quand il se mettait à parler, et surtout lorsque le hasard le faisait tomber sur sa figure favorite, l'énumération, qui est, entre nous, la plus commode de toutes pour allonger les livres. Or, ce pauvre Maxime a fait des livres comme tout le monde, mais il ne s'en vante pas.

Aussitôt que Maxime fut assis, il commença:

»S'il y a deux objets de méditation dignes d'intérêt, me dit-il, dans ce qui nous reste de notre vieille organisation sociale, ce sont les monumens et les expiations.

Les monumens sont la dernière gloire des peuples; les expiations sont leur dernière vertu.

Eh mon Dieu, je ne vous blâmerai pas d'avoir élevé dans Paris vos deux, vos trois, vos dix monumens expiatoires! toutes les gouttes de sang que vous avez essayé de racheter à ce prix étaient tombées sur mon coeur! — Ecoutez-moi pourtant, si vous avez foi à ma sincérité.

N'attentez pas aux monumens expiatoires qui existent, parce que ce sont des monumens, et qu'il n'y a pas de mal que l'expiation laisse quelques monumens à l'histoire, parmi ceux de la flatterie et de l'esclavage, pour montrer qu'aux plus mauvais tems, la justice conserve un sanctuaire dans le coeur de l'homme.

L'instinct de moralité sociale qui vous anime encore vous a heureusement dirigés en cela aux premiers jours de la révolution actuelle, et rien n'était plus propre à honorer votre victoire. Vous avez respecté dans vos colères, et le monument du cimetière de la Magdeleine qui atteste de si hautes infortunes royales, et le monument de la place des sacrifices, et le monument de cette autre place où un dernier sacrifice fut consommé par le poignard de Louvel. Vous avez senti que l'expiation était un acte de culte, protégé par l'inviolabilité de la conscience, et vous vous êtes arrêtés devant elle avec la religieuse terreur qu'inspirent les choses saintes. Cela est bien, je vous le répète, et ces monumens porteront désormais un témoignage de plus à la postérité. Ils prouveront qu'il vous restait en 1830, et jusque dans l'explosion de vos passions les plus effrénées, quelque sentiment de pitié pour l'infortune et de vénération pour les morts.

N'achevez point de monumens d'expiation, et ne vous inquiétez pas des ruines de ceux que vous laissez inachevés. Ces ruines, datées d'une révolution, parleront plus haut à l'avenir que tous les monumens.

Renoncez à vos expiations et à vos monumens d'expiation, et n'en élevez plus. Vous auriez trop à faire.

Les expiations, voyez vous, c'était le devoir d'une génération nouvelle envers celle qui l'avait précédée, dans une nation jeune et pure encore; car jamais génération n'a passé sur la terre sans crime, depuis Adam. Chez une nation plus civilisée, pour me servir de vos superbes paroles, il faudrait une expiation tous les ans; il faudrait une expiation tous les mois, une expiation tous les jours, selon le degré de son perfectionnement. — Chez vous, une expiation est une dérision exécrable, un acte d'hypocrisie ou de démence à se déchirer le sein de honte et de désespoir!

Savez-vous un cadran dont l'aiguille marque assez lentement les minutes pour vous donner le tems de consacrer une solennité à tous vos cruels anniversaires?

Savez-vous une carrière inépuisable qui puisse fournir une pierre monumentale à la fosse de tous ceux qui sont morts pour vos erreurs, pour vos folies et pour vos passions?

Et qui vous demande des expiations, je vous prie?... — Des expiations de vous!.... qui êtes une expiation vivante plus instructive que les marbres, et plus parlante que les inscriptions!...

Des expiations à Paris!... — Mais vous ne foulez pas un grain de poussière qui n'ait une expiation à demander, s'il prenait une voix! Vous ne respirez pas un atome qui n'ait vécu, qui n'ait pensé, qui n'ait fait partie d'un corps animé que l'injustice de vos lois sanglantes a mutilé, brisé, anéanti! — Quand la boue de vos semelles s'imprime sur une pierre du pavé de Paris, elle y salit un noble sang. — Quand vous roulez un moellon pour la construction du monument expiatoire d'un demi-dieu, prenez

garde! vous allez achever de broyer la t
la victime! il n'y a pas une de vos exp
qui ne profane une cendre!

Et puis, les pensées les plus sérieuse
lissent-elles assez dans votre enthousiasm
fans, pour vous laisser le loisir d'expier
que chose? Je vous ai vus, Dieu me par
expier le lendemain les expiations de la
Je vous ai vus, témoins impassibles et
teurs impuissans de tous les crimes, exp
vaines cérémonies tous les malheurs qu
aviez soufferts sans vous plaindre, et
des pierres tumulaires sur toutes les foss
vous aviez aidé à creuser. Je ne connais
dant qu'un outrage que vous ne vous soy
encore avisés d'expier hautement pour l'i
tion de l'avenir, celui que votre morale
que fait depuis si long-tems à la raiso
l'humanité.

Il ferait beau voir vraiment, dans le
Paris, un monument expiatoire, partout
expiation est due à l'innocent assassiné! –
quand vous serez convenus d'accorder
juste réparation aux morts, Parisiens, je
le demande! où logerez-vous les vivans?

Une expiation par crime! je vous en
quand on fait peser sur le sol, depuis de
les, le nom, les murs et la population de
il faut se décider à faire banqueroute à
sis. Il faut mourir insolvable.

Songez-y donc un moment. Réglon
comptes, soldons nos fureurs, équilibre
bilan des violences et des réparations. V
ce qu'on peut payer de sang avec des
d'architectes et des journées de maçons.

Un monument d'expiation au Louvre, pour la Saint-Barthélemy!

Un monument d'expiation aux Tuileries, pour le 10 août!

Un monument d'expiation au Luxembourg, pour le 7 décembre!

Un monument d'expiation au parvis Notre-Dame, pour tant d'expiations sacriléges imposées à l'innocence!

Un monument d'expiation à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour son tocsin parricide!

Un autre monument d'expiation à Saint Germain-l'Auxerrois, pour la violation de ses tabernacles!

Un monument d'expiation à l'endroit où s'élevaient les tours du Temple!

Un monument d'expiation au pied des tours de la Conciergerie!

Des monumens d'expiation devant l'Abbaye, devant le Châtelet, devant la Force, devant la Salpêtrière, devant Bicêtre, devant toutes les prisons de Paris, pour les inexpiables attentats de septembre!

Un monument d'expiation par cadavre! démolissez à l'entour! agrandissez le préau! faites de la place!

Un monument d'expiation sur l'emplacement du Manége où fut prononcée la proscription d'un million de Français!

Un monument d'expiation sur l'emplacement des Jacobins où Marat fut fait Dieu!

Un monument d'expiation au seuil de l'Hôtel-de-Ville, pour Foulon et pour Berthier!

Un monument d'expiation à l'Opéra, pour ce généreux Berry, dont la mort rayonna de

plus de vertus que toutes les apothéoses de l'antiquité !

Un monument d'expiation au terre-plein du Pont-Neuf, pour Jacques de Molay !

Un monument d'expiation derrière l'ancien collége Saint-Antoine, pour le bûcher des Templiers !

Un monument d'expiation au gibet de Montfaucon, pour Enguerrand de Marigny !

Un monument d'expiation pour Jacques d'Armagnac, chef de la *ligue du bien public*, au milieu du carré des Halles, où il inonda de son sang ses pauvres enfans en blanches robes de lin !

Un monument d'expiation dans la rue Culture-Sainte-Catherine, où tomba, sous les coups des assassins, ce brave Olivier de Clisson, votre bouclier contre l'Angleterre !

Un monument d'expiation dans la rue Barbette, pour le duc d'Orléans, le rempart de votre monarchie déchue et de votre roi en enfance contre les farouches ambitions de la Bourgogne !

Un monument d'expiation sous les croisées de l'école de Presles, pour le grand Ramus, le restaurateur de vos sciences grammaticales et de vos doctrines philosophiques !

Un monument d'expiation dans la rue Bétisy, à cette maison à gauche, en entrant par la rue de la Monnaie, d'où Coligny égorgé fut jeté à la populace comme une proie par le Bohême Dianowitz et le Siennois Petrucci !

Un monument d'expiation, s'il vous plaît, dans la rue de la Féronnerie, pour un soldat béarnais qui s'appelait Henri IV !

Un monument d'expiation au Palais pour le président Brisson !

Un monument d'expiation au Palais, le monument sacré, le monument heureusement inviolé des Malesherbes.

Un monument d'expiation au Champ-de-Mars, pour l'émeute pétitionnaire qu'y foudroya la loi martiale !

Un monument d'expiation pour Bailly, qui eut le difficile courage de la faire exécuter dans l'intérêt de la patrie, car la juste distributive des monumens doit être impartiale et réciproque pour se rendre digne de l'histoire !

Un monument d'expiation à la plaine de Grenelle, pour les défenseurs de la monarchie et pour ceux de la liberté, qui croyaient sincèrement défendre la même chose !

Un monument d'expiation à la place de Grève, pour tous les infortunés qui y ont péri, holocaustes innocens de la justice trompée, come Lesurque; ou témoins dévoués de la foi des croyances et des sentimens, depuis Anne Dubourg et Geoffroy Vallée, jusqu'aux patriotes de 1815 et aux sergens de la Rochelle !...

Un monument d'expiation à la place Louis XV ! La préfecture de la Seine lui a promis des ornemens. Nous pourrons les multiplier comme les pierres de Carnac, et rien n'empêchera que nous élevions quelques-unes de ces constructions à la hauteur de la grande pyramide, si le budget s'élargit assez pour suffire à payer un jour, des tributs de la nation, toutes les expiations de Paris !

Un monument d'expiation à la barrière du Trône, au rond-point où fut dressé l'échafaud

de sainte Élisabeth Capet, qui se chargera volontiers de vos expiations devant Dieu!

Un monument d'expiation à la porte de Nêle! Un monument d'expiation à la croix du Trahoir! Un monument d'expiation aux fossés de la Bastille! Un monument d'expiation à la grille du Palais!

Un monument d'expiation partout où le sang a injustement coulé pour le plaisir des rois légitimes ou pour celui des rois plébéiens!

Un monument d'expiation partout où a roulé le carosse, la charette ou le tombereau du patient sacrifié au fanatisme des religions ou aux frénésies des partis!

Et ce n'est pas tout!

Un monument d'expiation sous cette mansarde de la rue Plâtrière où Jean-Jacque Rousseau, dédaigné de ses contemporains, a copié de la musique pour vivre!

Un monument d'expiation à l'hôpital où est mort Gilbert!

Un monument d'expiation à la borne où à mendié Malfilâtre!

Un monument d'expiation partout où le génie méconnu, repoussé, proscrit, a laissé tomber sur la terre une larme d'indignation et de douleur qui crie vengeance contre vous!

Un monument d'expiation dans toutes les rues!

Un monument d'expiation devant toutes les portes!

Un monument d'expiation à tous les mois, à toutes les semaines, à tous les jours!

Des monumens d'expiation à la Royauté, à la République, au Consulat, à l'Empire, à la Restauration!

Des monumens d'expiation aux catholiques, aux protestans, aux philosophes, aux visionnaires, aux politiques, aux ligueurs, aux aristocrates, aux patriotes, aux fédéralistes, aux jacobins, aux émigrés, aux chouans, aux bonapartistes, aux *carbonari*, à quiconque a payé de son sang, au gré de vos caprices et de vos passions, l'exercice du droit sacré de penser, de parler et d'écrire!

Des monumens d'expiation pour votre sang! des monumens d'expiation pour le nôtre! le nôtre, était ce de l'eau?

Et vous serez alors ce que vous devez être avant peu, LA VILLE DES EXPIATIONS!

Et vous n'avez pas besoin de faire tant de frais pour remplir cette destinée, car le titre que vous ambitionnez, un doigt invisible achèvera bientôt de l'écrire sur vos ruines!

Et l'on comprendra, quand votre arrêt sera tracé tout entier, pourquoi vous avez été voués par excellence comme un symbole éternel au culte de l'expiation; car jamais le forum, le Capitole, et Tarpéia, n'ont ruisselé de tant de sang que vos places publiques, dans ces innombrables journées de votre histoire dont les forfaits ont absous Rome et Babylone!

Arrangez-vous, si vous m'en croyez, pour une expiation universelle où viennent se confondre toutes les expiations; et, si vous n'avez plus foi au Dieu de vos ancêtres, n'hésitez pas à relever l'autel de la Concorde romaine! Venez vous y embrasser, s'il vous reste encore assez de sentimens humains pour vous croire dignes d'un pardon mutuel, et brisez pour jamais sur la pierre des purifications la hart de la potence et le fer de la guillotine! C'est à ce

prix seulement que vous aurez expié quelque chose aux yeux de la postérité ! » —

Maxime se leva en achevant ces paroles, et s'éloigna sans faire beaucoup d'attention à moi. Je me levai à mon tour ; je me hâtai de regagner mon réduit. parce que le soleil se couchait, et j'écrivis en arrivant ce qu'il venait de me dire, avant d'avoir pris le tems de m'assurer que cela valût la peine d'être écrit. Dieu sait si on ne l'imprimera pas !

Ch. NODIER.

L'EGLISE, LE TEMPLE,

ET LA SYNAGOGUE.

Eh! qu'importe en effet sous quel titre on l'adore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.

VOLTAIRE.

Je ne crois pas qu'il existe à Paris une famille plus aimable, plus unie et plus heureuse que la famille d'Arcis. Ce fait, simple en lui-même, n'attend pour paraître incroyable que les preuves incontestables que je vais en donner.

M. le comte d'Arcis achève son quatorzième lustre; l'âge n'a point encore imprimé la moindre inflexion à sa taille très-élevée; sa coiffure en fer à cheval, son habit vert, bordé d'un petit galon d'or, boutonné dans toute sa longueur,

son chapeau à trois petites cornes et ses bottes à l'écuyère, donnent à toute sa personne je ne sais quel air hétéroclite qui le distingue entre tous les débris vivans de l'ancien régime. Quelque chose de plus extraordinaire encore que sa physionomie, c'est son caractère, mélange inexplicable des plus brusques contradictions; tout à la fois bon catholique et philosophe, bon gentilhomme et ami sincère de l'égalité, il a toute la bonne foi de ses opinions si diverses sans en avoir aucun des préjugés; tout cela peut s'expliquer d'un mot: M. d'Arcis est un homme de conscience; il suppose que chacun a la sienne; et comme il pense que toute conviction avant d'arriver à l'esprit doit passer par le coeur, il se persuade lui-même, sans être étonné de ne point persuader les autres.

M. d'Arcis, pendant l'émigration, avait épousé une Anglaise qui l'a rendu père d'une fille unique, dont la naissance a coûté la vie à la meilleure des épouses et des mères.

Fille d'une mère protestante, Louisa fut élevée dans la religion maternelle: cet acte de tolérance de la part d'un père zélé catholique pourrait encore ne faire honneur qu'à la fidélité de M. d'Arcis à remplir une des conditions de son contrat de mariage; mais ce qui atteste une philosophie plus élevée, c'est le consentement qu'il a donné au mariage de cette fille unique avec un négociant juif du nom de Samuel Lévy. Je me rappelle encore l'effet que produisit, il y a douze ans, l'annonce de ce mariage: quel déchaînement à la cour, à la ville! Le comte d'Arcis, qui a pu faire ses preuves pour monter dans les carrosses, marier

sa fille unique et mineure avec un juif!.... Une fille noble, belle, héritière d'une grande fortune, dont les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la main!... Encore si l'objet d'une semblable préférence était un de ces favoris de la fortune qui comptent les rois parmi leurs courtisans!... un Samuel Bernard, par exemple; mais un Samuel Lévy!... sans autre titre que celui de chef de fabrique, sans autre recommandation qu'une sorte de probité commerciale dont on ne lui tient compte que comme d'une vertu étrangère à sa race.

A tout cela, M. d'Arcis répond que celui qu'il a accepté pour gendre est un honnête homme, jeune, instruit, qu'il aimait Louisa, qu'il en était aimé, et qu'il possède au plus haut degré toutes les qualités, toutes les vertus qui pouvaient rendre sa fille heureuse.

Peu de femmes méritaient mieux que Louisa le bonheur dont elle jouit dans cette union contre laquelle tous les préjugés de la société s'étaient soulevés avec tant de violence. Cette jeune femme, douée d'une figure charmante, d'une grace parfaite et d'un esprit cultivé, est à la fois le modèle des filles, des épouses et des mères, et trouve encore le secret de faire avec un charme inexprimable les honneurs de la société brillante qu'elle rassemble autour de son vieux père. Louisa a deux enfans, Gabriel et Victorine: jusqu'à l'âge de onze à douze ans qu'ils viennent d'atteindre, elle seule avait été chargée de leur éducation.

Quant à M. Samuel Lévy, son extrême modestie dérobe avec tant de soin les rares qualités dont il est pourvu, qu'elles restent un secret pour tous ceux qui ne vivent pas avec lui

dans un commerce intime. Je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune des connaissances humaines; et il en est plusieurs, telles que la philosophie, l'histoire, les mathématiques et le commerce, où il marche l'égal des maîtres les plus habiles. Sa vaste intelligence peut être comparée à ces pays inconnus où le voyageur fait à chaque pas quelque découverte nouvelle.

En fait de religion, de morale et de politique, une seule maxime qu'il observe, et dont Voltaire lui a fourni l'expression, suffit à l'accomplissement de tous ses devoirs:

Fais le bien, suis les lois, et ne *crains que Dieu seul.*

Pour concilier en quelque chose les goûts de son père avec les nouveaux usages que la révolution a introduits dans la société, Louisa a rétabli, pour un jour de la semaine, le repas du soir dont la suppression est aux yeux du comte d'Arcis un des plus grands torts de la révolution de 89. On soupe chez lui le dimanche. Je suis assez heureux pour faire partie du très-petit nombre de convives qui sont admis à ce banquet de famille. Peut-être aura-t-on de la peine à croire qu'il y règne une gaieté bien franche et bien vive, quand je dirai que c'est pour l'ordinaire sur les matières les plus graves que roulent nos propos de table, auxquels les questions naïves des deux enfans font prendre quelque-fois une tournure tout-à-fait piquante.

Je ne sais comment s'engagea la conversation dimanche dernier; mais elle m'amena à demander à M. d'Arcis de quelle religion étaient ses deux petits-enfans, Gabriel et Victorine.

D'aucune, encore, me répondit-il, nous avons

attendu l'âge où ils pourraient se décider par eux-mêmes sur une question de cette importance: ce moment est arrivé, et c'est le mois prochain, au jour anniversaire de leur naissance, qu'ils choisiront entre l'Église, le Temple ou la Synagoge. Jusqu'ici nous nous sommes contentés de leur prouver l'existence d'un Être-Suprême qui gouverne le monde, et, si j'ose parler ainsi, d'imprégner leur esprit et leur coeur d'un sentiment religieux tout-à-fait indépendant du culte extérieur qu'ils croiront devoir préférer.

Louisa. J'ai dit à mes enfans, de cent manières, que rien ne rend plus heureux dans le cours de la vie, qu'un sentiment qui vit d'amour et d'espérance, qui promet à l'homme vertueux l'immortalité pour avenir, et lui montre le soir de la vie comme l'aurore d'un jour éternel.

Samuel. En partant du principe trop contesté que l'amour de soi est le mobile de toutes nos actions, j'ai cherché à leur faire comprendre que Dieu était le moi de l'univers, qu'il agissait selon les règles d'une justice éternelle, dont la conscience qu'il avait mise en nous était l'infaillible interprète.

L'Ermite. Je conçois comment vous avez inculqué dans leur jeune intelligence l'idée d'un Dieu tout-puissant, infiniment juste, infiniment sage; je vois bien de quels argumens à leur portée vous avez dû vous servir pour le leur faire craindre; mais je ne vois pas aussi clairement comment vous avez pu le leur faire aimer.

Samuel. Répondez, Gabriel; pourquoi aimez-vous Dieu de tout votre coeur?

Gabriel. Je l'aime parce que j'en suis aimé; parce qu'il veille à mes besoins, qu'il protége ma faiblesse, et que je trouve pour lui, au fond de mon cœur, le même sentiment de reconnaissance et d'amour que j'ai pour mes parens.

L'Ermite. C'est maintenant à vous-même, M. Samuel, que je demanderai s'il vous paraît bien prouvé que Dieu aime les hommes; ou du moins si l'on ne pourrait pas, logiquement parlant, fournir autant de preuves de sa haine que de son amour pour l'espèce humaine.

Louisa. En lui présentant cette objection sous une forme plus simple, c'est encore un enfant qui vous répondra: dis-moi, Victorine, tu aimes Dieu pour le bien qu'il te procure; mais n'es-tu pas tentée de le haïr pour les maux qu'il t'envoie.

Victorine. Non, maman: puisque Dieu est infiniment bon, je ne croirais jamais qu'il soit l'auteur du mal qui m'arrive; c'est comme si je disais que toi qui me fais tant de bien, tu es aussi la cause de mes chagrins et de mes maladies.

D'Arcis. Vous le voyez nous sommes tous trois également convaincus de l'existence d'un Être suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; aussi avons-nous gravé ce même sentiment religieux dans le coeur de nos enfans; mais comme nous différons d'avis tous les trois sur le culte qu'il convient de rendre à l'Éternel, nous en avons abandonné le choix à leur discernement, et nous n'avons jamais craint de les rendre témoins des discussions,

des disputes même que cette question élève souvent entre nous.

L'Ermite. (à M. d'Arcis.) Ignorez-vous donc encore que cette bonne foi si désirable en matière de religion, est la chimère de celle-là même que vous regardez comme la seule véritable?

D'Arcis. La préférence que j'accorde au culte catholique est fondée sur cet avantage dont il jouit seul, de parler en même tems au coeur par les tendres souvenirs qu'il consacre à l'imagination, par les miracles qu'il atteste, et aux yeux par les objets sensibles qu'il offre à la vénération des fidèles.

Louisa. Je n'ai qu'un argument à faire valoir en faveur du culte réformé; il me semble plus conforme à la morale et à la parole du divin fondateur de la religion chrétienne.

Samuel. La religion juive a sur toutes les autres une incontestable supériorité; son origine se perd dans la nuit des tems; mère des deux religions, chrétienne et mahométane, qui se partagent aujourd'hui le monde, elle est la seule qui puisse appeler l'histoire entière de la nation qui la professe, au témoignage de sa vérité. Comment expliquer, sans avoir recours à l'intervention divine, cette dispersion des Juifs sur tous les points de la terre habitable? Comment expliquer leur invincible attachement à la loi de Moïse au milieu des persécutions, des massacres qu'ils ont subis depuis 2000 ans, sans rien perdre non-seulement de leur nationalité, mais même de leur nombre? Tout est miracle dans l'histoire du peuple hébreu, et peut-être le dernier effort de la philosophie

est-il pour moi de révoquer en doute la mission divine de notre législateur Moïse.

D'Arcis. Celle de Jésus est mieux prouvée, et cependant, lui-même enseigne la tolérance en matière de culte. Lorsque la Samaritaine demanda au fils de l'homme, si c'est sur la montagne de Sion qu'il faut sacrifier, » Vous pouvez, lui répondit-il, sacrifier partout où vous porterez une foi vive et un coeur pur. »

L'Ermite. Que de maux eût épargné au monde l'adoption de ce principe! Savez vous bien qu'au rapport de Juste Lipse, il y avait à Rome six cents différentes religions? je ne sache pas qu'elles aient donné lieu à une seule guerre religieuse.

Samuel. Par égard pour mon beau-père, ne nous arrêtons pas, je vous prie, sur le chapitre de la tolérance, nous aurions trop beau jeu contre les catholiques; Dieu sait combien nous fourniraient d'argumens la guerre contre les Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Ligue, les dragonnades, les massacres de Mérindol, de Cabrières, sans même remonter aux querelles sanglantes des iconoclastes et des iconolâtres, sans parler des persécutions religieuses exercées contre les hérétiques, en France et en Anglèterre, depuis Léon X jusqu'à Clément IX, *et caetera*, et cent pages d'*et caetera*.....

D'Arcis. Si nous nous engagions sur ce terrain, croyez-vous, mon gendre, qu'en invoquant le seul témoignage de vos livres hébreux, vous demeureriez en reste avec tous les autres peuples réunis, de guerres, de massacres, de boucheries religieuses, le tout, commis au nom du Seigneur et pour la plus grande gloire du Saint des saints... Mais je le veux

bien, cessons de récriminer, et profitons pour nous rapprocher de nos ancêtres en Israël, de l'exemple que nous donne en ce moment notre saint père le pape. Quelle preuve de tolérance ne vient-il pas de donner au monde, en négociant, sans le moindre scrupule, un emprunt de quelques millions avec M. Rotschild, ce premier baron israélite, cet architrésorier des couronnes chrétiennes!

L'Ermite. Oui! tolérance universelle, c'est le voeu de mon esprit et de mon coeur: donnons pour considérant, à ce nouveau protocole d'une vraiment sainte alliance, cette vérité toute philosophique:

»Les dieux, (ou si vous aimez mieux) les cultes disparaissent comme les hommes et les lois, dans l'abime du passé; le sentiment de la Divinité, le seul qui survive à cette destruction successive des êtres et des choses, forme cette conscience instinctive à la voix de laquelle toutes les générations se rallient.»

Peut-être cette idée innée de l'unité d'un Dieu, nous conduira-t-elle un jour à l'unité de culte; mais, je conçois qu'en attendant cette grande révolution de l'esprit humain, on abandonne au choix des peuples, et même des individus, le culte qu'il leur convient de professer.

D'Arcis. C'est en vertu de ce principe que fut formé entre nous ce noeud de famille qui unit si étroitement une femme protestante à un époux juif, sous la protection d'un père catholique.

Samuel. Remarquez que ma femme, toute zélée protestante qu'elle est, n'est pas de celles dont Le Blanc a dit qu'elles aimeraient mieux

charger leur conscience de dix amans que d'une messe.

D'Arcis. Quant à moi, je l'avoue en toute humilité, j'aimerais mieux convenir avec Viret que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome, que de souffrir le martyre en défendant l'opinion contraire, toute conforme qu'elle est à l'esprit de l'Eglise, à laquelle je n'en suis pas moins fidèlement attaché.

Cette petite dissertation ramena tout naturellement l'entretien sur le choix que Gabriel et Victorine devaient prononcer dans quelques jours.

Pour dernière épreuve, il fut convenu que toute la famille, à laquelle on voulut bien m'adjoindre, assisterait, pendant la semaine où nous allions entrer, à l'une des cérémonies des trois religions catholique, juive, et protestante.

En conséquence, avant de nous séparer, nous nous donnâmes rendez vous pour le vendredi suivant à la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth, à quatre heures de l'après-midi, heure où commence la cérémonie du sabbat; le samedi, au temple protestant de la rue Saint-Honoré, où nous devions assister à la cérémonie d'un mariage; et le dimanche, à la grande messe de Saint-Roch.

J'arrivai à la synagogue au jour indiqué, une heure avant ma compagnie, pour me donner le tems d'examiner cette maison du Seigneur, où je n'étais jamais entré. J'admirai d'abord la noble simplicité de l'édifice. L'intérieur est divisé en trois parties, par deux rangs de colonnes doriques; la nef a le double de largeur des bas côtés.

Au-dessus de l'autel, au fond du sanctuaire,

sont renfermées les tables de a loi dans une armoire en bois de cèdre, que recouvre, avant l'office, un rideau de velours de soie brodé en or.

Deux seules inscriptions se lisent dans l'intérieur de la synagogue, au-dessus de la porte d'entrée :

Tu entres ici avec Dieu,
Tu en sortiras avec Dieu;

A l'autre extrémité, sur la corniche cintrée qui sépare le choeur du sanctuaire :

Souviens-toi pour qui tu viens ici.

Au milieu de la nef s'élève, sur une estrade, un vaste pupitre éclairé par le chandelier à sept branches.

Je prenais note de mes observations, lorsqu'un des gardiens de la synagogue s'approcha de moi et m'invita à remettre mon chapeau, en m'assurant que le Dieu des juifs avait en horreur les têtes découvertes. Je me fis d'autant moins prier, que l'usage contraire adopté dans les temples chrétiens m'a toujours paru devoir être funeste aux dévots qui, comme moi, ont une poitrine délicate. Sans croire que le Dieu d'Israël attache autant d'importance à ce cérémonial que le gardien de la synagogue, je le trouvai plus convenable et plus commode que l'usage établi dans les mosquées et dans les pagodes, où l'on ne peut entrer que pieds nus: toutes choses que je crois, d'ailleurs, très-indifférentes à la Divinité.

La famille que j'attendais arriva; M. d'Arcis, son gendre et son petit-fils vinrent se placer près du lutrin, au banc de M. Lévy. J'allai les y joindre. Madame Lévy et mademoiselle Vic-

torine étaient montées dans la galerie supérieure réservée aux femmes, conformément au commandement du Deutéronome qui prescrit formellement la séparation des deux sexes dans l'enceinte consacrée à la prière.

A en juger d'après l'extrême simplicité de leurs vêtemens, les juifs qui hantent habituellement cette synagogue n'appartiennent pas à la classe opulente de cette société. M. Samuel, à qui j'en faisais la remarque, convint avec moi que ses riches coréligionnaires (à l'exception de trois chefs de sa famille dont il faisait partie) n'assistaient que deux fois l'an au service divin, et ne contribuaient, du moins dans la synagogue allemande où nous nous trouvions, que pour une somme très-modique aux frais du culte, bien qu'ils ne se montassent annuellement qu'à 25 où [illegible]0 mille francs au plus.

Rien de plus simple que le service de la synagogue; il consiste dans la prière, la lecture de l'Ancien Testament, et le chant de quelques psaumes.

La prière des juifs est contenue dans le formulaire de leur culte: le rabbin de service la lit avec solennité; à la fin de chaque verset, les assistans répondent *Amen*.

La lecture de l'Ancien Testament se compose de quelques versets du Deutéronome et du livre des Nombres, que récitent alternativement le rabbin et l'assemblée.

L'office se termine par des psaumes en contrepoint d'une rare harmonie. La voix superbe et le talent remarquable du coryphée principal attiraient, il y a quelques années, à la synagogue allemande, la plus brillante société de Paris. On connaît l'empire de la vogue et la puis-

sance de la musique sur l'imagination des femmes du grand monde, et l'on put craindre un moment que l'enthousiasme qu'inspirait le chanteur hébreu et ses jeunes acolytes ne fît grand tort à l'Opéra-Buffa et ne peuplât la synagogue de la rue de Nazareth aux dépens de l'église Saint-Roch.

Le lendemain, nous assistâmes en famille au mariage d'une petite-nièce de M. d'Arcis qui se célébrait au temple protestant de la rue Saint-Honoré. Là, rien ne parle aux yeux, ne charme l'oreille, ne frappe l'imagination; tout s'adresse à la raison de l'homme, à son instinct religieux. Dans ce temple, aucune image, aucun symbole, aucune inscription même ne détourne la pensée absorbée dans une intime contemplation.

Dans le temple, comme dans la synagogue, l'exercice du culte se borne à la lecture de la Bible, à la prière sur le texte de l'évangile du jour, à la prédication et au récit mesuré de quelques psaumes.

La cérémonie du mariage avait commencé dans la salle des conférences, par une espèce d'acte civil; elle s'acheva dans le temple, au pied de l'autel.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre du saint Évangile adressa du haut de la chaire, aux jeunes mariés, un discours où le tableau du bonheur, des peines et des plaisirs de l'union conjugale était tracé avec tant de charmes, tant d'éloquence, que l'assemblée en fut émue jusqu'aux larmes. Je crus pourtant m'apercevoir que l'austérité du culte protestant, le défaut de pompe, l'absence de toute espèce de séduction qui le recommandent aux yeux de la phi-

losophie, agissaient moins vivement sur le coeur et l'esprit des deux enfans. A cet âge, on est plus facilement convaincu que persuadé, et l'on entend mieux par les yeux que par les oreilles.

Je n'oserais pas assurer que M. d'Arcis n'ait montré un peu de partialité en faveur du culte catholique en conduisant sa famille à Saint-Roch, le dimanche où nous assistâmes à la grande-messe de cette paroisse. Tout semblait y avoir été calculé pour agir sur la jeune imagination de Gabriel et de Victorine. Cette dernière nous donna la mesure exacte de l'effet que cette épreuve avait faite sur elle en nous disant, pour premier mot en rentrant au logis, qu'elle s'était plus amusée qu'à l'Opéra, où elle avait été conduite pour la première fois la semaine dernière.

Il avait quelque chose de vrai dans cette comparaison profane. La file des voitures rangées aux environs du portail de Saint-Roch, la parure des femmes dont l'église était remplie; le prix des chaises tiercé comme au théâtre aux jours de représentation extraordinaire; le charme d'une messe en musique de la composition de Chérubini, exécutée par les premiers sujets de l'Académie royale de musique; les sons de l'orgue touché par un maître habile exécutant les airs de *Moïse* et d'*Othello*: tous ces brillans accessoires composaient un spectacle magnifique qui pouvait laisser douter un moment à l'homme le plus religieux, s'il assistait à une cérémonie de l'Eglise ou à une représentation théâtrale.

Le prône (que l'on peut, en suivant la même idée, regarder comme un entr'acte de la grande messe) n'était point de nature à détruire l'il-

lusion. Le curé avait pris pour texte de son instruction pastorale la peinture de l'enfer et les châtimens éternels que le Père des humains, infiniment bon, infiniment aimable, inflige à ses coupables enfans. Il était facile de voir que le prédicateur avait mis à contribution la *divine comédie* du Dante dans le tableau effroyablement romantique dont il épouvanta son aimable auditoire. Jamais scène de mélodrame, jamais conte fantastique n'avait ébranlé plus vivement les nerfs de nos élégantes Parisiennes; plusieurs se seraient trouvées mal sans le flacon d'éther ascétique dont elles avaient eu soin de se munir.

Si de tous les moyens employés pour rendre cette représentation plus interessante, celui d'une quêteuse jeune et jolie, ne fut pas le plus productif, c'est que l'auditoire ne se composait guère que de femmes et d'enfans. Je crus m'apercevoir que trois autres quêtes, pour *les besoins de l'église*, pour *le luminaire*, pour *les pauvres honteux*, n'augmentèrent pas considérablement la recette.

C'est dans une assemblée de famille, convoquée pour cet objet spécial, que Gabriel et Vitorine firent choix de la religion à laquelle chacun d'eux voulait appartenir.

Je regrette que la gravité de mon sujet ne me permette pas d'entrer dans quelques détails sur les incidens qui égayèrent outre mesure cette scène d'intérieur dont je dois me borner à faire connaître le résultat.

Victorine se décida pour le culte protestant par la seule raison qu'il lui paraissait absurde de prier Dieu dans une langue que l'on n'entend pas.

Gabriel allait se prononcer pour la religion de son père, si quelques mots de son aïeul n'eussent amené sur le baptême des juifs une petite explication qui changea tout-à-coup sa résolution. Gabriel s'est fait catholique en apprenant l'origine de la fête que cette église célèbre le jour de l'an.

L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

LES FÊTES PUBLIQUES
A PARIS.

Après les visites du jour de l'an, un dîner de cérémonie ou un repas de corps, un concert d'amateurs, une sonate exécutée par la demoiselle de la maison, une réunion où l'on s'exerce à deviner des charades et des énigmes;

Après les harangues de certains députés, une discussion de finances, une leçon de l'École de droit, une séance de la Société philotechnique;

Enfin, après les épreuves à corriger, et après les gens parfaits, je ne sache rien de plus ennuyeux au monde qu'une fête publique.

Une fête publique! ne m'en parlez pas; j'en ai pour quinze jours de tristesse profonde, de misanthropie, de dégoût de l'existence, chaque fois qu'on célèbre une de ces grandes solennités où l'on est tenu de se divertir, où il faut

être gai par ordonnance de police, et où l'on vous prescrit, sous peine d'amende, des illuminations *volontaires*.

Ce n'est pas ma faute, mais je n'ai j'amais pu souffrir ces réjouissances, périodiques ou non, ces anniversaires, ces commémorations, ces avénemens, ces couronnemens, ces hymnes, ces naissances, ces *Te Deum*, ces banquets où l'on porte des toasts, toutes ces fêtes, toutes ces cérémonies, dont le programme se distribue un mois à l'avance, afin qu'on ait le tems d'élaborer les transports spontanés de la joie nationale.

Un prince monte sur le trône, pour notre malheur, peut-être: n'importe, il faut se réjouir, bon gré, mal gré. Une victoire douteuse est remportée, qui coûte des flots de sang, et qui met le deuil dans toutes les familles: n'importe encore, il faut se rendre à la Cathédrale, en habit de gala, en grand cortége, et remercier le ciel tout comme si les bulletins avaient dit vrai. C'est là le train de ce monde: tout y est dérision, comédie, simagrée. Triste chose vraiment que ces enthousiasmes officiels et de commande, fiction de la joie, mensonge du bonheur, qui se concertent à froid dans les bureaux de la préfecture!

Aussitôt que la grande epoque approche, l'administration prend des mesures. Soyez sans inquiétude: tout sera prévu pour faire éclater à jour et à heure fixes l'allégresse universelle. Les mots d'ordre sont donnés, les rôles distribués, les récompenses convenues. On a fait un devis; on sait au plus juste combien coûteront à la ville de Paris deux ou trois jours de félicité. On assigne leur place aux chanteurs, aux

musiciens, aux farceurs; tous ces gens-là, spécialement chargés de représenter le contentement général, se font enregistrer à l'agence du bonheur public. Tant pour les poètes qui composent les couplets de la fête; tant pour les acclamations qui seront poussées sur le passage du souverain et de sa famille, etc., etc. Cela se discute comme un budget, et se conclut comme une transaction commerciale. Ne craignez pas que la capitale ait un air triste le jour où il faudra qu'elle ait un air gai. Fût-elle dans le deuil, fût-elle dépeuplée par la guerre ou par une épidémie, fût-elle à moitié morte de misère et de faim, on saura bien lui arranger une joie convenable et la contraindre à s'amuser. C'est là un des secrets du gouvernement, une des mille et une industries de la politique.

On est même obligé de convenir que la comédie, en ces occasions, se joue beaucoup mieux dans la rue qu'à la cour. Dieu vous garde des harangues par lesquelles les grands corps de l'État, les hauts fonctionnaires du gouvernement, viennent mettre au pied du trône l'hommage de leur fidélité, l'expression de leur dévouement! Bien que les courtisans se piquent d'être bons acteurs, et de savoir en perfection dire le contraire de ce qu'ils pensent, rien de plus lugubre en général que ces discours laudatifs, ces complimens, ces félicitations, ces protestations de zèle et de tendresse, que l'on vient adresser à des princes qui n'en croient pas un mot et qui font bien. Il y a un accent du coeur qui ne s'imite pas, bien qu'on n'épargne aucune étude pour l'imiter. Avant de se trouver en présence, on a tout fait de part et d'autre pour se tromper réciproquement; on

a travaillé sa jubilation, médité son acceuil, calculé son entraînement, fait des répétitions de ses regards et de ses sourires. Peine inutile! personne n'est dupe de cette laborieuse hypocrisie. On sent aux phrases banales, au style adulateur, emphatique, entortillé des orateurs, qu'ils viennent s'acquitter d'une corvée et que leur dévouement est aussi postiche que leur éloquence. C'est un enthousiasme sépulcral, une joie qui a l'air d'un *requiem*, un bonheur qui s'imprime comme un *de profundis*, des inspirations qu'on croirait sorties de l'entreprise des pompes funèbres.

Laissons la cour et revenons au peuple. Il est plus facile à duper, ce bon peuple; et il n'est pas bien malaisé de lui persuader pendant vingt-quatre heures qu'il s'amuse et qu'il est heureux.

Depuis que je suis au monde, j'ai toujours vu les Champs-Elysées servir de principal théâtre aux réjouissances publiques. Bon Dieu! quand j'y pense, combien on s'est réjoui dans ce lieu-là, tant sous l'empire que pendant la restauration! et combien on s'y réjouira encore, si le ciel est assez bon pour nous octroyer seulement cinquante ans d'existence!

C'est une chose à voir après tout qu'une fête aux Champs-Elysées, ne fût-ce que pour en médire. Les préparatifs se commencent longtems d'avance, et le Parisien jouit des préparatifs presque autant que de la fête même. On construit des théâtres, on échafaude des orchestres, on dresse des ifs, on suspend des guirlandes de bois, on cloue des tasseaux à tous les arbres pour supporter des lampions. Tout le monde est bien averti que tel jour on se

réjouira. Aussi personne ne manque au rendez-vous.

Gare! gare! gare! voilà la cité géante qui se met en mouvement. Sauve qui peut! la débâcle commence, l'écluse est lâchée, la cataracte est ouverte. Tous les aboutissans vomissent la foule dans les Champs-Elysées, comme des fleuves qui débouchent en écumant dans la mer. Le ban et l'arrière-ban de la badauderie sont sur pied, des myriades d'individus affluént sur un seul point; c'est comme le gouffre de l'éternité: tout y entre et rien n'en sort. La banlieue même se dépeuple pour grossir cet océan d'hommes qui roule et gronde dans les Champs-Elysées.

C'est le beau jour des piétons; ils marchent avec sécurité; ils sont tranquilles, ils sont fiers, ils sont rois. Défense aux voitures de circuler dans la foule. A la bonne heure au moins! le bourgeois, endimanché, se trimballe avec sa femme et ses enfans, montrant une physionomie moitié satisfaite, moitié ennuyée. Le milicien, nouvellement arrivé à Paris, admire d'un air stupéfait. Le pompier, plus dégourdi et plus *crâne*, s'avance majestueusement avec sa belle toute pimpante, et étalant avec orgueil une toilette où dominent le rouge et les couleurs vives et tranchées. A côté d'eux, passe avec un sourire sardonique, la modiste prétentieuse, appuyée sur le bras d'un grand jeune homme qui est dans le civil, tout ce qu'il y a de plus civil, en dépit de ses allures militaires.

Les Champs-Elysées sont devenus une immense foire, où abondent surtout les comestibles; car il n'y a pas de bonne fête sans bâfrerie. Voyez! c'est jour de bombance; nous som-

mes aux noces de Gamache. Liquides et solides sont ici en profusion. Tous les petits débitans ambulans sont accourus; des approvisionnemens énormes ont été faits. Que de victuailles de tout genre! que de pâtisserie! que de sucreries! quelles piles de plaisirs, d'oublies, de gimblettes, de gaufres, d'échaudés, de croquignoles, de sucre d'orge!

Regardez-moi cette galette, je vous prie; avez-vous jamais vu des gâteaux fumer de la sorte? Voici le mot de l'énigme: c'est une ruse universellement employée, quoique assez peu difficile, ce semble, à découvrir. On a un panier à pieds, sur lequel on établit les plateaux chargés de pains et de brioches; on a soin de ménager un intervalle entre deux plateaux, et en dessous de ce panier, on place un pot d'eau bouillante sur un réchaud. Or, l'eau se vaporise continuellement, et des flots non interrompus de fumée, qui, de loin et pour les observateurs peu attentifs, ont l'air de sortir des gâteaux mêmes, confirment éloquemment les cris du détailleur: C'est bouillant, messieurs et dames, ça sort du four! Et pourtant il est bien clair qu'aucune pâtisserie, même sortant du four, ne pourrait fumer de cette manière; mais l'amateur ne fait pas attention la plupart du tems que cette vapeur part d'un seul point, et il est tout étonné de manger des gâteaux froids, rassis, faits depuis huit jours, qui fumaient tout à l'heure comme le Vésuve. Voilà ce que c'est que l'industrie, le génie du commerce. Je pourrais vous citer vingt stratagèmes aussi ingénieux que celui-là.

Dites-moi, à voir toutes ces tentes dressées au loin, ne se croirait-on pas au milieu d'un

camp, entouré des pavillons d'une armée? Tous ces établissemens sont des restaurans improvisés, partout on festine. Les cantinières font couler le vin et l'eau de-vie. En avant les poèles où frémissent les crépinettes! en avant les cervelas à l'ail! en avant les brouettées de crabes et de crevettes toutes cuites! en avant les barils de bière et de cidre! Allons, messieurs les goinfres, empiffrez-vous, voici de quoi!

Et, à votre avis, n'est-il pas agréable de pouvoir offrir à sa maîtresse un sucre d'orge qui n'a encore été sucé que par le marchand, ou bien un hareng saur, ou un verre de rum, ou tel autre rafraîchissement? Voulez-vous lui faire un cadeau plus galant encore? Tenez, ici l'on tire à la cible avec une arbalète, et le prix consiste en un lièvre, un lapin ou une oie maigre. Voyons, faites preuve d'adresse, mettez dans le blanc, et vous gagnerez une pièce vivante de volaille ou de gibier, que vous pourrez glisser comme un bouquet dans le sein de votre belle.

La mangeaille est le fond de toute réjouissance humaine; c'est par là qu'on capte la bienveillance et des grands et des petits. Aussi le gouvernement faisait-il autrefois des distributions de boisson et de vivres. Sous l'empire, et long-tems sous la restauration, à certaines époques, on lapidait le peuple dans les Champs-Élysées à coups de comestibles. Charmante coutume, sur ma parole: c'est dommage qu'on l'ait abolie. D'espace en espace on élevait des espèces de buffets: les uns étaient pour le vin, les autres pour le pain et la viande. O civilisation, sont-ce là de tes bienfaits? Que tu t'entends bien alors à avilir les hommes! des gens

à qui on jetait des morceaux de pain et de chair comme à des brutes, et qui se précipitaient comme des chiens à la curée! Était-ce assez d'abjection, assez d'ignominie? Pouvait-on mieux humilier, mieux dégrader ce peuple qui porte un grand, un noble nom après tout? Eh! on ne faisait pas au despotisme l'avanie de refuser ses honteuses libéralités! Hélas! non; on les ramassait, on se les disputait. N'était-ce pas bien entendre les intérêts de notre amour-propre, que de nous présenter aux étrangers comme une tourbe famélique, comme de misérables esclaves attendant la pitance que le maître veut bien leur jeter, et se la disputant avec une avidité à la fois dégoûtante et comique? Qu'un peuple ait faim, cela se voit: mais faut-il absolument se divertir même de la faim du pauvre?

Au signal donné, la distribution commençait. Dans chaque buffet se trouvaient deux bons gendarmes, deux ou trois hommes pour jeter les comestibles, et un commissaire en écharpe, afin que le peuple eût une garantie que tout allait se faire avec loyauté. Et soudain volaient à droite, à gauche, en avant, en arrière, les pains d'une livre et les pâtés de quinze sous. Des avalanches de charcuterie tombaient de hauteur sur cette foule béante, et toutes ces têtes, l'instant d'avant immobiles, s'agitaient comme une mer houleuse. On voyait des centaines de mains se lever en l'air pour disputer la proie; des gueules énormes s'ouvraient d'avance, et mâchaient à vide; car c'était le cas de dire que les cailles tombaient du ciel toutes rôties. L'idée était vraiment ingénieuse, ne trouvez-vous pas? Prendre des miches de pain pour

projectiles, nous bombarder avec des pâtés, nous mitrailler avec des poulets, n'était-ce pas charmant? Et voyez un peu l'ingratitude! Le peuple, depuis, a voulu faire aussi sa distribution, et, pour les comestibles qu'on lui avait si souvent lancés, il a rendu des balles et des pavés. Décidément, on ne gagne rien à avoir avec lui des procédés honnêtes.

Quelle belle chose c'était pourtant que ces distributions d'indigestion! Que de succès burlesques, que d'épisodes tragi-comiques venaient varier le spectacle! Les hommes de peine qui faisaient l'office de catapultes, riaient aux larmes et mêlaient mille espiègleries à l'exercice de leurs fonctions. Tantôt c'était un pain qui ricochait sur les crânes serrés, comme un obus sur la terre, ou comme un palet sur la surface de l'eau; tantôt c'était un jambonneau qui carambolait d'un nez à un autre. Et je vous laisse à juger les bosses, les contusions, la tête en compote, les yeux pochés, qui suivaient tout cela; d'autant plus que de violens altercas s'élevaient entre les amateurs. Tous ces appétits étaient aux prises, et aucune pièce ne demeurait entière dans les mêmes mains. Personne ne pouvait emporter un bon lopin; on s'arrachait, on se *partageait* les faveurs du pouvoir, de façon à prouver l'infinie divisibilité de la matière. Il y avait tel misérable qui attrapait à la fin quelque chose à manger et dont au même instant un boulet faisait sauter les dernières dents, et je vous demande un peu s'il pouvait y avoir rien de plus vexant qu'une distribution de comestibles, où l'on commençait par vous disloquer les mandibules!

Tout cela divertissait beaucoup les specta-

teurs désintéressés, la bonne compagnie, qui se tenait à distance et hors de la sphère d'action des distributeurs. Parmi ces derniers pourtant, il se trouvait quelquefois des gaillards malins en diable, et qui s'amusaient à essayer leurs forces. Alors, tout à coup, un pain ou quelque autre objet lancé avec raideur et dépassant le rayon accoutumé, venait, contre toute probabilité, atteindre le curieux qui se croyait en sûreté, et lui cassait le bras ou la tête. O honte! être blessé, tué par un biscaïen, par un éclat de bombe, c'est charmant: mais être mutilé par un saucisson, être renversé par une andouille, c'est à en mourir de dépit et de confusion.

Les choses se passaient différemment aux buffets à vin. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur l'étonnant amour du peuple pour le vin. C'est pour moi un phénomène physiologique inexplicable, un phénomène qui est l'objet de mon admiration et de ma stupeur, que cette soif générale, permanente, inextinguible, que cette frénésie de la boisson, que cette rage d'entonner dans son corps le jus fermenté de la treille. Comment! on ne trouvera pas moyen de guérir la classe ouvrière de ce penchant effréné pour l'ivrognerie et la crapule? Il faut qu'il y ait dans la saveur même du plus mauvais vin je ne sais quelle volupté irrésistible qui se révèle à la longue; ou si ce n'est pas là le mot de l'énigme, il faut que le peuple soit bien misérable pour avoir besoin de chercher sans cesse dans l'ivresse l'oubli de sa condition. Cherchez quelles sont les boutiques les plus fréquentées; celles des cabaretiers. Les marchands de vin, c'est une chose à vérifier, sont presque aussi nombreux que tous les autres

marchands ensemble, et pourtant il y a toujours du monde devant leurs comptoirs. C'est que dans le peuple il n'y a rien qui se fasse sans boire; boire est pour lui le commencement, le milieu et la fin de tout. La première chose que fait le peuple en se levant, c'est de boire; la dernière chose qu'il fait en se couchant, c'est encore de boire. Toutes les actions de la vie, les rencontres, les reconnaissances, les réconciliations, les ventes, les contrats, les promesses, sont signés, scellés, consacrés, cimentés de l'inévitable verre de vin. Il y a même des jours, le dimanche et le lundi, par exemple, spécialement destinés à la débauche, et où l'on se fait un devoir de s'enivrer. Ces jours-là, il faut absolument aller riboter à la barrière; il faut se soûler, c'est de règle et de droit. O biberons éternels! Que deux amis se rencontrent, vous entendez aussitôt: Paies-tu la goutte? viens-tu boire chopine? Que deux autres aient une discussion, vous entendez immanquablement: Je te gage un litre, ou un canon, ou un demi-setier, que ça n'est pas vrai. Toujours, toujours la liqueur du père Noé. De malheureuses femmes sont obligées de venir quérir leurs hommes au cabaret et de les entraîner de force, sans quoi tout l'argent du ménage y passe. On n'a pas d'idée d'une monomanie pareille. Enfin, quiconque travaille pour vous, quiconque vous fait une commission, vous porte un paquet, une lettre, ne manque jamais de vous demander pour boire. Pour manger, non, l'on peut s'en passer; mais pour boire, oh c'est indispensable.

Le gouvernement se proposait donc de prendre le peuple par son endroit le plus sensible,

lorsqu'il faisait jadis couler le vin dans les Champs-Élysées.

Dès le matin, on voyait des bandes de buveurs, des coalitions d'ivrognes se diriger de ce côté; car tous ces gens-là connaissaient aussi bien que M. Say les avantages de l'esprit d'association. Chaque troupe arrivait avec bannière, tambour, force cris, force cruches, force bras, force seaux, et un large tonneau qu'on portait en triomphe, quoiqu'il fût vide encore. Puis, une fois sur le champ de bataille, on déposait le tonneau dans un certain lieu, avec la bannière pour rallier les amis et un ou deux factionnaires pour veiller sur le trésor commun. Après quoi, les fédérés allaient s'établir en masse devant un seul buffet, afin de se soutenir les uns les autres. Chaque homme qui avait un seau ou quelque autre vase montait sur les épaules d'un de ces compagnons, et ces espèces d'individus doubles, de centaures, attendaient impatiemment le signal de la mêlée.

Cet instant désiré venait enfin. Le foret jouait son rôle, et les futailles étaient percées. Pendant quelque tems, on laissait assez poliment celui qui le premier avait occupé la bonne place, la place du robinet, recevoir dans son broc le liquide violacé; mais bientôt on se lassait d'attendre, et la poussée commençait. Deux coalitions différentes, de charbonniers, par exemple, et de porteurs d'eau, se disputaient l'étroite ouverture. On se colletait, on s'injuriait; maints horions étaient donnés et reçus; on cherchait à se débusquer mutuellement du poste d'honneur; un même seau quittait et revenait dix fois. De tems en tems un bras de fer parvenait à maintenir quelques instans sous le jet avare son

broc victorieux; mais tout à coup une violente secousse le forçait à désemparer. Dans ce flux et reflux d'hommes, il ne pouvait manquer de tomber autant de liquide à terre que dans les vases, d'autant plus que quelquefois un champion, dépité d'avoir été chassé trop tôt, et voyant avec douleur son successeur recueillir une raisonnable quantité du délicieux breuvage, saisissait le bord du seau dans sa rancune et renversait ainsi tout le contenu, comme s'il eût dit: Je n'en ai pas, mais tu n'en auras pas non plus. Il fallait voir alors toutes ces têtes largement arrosées par le baptême de vin. Les cris, les juremens s'ensuivaient, et les coups de poing, et les cruches brisées sur les figures.

Cependant chacun de ceux qui avaient pu, dans cette échauffourée, recueillir autre chose que des taloches, allait verser le fruit de ses peines dans le tonneau de la communauté, qui se remplissait quelquefois aux trois quarts, quand la bande était nombreuse et aguerrie. Cela fait, on retournait à l'assaut, tandis que d'autres camarades étaient occupés aux comestibles. Mais il n'y a fontaine qui ne finisse par s'épuiser. Quand les tonneaux du gouvernement étaient vides, le désappointement était immense parmi les amateurs, et on ne manquait jamais de révoquer en doute la vérité de la déclaration. Le peuple est méfiant et s'imagine toujours qu'on le triche. Il y avait là quelques manans membrus et mauvaises têtes, qui prétendaient qu'on les trompait, et qui voulaient constater par eux-mêmes si les futailles étaient vides et si les distributeurs n'en oubliaient pas quelqu'une afin de se payer par leurs mains. Aussitôt des colloques un peu chauds s'établis-

saient. Les plus énergumènes tentaient l'escalade des buffets; ils se cramponnaient aux planches, et la maréchaussée leur écrasait les mains à coups de crosse de fusil pour les empêcher d'entrer.

Il fallait bien pourtant finir par renoncer à avoir du vin, puisqu'il n'y en avait plus. Chacun rejoignait son drapeau, laissant autour des buffets des fragmens de pots cassés, des lambeaux de vêtemens, et une fange long-tems piétinée et mêlée de vin et de sang, d'où s'exhalaient dans l'atmosphère de méphitiques et nauséabondes bouffées. Puis, les associés se remettaient en route pour regagner les faubourgs, avec des figures de possédés, entonnant en choeur des refrains bachiques, et donnant à toute la ville le spectacle de leur joie immonde et de leur cynisme de sans-culottes.

Si tous s'étaient retirés chez eux encore! mais il y en avait toujours beaucoup qui étaient incapables de s'en aller, et qui, dans le dernier degré de l'avilissement et de l'abrutissement, le visage en sang, défigurés, dépenaillés, restaient là, apostrophant les passans, et épuisant contre eux les richesses de leur sottisier. Quelques uns n'étaient plus que des infirmes réclamés par les hôpitaux et par les emplâtres. Parfois un vieillard, à face rubiconde, à ventre de Silène, continuait ses libations au milieu d'un cercle de curieux, buvait à même le seau, et enfin, pareil à ces ilotes de Lacédémone qu'on enivrait pour dégoûter de la débauche les jeunes Spartiates, il tombait à terre, se vautrait dans la fange comme un pourceau, et s'endormait profondément pour cuver son vin jusqu'au lendemain.

Tout cela était souverainement hideux et souverainement indécent. Un dernier reproche d'ailleurs pouvait être adressé à ces distributions, c'est qu'il y régnait quelque chose d'économe, de mesquin, un air de parcimonie, de lésinerie, qui faisait souffrir l'amour-propre. J'avoue mon faible, j'aime la magnificence, même dans le mal. Je conçois à la rigueur cet empereur chinois dont parlent les anciennes traditions, qui faisait creuser un lac, et qui le remplissait de vin comme une coupe, pour y donner des fêtes licencieuses. A la bonne heure, voilà qui est grandiose et d'une extravagance sublime. Mais agir en ces occasions petitement et avec épargne, se montrer chiche et exigu dans sa munificence, trouer des tonneaux avec une vrille, pour avoir l'air d'ouvrir des fontaines qui coulent toujours; prétendre étancher cette soif populaire, dont personne ne connaît encore la limite, avec un filet, une faible stillation de vin, calculer minutieusement combien de tems, montre en main, chaque futaille pourra mettre à se vider, ce n'est vraiment pas la peine.

Enfin, grâce au ciel et à M. de Belleyme, je crois, les distributions de vin et de comestibles aux Champs-Élysées ont cessé. Autre réforme dont il faut tenir compte: on ne voit plus dans les fêtes publiques de gendarmes le sabre nu; c'est bien assez d'eux-mêmes, n'est-ce pas? Il y a quelques années, dès que le gouvernement vous conviait quelque part pour vous réjouir, il ne manquait jamais de poster, pour vous recevoir, une nombreuse maréchaussée, le sabre hors du fourreau, prête à charpenter les gens, comme si on eût attendu l'en-

nemi. Au milieu des joies d'une fête, c'était un singulier objet que ces grandes diables de lames qui remuaient, gesticulaient, menaçaient, et reluisaient au soleil comme je les ai vues quelquefois reluire en place de Grève, les jours d'exécution, tout au pied de l'échafaud.

Il n'y a donc plus aujourd'hui ni sabres, ni vin gratis. Ce qui reste est véritablement le beau côté des fêtes publiques. C'est le carré Marigny d'abord, l'éternel carré Marigny, avec ses théâtres, ses danseurs de corde, ses orchestres, ses mâts de cocagne.

Qui ne connaît le carré Marigny? Lequel de nous autres, flâneurs de la grande ville, n'est allé plus d'une fois promener son désoeuvrement dans ce vaste emplacement, rendez-vous immémorial des joueurs de paume, des joueurs de ballon, des joueurs de boule, et des joueurs de quilles?

Aussi suis-je vraiment peiné, en songeant que les jours de fêtes publiques, tous ces estimables citoyens sont troublés dans leurs habitudes et dans leurs jouissances les plus chères. Plus de ballon, plus de paume, plus de boules, plus de quilles. Des symphonies se font entendre en différens endroits; des ménétriers stipendiés jettent du haut de leur estrade de petits paquets de chansons imprimées; et une pluie de couplets à la louange du souverain qui règne dans le moment et qui donne de si belles fêtes à son peuple, tombe sur la tête des assistans, et tous ces petits chiffons blancs voltigent çà et là comme des flocons de neige. Cependant, par un soleil ardent, au son du violon qui se perd dans les airs et dans la rumeur de la foule, les quadrilles se forment, les con-

tredanses vont leur train. C'est tout profit pour les habitués des bastringues; car ici le cavalier même ne paie rien. Approchez, vous vous amuserez: il y a toujours dans ces occasions quelque lourdaud qui sert de bouffon à la compagnie, et qui égaie le bal par ses gentillesses.

Tandis qu'on danse sur la terre, d'autres dansent sur la corde. La troupe des acrobates de madame Saqui fait ses exercices en plein air. Des demoiselles, qu'on est accoutumé à ne voir qu'à la lueur des chandelles, paraissent au grand jour avec leur rouge, leur peau jaune et leur clinquant fané. Paillasse leur frotte la plante des pieds avec de la craie; elles empoignent le balancier, et les voilà avançant à petits pas sur le câble élastique, sautant, *zéphirisant*, se laissant tomber et rebondir comme un volant sur une raquette, tandis que Paillasse tend au-dessous son petit chapeau pointu pour les y recevoir en cas de chute.

Vous figurez-vous ce que doit être la position d'une jeune fille, en jaquette excessivement courte, ainsi suspendue à trente pieds au-dessus du sol, danseuse aérienne voltigeant comme un oiseau sur un lac de têtes humaines, ayant autour d'elle deux ou trois mille paires d'yeux qui la regardent de bas en haut, et obligée cependant de prendre toutes les attitudes, de s'accroupir, de se redresser, d'élever la jambe... Il est vrai que ces bayadères ont des caleçons; mais malgré cela il est bien besoin, je crois, qu'une jeune fille soit habituée à cela, dès l'enfance, pour se soumettre sans rougir à cette prostitution de regards.

Quand des funambules de toutes les tailles

ont paru sur la corde, depuis le tout petit enfant qui peut à peine marcher, jusqu'à Paillasse qui est le plus malin de tous et qui danse toujours sans balancier, on détend la corde, on couche les chevalets, et chacun, toujours par rang de taille, s'élance, presse du pied le tremplin élastique et fait le saut périlleux. Paillasse plus fort que les autres, le fait à travers plusieurs cerceaux tendus de papier, qu'il crève, tout en accomplissant sa culbute.

Faisons maintenant un demi-tour. Nous voici en face d'un théâtre où, depuis ce matin, on a déjà représenté vingt fois la même pantomime. C'est sur ce théâtre que j'ai vu représenter tous les exploits de la restauration. J'y ai vu une armée française de dix vétérans, envahir un royaume d'Espagne de dix pieds carrés, et prendre d'assaut un Trocadéro de carton; j'y ai vu la bataille de Navarin livrée entre deux batelets, et une population grecque de quatre hommes, trois femmes et deux enfans, remercier, en levant les mains au ciel, l'armée libératrice, toujours composée des dix vétérans d'usage; j'y ai vu, enfin, une flotte d'un seul vaisseau, canonner une ville d'une seule maison qui figurait Alger, et les éternels vétérans opérer avec bonheur leur descente, malgré quatre à cinq Bédouins qui, ce jour-là, furent tués au moins soixante fois chacun.

Une chose beaucoup plus dramatique que tous ces drames-là, c'est un mât de cocagne; nous en avons quatre autour de nous. Ils ont environ dixhuit pouces de diamètre à leur base; ils sont bien polis comme de raison, et de plus, chaque fois qu'on en fait usage, on les enduit, de pied en cap, d'une épaisse couche de savon

noir, de saindoux, de suif, de vieux oing, de cambouis; tout ce qu'on peut imaginer de plus gras et de plus sale. C'est engageant comme vous voyez. Mais n'en est-il pas souvent de même du chemin qui conduit aux grandeurs, et si l'on espère atteindre au sommet, regarde-t on à quelques souillures qu'il faut contracter sur la route ?

Les mâts bien graissés, on les drèsse. Ils sont pavoisés; la banderole, représentant le premier prix, flotte à l'extrémité; mais la couronne est encore en bas. La couronne, il faut vous dire, est un cerceau couvert de feuillage, auquel on attache les prix: ces prix sont de l'argenterie, deux couverts, une timbale, une méchante patraque: puis, quand tout cela est solidement attaché, on hisse la couronne au moyen d'une poulie et d'une corde passée dans une rainure intérieure. Ces pièces d'argenterie, qui brillent au soleil, servent à appâter les amateurs; on les convoite de l'oeil.

Au pied du mât est une espèce de fossé, de circonvallation, où l'on place des gendarmes, afin que tout se passe avec ordre. C'est de ce fossé entouré d'une barrière que vous voyez sortir successivement les compétiteurs. Ce n'est pas le peuple ordinaire, non; ce n'est pas l'ouvrier que vous et moi sommes habitués à rencontrer. Ce sont des figures qu'on ne voit que ce jour-là; ce sont je ne sais quelles physionomies patibulaires, antisociales, de vraies tournures de bandits, de ces gens de police correctionnelle, ou de ceux qui se placent juste devant la guillotine, quand on coupe une tête, populace auprès de laquelle les chiffonniers et les décrotteurs pourraient passer pour de la

haute aristocratie. On est à moitié heureux quand on voit ces espèces de sauvages s'exposer aux regards de la foule dans un état de nudité presque complète, retroussant leurs pantalons jusqu'au haut des cuisses, noirs, sales, cyniques.

Les premiers qui tentent l'ascension n'espèrent rien, comme bien vous pensez : c'est seulement pour mettre la chose en train, pour préparer et nettoyer la voie. Ils essuient la graisse avec leur corps, ils la râclent avec leurs mains, et la jettent à terre par poignées. En toute chose, les premiers pas sont les plus difficiles, quoique les moins glorieux. Ce n'est presque jamais celui qui commence une entreprise qui en recueillit les fruits; il n'en a que les désagrémens. Le mât est bien plus gros vers sa base que dans sa partie supérieure; et par conséquent, on éprouve bien plus de difficulté pour l'embrasser et pour y grimper; mais, n'importe, tous ces premiers efforts, quel que puisse être leur mérite, demeurent obscurs et inconnus. Le public n'y prend pas d'intérêt.

Mais peu à peu on arrive un peu plus haut. Les experts s'en mêlent; les héros de la partie, ceux qui ont une renommée déjà ancienne en ce genre, dont on se rappelle les prouesses et qui sont habitués depuis longues années à remporter les prix, comme les célèbres athlètes de l'antiquité, ceux-là n'usent pas leurs forces du premier coup; ils se ménagent, ils montent tout doucement, mais ils vont plus loin que les autres; ils ne s'épuisent pas, ne se dépitent pas, et ont soin de se reposer de tems en tems. Tous (c'est une chose tolérée) por-

tent suspendus à leur ceinture de petits sacs pleins de cendre pour en saupoudrer la graisse, afin de la rendre moins glissante.

Néanmoins, pendant long-tems encore, on ne fait que de vaines tentatives; arrivés à une certaine hauteur, les concurrens dégringolent rapidement. Il semble qu'il y ait là un point fatal qu'on ne peut franchir, et que ce point soit la mesure des forces humaines. Il y a même certains badauds qui ne peuvent arriver à moitié chemin de ce point, et qui, à peine au-dessus de la foule, retombent lourdement au milieu de la risée universelle. Ne semble-t-il pas voir un de ces ambitieux sans titre, de ces postulans rebutés, qui ne parviennent à se mettre en vue un moment que pour se replonger l'instant d'après dans leur obscurité naturelle, couverts de fange, de ridicule et de huées ?

Enfin, le charme est détruit: un vigoureux gaillard a dépassé le point où l'on s'est arrêté jusqu'ici. Désormais tout le monde le dépassera. Les hommes sont ainsi; il ne leur faut que l'exemple, dès qu'il est prouvé qu'une chose est possible, elle n'est plus difficile pour personne. Notre homme, cependant, monte toujours; il a fourni une belle carrière, mais il est las, il se ralentit. On l'encourage, il n'a plus que quelques pieds à franchir; abandonnera-t-il une si belle chance ? Il fait effort, mais il ne gagne plus rien; il ne perd rien non plus toutefois, il s'arrête, se repose. On entend de tous côtés retentir les cris: Il arrivera! il n'arrivera pas! pauvre Tantale, va!

Au bout de trois minutes d'un repos, qui lui-même est une fatigue, il recommence à vou-

loir monter, mais c'est en vain, il s'épuise, et n'avance pas. Il commence même à reculer, on dirait: oui, il a glissé de quelques pouces. Il s'obstine, se raidit, se cramponne, il parvient à regagner ce qu'il a perdu. (Applaudissemens.) Mais cet effort surnaturel l'a achevé. Quoi! être arrivé jusque-là, et ne pas pouvoir franchir le petit intervalle qui reste! cruelle position! supplice inexprimable! Tout à coup un murmure, moitié de raillerie, moitié de compassion, se fait entendre, et le pauvre diable redescend le long du mât bien plus vîte qu'il n'était monté. Cela s'apelle ne point obtenir la récompense de son travail. Tel un courtisan, qui depuis sa tendre jeunesse a lorgné la place de premier ministre, qui s'est donné bien du mal pour atteindre ce but de tous ses voeux, qui a monté de degré en degré l'échelle des dignités, qui touche au faîte, qui croit avoir franchi les derniers obstacles, tout à coup perd l'équilibre, trébuche, tombe du ciel dans la boue, et réjouit du spectacle de sa chute tous les envieux de sa fortune. Oh! quel symbole qu'un mât de cocagne! Quel sujet inépuisable de réflexions morales! Que de hautes leçons, que d'affabulations sublimes, dans ce spectacle qui paraît si vide à ceux qui ne savent pas le comprendre! Oh si nous avions là un philosophe, quelles belles choses il nous dirait sur la vanité des espérances humaines, sur les désappointemens de l'ambition, sur la difficulté de parvenir, sur le sentier glissant de la fortune et des grandeurs!

Mais l'exemple du misérable tombé de si haut, a prouvé qu'on pouvait aller jusque-là; d'autres, moins méritans, auront plus de bonheur.

En voici un qui monte, un autre le suit, un troisième vient après, puis un quatrième, puis un cinquième. Voyez l'industrie, ils se servent de marchepied les uns aux autres. Le premier met ses pieds sur les épaules du second, le second sur celles du troisième, ainsi de suite. Quand le chef de file s'est bien reposé, il se remet en route. Arrivera-t-il? oui. C'est Améric Vespuce dérobant à Colomb le prix de ses fatigues. Il étend le bras: il n'est pas encore assez près. Il monte davantage, il étend le bras de nouveau. Cette fois, c'est bien: il saisit la couronne, monte enfin au sommet du mât, et arrache la banderole qui est le premier prix. Perché là-haut, il promène sur la foule un regard orgueilleux et redescend avec son trophée. C'en est fait, le mât est essuyé dans toute sa longueur; les pendeloques d'argent sont enlevées tour à tour, car chacun ne doit prendre qu'un seul objet. Ce n'a pas été sans peine toujours qu'ils sont parvenus à leurs fins. Les quatre mâts n'ont pas été dépouillés en même tems. Toutefois, il est, je crois, inouï qu'il en soit jamais resté un seul inexpugnable.

Cependant le soleil a disparu derrière les arbres. On va dîner, puis on revient pour le feu d'artifice.

Les illuminations commencent. Les marchands, brevetés du gouvernement, imposent au-dessus de leur porte des drapeaux et des transparens avec de belles devises. Partout des ifs chargés de lampions, des guirlandes de verres de couleur, et, dans le lointain, le Panthéon avec ses rubans de feu et sa coupole qui monte dans le ciel.

La foule est toujours la même dans les

Champs-Elysées, malgré les gens ivres-morts qu'on trouve sous ses pieds, et le suif qui vous tombe sur la tête. Le feu d'artifice se tire de bonne heure : c'est sur la place Louis XV. Tous les environs, les quais, la rue Royale, la terrasse des Tuileries, sont encombrés d'une foule épaisse. Les Parisiens ne sont jamais rassasiés de feux d'artifice. Quoique ce soit toujours la même chose, ceux qui en ont déjà vu cinquante n'en voudraient pas manquer un seul pour tout l'or du monde. On attend des heures sur ses jambes, pour acheter un insipide plaisir de quelques minutes. Et Dieu sait tous les mouchoirs, toutes les tabatières, toutes les montres, toutes les bourses qui se volent dans l'intervalle. Ce n'est pas tout : il y a un autre désagrément qui attend les femmes dans les cohues de cette espèce. Certains enragés ne s'y fourrent que pour se permettre d'étranges privautés. A la faveur de la presse et de l'obscurité, il se commet bien des péchés, bien des attouchemens illicites qui eussent été dignes d'exercer le génie subtil du père Sanchez. — Qu'est-ce que c'est donc que ce manant, ce butor, ce goujat-là ? — A qui en avez-vous, madame ? — Vous êtes un malhonnête, je vous prie de me laisser. — Voilà ce qu'on ne manque jamais d'entendre autour de soi.

Mais tout à coup le signal est donné. Le sieur Ruggieri, artificier de la ville, fait mettre le feu à ses chefs-d'oeuvre de pyrotechnie. Les pots à feu entrent en exercice. Bombes, étoiles, chandelles romaines, fusées volantes, serpenteaux, soleils, gerbes, feux de Bengale, rien n'y manque. Des échafaudages, qui ont l'air de grands squelettes, s'illuminent et vomissent

des flammes. Des cascades de soufre et de salpêtre croisent en sifflant leurs écumes d'étincelles. Et puis arrivent les accidens, sans lesquels il n'y a point de fête complète. Les baguettes des fusées, en retombant perpendiculairement d'une hauteur de trois cents pieds, percent les chapeaux et les têtes; et pour surcroît de bonheur, vingt mortiers éclatent à la fois. Une bataille n'est pas plus meurtrière; et c'est désagréable au moins, savez vous, pour un homme qui était venu chercher le plaisir, d'être obligé de chercher son bras ou sa jambe.

La peur commence à gagner de proche en proche, on s'ébranle, on se prépare à la fuite, lorsque soudain une effrayante clarté rougit l'atmosphère: c'est le bouquet d'après lequel on juge tout le reste et qui va décider ce qu'on doit penser de la journée, parce que la dernière impression est toujours celle qui nous domine le plus. C'est comme un vaste faisceau d'éclairs et de foudres dont le lien se brise et qui se disperse au loin dans l'espace; des centaines de fusées, dans leurs flancs des millions de serpenteaux, s'élancent à la fois comme des dragons flamboyans avec des sifflemens épouvantables; elles courent, elles montent les unes par dessus les autres, elles sillonnent les airs, elles envahissent le ciel; on les voit au-dessus de sa tête; les voilà qui vont retomber. Oh, alors, c'est une terreur, une confusion, une déroute qu'on ne peut peindre; on se pousse; on s'écrase; toutes les issues sont trop étroites. Pendant ce tems, les pétardes retentissent; une pluie de feu tombe de tous côtés. Enfin, les trois bombes finales s'élèvent majestueuse-

ment, éclatent, s'épanouissent en blanches étoiles, et tout rentre dans l'obscurité.

Aussitôt toute cette foule se remet en marche, devisant sur les plaisirs du jour. Des colonnes immenses regagnent les faubourgs éloignés; on entend comme le bruit des pas d'une innombrable armée. Les papas discutent, tout en traînant de moitié avec leurs femmes les petits enfans endormis. Les uns, il y a des gens de cette espèce, optimistes et admiromanes, décidés à trouver tout superbe, et ayant la manie d'être satisfaits, défendent la fête comme les vrais citoyens de la ville de Paris, et comme une chose qui intéresse leur amour propre personnel; d'autres, au contraire, naturellement opposans et frondeurs, ne cachent pas qu'ils sont mécontens et dénigrent tout ce dont on les a régalés. Le bouquet était maigre; ça ne vaut pas les feux d'artifice du tems de l'empereur; c'est ça qui était beau! celui du mariage; celui de la naissance du roi de Rome! Jamais on ne verra rien de pareil. Tout en parlant de la sorte, et à travers les pétards que les gamins vous lancent dans les jambes, malgré les injonctions de la police, on arrive chez soi. Les portiers et portières, cloués à leur porte et qui ont tâché d'apercevoir de loin le haut des fusées, vous demandent d'un air honteux des nouvelles de la fête; puis, chacun se couche moulu, harassé, assommé, mais prêt à recommencer quand on voudra, et fermement persuadé qu'il s'est admirablement diverti.

Amédée POMMIER.

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

Un cri religieux, le cri de la nature
Vous dit: pleurez, priez sur cette supulture;
Vos parens réunis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.....
Où l'âge qui n'est plus attend l'âgé suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant.

DELILLE.

Vers la fin de l'été, je me trouvais en proie à un accès de cette mélancolie profonde, qui est comme l'instinct d'un ressentiment secret contre les hommes, le souvenir amer d'un passé vague, et une lassitude des choses du moment. Livré à cette disposition, l'on aime à sortir de l'enceinte des villes, à laisser derrière soi les formes trop positives de la vie sociale, à s'éloigner de ce qui est faux, artificiel, en

désharmonie avec la nature, enfin à fuir ses semblables.... — Et si, encore plein de cette humeur sombre, mais d'une tristesse déjà plus douce, vous gravissez une colline dont le sommet vous fasse dominer sur la grande cité populeuse, sur le vaste Paris, alors votre rêverie se laisse entraîner à cette direction philosophique qui mena Volney méditer sur les ruines! Vous admirez la puissance du tems, de l'industrie, de la civilisation, dans cet amas surprenant de maisons, qui, sous leurs bases, dérobent à vos yeux des plaines, les rives d'un fleuve et de nombreux coteaux, de ces maisons que seize siècles ont apportées une à une, et jour par jour, l'une à côté de l'autre! Vous lisez l'histoire sur le fronton des bâtimens royaux et sur la toge noirâtre des monumens; vous interrogez la morale et les misères humaines, la religion et la politique, dans cette mêlée, qui semble avoir cessé tout à coup, de dômes et de tours gothiques, de temples et d'églises, de palais et d'hôpitaux. Tout nourrit vos méditations : et ce contraste de l'immobilité des édifices avec le mouvement de la fourmilière humaine qu'ils renferment, et ce bruit uniforme produit par tant de cris divers, bourdonnement d'une ruche immense que l'on écoute sans en voir les habitans; et ce rideau brumeux jeté sur le centre de la ville et qui ne se lève jamais en entier.... Oui, tout, jusqu'à cette fumée capricieuse, ici s'élançant en jets noirs et épais, là fuyant en ondes légères, dessinant sa mobilité sur l'azur, et s'envolant en vapeur diaphane.... — J'allais donc m'acheminer vers Montmartre, le seul endroit où les étrangers et les Parisiens vont voir se dérou-

ler à leurs pieds le tableau de la capitale, lorsque je me rappelai que, sur une colline de l'est, je pouvais contempler le même panorama, sous un aspect plus pittoresque. Je me dirigeai aussitôt vers le cimetière du Père-Lachaise.

En marchant rêveur, j'oubliais la distance qui s'abrégeait comme à mon insu; il me restait encore à franchir une longue allée de boulevart: une jeune fille, une femme et un garçon accoururent au-devant de moi pour m'offrir des couronnes qu'ils portaient en grand nombre sur des bâtons; il y en avait de toutes blanches, de toutes vertes, d'autres mélangées, et elles étaient tressées d'immortelles. La vue de ces fleurs me rappela de riantes idées de l'antiquité; combien on devait en vendre aussi dans les avenues des temples, là où il y avait tant de déesses à honorer. Cependant quelques couronnes toutes noires me firent souvenir de leur destination, je regardai la jeune fille qui me les offrait, puis la muraille du cimetière qui longe le boulevart, et un sourire d'ironie erra sur mes lèvres.... Je ne tardai pas à remarquer combien se sont multipliées ces bouquetières, indice d'un autre accroissement sur lequel mes idées ne s'étaient pas encore portées.

Les environs du Père-Lachaise sont peuplés de ces marchandes de fleurs, de guinguettes et d'ateliers des monumens funéraires.

Mieux peut-être qu'aucune autre circonstance, le nombre des marbriers témoigne de l'augmentation effrayante dont je veux parler: une rue entière qui aboutit à la barrière d'Aulnay n'est bordée, des deux côtés, que de leurs

magasins; les pierres tumulaires, les grilles et les croix de tous les modèles et de tous les prix y sont étalées dans le même ordre et avec autant de coquetterie que les meubles d'acajou dans nos bazars ou dans les boutiques du faubourg Saint-Antoine; des rangées d'urnes, petites, grandes et moyennes, garnissant les parois, et des tombes exécutées sur des proportions trèsminimes forment, pour ainsi dire, des collections de miniatures, à l'instar des montres de bijouterie. Rien n'a été négligé pour donner de l'attrait aux annonces de sépulture et d'exhumation; un moyen de séduction est cherché jusque dans les enseignes: ici l'on s'adresse *au tombeau de La Fontaine;* là, *au tombeau d'Héloïse et d'Abeilard;* plus loin, *au tombeau du général Foy.* Les entrepreneurs ont espéré que le fils qui marche les regards baissés à la suite du fatal corbillard, pourrait les détourner un seul instant et conserver un souvenir. Il a fallu même une mesure de police pour interdire à l'industrialisme la faculté de se mêler aux convois et de faire ses offres de service dans l'enclos du cimetière; désormais il ne se tient plus qu'à la porte des mairies où il guette les déclarations de décès. Pour cette classe d'hommes, la vie n'est qu'une plante parasite de la mort.

Le nombre des décès trompe quelquefois les spéculations de ces marbriers; je considérais leurs ateliers avec une sorte de curiosité; j'entendis l'un d'eux se plaindre de ce qu'il appelait sa morte saison. »Heureusement», ajouta-t-il, »nous attendons la chute des feuilles, l'automne approche, et quelques grosses têtes vont nous arriver.»

L'entrée de cette avenue directe du Père-Lachaise porterait dans l'âme la première impression de tristesse naturelle à l'approche d'un tel séjour, si l'on n'y était préparé d'abord par le trajet de plusieurs rues désertes; mais, auparavant, le coeur se serre à l'aspect d'une vaste prison toute neuve et non encore achevée, avec ses hautes murailles, ses nombreuses fenêtres à barreaux de fer, ses grosses tours et son redoutable aspect de Bastille. Une prison sur le chemin d'un cimetière! quelle imprévoyance cruelle! La partie morale des institutions de ce genre ne sera-t-elle donc jamais aperçue? Une autre prison s'élève en même tems près de l'enceinte où se déploient les jeux et les fêtes du nouveau Tivoli. Quel contraste! Et dans laquelle de ces deux maisons de captivité chercher la pensée du législateur? Ici, est-ce dérision? là, est-ce inhumanité? Non, mais irréflexion et insouciance partout.

Les portes des deux villes, c'est-à-dire du Paris mort et du Paris vivant, se regardent de près; les gardiens de l'une et de l'autre peuvent très-bien s'entendre, se répondre et fraterniser. La largeur de la chaussée et des contre-allées du boulevart sépare seulement la barrière d'Aulnay de l'entrée du cimetière.

Devant la façade de cette entrée qui s'enfonce en demi-lune, grandiose comme serait une entrée du parc de Versailles, des fiacres, des demi-fortunes, de brillans équipages s'arrêtaient; il en arrive à chaque instant. Ainsi chacun vient là un jour pour ne plus s'en retourner, il importe peu dans quelle voiture; l'égalité commence de l'autre côté du seuil. Personne n'entrait qu'à pied. Les visiteurs opu-

lens me parurent regarder avec moins de morgue les piétons plus modestes: c'est que, dans ce lieu, le sentiment de la plus cruelle réalité impressionne l'âme et émousse sa fierté. Sans doute, au jour fatal, il existera encore une différence dans les vêtemens; le hêtre et le sapin succéderont à la toile et à la bure, une double enveloppe de cèdre et de plomb remplacera la laine soyeuse et le cachemire; mais qui habillera-t-on ainsi d'un bois vil ou précieux?.. Les vers de la tombe pour qui l'on édifie de tous côtés, dans cette enceinte, le marbre et le bronze, et les vrais habitans de ces palais mortuaires.

Je remarquai que chacun éprouvait, comme moi, ce sentiment subit qui fait qu'on parle à voix basse et d'un ton grave, que l'accent devient mystérieux et réservé en entrant dans cet enclos si vaste, comme si l'on pénétrait dans la chambre d'un malade dont on craindrait de troubler le sommeil; on obéit à une sorte de terreur et de retour sur soi-même; il semble que, sous terre, des oreilles soient attentives pour vous écouter. Ah! parmi tant de paroles qui sortent des bouches humaines, combien peu en laisserait-on échapper, si l'on était certain qu'elles fussent recueillies par un témoin invisible! L'homme parle trop d'un Dieu, et ne croit pas assez à sa présence; il le nomme partout et ne s'en souvient nulle part.

Je tenais à la main plusieurs couronnes; à quelle tombe destinais-je cet hommage? Huit ans se sont écoulés depuis le jour où j'assistai au mariage d'un de mes amis, hymen funèbre, dernière consolation d'une mourante!... Il est une maladie, la plus cruelle de toutes, car elle

sévit avec le plus d'ardeur contre la jeunesse, et dévore les organes de la respiration. Le médecin, en la reconnaissant, se détourne avec tristesse, sans ressource contre ses ravages. Eh bien, le germe destructif, à son dernier degré de développement, était dans le sein de la mariée. Le jeune homme, objet de son amour, et qui l'aimait d'un amour égal, n'avait pu être assez égoïste pour se refuser à ce vain simulacre d'union; combien il dut souffrir! L'épouse ne permit point qu'on omît, qu'on abrégeât aucune des cérémonies, dussent-elles, dans une église très-froide, précipiter les progrès du mal.... Je l'ai dit, c'était la dernière consolation d'une mourante. Nous la conduisîmes à la maison de son mari; je pris sous le bras cette jeune malade, je lui aidai à monter l'escalier, elle le faisait péniblement; hélas! quelle pensée me préoccupait! la pensée que l'infortunée ne le descendrait jamais vivante. Lorsqu'elle entra dans l'appartement nuptial, un rayon de bonheur s'épanouit sur ses joues pâles, et y fit briller comme un espoir de guérison; mais, l'instant d'après, plus de trace de cette lueur! Elle se coucha, fit suspendre son bouquet, et étaler à ses pieds ses habits de noces; pendant vingt jours, elle les regarda en souriant; le vingt-unième, elle cessa de les voir... Je l'avais accompagnée à l'autel, je dus la conduire au champ du repos. On l'inhuma sur l'éminence en face de l'ancienne grande porte. Il m'en souvient, au moment de sortir, une larme coulait encore de mes yeux; je me retournai, je vis distinctement l'endroit où reposait l'épouse vierge, et je lui adressai un dernier salut.

Depuis cette époque, j'ai été assez heureux

pour n'avoir à accompagner dans ce séjour personne qui me fût cher ; toujours, dans le chemin de la vie, j'ai marché sans réfléchir à tout ce que la faux de la mort moissonnait sur sa route. Si le souvenir du Père-Lachaise se présentait fortuitement à mon esprit, je le voyais tel que je l'avais vu alors, avec des tombeaux déjà nombreux, mais dispersés, et entre eux des vides et des places désertes.

Aussi adressai-je, en entrant, mes regards du côté où je devais déposer mes couronnes. Combien j'étais simple! et quel fut mon étonnement, je dirai presque mon effroi! Je me représente ce que dut être, il y a quinze ans, la surprise de l'émigré qui en avait passé trente loin de sa patrie, lorsqu'il chercha dans Paris ces jardins spacieux, ces terrains vagues, ces marais verdoyans qu'il avait laissés à son départ, et où des masses d'édifices, des quartiers somptueux s'étaient élevés avec l'éclat et le bruyant étalage de la civilisation moderne. Mon étonnement ne fut pas moindre à l'aspect de cette forêt d'ifs et de monumens funèbres pressés, étagés, entassés dans le cimetière du Père-Lachaise, en si peu d'années. Que d'arbres et d'arbustes! que de bronze, de marbre, de granit, de pierres de tout genre! que de grilles de toutes dimensions, de fûts, de colonnes, de pyramides, de statues, de mausolées et de formes sépulcrales! que d'inscriptions, de noms propres, de titres et d'armoiries! que de croix, de larmes simulées et d'attributs! que d'hommes, de femmes et d'enfans, tous inanimés, tous ayant vécu! Que la mort est féconde! qu'elle est puissante! qu'elle frappe vite et que ses coups sont fréquens! Que de conquêtes,

que de richesses, quel empire! »Non, m'écriai-je, ce n'est plus le simple champ de repos; c'est la magnifique cité d'une population de cadavres.»

Mais quoi! les vivans y usurpent la place des morts et leur disputent leur dernier asile! Pieux voyageurs, je vous contemple agenouillés devant ces sépulcres où sont façonnés les attributs symboliques du trépas, où votre crédulité veut honorer des restes mortels, où un nom est écrit au dessus de la porte. Levez-vous, regardez, c'est un mausolée vide; le propriétaire de ce monument, encore dans la fleur de l'âge, nage au milieu des délices. Ne savez-vous pas qu'il appartient au riche de la capitale d'avoir son hôtel à Paris, sa maison de campagne à Saint-Cloud, une loge au Théâtre-Italien, et une tombe au Père-Lachaise? ce sont des arrhes pour une habitation qu'il occupera quand le terme sera venu. D'avance, il choisit l'exposition qu'il préfère aux rayons d'un soleil qui ne réchauffera point sa cendre, une éminence ou un bas-fond, un voisinage selon ses goûts, la solitude ou le grand monde et le quartier le plus brillant, car le Père-Lachaise a son aristocratie tumulaire et ses faubourgs. Toutefois, n'enviez point le riche que je viens de citer; lorsquil bâtissait avec tant de luxe, il était loin de prévoir qu'une révolution, en 1830, courberait sa tête avec tant d'autres. Depuis, j'ai visité son hôtel, ce n'était plus sa livrée dans la cour; sa maison de campagne, ce n'étaient plus ses enfans dans le parc; sa loge, ce n'était plus son épouse sur le premier banc; partout un nouveau maître: sa tombe, voilà ce qui lui reste, elle ne saurait lui manquer.

Les grands noms de l'ancien régime ne s'inscrivent plus sur la façade des hôtels, comme les noms des Larochefoucault, des Crillon, des Talleyrand, des Choiseul, des Gontaut-Biron, que l'on voit encore. Cet usage, la mode l'a transporté au Père-Lachaise pour toutes les classes où règne l'aisance; partout ce sont des *sépultures de famille;* elles viennent y étaler, d'avance, les unes leur obscurité, les autres leur orgueil, toutes leur néant. Il est, toutefois, de ces fondations que les plus tendres affections ont consacrées. Là, on se donne rendez-vous après le trépas; il est doux de savoir que l'on s'y retrouvera. La philosophie avoue également ces idées d'anticipation sur la mort; sans doute c'est une résolution qui peut ne pas être sans influence sur la moralité de la vie, que celle d'aller volontairement marquer le but où une nécessité inexorable doit vous conduire, méditer sur soi-même et essayer son cercueil.

Seul vers le soir d'un jour de mélancolie, on va ainsi désigner sa place; seul, dis-je, en un jour triste, ou, suivant l'impulsion du caractère français, *en partie* avec ses amis, et dans un jour de gaîté; on les consulte sur le lieu, les dimensions et le plan de l'édifice; puis il devient, lorsqu'il est achevé, une sorte d'acquisition nouvelle dont le propriétaire se plaît à faire les honneurs; on en cause dans la joie des festins, où n'apparaissent, au lieu du crâne repoussant de l'ancienne Egypte, que des images de marbre poli, de gazon et de fleurs. Cette fréquentation familière du champ de repos semble adoucir le passage de la vie à la mort, et les rattacher l'une à l'autre par mille liens nouveaux; elle rend la perte d'un objet chéri

moins amère, son absence moins absolue et moins complète; on se fait illusion plus aisément sur son sommeil prolongé, lorsqu'on est souvent près de son dernier lit de repos.

Ainsi s'agrandit chaque jour cette nouvelle ville, entrepôt de cendres et d'ossemens. Bientôt il faudra numéroter les tombeaux, désigner les carrefours, et nommer les rues. Là, peut-être, comme dans nos cités vivantes, on négligera le génie et la renommée pour l'opulence et le luxe.

Mais que tarde-t-on? Il y a vingt-cinq ans à peine que l'on a dit à la mort: »Constatons tes progrès, élève ta cité, comme nous la nôtre, et comparons.» Eh bien, la ville neuve à côté des trente mille maisons de la vieille Lutèce, étale déjà ses trente-un mille monumens*!

Déjà une police complète y est nécessaire. On y voit régner toute l'activité de l'industrie; les grandes avenues y sont sans cesse traversées par des architectes, des charpentiers, des serruriers, des maçons, et une foule d'autres ouvriers: c'est bien une ville en construction. L'idéal s'évanouit devant le spectacle des chèvres, des roues, et des échafaudages; car les tombeaux, humbles et resserrés dans l'origine, deviennent spacieux à leur base, croissent en

* Voici le nombre progressif des pierres tumulaires depuis 1804. On en a placé

en 1804	113.	en 1810	76.
en 1805	14.	en 1811	96.
en 1806	19.	en 1812	130.
en 1807	26.	en 1813	242.
en 1808	51.	en 1814	509.
en 1809	66.	en 1815	635.

En tout, 1827. — En 1830, on en compte 31,000.

hauteur, et ne s'arrêteront point sans doute au degré où ils sont parvenus. On avait bâti une multitude de petites pyramides avant d'employer tant d'années, de bras et de pierres à construire le monument gigantesque de Chéops.

Çà et là les aiguilles des pyramides qui sont au Père-Lachaise s'élancent au-dessus des autres tombeaux. Peu s'en est fallu qu'un obélisque en marbre de Carrare n'attestât, par une élévation de quarante pieds, l'opulente vanité d'un tapissier du roi. Une inscription aurait indiqué que M. Boulard lui-même avait fait le voyage de Gênes pour choisir le marbre le plus pur. Des fouilles en terre de quarante pieds de profondeur avaient eu lieu, et 400,000 fr., suivant le voeu du défunt, allaient être consacrés à ce monument, lorsque ses héritiers jugèrent que sa dépouille mortelle ne pouvait reposer nulle part plus dignement que dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Mandé, élevé avec un million qu'il avait légué pour cette oeuvre philantropique.

La place destinée à ce phare de l'opulence industrielle n'est pas restée vide; sur le devant, et à l'extrémité de la grande avenue du nord, une pyramide monumentale s'élève aujourd'hui pour une riche famille portugaise du nom de *Dios Santos*; on arrive à sa base par deux escaliers latéraux de quinze ou vingt marches, et un troisième, placé au centre, conduit au caveau qu'elle surmonte, et dont la moitié seulement apparaît au-dessus du sol. Comparés à des constructions si dispendieuses, combien semblent déjà gothiques ces simples caveaux fermés d'une porte de bronze, et fastueux naguère à côté des premiers sarcophages! Aujourd'hui

l'on bâtit des chapelles, et la plupart des monumens adossés aux coteaux n'ont pas moins de deux étages, un rez-de-chaussée sur la route d'en-bas, et un autre supérieur pour celle d'en-haut. Aussi un enfant, trompé sans doute par les dimensions de ces édifices, demandait-il avec autant de justesse que de naïveté, en s'arrêtant près de chacun deux: »Qui demeurait là?»

Tels sont les progrès de l'ostentation dans les tombes, que déjà elle suffit à la prospérité d'une entreprise spéciale des sépultures.

Par les soins de cette entreprise, le tombeau même de l'époux n'est plus délaissé; l'on a observé que c'est celui qui atteste le plus d'abandon; cette observation semble fondée. Un homme peut appartenir à une première femme par le culte du souvenir, et à une seconde par une douce communauté d'existence; une femme ne paraît point née pour un tel partage. Lorsqu'elle se remarie, et il en est peu qui ne se dévouent à de secondes noces, l'anneau du premier hymen qu'elle répudie en emporte les dernières traces; c'est l'anneau de Didon auquel s'attachait la mémoire de Sichée. Mais que l'on demande quelles tombes révèlent le mieux un amour qui survit à la séparation et le sentiment d'une âme toujours unie à l'objet qu'elle a perdu; ne sont-ce pas celles où dorment des enfans? on reconnaît vite où a passé le deuil d'une mère! Deuil à jamais ineffaçable! C'est par lui surtout que la voix du marbre sait nous attendrir. Qui n'a point lu les inscriptions de la douleur maternelle ne devine pas tout ce que le coeur peut renfermer d'éloquent et de sublime en quelques mots.

J'observais les mouvemens d'une jeune fem-

me parmi ces massifs où se réfugie le recueillement que la distraction exile des allées principales. Cette femme aussi était veuve d'un jeune enfant; avec quels soins je la voyais remplacer par des fleurs nouvelles les fleurs sitôt fanées, appuyer d'un pied léger sur la bêche qu'elle craignait d'enfoncer trop avant, répandre l'eau d'un petit arrosoir placé derrière un if, et sourire aux premières pointes de verdure, que dis-je! sourire au visage de son fils, toujours riant pour elle! Trois pieds de terre ne semblent point lui en dérober l'aspect: elle n'est plus auprès de sa tombe, mais auprès de son berceau, il dort... tendre mère, elle lui sourit, mais elle craint de l'éveiller. Etrangère à tout ce qui n'était pas cette douce préoccupation, elle n'en fut point distraite par l'empressement manifesté autour d'elle et occasionné par l'arrivée d'un riche convoi.

Tout le monde accourait à cette rencontre; chacun, pour éviter une multitude de détours, escaladait les tertres, souillait d'un pied fangeux les pierres tumulaires, et faisait fléchir les grilles noires, faibles remparts des demeures sépulcrales. Les personnes mêmes qui, un moment plus tôt, avaient paré avec un soin religieux le dernier asile d'un parent ou d'un ami, imprimaient leurs pas sur la terre fraîchement amoncelée, que la piété filiale n'avait pas encore eu le courage d'enceindre d'une clôture, ou faisaient tomber, en passant, quelques couronnes de fleurs blanches, la plus légère des offrandes. Tant il est vrai que le cyprès même de la tombe n'est sacré que pour celui qui l'a planté! Cette profanation irréfléchie se renou-

velle toutes les fois qu'une pompe solennelle accompagne un cercueil.

Au reste, il suffit de parcourir, au sein de ce séjour, le tems compris entre un lever du soleil et son coucher, pour connaître les extrêmes si opposés que renferme la capitale. De même que dans les forêts, au déclin de l'automne, il tombe à chaque instant des feuilles de tous les arbres, de même on enlève à Paris, chaque jour, des dépouilles mortelles de toutes les classes. Cette population d'un million d'âmes rejette continuellement hors de son sein quantité de ses propres débris; elle-même, en masse, ne cesse de s'avancer vers les trois enceintes privilégiées pour l'engloutir; au midi, vers le Mont-Parnasse; au nord, vers l'ancienne colline de Mars; et à l'est, vers les cotaux de Ménil Montant; le tems n'imprime pas à son vaste balancier un seul mouvement qui ne la pousse tout entière vers ces trois directions... Eh! c'est sur les chemins qui conduisent à un tel but que retentissent, du matin au soir, les cris de l'allégresse populaire, le bruit d'une musique toujours animée, les chants et le fracas des noces de faubourg! Le corbillard et le carrosse de mariage sortent par les mêmes barrières, se rencontrent fréquemment, et quelquefois même les deux cortéges sont obligés de se mêler: rapprochement singulier des phases de l'existence!

Ces contrastes m'occupaient encore, et déjà je me trouvais au milieu de cette brillante division du cimetière où sont venues se grouper les grandes notabilités de l'empire, et que l'on pourrait appeler le *quartier des Maréchaux*.

Tout à coup le roulement d'un tambour funèbre parvint jusqu'à moi; une décharge de mousqueterie se prolongea en échos répétés; je crus voir soudain les ombres illustres dont j'étais entouré tressaillir et s'élancer au-devant d'un frère d'armes en lui demandant le nom de son dernier champ de bataille; je m'avançai comme pour les suivre, et j'aperçus presque aussitôt le peloton de garde nationale qui venait de rendre les derniers honneurs militaires au cercueil d'un sergent de sa compagnie. Jamais les détonations d'armes à feu ne furent si fréquentes au cimetière de l'Est; il n'est pas de jour que l'on n'enterre avec le même fracas quelque paisible citoyen.

Deux autres corbillards avaient franchi le seuil en même tems, et plusieurs suivirent à de courts intervalles.

Quoique à toutes les heures du jour les portes du cimetière du Père-Lachaise soient ouvertes, c'est le matin surtout que les convois se succèdent. Dans la nuit, à une heure constamment fatale, qui commence lorsque les étoiles ont franchi leur zénith, et déclinent vers l'occident, la mort a fait sa ronde, et planté çà et là ses drapeaux noirs sur diverses habitations; puis, dès que Paris est sorti du sommeil, et que de lourds chariots ont parcouru les rues pour les purger des immondices entassées sur la voie publique, des chars de deuil s'avancent par les mêmes routes pour débarrasser aussi les douze quartiers des corps exposés sur le seuil des maisons. La plus grande partie s'acheminent vers le cimetière de l'Est.

A chaque instant on voit le cocher funèbre en franchissant le seuil; jamais ému, d'une phy-

sionomie parfaitement uniforme, soit qu'il entre ou qu'il sorte, il tient machinalement les rênes; et sa figure, qui ne porte que l'empreinte de l'habitude, est tellement insignifiante qu'il n'a pas même l'air ennuyé; on en pourrait dire presque autant de l'attelage. Des hôtes nombreux qu'il amène, l'un est suivi d'un long cortége dont la bienséance lui procure une dernière fois les hommages imposteurs, et sur un char parsemé de larmes d'argent, les seules que l'on voie bien souvent à ces riches convois va prendre place, à droite, dans la Chaussée-d'Antin du Père-Lachaise. L'autre suit, à gauche, un chemin plus solitaire; ce dernier arrrivant est venu seul, les vivans l'ont quitté aussitôt que la vie.. Vainement je cherche derrière le corbillard son unique ami; le concierge a empêché le chien de franchir le seuil, et l'a contraint de s'éloigner; le fidèle animal témoigne sa douleur par ses hurlemens, se retourne, s'arrête, revient, rôde autour des murs, erre dans la campagne, et, comme un être qui n'a plus d'ami, plus d'asyle sur la terre, ne sait où se diriger, ni sur qui reporter son attachement.

Cependant, son maître transporté dans une excavation où l'on descend par un grand nombre de degrés, prend bientôt place à côté de celui qui l'a précédé; là, sans distinction des sexes ni des âges, les corps sont mis par rangées, à peine séparés les uns des autres par un pied de distance. Cette *fosse commune* que la mort ne peut combler qu'à l'aide d'un tems assez long, est toujours béante; on ne la regarde pas sans effroi. Agenouillée près du bord, une jeune fille vêtue de laine noire, la tête sur son sein, et les mains jointes, prie avec fer-

veur; la pauvre enfant a doublé ses veilles et en a épuisé le produit, avant de recourir pour sa mère à l'asyle de la Charité; elle prie, et d'un air consterné, se demande vers quel endroit elle peut adresser des regards confians. Après elle, car je la contemplai jusqu'au moment où elle s'éloigna, je vis venir un homme d'une contenance assurée, mais le visage vivement ému, c'était un militaire; long-tems prisonnier loin de sa patrie, son absence avait contraint sa jeune épouse d'aller mourir sous le toit de la pitié; le malheureux regarde comme s'il la cherchait, comme s'il pouvait la voir... Il a des larmes à répandre, et ne sait quelle place en arroser! L'objet de sa tendresse est enfoui dans ce pêle-mêle de cadavres: nul sanglot ne s'est fait entendre lorsque la pelle du terrassier l'a rendue invisible, et nulle voix n'a béni sa dépouille... Il n'y a point de prêtre à l'enterrement des pauvres.

Je demandai au vieux soldat si notre dernière révolution était signalée au Père-Lachaise par quelques monumens; il me conduisit du côté de l'ancienne porte d'entrée, et me montra de loin les trois couleurs ondoyantes. J'approchai, le front découvert: un simple treillage d'osier, deux rectangles parallèles avec une bordure de buis, un seul drapeau et deux croix de bois; sur l'une, ces mots: *A la mémoire de Pierre Robin, âgé de 67 ans, une des victimes du 28 juillet 1830. De profundis*; sur l'autre: *Ici repose une Victime inconnue du 28 juillet 1830. De profundis.* Combien ces mots me touchèrent! Victime inconnue, et elle dort dans un enclos fraternel! les mêmes soins honorent les deux tombes! Oh! sans doute, on les trouva

morts loin de tous les autres, au détour de quelque rue; peut-être ne s'étaient-ils jamais vus auparavant; peut-être avaient-ils partagé ce qu'on se prêtait dans ces cruelles journées, de la poudre et des balles; le combat les rendit frères; ils tirèrent peut-être long-tems avant d'être aperçus, et peut-être au même instant le plomb royal les renversa tous deux! Honneur aux parens de l'un qui voulurent devenir ceux de l'autre; ce fut une pensée vertueuse et une oeuvre patriotique que de ne pas les séparer. Et quelle était cette victime inconnue? peut-être un père que ses enfans attendirent en vain, un fils que son père chercha sans le trouver; combien il y en eut ainsi que leur famille ne devait point revoir!...

Mais, paix aux amis et aux ennemis dans cet asyle où ils reposent également, où l'illustre Ney et déjà plus de cent trente des juges qui le condamnèrent, dormiraient du même sommeil si la famille de ce guerrier n'avait mis ses restes à l'abri des révolutions dans ses propres domaines; où les peuples les plus long-tems divisés de l'Europe ont des représentans; où des fils errans de toutes les nations ont trouvé une tombe hospitalière. Au milieu du groupe de nos grands capitaines et de nos grands orateurs, je ne peux lire sans une vive émotion, sur le marbre d'un patriote grec, une inscription écrite dans la langue d'Homère et avec ces mêmes caractères dont fut tracée, il y a deux mille deux cents ans, la plus sublime des épitaphes: »Passant, va dire à Sparte que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois.« N'avez-vous point vu, comme moi, l'étranger reconnaître le nom d'un compatriote, s'arrêter

pensif, et s'émouvoir à l'idée du voyageur surpris par un trépas inattendu, gisant loin du dernier séjour qu'il s'était peut-être préparé d'avance sur sa terre natale?

Ah! celui-là seul qui sommeille en ce lieu sur un sol étranger n'a point de part aux larmes, 'aux sanglots, aux milliers d'offrandes du lendemain de la Toussaint; c'est la fête des morts, c'est une fête publique. C'est dans ce jour qu'il faut voir aborder au Père-Lachaise une population de tous les âges et de tous les sexes; ici, une famille presque complète; là, un orphelin tout seul; ailleurs, un frère et une soeur déjà sérieux avant l'époque de la raison, orphelins aussi et frêles appuis l'un de l'autre dans un monde si rempli d'écueils. Il semble que, pendant toute l'année, la douleur s'amasse pour ce jour solennel; alors il n'est pas un coin retiré du cimetière qui ne devienne l'écho d'un gémissement; pas un endroit du sol où chaque personne agenouillée ne presse un être muet qui était venu avant elle rendre hommage à une poussière humaine dont la sienne a pris la place. La douleur et l'attendrissement planent sur ce grand espace, et montrent combien, en général, la nature a doué l'homme de bonté. A voir un tableau si mouvant, une multitude si pressée dans un tel lieu, on croirait que le juge suprême a dit la parole de Massillon: »*Morts, levez-vous;*» que les tombes se sont ouvertes pour rendre leurs dépôts à la lumière et à la vie.

Cet immense concours ne se renouvellerait pas de l'année, si la terre n'avait point à recevoir, à de longs intervalles, le dépôt sacré de ces hommes qui ont toute une nation pour fa-

mille, et, à leur départ de la vie, une population entière pour cortége; ainsi vinrent accompagnés Foy, Manuel, et Benjamin-Constant.

Au milieu de cette splendeur du trépas, c'est vers ces trois tombeaux que se précipite d'abord la jeunesse; dans Foy, Manuel et Benjamin-Constant furent personnifiées l'éloquence de l'âme, l'éloquence de la raison, l'éloquence de l'esprit. Debout sur son vaste piédestal, le premier de ces orateurs semble attendre que tout se réveille autour de lui pour céder de nouveau à sa puissante inspiration. Ce sera, certes, un fait transmis à la postérité que celui de l'élan unanime de la France se chargeant du douaire de sa veuve et de la dot de ses fils. La nation acquitta cette dette par l'offrande de plus d'un million, mais elle n'étendit point sur le catafalque du soldat républicain le dernier manteau de la pairie héréditaire.

Comment le million de la reconnaissance a-t-il pu se convertir en obole pour Manuel...? l'obole aurait manqué si le *pauvre chansonnier* n'eût fait la quête; cependant

Bras, tête et coeur, tout était peuple en lui!

De simples pierres recouvrent ses restes et ceux de Benjamin-Constant jusqu'au jour du Panthéon.

Sans l'éclat de ces trois renommées, notre époque ne laisserait point de vives traces au Père-Lachaise; on s'y croirait encore dans le domaine de l'Empire, tant le faisceau de gloire formé par la réunion des grands dignitaires de la couronne impériale sur une même éminence

éclipse toute autre splendeur; tant la magnificence de leurs mausolées atteste la vérité de ce mot de Napoléon confirmé par le peuple et l'armée: »J'ai trop enrichi mes maréchaux.»

A gauche, sur le bord de la grande avenue montante qui entoure la partie de l'est du cimetière, on rencontre, assez loin du groupe principal, adossés à la terre et déjà dégradés, les tombeaux en marbre noir du maréchal Kellermann et de son épouse; Kellermann! voilà le nom qui rappelle Valmy, son coeur y repose; Valmy rappelle Jemmapes. Ce furent deux victoires presque jumelles, des victoires du soldat-peuple, des républicains pieds-nus! Qui aurait pensé qu'elles dussent devenir un jour les cariatides d'un nouveau trône?

En continuant de monter, l'on admire bientôt la sépulture de la famille du prince d'Ekmuhl, puis celle de la famille du duc de Tarente et le mausolée de cet intrépide duc Decrès qui eut un singulier et déplorable destin; ce fut de survivre à l'explosion de son vaisseau, le *Guillaume Tell*, avec lequel il avait sauté, et de mourir victime d'une mine placée dans son lit même, où un misérable qui le volait avait caché plusieurs livres de poudre, auxquelles il mit le feu! Plus loin, la place où fut la pierre qui porta cette inscription:

»Ci gît le Maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moscowa, DÉCÉDÉ!... le 7 décembre 1815.»

Presque à égale distance du doyen des maréchaux, du brave Serrurier, s'élèvent, majestueuses, les deux pyramides de marbre blanc

qui recouvrent ses compagnons Suchet et Masséna. Peu de monumens sont aussi somptueux: la première, enrichie des plus belles sculptures et dont le principal ornement est le nom du duc d'Albuféra, avec des noms de batailles livrées dans toutes les contrées de l'Europe; l'autre, sur laquelle sont gravés ces titres éloquens: *Rivoli, Zurich, Gênes, Essling!*

Près de *l'Enfant chéri de la Victoire*, on cherche le maréchal Lefebvre; lui-même avait choisi sa place dans une visite au Père-Lachaise: »Souvenez-vous, avait-il dit que si je meurs à Paris je veux être enterré là, près de Masséna. Nous vécûmes ensemble dans les camps, dans les combats; nos cendres doivent obtenir le même asyle...» Le catafalque est magnifique, deux Victoires ailées soutiennent une couronne sur sa tête, d'une parfaite ressemblance: un serpent, gage d'immortalité, s'enroule autour de son glaive; sur le fronton, le nom de *Lefebvre* sans épithètes, et derrière, des trophées avec ces mots:

SOLDAT,	FLEURUS, AVANT-GARDE.
MARÉCHAL,	PASSAGE DU RHIN.
DUC DE DANTZIG,	ALTENKIRCHEN.
PAIR DE FRANCE,	DANTZIG.
	MONTMIRAIL.

Tel est le gage éclatant de la douleur d'une épouse qui crut pouvoir se passer désormais du plus brillant accessoire de la parure d'une femme, et y consacra le produit de ses diamans. Le monde s'est souvent occupé de saillies peu conformes à son langage, il sera bien

de parler aussi dans le monde de ce dernier trait non moins étranger à ses habitudes.

Mais la foule s'arrête devant une tombe imposante en forme de chapelle, la cendre de *Cambacérès* y est renfermée; il y a dans ce nom, la mémoire de deux grandes époques; les titres à la reconnaissance de ses concitoyens ne lui manquent pas, mais le plus beau, sans doute, c'est que le *Code Napoléon* n'aurait pas été appelé à tort le *Code Cambacérès*. Près de ce mort illustre, j'en cherchais un autre qui en est éloigné, je retrogradai, je franchis les deux routes circulaires, dont l'une règne au-dessus de l'autre, et un peu plus bas, dans un terrain où il domine seul, je me trouvai en face d'un superbe mausolée; il n'est ni de marbre, ni de granit, ni de porphyre; on l'a fait d'une pierre grisâtre, convenable à l'aspect d'un monument funéraire; la carrière d'où elle fut tirée, je l'ignore, mais l'orgueil national de M. de Chabrol de Volvic pour les minéraux de France est connu, et ce monument sera la sépulture de sa famille. Au-dessus d'un caveau spacieux, dont l'ouverture n'est que le cintre d'un arceau, pose à dix pieds de terre un sarcophage, orné de figures en bas-relief, et recouvert d'un ciel soutenu par des colonnes. Dans ce sarcophage est recueillie la dépouille mortelle du beau-père de l'ancien préfet de Paris, de Lebrun l'architrésorier. Cambacérès et Lebrun! l'illusion du rapprochement de ces deux noms fit que j'en cherchais un autre encore; voilà, me disais-je, le second et le troisième consuls de la République Française: le premier consul, où repose-t-il!!.... L'univers le sait.

Quelles pages d'histoire mêlées dans ce ci-

metière ! là, depuis vingt-cinq ans, nos révolutions viennent s'éteindre et rendent ce terrain brûlant; nulle part je ne saurais remuer des cendres bien refroidies. Déjà quinze mois se sont écoulés depuis l'embarquement de Cherbourg, et je lis dans une inscription latine, gravée par les soins du corps municipal de Paris :

» AU CITOYEN, AYANT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE, PARCE QUE LE PREMIER IL FIT NAÎTRE PARMI SES CONCITOYENS LE DESIR DE RÉTABLIR LA MONARCHIE LÉGITIME. »

C'est presque au fond de l'une des deux avenues qui traversent dans sa largeur le Père-Lachaise, bien loin de l'endroit où repose le maréchal Ney, qu'il faut chercher la tombe de M. Bellart où ces lignes sont écrites.

Pourquoi de l'autre côté de l'allée, sur la haute pierre monumentale du comte Desèze, le détail de ses emplois? Pour moi, je n'y laisserais que son nom et les tours du *Temple* qu'on y a sculptées. Rien de superflu, rien d'aride, surtout lorsqu'un mot, un rapprochement, une forme quelconque, expriment l'idée d'où le sentiment doit naître. J'aime ces deux mains de bronze qui se joignent entre deux tombeaux, et dont l'une appartient à une femme, puisqu'un bracelet, gracieux emblème de parure, entoure l'un des poignets. J'aime encore ces trois colonnes jointes par leur base et leur sommet, au centre de la demeure où le bon, le patriote Alexandre de Lameth attend ses frères.

C'est ainsi que dans les jours d'affluence, on s'approche en groupes nombreux des tombes remarquables, que l'on se redit l'histoire des

hommes célèbres que tous les chemins de la gloire, quelque divers qu'ils soient, ont conduits au même but.

J'ai parcouru la partie la plus opulente du Père-Lachaise, celle, ai-je dit, que l'on pourrait nommer le quartier des maréchaux; mais ne m'arrêtai-je pas avec des sensations plus délicieuses au milieu de ces bosquets, dont le tombeau de Delille est devenu le centre, et que je me plairais à consacrer par la désignation de *corbeille des arts*. Le hasard seul n'a point groupé en cet endroit les tombes de Delille, Grétry, Bernardin de Saint-Pierre, Charles, madame Dufresnoy, madame Dugazon, mademoiselle Raucourt, Fourcroy, Haüy, Thouin, Breguet, Parny, Joseph Chénier, Bellangé, Brongniart (l'architecte même du Père-Lachaise), Mercier, Ginguené, Gaveaux, Talma, Géricault, madame Blanchard, Berwick, Méhul, Persuis, Nicolo, et une foule d'autres. Certes le choix et la sympathie ont présidé à cet assemblage de noms, dont aucun ne passe devant l'esprit, sans toucher une fibre du coeur, ou sans émouvoir l'imagination. Il en est aussi d'épars dans d'autres parties du cimetière: l'amitié et la reconnaissance n'ont garde d'oublier Monge, l'abbé Sicard, madame Cottin, Béclard, Percy, Chaussier, Girodet, Picard, Désaugiers, et combien encore que je suis contraint d'omettre!

Cependant les nombreux adeptes d'une secte nouvelle me demandent la tombe de leur maître; elle est là; je ne m'en approche pas; je crains de fouler un dieu!... Il y a témoignage de la foi saint-simonienne sur une tombe du Père-Lachaise: une femme, Marie Simon, est

morte dans cette croyance; heureuse si cette formule de la doctrine put lui dévoiler une vie future et la consoler du trépas: *Dieu est tout ce qui est... Tout est en lui, tout est par lui, rien n'est en dehors de lui!* Ses coreligionnaires, en la quittant, lui ont dit pour dernier mot: »Espérance!» et l'ont laissé gravé sur sa tombe.

Un charme touchant, que l'on goûte surtout auprès des tombes que ne recommande point un nom célèbre, c'est le charme des épitaphes. A mesure que les monumens deviennent plus somptueux, ces expansions de la douleur deviennent plus rares. La magnificence semble un hommage suffisant à la mémoire du defunt, et une épitaphe détournerait l'esprit de l'admiration du monument. Aussi n'en cherchai-je point d'expressive dans ce contour en forme de lyre, où la mode et la vanité attirent la plupart des constructions nouvelles; rapprochons-nous du quartier des pauvres, de la fosse commune et des *concessions temporaires;* les autres ont été faites *à perpétuité;* c'est de là qu'il faut partir pour suivre les progrès du luxe funéraire. J'y trouve un sol plus humide, un branchage plus épais, des allées plus embarrassées, des pierres dégradées, des urnes par terre, des croix brisées, la mousse et le sable sur les inscriptions; çà et là, cependant, quelques marques de culture et de souvenir religieux. On sent que toute cette enceinte est livrée à l'abandon; les corps ne devaient y trouver qu'une hospitalité de six ans; mais les agrandissemens successifs du Père-Lachaise n'avaient point fait sentir jusqu'à ce jour le besoin de *relever*, c'est le mot du cimetière. L'heure de la nécessité est arrivée; quoque les maisons fuient le voi-

sinage de l'enclos des morts, les propriétaires des terrains contigus savent tirer parti de la *convenance* lorsqu'elle se présente; et, en ce moment, le trésor de la ville, épuisé, ne peut satisfaire aux exigences d'un jardinier possesseur de trois quartiers de terre *.

Je parcourais donc cette région, la plus basse du Père-Lachaise, avec l'intérêt qui s'attache aux biens qui sont près de disparaître; l'impression des mots attendrissans qu'elle renferme, se confondit avec celle que j'avais éprouvée en d'autres endroits, et j'oubliai les places des inscriptions les plus touchantes. Pour moi, il n'y avait plus qu'une seule mère exhalant ses plaintes, puisqu'une même âme semble animer toutes les mères; plus qu'un seul enfant livré au trépas, puisque tous les enfans ont le même charme pour le coeur maternel, et que leur trépas y cause le même déchirement.

A travers les rosiers, les thuyas, les autres arbustes et les fleurs, ornemens touffus d'un petit tertre, vous trouverez cet enfant, sous le nom de *Louise Angéline*, et vous surprendrez un secret attendrissant; ah! laissez retomber

* Ce jardinier demande, dit-on, 60,000 francs; il est vrai que la ville tire un parti fort productif du terrain. Le prix, pour les concessions perpétuelles, est de 125 francs le mètre; la sépulture ne peut pas comprendre moins de deux mètres superficiels, c'est-à-dire deux mètres de long sur un de large, pour une personne au-dessus de sept ans, ni moins d'un mètre superficiel pour les personnes au-dessus de cet âge. Quant aux concessions temporaires, le prix est de 50 francs pour chaque: elles peuvent être successivement renouvelées tous les six ans.

les branches après vous, une simple planche de sapin vous le dit:

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Pauvre enfant! Si tu as vécu assez pour bégayer ces premiers mots qui deviennent des souvenirs ineffaçables, tu fus la fille de madame de *Montic*:

Attends!
Te penchant vers ta mère, avec un doux sourire,
Tu répétais ce mot qui charmait son amour;
C'était le seul, hélas; que tu pusses lui dire;
Ta mère te sourit et redit à son tour:
Attends!

Déjà!... *Cécilia Philibert*, après un jour de quatorze mois, une nuit sans fin!

Du paisible sommeil de la douce innocence,
Dans ce triste berceau, tu dors, ô mon enfant!
Écoute; c'est ta mère. O ma seule espérance!
Réveille-toi; jamais tu ne dors si long-tems.
(Décédé le 3 décembre 1823.)

Et toi, *Alexandrine Juillet*, à quatre ans, que ton premier mensonge est cruel! que le dernier mot de ta mère est déchirant:

„Près de mourir, elle nous disait: Ne pleure pas, papa; ne pleure pas, maman; je me sens mieux...; Et elle mourut...!"
(Décédée le 13 mars 1829.)

Attends, *Pauline Bertereau*, attends, pour mourir, que tu aies joué avec les premières fleurs du mois de mai:

Ange chéri, dont la vie éphémère
A passé comme un vent léger,
Prends pitié des pleurs de ta mère;
Et, si Dieu voulut l'affliger,
Demande-lui de protéger
Ceux que tu laisses sur la terre.

(Décédée à l'âge de 6 ans, le 15 mai 1824.)

Les printems se multiplient pour *Joseph-Alphonse de Guille*, mais il ne comptera pas le treizième:

Va compléter la céleste phalange,
Alphonse, Dieu t'appelle; il lui manquait un ange.

(Décédé le 3 décembre 1826.)

Nom chéri, joli nom de *Georgina Mars*, que ne protégeas-tu contre la faux les dix-neuf ans de celle qui te portait. Qu'il attende... qu'il attende bien long-tems le marbre tumulaire qui est près de celui où Georgina repose:

Vertus, grâces, talens, tout dort sous cette pierre.
O vous qui visitez cet asile de pleurs,
Sur son tombeau jetez des fleurs;
Gardez vos larmes pour sa mère.

(Décédée le 29 juin 1828.)

Et cependant cette mère a dit, comme celle qui ne s'est point nommée:

Dors, ma chère Camille,
Puisque du sort c'est l'immuable loi;
A ton réveil, ma fille,
Je serai près de toi.

Sur deux obélisques de marbre blanc veiné, délicatement sculptés, deux mots seulement:

»*Adieu Hélène! adieu Clémence!* »

Cherchons... il est une bien douce confidence... là... quelque part... dans un creux formé par les inégalités de terrain, un piédestal en marbre noir surmonté d'une petite urne de marbre blanc; ce n'est pas sans quelque peine qu'on la trouve, tant elle se dérobe parmi le feuillage épais des acacias et des sureaux, tant l'amour fut mystérieux en y gravant ce message: *Le premier au rendez-vous.*

Une épouse est morte à trente-quatre ans:

Sur terre elle etait exilée,
Dieu l'appela;
Son ame au ciel s'est envolée,
Son corps est là.

(Mme Bourgain, décédée le 12 octobre 1827.)

Une fille a écrit ces mots touchans:

»Ici repose ma meilleure amie, c'était ma mère,
Louise Dugazon 1821.»

Et un fils:

»Passant, donne une larme à ma mère, en pensant à la tienne.»

Enfans et maris ont peut-être uni leurs sentimens dans ces deux vers gravés sur la tombe de madame de Montmenard:

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,
Attends-nous aujourd'hui, demain.... ce n'est qu'un jour.

L'amitié vient à son tour écrire sur la pierre d'Augustin Despréaux, mort à l'âge de soixantequatre ans, cette courte et complète oraison funèbre:

Repose en paix dans ta sombre demeure,
Ton coeur jamais ne se reprocha rien;
Repose en paix: sur toi l'amitié pleure;
Repose en paix: tu n'as fait que le bien.

(Décédé le 19 juin 1824.)

Et sur la tombe de *madame de Lamarck*, soeur naturelle du roi de Prusse actuel:

»*Qui l'a connue la pleure.*»

Et sur la modeste croix de bois des fosses communes, cette histoire si simple de la vie d'une femme, de *madame Vériot:*

»*Elle vécut bien, elle aima bien, elle mourut bien.*»

Et enfin, tout en haut ou tout en bas de l'échelle de la vie, une femme de quatre-vingt-un ans sourit en prononçant ce qu'il y a de plus cruel et de plus vrai dans la mort, qui est elle-même la plus cruelle des réalités:

Un jour on dira de moi ce qu'on a dit des autres:
„*Marie-Anne Pallet est morte,* et l'on n'en parlera plus..."

(Décédée en 1823.)

Parmi tous ces accens de l'âme, on n'en trouve point qui s'élancent du coeur des épouses, tant elles semblent craindre, alors qu'elles sont dégagées du premier serment de l'autel, d'en graver un second sur la tombe. Ah! n'oublions pas, du moins, cette femme éplorée qui tend les bras à son enfant, et s'écrie: »Mon amour pour mon fils a pu seul me retenir à la vie.» Allons la contempler sur le tombeau de *Labédoyère.* Nous saluerons, en passant, un proscrit de la même époque, *Regnault de Saint-Jean-d'Angély,* qui ne put vivre loin de sa patrie, obtint de la revoir, arriva, le 10 mars 1819, à Paris, à six heures du soir, et mourut six heures après: M. Lucien Arnault a renfermé, dans quatre vers, ce triste évènement, et on les voit écrits sur le monument funèbre:

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie:

Le même jour a vu finir
Ses maux, son exil, et sa vie.

Mais encore un adieu aux concessions temporaires, à cette pierre si simple, si peu au-dessus de terre, sans grille, sans culture à l'entour, qui attend chaque jour, pour disparaître, l'approche du terrassier; dessus il est écrit:

PAUVRE MARIE,
A 29 ANS!

Fut-elle jolie? peut-être... fut-elle bonne? sans doute... Et qui était-elle? Non pas soeur, non pas épouse, non pas mère,... plutôt orpheline. Qui la conduisit en ce lieu? Un protecteur, un ami, un homme sensible? Ah! toute son histoire est dans le coeur, dans l'âme des passans; combien se sont arrêtés ici, ont rêvé, puis répété: »*Pauvre Marie, à 29 ans!*

Une fois que l'esprit est entré ainsi en intimité avec la mort, il devient difficile de s'arracher du milieu des tombes; on en évite cent, et cent autres vous retiennent; involontairement, vous vous penchez vers une urne, un cippe, une croix, une fleur! Tous les morts, sur votre route, sont des passans auxquels vous avez une question à faire, ne fût-ce que celle de leur nom. Voilà comment, de station en station, je fus ramené auprès d'un monument modeste devant lequel c'était un devoir pour moi de m'arrêter; j'y lus avec émotion les lignes suivantes:

»*A Lallemant, mort le 13 juin 1820, l'Ecole de droit, l'Ecole de médecine, le Commerce, et l'Ecole des beaux-arts.*»

C'est en effet le 12 juin 1820, que je relevai ce malheureux jeune homme, atteint par derrière de la balle d'un garde royal, et que nous le reconduisîmes, dix ou douze, à sa mère qui ne l'attendait pas sitôt... Cette époque et ce nom me rappellent des jours de captivité; ma plume était cependant restée bien au-dessous de mon indignation: je lui avais dit, du moins:

Toi, dont la cendre ici repose,
Dors en paix, Lallemant, dors dans le doux espoir
Qu'un jour, ceints de lauriers, les soutiens de ta cause
Sur ta tombe viendront s'asseoir!

Et ils y sont venus.... trois journées de juillet ont justifié ce vers que j'adressais à la Liberté:

Des chaînes aujourd'hui!... des couronnes demain!...

... J'errais ainsi depuis quelques heures dans cet Elysée. Je pus remarquer plus d'une fois que si les visiteurs s'empressent au-devant des pompes funéraires, à défaut de ce spectacle, ils n'accourent pas moins au-devant du plus humble convoi. Ils regardent surtout avec une avide curiosité descendre la bière dans son

étroit encaissement, et ne s'éloignent qu'après que le sol déjà nivelé, semble ne plus rien témoigner du dépôt qu'il recouvre... Tant nous sommes inquiets de savoir comment la terre s'empare de sa proie!... Et moi, pensais-je, je disparaîtrai de même aux yeux des vivans, et de même tout ce qui vit autour de moi: ce prêtre qui, sur le bord de cette fosse, adresse avec confiance des paroles d'intercession à un Dieu qui est l'hôte de sa pensée; ce fossoyeur impatient des longs adieux; ces deux *cicerone* dont le privilége est affiché sur les portes d'entrée pour empêcher les jardiniers d'usurper leurs bénéfices; ces gardiens qui parcourent seuls, au milieu de la nuit, du silence et de l'obscurité, les détours de ce lugubre labyrinthe; ce concierge qui a renvoyé le chien du pauvre; sa fille grande comme le plus jeune de ces cyprès qui s'élève parmi les tombes, et joue encore entre les ifs après le coucher du soleil... En ce moment, je montai les marches de la chapelle bâtie récemment sur la plus haute éminence. Adossé contre la porte, je découvrais Paris tout à nu et le Panthéon en face de moi: »Et toi aussi, m'écriai-je, superbe cité, tu es au bas de cette colline pour la gravir peu à peu... Tout entière avec tes tours jumelles couronnées de tant de siècles, avec ton temple restauré, où la patrie reconnaissante appelle quatre morts qui vont bientôt s'y acheminer, tu agrandiras un jour cette enceinte, et la vie aura fui loin de tes barrières... »Mes idées s'exaltaient! de la force d'une imagination puissante, je soulevai, pour les mettre debout, et la grande ville et la colline; je vis un être

immense et monstruex: des millions de pieds s'agitant sous une tête de mort.

Non, dans le monde entier peut-être, une autre chapelle mortuaire n'a point la situation sublime de celle de ce coteau: les portes s'ouvrent, et du pied de l'autel le prêtre s'avance; arrêté sur le seuil, son regard domine la reine des cités aussi loin qu'elle se déroule en tous sens. C'est une des plus grandes agglomérations sociales, c'est la capitale du monde civilisée au pied du Calvaire, au pied de la croix du supplice. Pour une âme soumise à la foi de sa religion, ce ministre du sacerdoce, précédé du signe rédemteur, ne figure-t-il point le christianisme, appelant depuis vingt siècles tous les hommes à la mort par l'espoir consolant d'une seconde vie sans fin?... Mais, dans nos âges modernes, les vérités nues et sévères parlent plus haut que les douces illusions des croyances sacrées.

Je quittai le cimetière du Père-Lachaise: une impression indéfinissable dominait ma pensée; elle s'égarait à l'infini dans ces grands mystères de la nature: le néant que dément notre intelligence, la création dont il est la base, et l'éternité écrite partout... Puis, en approchant du séjour des hommes, je redescendis aux petites passions humaines; je me représentai rapidement tout ce qui se trouve confondu dans nos sociétés, les cris de la joie et du désespoir, les hurlemens de la fureur, les sifflemens de la calomnie et de la vengeance, les hymnes de l'ambition, les chants de triomphe du crime,

les acclamations de la servitude et le rire si varié de la folie... Misérables humains, rappelez-vous donc quelquefois que vous n'êtes en route, sur cette terre, que pour arriver à un commun abîme.

Omnes eòdem cogimur : omnium
Versatur urna : seriùs ociùs
Sors exitura.

(Horat.)

Eugène ROCH.

Litterarische Anzeige.

Bei uns ist erschienen, und durch alle Buchhandlungen zu haben:

Collection d'oeuvres choisies de la *littérature francaise*, publ. par Mozin et Coutrin. Ire Série. Vol. 1—106. Prän.-Pr. 21 fl. 12 kr. — 13 Thlr. 6 gr. (Diese Série wird mit dem Schlusse von: *Lacretelle, hist. de France* etc. beendigt, der jedoch in Paris noch nicht erschienen ist.)

La même. IIde Série. 100 Vol. Prän.-Pr. 20 fl. — 12 Thlr. 12 gr.

Diese beiden Serien enthalten, und werden einzeln zu nachstehenden Preisen mit besondern Titeln ausgegeben:

Barthélemy et *Méry*, Napoléon en Égypte. 8. Velinpap. 1 fl. — 15 gr.

Béranger, Chansons. Nouv. Ed. 8. Velinp. 2 fl. — 20 gr.

Bourrienne, Mémoires. 11 Vol. 12. 11 fl. — 8 Thlr. 6 gr.

Campan, Mme, Mémoires. 3 Vol. 12. 3 fl. 36 kr. — 2 Thlr. 12 gr.

Châteaubriand, Atala René et le dernier des Abencérages. 2 Vol. 8. 1 fl. — 16 gr.

Daru, histoire de Venise. 7 Vol. 12. 8 fl. 24 kr. — 5 Thlr. 20 gr.

Delavigne, C., Théâtre et Messeniennes. 2 Vol. 12. 1 fl. 48 kr. — 1 Thlr. 6 gr.

Gourgaud, hist. de Napoléon. 2 Vol. 12. 1 fl. 48 kr. — 1 Thlr. 6 gr.

Jouy, l'hermite de la Chaussée d'Antin. 3 Vol. 12. 3 fl. 36 kr. — 2 Thlr. 12 gr.

— l'hermite en Province. 3 Vol. 12. 3 fl. 18 kr. — 2 Thlr. 9 gr.

Lacretelle, hist. de France depuis la Restauration (noch nicht geschlossen).

Lamartine, A. de, Méditations poétiques. 1 Vol. 12. 54 kr. — 15 gr.

— — — Harmonies poétiques et religieuses. 1 Vol. 8. Velinp. 2 fl. — 1 Thlr. 6 gr.

Mémoires d'une Contemporaine. 4 Vol. 12. 5 fl. 6 kr. — 3 Thlr. 12 gr.

Mignet, histoire de la révolution française. 7me Ed. 2 Vol. 12. 1 fl. 48 kr. — 1 Thlr. 6 gr.

Napoléon, L., Réponse à Sir W. Scott. 1 Vol. 8. 48 kr. — 12 gr.

Ourika et Edouard. 1 Vol. 12. 36 kr. — 10 gr.

Rengger et *Longchamps*, Essai hist. sur le Paraguay. 1 Vol. 12 36 kr. — 12 gr.

Salvandy, Don Alonso. 3 Vol. 12. 3 fl. 18 kr. — 2 Thlr. 8 gr.

Ségur, histoire de Napoléon et de la grande Armée. 2 Vol. 12. 2 fl. 6 kr. — 1 Thlr. 12 gr.

— — Mémoires. 3 Vol. 12. 3 fl. 36 kr. — 2 Thlr. 12 gr.

Staël, Mme de, de l'Allemagne. 3 Vol. 12. 2 fl. 42 kr. — 1 Thlr. 12 gr.

Eine so gediegene, correcte und äusserst billige Sammlung (das Bändchen von circa 126 Seiten auf gutem Papier 12 kr. — 3 gr.) existirt nicht ausser der obigen; wir können dieselbe mit Recht als eine vollständige Bibliothek der besten französischen Classiker neuester Zeit empfehlen. Um vielen Wünschen von Schulvorstehern, welche einzelne Werke in Gymnasien einführen wollen, oder solchen Liebhabern der französischen Literatur, welche schon einzelne Werke dieser Sammlung in andern Ausgaben besassen, zu entsprechen, haben wir die Einrichtung getroffen, dass jedes Werk einzeln zu obigen Preisen, welche nicht den 3ten Theil der Pariser ausmachen, zu haben ist.

Stuttgart, im April 1832.

Redaction der Collection.

Geometrischer

KATECHISMUS

für

Gewerbsleute und Handwerker

mit

besonderer Beziehung

auf die Berechnungen der Flächen und Körper.

Mit 75 Figuren. 8. brosch. 48 kr.

Die

herrlichen Wirkungen

des

KALTEN WASSERS

zur

Stärkung des menschlichen Körpers, Abhaltung und Entfernung vieler Krankheiten und Uebel, hauptsächlich der Gicht, des Rheumatismus, der Magenbeschwerden, des Kopfwehs, der Hämorrhoiden, der Lähmung u. s. w.

Aus dem Englischen

des

JOHN FLOYER,

Doctor der Medicin in Lichtfield.

Mit vielen Zusätzen vermehrt.

Nebst einem Anhange:

Von den

Heilkräften des Essigs und der Milch.

Stuttgart 1832.

Sehr elegant und broschirt, Preis 9 ggr. oder 36 kr.

